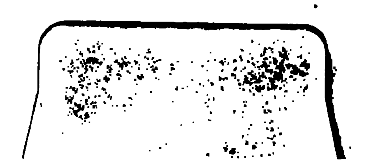
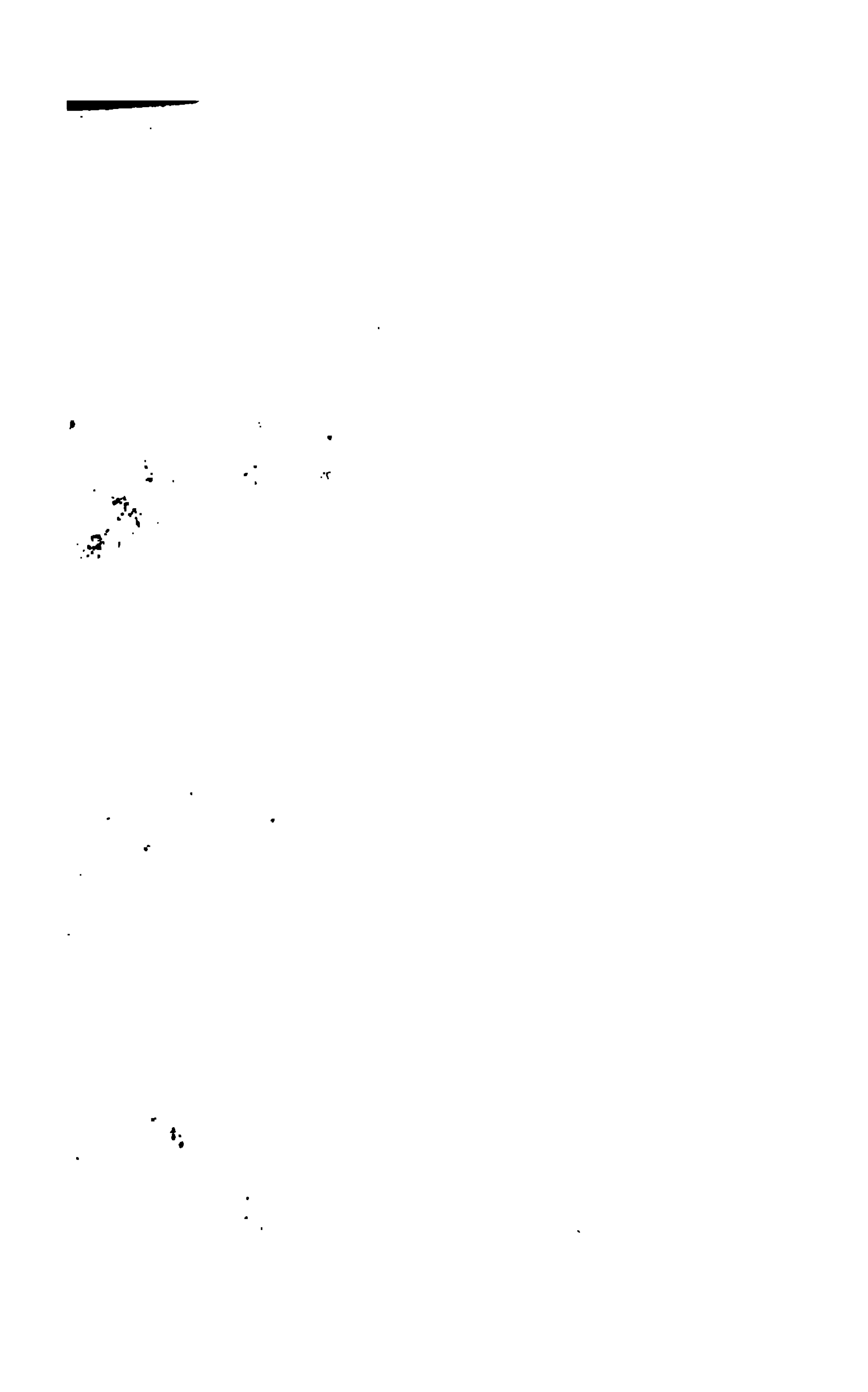






ENTRETIENS

SUR L'HISTOIRE

ANTIQUITÉ — MOYEN AGE

PAR

J. ZELLER

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'ÉCOLE NORMALE ET A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Ouvrage couronné par l'Académie française

DEUXIÈME ÉDITION REVUE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

ENTRETIENS

SUR

L'HISTOIRE

ENTRETIENS

SUR

L'HISTOIRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

Les empereurs romains. (Caractères et portraits.) 1 vol.
Entretiens sur l'histoire. Antiquité et moyen âge. 1 vol.
Id. Moyen âge. 1 vol.
Id. Italie et Renaissance. 1 vol.

SOUS PRESSE :

Allemagne et Réforme.

A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie.

Abrégé de l'histoire d'Italie jusqu'en 1864. 1 vol. in-12.
Année historique. Années 1859-1860-1861-1862. 4 vol. in-12.

10408. — Paris. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9.

ENTRETIENS

SUR

L'HISTOIRE

ANTIQUITÉ ET MOYEN AGE

PAR

J. ZELLER

Professeur d'histoire à l'École normale supérieure et à l'École polytechnique,
Recteur honoraire de Strasbourg

·UTE DE L'EMPIRE ROMAIN.— INVASIONS BARBARES.— LE CHRISTIANISME
ORIGINES DE L'EUROPE MODERNE

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1871

PRÉFACE.

Je publie de nouveau, avec de grands changements, mes entretiens d'histoire intitulés : *Antiquité et Moyen âge*. C'est presque un ouvrage nouveau, et le commencement d'une véritable histoire du moyen âge. J'ai enlevé de ce premier volume plusieurs chapitres ou discours sur le Haut-Orient et sur la Grèce; et je n'y ai conservé, sur l'empire Romain et les commencements du christianisme, que ce qui sert à faire voir la transition entre la fin du monde ancien et l'invasion barbare où commence l'histoire de la civilisation moderne.

Quoique j'aie divisé l'ouvrage en livres et en chapitres pour lui donner plus de clarté, je lui ai gardé le titre d'*Entretiens* parce qu'il a conservé le ton et l'allure des leçons que j'ai faites sur ce sujet à l'École normale supérieure et à l'École polytechnique. C'est une preuve de souvenir et de reconnaissance qu'il m'est doux de

donner à ces deux auditoires, si sérieux et si intelligents, qui ont tant soutenu le maître.

La première période contenue dans ce volume, qui va du quatrième siècle de notre ère jusqu'au septième, est celle que M. Littré dans son livre sur *les Barbares* a appelée d'un mot un peu hasardé, mais juste, le pré-moyen-âge. Ce sont comme les propylées obscurs et sombres, l'avant-scène dramatique de cet âge de l'humanité, qui commence par la terrible chute de l'empire romain et par cette invasion des hordes barbares de la Germanie que le christianisme seul put adoucir et préparer à des destinées nouvelles.

On ne saurait rien comprendre à cette histoire du moyen âge, ou des origines même de l'Europe moderne et de notre France, sans étudier avec soin la dissolution romaine, l'invasion germanique et l'influence croissante du christianisme qui sait à la fois soutenir des ruines croulantes et couver des germes nouveaux. C'est ce qui explique les développements que nous avons donnés à la première partie de ce volume, que nous appelons plus spécialement : *Origines de l'Europe moderne.*

La longue défense de l'empire romain qui se poursuit, même après la chute de l'Occident sous les coups des envahisseurs, dans l'empire d'Orient, avec Justinien et ses successeurs; les premiers établissements des barbares, Francs, Goths et autres, et la fondation de leurs royau-

mes éphémères, au milieu des décombres qu'ils ont amoncelés; la conversion des païens du vieux monde et des Germains nouveaux venus; les causes des élévations et des chutes rapides des premiers États sortis de ce chaos; la formation de l'Europe chrétienne par l'Église qui fonda un nouvel empire, un empire moral, à la place de l'ancien: telles sont les parties de cet étrange et émouvant tableau sur lesquelles nous avons essayé surtout de porter la lumière.

Il n'est guère d'histoire, à notre sens, plus instructive; et ce sera bien notre faute et non celle du sujet si la lecture de ce premier volume, qui sera bientôt suivi des autres, ne dissipe le préjugé qui tient cette époque pour la plus obscure et la plus rebutante de toutes à étudier. Sombre, ardue à connaître, je le veux; manquant d'un intérêt émouvant et plein d'un charme sévère, non pas. Les destinées les plus hautes de l'humanité s'y débattent, au milieu des plus rapides et des plus fréquentes catastrophes, à travers les grandeurs morales les plus sublimes et les plus insondables misères que le ciel et la terre aient vues. Mais on ne peut arriver à faire partager cette conviction qu'en négligeant les petits faits inutiles et encombrants, pour suivre seulement les grandes lignes, et en s'attachant surtout, comme j'ai essayé de le faire dans mes autres ouvrages, au côté moral des grands événements et des hommes, afin de pénétrer dans leur nature

intime et de bien montrer l'enchaînement logique des choses.

Mon plus vif désir serait d'y avoir réussi. Le moyen âge a été l'un des objets de nos études les plus constantes et les plus assidues. Ceux qui ont eu l'occasion de m'écouter le savent. C'est après être revenu bien des fois avec eux sur ces travaux que je me suis décidé à leur donner leur forme définitive. Les idées ou les vues nouvelles que l'on pourra trouver dans ce livre ont été toujours appuyées, mais seulement quand cela était nécessaire, par des notes empruntées aux sources les meilleures et aux travaux les plus récents. Ceux de l'Allemagne, on le verra bien, n'ont pas été négligés. En me décidant à refondre et à renouveler entièrement ce volume, pour en faire le commencement d'un ouvrage nouveau et complet, je me suis privé d'un grand et précieux avantage : celui de le présenter encore au public avec la recommandation de l'Académie française qui avait bien voulu l'honorer d'une de ses récompenses. Mais j'ai cru que la meilleure manière de prouver ma reconnaissance à l'Académie était d'apporter tout ce que je pouvais de perfection, même en le changeant de fond en comble, à l'ouvrage qui avait été assez heureux déjà pour attirer sa haute attention.

J. ZELLER.

ENTRETIENS

SUR

L'HISTOIRE.

ANTIQUITÉ ET MOYEN AGE.

LIVRE PREMIER.

ORIGINES DU MOYEN AGE.

Avec le quatrième et le cinquième siècle de notre ère, on est en Europe au déclin de l'antiquité et au seuil de l'histoire moderne, où commence vraiment la civilisation d'où nous sommes sortis. Certes, l'antiquité grecque, romaine, juive, a laissé en nous beaucoup de traditions, d'idées, de souvenirs, dont

nous vivons encore ; mais si l'on veut surprendre, comme dans leur germe même, nos institutions, nos croyances et nos mœurs, qui tendent à disparaître cependant aujourd'hui, il faut étudier, au quatrième et au cinquième siècle, la société romaine dans sa grandeur encore, mais déjà dans sa caducité, les Barbares qui, avec toute la naïveté et la fougue de leur jeunesse, allaient la détruire, enfin l'Église chrétienne destinée à les confondre et à les unir sous l'influence morale de sa foi nouvelle et de ses vertus. C'est sur ce tableau que se clôt naturellement l'antiquité et qu'ouvrent les temps modernes, par cette grande époque de nos origines qu'on appelle le Moyen âge.

CHAPITRE I.

ORIGINES ROMAINES.

Rome est le centre de l'Italie antique et l'Italie le centre du monde ancien; car la civilisation païenne a fleuri presque exclusivement sur ces beaux rivages que baignent les eaux calmes et limpides de la Méditerranée et qu'éclaire, sans les brûler, le splendide soleil dont les peuples reconnaissants firent le plus beau et le plus bienfaisant de leurs dieux. C'est une des raisons qui ont donné l'Italie à Rome et le monde à l'Italie. Denys d'Halicarnasse, un Grec un peu complaisant, appelle Rome « la ville commune par excellence, la cité hospitalière et civilisatrice entre toutes; » son histoire n'est pas en effet seulement le récit de la conquête qu'elle fit de l'Italie et du monde, c'est aussi celui de l'union des races italiques avec Rome et du monde avec l'Italie. Tacite l'a dit excellemment : « Pourquoi Lacédémone et Athènes, si puissantes par les armes, ont-elles péri, si ce n'est pour avoir repoussé les vaincus comme des étrangers? Notre fondateur Romulus, bien plus sage, a vu la plupart des peuples voisins en un seul jour ennemis de Rome et ses concitoyens. » Telle

fut la conduite de la ville éternelle. Sans doute c'est bien une conquête qui s'accomplit par la politique la plus habile et la plus persévérante et par les armées les mieux commandées, les plus braves et les plus disciplinées de la terre ; mais c'est aussi une fusion intime entre les vainqueurs et les vaincus. La grandeur de Rome vient de ce que, en prenant tout elle ne détruit rien, de ce qu'elle se donne aussi et s'ouvre à tout et à tous ; et l'Italie a été pour elle un instrument merveilleusement approprié à sa fin, parce que, située au centre de la Méditerranée, partout ouverte et touchant à tout, elle lui a permis de tout admettre et de tout atteindre. Cérémonies religieuses et armes de guerre, dieux et peuples, clients et étrangers, prolétaires et esclaves, croyances et doctrines, mœurs et lois, art et poésie, Rome n'a pas seulement tout conquis, elle s'est tout assimilé jusqu'à ce que les limites de la grande cité aient atteint celles de la terre alors connue et que son maître ait commandé à la fois *urbi et orbi*, à la ville et au monde. C'est la cause de sa grandeur et celle de sa chute.

LA RÉPUBLIQUE.

La constitution et la conquête romaine. — L'éloquence dans la littérature. — César ; la monarchie.

Cette destinée extraordinaire ne s'accomplit point sans de longues et rudes luttes qui forment toute l'histoire intérieure de Rome, mais dont chaque crise l'accroît et la fortifie pour la conquête. La cité

quiritaire, la *Rome carrée*, était bien exclusive aussi dans les premiers jours. Association de pères de famille, agriculteurs et guerriers, qui couvre peu à peu les sept collines, ayant au-dessous d'elle des clients nombreux, la cité est d'abord un patriciat jaloux qui retient d'une manière incommunicable, non-seulement le gouvernement, mais le culte, le droit civique, et comme la famille même et la propriété. Le roi y a les devoirs du grand pontife de la religion et les droits du père de famille; il sacrifie, il juge, il dirige, il commande, il a l'*imperium;* le conseil des anciens ou sénat est la plus haute autorité consultative; le reste des citoyens, convoqué en assemblée, par curies, sanctionne. L'idée qui domine cependant dans cette association sous un chef, c'est celle de l'État, de la puissance commune. Elle fait courber les fils sous la crainte du père, le citoyen sous la crainte du magistrat, tous sous la crainte des dieux. Le but, c'est la force de l'association, la puissance de l'État, la domination, l'empire. Pour atteindre ce but, la cité étroite s'ouvrira, mais sans consentir à perdre en concentration ce qu'elle gagne en étendue. Tous ceux qui sont en dehors de ce patriciat primitif, plébéiens, prolétaires, étrangers, assiégent d'abord cette cité dans Rome. Un roi, Servius Tullius, fait place, une première fois, dans ses *centuries* et dans les cadres de l'armée, aux plus riches des anciens clients et des plébéiens. La fortune et non la naissance fait maintenant le citoyen; puis, à la suite d'une révolution qui remplace les rois à vie par des consuls annuels

et la royauté par la république, les plébéiens remplissent les *tribus*, et se donnent en face des consuls un chef à eux, un tribun; c'est le chef qui prendra place avec eux dans l'État même.

Les grands et les riches, au commencement de la république, détenaient encore le pouvoir avec le consulat, les terres publiques, l'argent et le privilége de la célébration du culte et de la connaissance du droit. Grâce à l'ardeur agressive de leurs tribuns, les plébéiens renversent ces barrières, et entrent peu à peu en partage des magistratures, du consulat, de la dictature, de la censure; ils forcent à contracter mariage avec eux les familles aristocratiques les plus fières; enfin ils se font livrer une part du domaine public, en limitent la propriété et parviennent jusqu'à la connaissance des formules du droit et au secret des aruspices. Mais en conquérant l'égalité politique et civile, remarquez-le, les nouveaux citoyens n'affaiblissent point le pouvoir. Ils veulent le partager, non l'énerver. Les consuls gardent l'*imperium*. Vous avez cet admirable gouvernement où la sagesse du Sénat tempère l'élan de la place publique; où la monarchie temporaire, sous le nom de dictature, empêche ou modère les luttes ou les excès de l'aristocratie et de la démocratie; où les consuls conservent toujours un pouvoir fort; où les assemblées n'ont que la délibération ou la sanction, le contrôle et les appels des grandes causes politiques; cette société enfin où le mariage et la propriété constituent en quelque sorte la cité même; où la famille est réglée comme un État; où l'État et la re-

ligion se pénètrent au point que le gouvernement fait un avec le culte, et que l'amour des dieux est le culte même de la patrie, et le culte de la patrie l'amour des dieux!

C'est ce même procédé qui a permis à Rome de conquérir l'Italie, et, avec l'Italie, le monde. Non! ce n'est pas seulement par les armes que Rome a soumis l'Italie et les peuples anciens sous ses lois. Une cité, si guerrière et si bien gouvernée qu'elle fût, n'y eût pas suffi; les peuples d'Italie aussi, Latins, Étrusques, Samnites, Hellènes, tenaient à leur indépendance; et la riche Carthage, la Grèce, quoique en décadence, l'Espagne et la Gaule, encore barbares, avaient des mercenaires ou des populations guerrières, des capitaines et des héros à opposer aux Romains. Annibal, le premier des généraux de l'antiquité; Philopœmen, le dernier des Grecs; Viriathe, hardi chef de partisans; et Vercingétorix, un grand patriote, peuvent être opposés aux Fabius, aux Scipions et aux Paul-Émile. On a vu plusieurs fois des hommes extraordinaires comme Alexandre, ou des invasions de peuples entiers, comme celle des Arabes, soumettre le monde. La même fortune n'a été réservée qu'à une seule cité, à Rome. C'est qu'elle se communique bon gré, mal gré, au fur et à mesure qu'elle conquiert. Voilà le secret de sa puissance et de sa durée. Il s'est passé en Italie et dans l'univers conquis ce qui s'était passé d'abord dans le sein de Rome; c'est ce qui a étendu les limites de la cité aux limites du monde civilisé.

Rome, dès les premiers temps, appuyait ses armes

et consolidait ses conquêtes par un double système. Elle envoyait au dehors des citoyens-soldats, et admettait au dedans des étrangers, des vaincus, comme citoyens; les uns et les autres, en la rendant partout présente, la renouvelaient sans cesse et lui assuraient un accroissement indéfini. Elle envoyait ces colonies, non pas sur des rivages étrangers, mais dans les pays conquis, pour être non pas commerçantes, mais militaires; non pas émancipées, mais retenues à toujours sous sa tutelle, comme l'enfant sous celle du père. Fondées sur quelque point stratégique, au milieu des populations soumises, elles portaient avec elles la redoutable image de la métropole, dont elles étaient autant de sentinelles avancées. En même temps, Rome savait s'attacher les peuples et les individus soumis, par l'*alliance*, le *droit italique*, le *droit latin*, suite graduée de concessions, de privilèges qui, tout en excitant sciemment les jalousies des intéressés, les admettaient peu à peu à l'égalité, au partage des droits civils et politiques, et faisaient des plus favorisés les égaux des maîtres. Des villes vaincues, grâce à l'organisation de municipes à trois degrés, arrivaient ainsi jusqu'au droit de cité même; et, dans le sein de Rome, les esclaves, anciens prisonniers de guerre, mais libérés par l'affranchissement, pouvaient devenir citoyens. L'aristocratie romaine s'y oppose vainement. Quoi! le fils du vaincu, de l'esclave, dépassera l'enceinte du Pomœrium! Scipion ne parvient pas à imposer silence « à ces faux citoyens qu'il a amenés pieds et poings liés à Rome »! Les Gracques, en

même temps qu'ils renouvellent les lois agraires et fondent des colonies en faveur des propriétaires de Rome, proposent d'étendre le droit de cité à toute la péninsule, et de faire de tous les Italiens des citoyens romains. Les Gracques succombent, mais « de la poussière qu'ils jettent au ciel naît Marius. » Celui qui a vaincu Jugurtha et les Cimbres, avec les prolétaires et les Italiens enrôlés, veut les faire admettre dans Rome. L'aristocratie refuse encore; mais la guerre des alliés, la *guerre sociale*, éclate; c'est la vieille lutte des patriciens et des plébéiens, des privilégiés et des opprimés, transportée hors des murs de Rome dans toute l'Italie. L'Italie faillit un instant opposer à Rome, pour s'affranchir, une nouvelle capitale, Italica, dans les Abbruzzes. Après avoir d'abord menacé Rome, les Italiens succombent. Sylla, cependant, qui les a vaincus, leur entr'ouvre les portes qu'ils chercheront à forcer bientôt tout à fait. Rome n'est plus la maîtresse, elle est la capitale de l'Italie, bientôt celle du monde.

La capitale, non! mais la tête de l'Italie, du monde! *caput omnium terrarum!* Les États modernes seuls ont des capitales, parce qu'ils sont en même temps, pour la plupart, des nations. La fortune de Rome n'a point été celle-là. C'est ce qui a fait sa faiblesse, et déposé dans sa grandeur les germes de sa chute. Ne nous y méprenons pas : la cité romaine, en se communiquant aux vaincus, n'abdique jamais, et le Romain ne se confond pas complétement avec l'Italien ou avec le provincial. Rome ne fait pas plus

de l'Italie ancienne jouissant du droit romain une nation, qu'elle ne fera une nation plus tard de l'univers soumis même à sa loi. Sans parler des profondes divisions qu'elle a favorisées longtemps même dans le sein des peuples, en y faisant naître des rivalités de priviléges qui assuraient sa domination, Rome n'admet à tous ses honneurs et ne fait vraiment Romains que ceux qui passent réellement par Rome, par ses curies, ses légions, et qui s'imprègnent de son esprit dominateur. L'Italien, comme Marius et Cicéron, devra traverser Rome avant d'être consul, de même que l'Espagnol ou l'Africain traversera l'Italie plus tard pour devenir empereur avec Trajan ou Septime Sévère. Il se fait, il est vrai, d'abord, entre Rome et l'Italie, puis entre l'Italie et les provinces, un échange fiévreux de population: échange de Romains qui s'en vont, comme colons, soldats, marchands, publicains, gouverneurs, en Grèce, en Asie, en Gaule, en Espagne; échange d'Espagnols, de Grecs, d'Asiatiques, qui arrivent comme musiciens, jongleurs, esclaves, auxiliaires, prêtres, professeurs, industriels, chercheurs d'aventures. Mithridate pouvait déjà ordonner la mort de 80 000 Romains ou Italiens dans l'Asie Mineure, et Cicéron nous assure que de son temps, grâce au commerce maritime, on trouvait des mœurs et des langues tout à fait étrangères, nouvelles, à Ostie, à Putéoli et à Brindes. L'Italie regorge de Grecs, de Syriens, de Phéniciens, bientôt de Gaulois, et les provinces fourmillent de Romains; mais ce n'est point entre eux une fusion intime, nationale; les na-

tions soumises se décomposent sans reformer de leur mélange une nation nouvelle.

Dans cette société tumultueuse, changeante, dont l'histoire n'est qu'une lutte, une révolution sans fin, on conçoit qu'il n'y eut guère de place pour les lettres et les arts qu'au jour où l'agitation se calma sous une forme de gouvernement stable, mais que, alors aussi, le mélange de tant d'éléments divers ne produisit pas une littérature et un art originaux. On ne trouve réellement à Rome qu'un seul art grand et original, l'architecture, parce qu'il est le plus utile. Un seul des dons de l'esprit y naît naturellement, y atteint tout son développement, et étend son influence sur tous les autres : l'éloquence. Les temples, les aqueducs suspendus dans les airs, les égouts souterrains, les cirques, les théâtres, les amphithéâtres, ont à Rome un cachet réel d'originalité. A Rome, l'éloquence n'attend pas pour fleurir l'inspiration du génie grec; elle se perfectionne seulement à son école et en restant toute romaine.

Par leur caractère, par leurs institutions, les Romains sont naturellement un peuple, je ne dirai pas éloquent, mais oratoire. Comme la vie politique n'est qu'une lutte entre les divers ordres de l'État et même entre les particuliers, comme les tribunaux eux-mêmes sont à Rome une arène ouverte à toutes les passions, l'éloquence est un avantage que nul ne peut négliger, une arme qui sert à défendre son honneur ou sa fortune, à attaquer l'honneur ou la fortune d'autrui, et toujours à jouer un rôle dans la

cité. Cicéron disait que l'orateur était un soldat qui devait être armé de toutes pièces et toujours prêt à combattre. L'éloquence, elle se retrouve à Rome dans tous les genres de la littérature, lorsqu'elle les emprunte à la Grèce. Gaie et plaisante chez les Grecs, la satire de Lucilius ressemble à de véritables discours de censeurs; celle de Juvénal aura le caractère d'accusations publiques. Plaute, le comique, improvise pour le peuple auquel il s'adresse. Quand Cicéron cherche dans ses dialogues à vulgariser la philosophie grecque, il converse moins qu'il ne plaide. Il dira lui-même de l'histoire que c'est œuvre d'orateur; et, en effet, Tite-Live, souvent, fera le panégyrique de la république romaine, et Tacite le procès de l'empire. La poésie épique, enfin, dégénérée de la perfection de Virgile, s'inspirera dans la Pharsale d'un souffle tout oratoire et méritera à Lucain ce jugement de Quintilien, qu'il était plutôt un orateur qu'un poëte.

Mais l'éloquence vit surtout par elle-même, et pour elle-même, à Rome. Les discours n'ont pas moins de part que les émeutes et les guerres aux révolutions de la république. Souvent ces discours sont tout dans l'action. Ménénius ramène les plébéiens de l'Aventin à Rome par un apologue. Le vieux Caton plaidait d'exemple autant que de paroles. Il briguait la censure, il se montre et il dit, craignant déjà la corruption qui se glissait à Rome à la suite des Grecs et de leur philosophie : « L'État a besoin d'une grande épuration. Choisissez, citoyens, si vous êtes sages, non le plus doux, mais le plus sévère des médecins.

Le médecin, c'est moi; j'emploierai le fer et le feu pour détruire le luxe. » Contre Carthage, il n'a qu'un mot, mais il y revient toujours. Tibérius Gracchus s'adresse aux riches pour leur persuader d'abandonner aux plébéiens pauvres les terres du domaine public qu'ils ont usurpées. « Cédez, leur dit-il, quelque peu de votre richesse, si vous ne voulez vous voir tout ravir un jour. Eh quoi! les bêtes sauvages ont leurs tanières, et ceux qui versent leur sang pour l'Italie ne possèdent rien que l'air qu'ils respirent! Sans toit où s'abriter, sans demeure fixe, ils errent avec leurs femmes et leurs enfants. Les généraux se trompent quand ils les exhortent à combattre pour les temples des dieux, pour les tombeaux de leurs pères. De tant de Romains, en est-il un seul qui ait un tombeau, un autel domestique? Ils ne combattent, ils ne meurent que pour nourrir le luxe et l'opulence de quelques-uns. On les appelle les maîtres du monde, et ils n'ont pas en propriété une motte de terre! »

De tous les orateurs, Crassus était le plus habile à tirer parti des circonstances et à mêler l'action à la parole. Jamais, dit Cicéron, il ne trouva son pareil pour l'attaque et pour la réplique. Il attaquait un descendant du premier Brutus, homme méprisable et décrié, surtout pour ses mœurs et les prodigalités dans lesquelles il avait laissé tout son patrimoine. Il l'avait accablé déjà, quand tout à coup le forum est traversé par une cérémonie imposante dont le spectacle arrête le discours de l'orateur et attire l'attention des juges et de tout le peuple. On conduit vers

le bûcher funèbre le corps de Junia, de la famille des Brutus. Devant le cortége, on porte, selon la coutume, les portraits de famille de tous les aïeux de Junia. Crassus saisit aussitôt cette occasion solennelle pour accabler son adversaire. Reprenant la parole avec une impétuosité inattendue, foudroyant l'accusé de la voix et du geste, il s'écrie : « Que fais-tu là, Brutus, tranquillement assis? Que veux-tu que cette vieille femme aille annoncer sur toi à ton frère, à tous ces grands hommes dont tu vois passer les images, à tes ancêtres, à Junius Brutus, qui délivra le peuple du joug des rois? Comment oses-tu voir le jour, envisager ce peuple, paraître au forum, dans la ville, sous les yeux des citoyens? N'as-tu pas frissonné à la vue de cette femme morte et des images de tes ancêtres? Ces glorieuses images, non-seulement tu ne les imites pas dans ta vie, mais tu n'as même pas une demeure à toi pour les recueillir. »

Cicéron n'est pas seulement l'éloquence romaine même perfectionnée par l'éducation grecque; on trouve dans ses discours et dans ses lettres l'histoire la plus vivante, la plus animée et la plus vraie de son temps. Cicéron, c'est la république, c'est la liberté même agissante, parlante, oratoire; avec lui, elle se débat pleine de majesté et de faconde dans sa dernière crise, un jour sauvant Rome de Catilina, un autre jour fuyant devant César, qui représente une chose plus originale encore à Rome que l'éloquence, je veux dire la force armée, l'empire; et enfin elle succombe, avec lui, sous l'arrêt du

destin qui avait déposé dans ses institutions un germe funeste à la liberté!

Dans la dernière et terrible crise qui fit succéder l'empire à la république, ce n'est pas seulement le capitaine, c'est aussi l'homme éloquent qui joue avec César le rôle décisif. Grand politique, grand capitaine, grand orateur! Il ne fallait pas que César fût moins pour accomplir cette révolution. « Tant que la république fut petite et son territoire médiocre, a dit Dion Cassius, la république pouvait suffire, elle fut un bien; mais sitôt que Rome, se jetant au dehors de l'Italie et traversant les mers, a rempli de sa puissance les continents et les îles lointaines, la république n'a plus été qu'un mal. Tout est devenu désordre au dedans, commotion au dehors, et le monde, fatigué de guerres civiles, a eu besoin de respirer sous un seul homme. » La république, en effet, n'existe plus alors que de nom. Au forum, aux assemblées législatives, le peuple, dans ses tribus, ne fait plus la loi; des esclaves, des gladiateurs, une tourbe payée y renverse ou redresse à son gré les urnes; au champ de Mars, aux assemblées électives, le peuple, dans ses centuries, ne choisit plus les plus dignes; il vend ses suffrages aux plus hasardeux, en plein soleil, à la faveur d'une corruption électorale organisée. Les magistratures ne sont plus qu'une spéculation, un placement fait à Rome et qui rapporte cent pour cent en province. — Le Sénat, cette antique assemblée de rois, n'est plus qu'un parloir où se rencontrent quelques riches peureux, « amateurs de viviers, qui trouvent

toujours la république en assez bon état s'ils ont de beaux barbeaux dans leurs piscines ».

Mais la révolution n'affecte pas seulement Rome, elle touche l'univers entier soumis par elle. La République romaine, il faut bien le dire, est longtemps, hors de l'Italie, une gigantesque et monstrueuse oppression des nations vaincues au profit du plébéien nourri au forum ou du patricien engraissé de luxe au fond de sa villa. Il y a encore, à l'époque de César, hors de la cité romaine, c'est-à-dire sans droits, si l'on en excepte quelques cités privilégiées, la Grèce, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie. Pour ces provinces, il n'y a pas d'autre loi que celle qui dérive de la conquête. Les biens, les personnes, y sont à la discrétion du préteur, de ses publicains et de ses licteurs, et l'on sait que pour un Scævola ou un Cicéron qui les ménage, on ne saurait compter les Appius et les Pisons, les Gabinius et les Verrès, qui les saignent à blanc. Le monde subira-t-il sans révolte ce joug de sang, ou bien verra-t-on, pour parler avec le poëte,

> Cent peuples unis, des bouts de l'univers,
> Passer pour le détruire et les monts et les mers?

Ni l'un ni l'autre! La République romaine, à la suite de plusieurs siècles de politique envahissante et d'expéditions militaires, avait établi son empire sur le monde. Maintenant, au milieu d'une guerre non pas seulement civile, mais sociale, qui ne reste pas enfermée dans Rome et dans l'Italie, mais qui gagne de proche en proche toutes les provinces, la Grèce,

l'Asie, l'Espagne et l'Afrique, le monde ramène, avec César, l'empire dans la cité, pour y entrer après lui et vivre avec elle en parfaite égalité de droit et de lois, il est vrai, sous un même maître. C'est là le sens de la révolution dans laquelle disparaît la république, et l'œuvre politique et sociale qu'accomplit le régime célèbre connu sous le nom d'Empire romain.

Orateur, César fait sa réputation en plaidant à Rome pour les provinciaux et pour les provinces; turbulent et bel esprit, il se compromet dans la conspiration de Catilina et ne craint pas, pour défendre les complices de ce furieux démagogue, de se mesurer avec Caton et Cicéron; ruiné par ses vices, il fait néanmoins des distributions au peuple, propose pour les plébéiens une loi agraire, et rebâtit des villes dans les provinces; clients et clientes referont bien sa fortune. Infatigable soldat, en dix ans il soumet une contrée tout entière et des plus belliqueuses, la Gaule, vengeant Rome des Gaulois, comme Alexandre avait vengé la Grèce des Perses. Au milieu de ses campagnes, ambitieux avisé, il débarrasse le terrain de ses adversaires et de ses rivaux; il envoie Crassus mourir inutilement chez les Parthes, fait exiler Cicéron, qui se console par l'admiration de soi-même, et qui, de retour, ne se vengera que par des épigrammes; il endort Pompée sur son lit de lauriers usurpés et au bruit des applaudissements de son théâtre. Quand le moment est venu, après avoir mis, avec une habileté suprême, la légalité de son côté pour la mieux détruire, il franchit le Rubicon, s'empare, à Rome, du trésor et du pouvoir,

et dans une course rapide, où il ne fait que passer, voir et vaincre, à travers le monde qu'il soumet une seconde fois, il bat Pompée à Philippes, en Thessalie, le venge à Alexandrie en conquérant l'Égypte, force la république dans la personne du vertueux Caton à se percer de son épée en Afrique, et disperse en Espagne, à Munda, les derniers restes du parti républicain.

Il est maître, est-ce pour lui seul? Fier descendant de la famille royale des Jules, je ne sais s'il veut mettre une couronne sur son front chauve et prendre à Rome le nom abhorré de roi. Son ambition toute romaine n'excluait pas chez lui la prudence. A coup sûr, il veut fonder le pouvoir d'un seul, une monarchie; mais ce n'est point une monarchie romaine, c'est une monarchie populaire, universelle, et en quelque sorte humaine. Il médite une révolution politique et sociale dont le pouvoir d'un seul n'est que le couronnement. Étendre le droit de cité à tous les hommes libres de l'empire, régner sur le monde pour le monde entier, non pour l'oligarchie ou la démocratie quiritaires ; abaisser les barrières entre les classes comme entre les nations, entre la liberté même et la servitude, en favorisant les affranchissements et en mettant le travail en honneur; avoir à Rome une représentation non du patriciat romain, mais du patriciat du monde civilisé, fondre les lois de la cité exclusive dans celles du droit des gens, créer, répandre un peuple de citoyens qui vivent de leur industrie et qu'on ne soit pas obligé de nourrir et d'amuser : voilà ce qu'on peut encore entrevoir des vastes projets de

celui qu'on n'a pas appelé trop ambitieusement l'homme du monde, de l'humanité ; voilà ce dont témoignent déjà les Gaulois, les Espagnols introduits dans Rome, Corinthe et Carthage relevées, et ce qu'indiquent les témoignages de Dion Cassius, de Plutarque, de Suétone, bien qu'ils aient pu prêter à César quelques-unes des idées de leur temps.

C'est là ce qui a choqué moins encore le libéralisme que l'étroit patriotisme romain, et ce qui a tué César. Rome n'a pas voulu être réconciliée par lui avec le monde, comme, dans un autre temps, l'intolérance religieuse n'a pas voulu être réconciliée avec la liberté de conscience par Henri IV, autre fondateur d'une dynastie qui n'a pas tenu tout ce que son fondateur avait rêvé. Deux hommes dont le caractère et la destinée ont une singulière ressemblance : fougueux, inconstants dans leurs passions, d'esprit léger et de vaste intelligence, intrépides dans le combat, humains dans la victoire, ils joignent la clémence au courage et la générosité à la valeur, ils s'écrient sur le champ de bataille, César : « Sauvons les citoyens romains ! » Henri : « Sauvons les Français ! » et enfin tous deux, victimes des partis et des passions qu'ils s'étaient efforcés de réconcilier, ils tombent sous le fer d'assassins qu'ils avaient épargnés, et laissent pour testament de vastes projets pour la pacification de l'Europe ou du monde.

L'EMPIRE.

L'empire républicain. — L'empire libéral. — L'empire militaire. — L'empire administratif.

C'est là le plan de génie que la longue succession des empereurs romains a réalisé, mais lentement, incomplétement, et trop souvent avec les formes de la plus odieuse tyrannie, parce qu'ils ne surent trouver celle de la monarchie. Après une nouvelle guerre civile, Auguste, le vrai fondateur de l'empire, introduit comme subrepticement le pouvoir d'un seul, à Rome, sous les oripeaux des institutions républicaines. Au lieu de l'étendre sur le monde, il met la monarchie à l'étroit dans Rome. Il ne se présente pas comme le créateur d'un ordre nouveau, mais comme le restaurateur de l'ordre ancien, y demandant seulement pour lui-même une place et la première. Vous avez alors l'empire républicain, funeste compromis, qui pèse sur toute l'histoire de l'empire! Ou république ou monarchie, la société a besoin de savoir à l'abri de quel principe elle repose. Pourquoi bâtir à Rome un forum en marbre à ce peuple privilégié qui n'y vote plus des lois ou n'y élit que des magistrats recommandés par le maître? A quoi bon cette ombre de Sénat romain où le prince préside et dicte ses volontés? Ne valait-il pas mieux de suite transformer en Sénat de l'empire ce Sénat de Rome, et étendre à toutes les provinces les droits de citoyen; constituer, en un mot, dès le premier jour, l'aristocratie et la démocratie de l'empire, pour

s'appuyer sur elles? On ne peut appeler démocratie l'état de ce peuple privilégié, de ce peuple-roi, de cette aristocratie de prolétaires, à laquelle on bâtit des amphithéâtres, à qui l'on assure des distributions de blé et de lard. L'aristocratie romaine elle-même n'est plus qu'un vieux patriciat étroit et jaloux, entêté des anciennes idées romaines, et le plus souvent ennemi de toute innovation. Ce n'est ni l'aristocratie ni la démocratie, c'est le gouvernement d'un seul.

Ce maître, il est vrai, apporte au monde un grand bienfait. L'empire est la pacification de toutes les querelles, la fin de toutes les résistances au dedans et presque de toutes les guerres au dehors. Le premier, Auguste fixe les limites de l'empire romain; il ne porte plus la guerre chez ses voisins; il fait la police chez eux. Le premier, il organise d'une façon équitable le gouvernement des provinces et il en surveille, de sa personne, l'administration. Il commence ces routes qui, parties de Rome, aboutiront dans toutes les directions aux extrêmes limites de l'empire. L'autel de la Paix est érigé en plein Sénat. Trois fois le temple de Janus est fermé. On dira bientôt « l'immense Majesté de la paix romaine ». A Rome, Auguste renouvelle et rajeunit la vieille ville. Il avait trouvé la capitale en briques, il la laisse en marbre. Il serait difficile de compter les édifices, les temples, les théâtres, les portiques, les aqueducs qu'il construisit ou répara. Ses successeurs seront de grands bâtisseurs, et ils feront souvent pour les villes de provinces ce qu'il a fait pour Rome.

L'éclat des lettres ne manque pas à ce règne. Auguste, en les protégeant, mérite de donner son nom à son siècle, comme Périclès au beau temps d'Athènes. Les lettres y sont cependant moins originales, parce que les esprits y sont surtout moins libres. L'histoire et la poésie glorifient l'époque d'Auguste, mais quelquefois en la flattant. L'historien Tite-Live nous montre, dans une narration majestueuse, comment la bravoure romaine, les plans politiques du Sénat, les victoires de ses armées, ont créé cette grande domination ; il fait de l'histoire de la république comme le piédestal de la statue du fondateur de l'empire. Conspirant également avec les desseins du maître, Virgile s'efforce de raviver le respect des dieux et de faire pénétrer à travers la corruption de l'époque un rayon des saines et fortes joies de Rome primitive. Son poëme national, complice de l'esprit du temps, unit dans un idéal merveilleux les destinées de Rome avec celles d'une famille, relie cette famille à celle des dieux, et confond l'empire de la terre avec celui de l'Olympe. Il est vrai, la religion d'Horace est un peu de commande, quand sa poésie ne prend pas le vol de Pindare. Sa morale enseigne plutôt le vivre décemment que le bien vivre. Son absence d'ambition côtoie l'indifférence; et quand il recommande la modération dans les désirs, on sent qu'il incline à la médiocrité dans les efforts. La brillante imagination, la facile élégance d'Ovide, quand il poursuit les fugitives métamorphoses du polythéisme, quand il explique ou décrit le rituel des cérémonies religieuses et natio-

nales, laisse voir également combien ces légendes sacrées et ces sentiments traditionnels sont devenus jeux d'esprit ou pure affaire de forme; la vraie originalité du poëte est dans l'enseignement du plaisir, dont il fut l'amant trop osé, et dans l'expression des chagrins dont il devint la triste proie. Ce sont encore là cependant les œuvres d'une civilisation dans sa fleur, et l'accent de grave mélancolie que respire parfois la poésie de Virgile peut seul alors en faire pressentir l'insuffisance.

Conserver cependant la république de nom, et élever de fait l'empire sans lui donner ses bases véritables, garder les cadres étroits de la vieille cité romaine au lieu de les étendre aux limites du monde devenu romain, tenir toujours Rome au-dessus des provinces, au lieu de peser avec les provinces sur Rome, c'était vivre au jour le jour, sans souci de l'avenir. Auguste, maître pendant cinquante ans, ne fait aux provinciaux que de faibles concessions; et, à la fin de sa vie, toujours en garde contre l'envie romaine, sans appui dans les provinces, il n'ose couronner l'édifice en fondant, par une loi, l'hérédité du pouvoir qu'il a pris et conservé. Les premiers Césars, avec lui, essayent d'y suppléer par la coutume toute privée de l'adoption, fiction nouvelle et plus dangereuse ! D'une part, elle dépose dans la famille impériale le germe de rivalités funestes; de l'autre, elle entretient dans l'aristocratie et dans le peuple de Rome, sans satisfaire les provinces, des regrets et des espérances incompatibles avec le régime nouveau.

Ce respect extérieur des Césars pour les préjugés de la vieille Rome fait le malheur des premiers empereurs, dont la plupart sont devenus des monstres, et plus encore celui des anciennes familles romaines, qui tombent leurs victimes. Il semble que les Césars, à leur avénement, ne viennent déposer leur pouvoir aux pieds des sénateurs que pour mieux faire tomber leurs têtes, et qu'ils n'aient conservé la république que pour détruire les républicains. De là en effet, à la cour, sous Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien, ces intrigues trop célèbres de famille et de palais, et au Sénat, ces factions, ces conspirations auxquelles se rattachent les espérances ou les ressentiments des partis, et pour la répression desquels les souverains ensanglantent leur mémoire. Tandis que les Césars poursuivent la perte de leur famille, le Sénat, par bassesse, crainte ou vengeance, poursuit lui-même la ruine de ses membres. Ainsi s'achève, mais singulièrement ravalée, la guerre civile, non pas seulement, comme dit un poëte, dans le sein du Sénat, mais au foyer domestique même des empereurs; lutte hideuse de princes, d'enfants et de femmes, de nobles caractères et d'âmes viles, d'embûches et de vengeances, d'astuce et de cruauté, duel impie entre le poison et la hache du licteur, et auquel on serait tenté de préférer de beaucoup, sans leurs immenses douleurs, les franches et grandes guerres civiles, où les moyens étaient loyaux, la défaite honorable, et où la victoire donnait un grand homme au lieu d'un bourreau!

L'œuvre qu'avait rêvée César ne s'accomplit sous

ses successeurs que par fragments, sans ensemble, et comme au jour le jour. Quand, par intervalles, Tibère, Claude, Vespasien, Adrien, Trajan, entraînés par le mouvement du monde, réalisent quelques-unes des idées de César, ils font des concessions tardives, et, sans mériter toujours la reconnaissance des provinces, ils s'attirent quelquefois la haine de Rome, qu'Auguste n'avait pas osé faire monarchique, et qui était restée républicaine.

Les Antonins ont tiré le meilleur parti possible de ce pouvoir mal constitué, pendant le siècle heureux auquel ils ont donné leur nom. On peut appeler leur gouvernement l'*empire libéral*, comme celui des premiers Césars l'*empire républicain*. Ils concentrent davantage peut-être le pouvoir entre leurs mains, mais ils en font un meilleur usage. S'ils constituent sous le nom de *consistoire sacré* un vrai conseil privé et commencent une administration régulière qui met tout à leur discrétion, ils rouvrent le Sénat aux provinciaux et étendent à de nouveaux sujets, à de nouvelles provinces, le droit de cité. Ils n'accordent point de droits politiques, mais ils généralisent les droits civils. Le commerce fréquent du Romain avec l'étranger, ami, allié, sujet ou égal, avait depuis longtemps déjà tendu à modifier ce vieux droit romain qui était le privilége et l'âme de la cité primitive. L'édit du préteur, publié tous les ans, était venu peu à peu *aider*, *suppléer*, *corriger*, au nom de *l'équité*, du *droit des gens*, le droit étroit des Douze Tables. Cicéron, qui, de son temps, pro-

clamait en public son admiration pour l'œuvre des décemvirs, « ce chant solennel », en riait tout bas avec ses amis, et entrevoyait déjà « le vrai droit dont Rome n'avait que l'ombre et qui émane des sources les plus pures, la nature et la vérité ». Le temps de ce droit supérieur était alors arrivé. L'édit perpétuel d'Adrien, l'édit provincial de Marc-Aurèle montrent déjà en accord le droit civil et le droit des gens; et les plus grands jurisconsultes, en les épurant l'un et l'autre aux lumières de l'équité et de la raison, jettent les bases de cette admirable législation qui les confond tous deux et qui doit servir de type immortel aux législations futures. L'égalité des droits civils des membres d'une même société, et de la plus vaste que l'antiquité ait connue, était réalisée; et un mauvais empereur, Caracalla, en proclamant citoyens tous les habitants de l'empire, promulguera une révolution déjà faite.

C'est l'époque d'une prospérité et d'un bonheur inconnus. Tertullien, qui n'est pas suspect, l'a proclamé : « Comme ce siècle, s'écrie-t-il, a transformé le monde! Que de villes nous voyons naître, ou revivre, ou s'agrandir, par la triple vertu de cet empire! Quelle masse de richesses sur les registres du cens! Quelle liste de peuples!... En vérité, le monde est comme le jardin de l'empire, terre merveilleusement cultivée, d'où Rome a extirpé tout poison d'inimitié, toute épine de perfides alliances. C'est le verger d'Alcinoüs, chargé de pommes d'or; c'est le jardin de Midas, planté de rosiers. » Tertullien n'exagère point; il serait trop long d'énumérer, dans

toutes les contrées de l'empire, toutes ces villes populeuses, prospères, avec leurs *décemvirs*, leur *curie*, leur *défenseur*, leurs *corporations*, qui font la richesse, l'éclat de l'empire. Rome, en effet, met en commun l'industrie de tous les peuples, la fécondité de tous les climats; les cités ne luttent plus entre elles que de magnificence et de luxe; ce ne sont partout que routes magnifiques qui mènent d'un bout à l'autre du monde; ce ne sont que portiques, aqueducs, théâtres, écoles qui décorent et embellissent les villes. On se demande, en présence des ruines qu'on rencontre encore, particulièrement sur notre sol, et qui donnent à peine une idée des splendeurs dont elles ont été témoins, comment tant de cités, et en si peu de temps, ont pu atteindre à un si haut degré de prospérité, et supporter les frais de tant de grandeur. On est confondu à la pensée que des peuples, tout à l'heure encore si remuants et si divers, souvent barbares, se soient faits si vite au repos, aux besoins, au luxe de la civilisation; et qu'après de si longues et de si rudes commotions, ils aient pu s'unir au sein de la concorde et de la paix.

La gloire des lettres, qui n'avait pas manqué à Auguste, ne fait pas défaut à cette époque. On pouvait reprocher à la littérature, au temps du fondateur de l'empire, malgré sa perfection, de ressembler un peu trop à un concert de louanges entonné sur tous les tons en l'honneur du nouveau régime et du nouveau maître. Moins parfaite et moins riche, la littérature de ce temps est plus libre et plus origi-

nale; c'est le philosophe Épictète, auquel on trouve des accents chrétiens; c'est Tacite, le plus grand peintre de caractères; c'est Juvénal, qui châtie tous les vices publics, et Plutarque, qui raconte toutes les vertus patriotiques. Un souffle nouveau de moralité jusque-là inconnue passe sur le monde. « Au siècle des Antonins, dit Montesquieu, la philosophie stoïcienne s'étendait et s'accréditait dans l'empire. Il semblait que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette philosophie admirable qui était comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus. » Le représentant le plus pur et le plus autorisé des plus nobles doctrines de l'antiquité païenne, celui qui avait réglé, dit le rhéteur Aristide, « l'administration de l'univers comme celle d'une seule maison, » Marc-Aurèle, a l'honneur de dominer de son nom cette heureuse et brillante époque où l'humanité civilisée, entourée de barbares de toutes nations qu'il sait contenir, jouit d'un siècle de ce bonheur étonnant qu'on appelle « la majesté de la paix romaine ».

L'empire romain connut alors, en effet, dit Tacite, au moins dans les conditions que comportait le temps, « cette heureuse combinaison du pouvoir et de la liberté », qui unit les peuples au sein de Rome, « source de toute vertu sociale, mère des dieux et des hommes, qui siége dans un Olympe incorruptible ». Malheureusement cette combinaison n'exista que dans le bon naturel et l'excellente volonté de ces grands souverains; et, si l'on peut leur

reprocher quelque chose, c'est peut-être de n'avoir pas fait de leur vertu le caractère constitutif de l'empire, en la communiquant à ses institutions. Ne leur appartenait-il pas de profiter de circonstances ausssi heureuses, pour mettre cette combinaison dans les choses et non dans les hommes, et pour donner à la monarchie des institutions sincèrement libres, couronnées par l'hérédité? Ils ne l'ont point fait; ils ont reculé peut-être devant cette autre pensée de Tacite qu'un gouvernement « fondé sur l'alliance de la monarchie avec les institutions aristocratiques et populaires, est plus facile à louer qu'à réaliser ». L'empire entre leurs mains n'est qu'un despotisme tempéré par leur vertu, et Rome règne sur les provinces, ennemies les unes des autres et divisées par des priviléges inégaux qui ne sont pas la liberté. Ils ont perdu par là plus que l'honneur d'être grands, celui de laisser après eux une chose grande. Marc-Aurèle eut cette pensée : il méditait, nous a-t-il dit, de « fonder son gouvernement sur des lois générales et égales »; mais il mourut dans la triste conviction que ce rêve n'était point fait pour son temps. « Supporte patiemment la mort, se dit-il à lui-même, dans son beau livre des Maximes, en songeant que tu n'as pas à quitter des hommes qui pensent comme toi. La seule chose qui pût attacher à la vie serait l'espoir de faire partager aux autres tes sentiments. Mais tu vois quelle douleur c'est de ne trouver qu'opposition dans le commerce des hommes. Vains projets de la philosophie, rêves d'enfant! qu'il te suffise, Marc-Aurèle, d'a-

voir tant soit peu amélioré les choses, et répète-toi souvent: O mort, viens vite pour que moi du moins je ne me démente pas moi-même. » Sublimes adieux de la philosophie! Le stoïcisme semble n'avoir paru un instant sur le trône impérial que pour proclamer l'impuissance de ce pouvoir pour le bien!

Il ne faut point en effet se faire de trop grandes illusions sur cette paix et cette prospérité, qui ne furent d'ailleurs point durables. On croit trop aisément que l'empire a fait cesser la guerre entre les nations, et pacifié toutes les vieilles querelles. La guerre change de caractère, voilà tout. Les nations, sous le nom de provinces, quand elles ne cherchent point à se révolter contre l'empire, se battent entre elles à qui donnera l'empereur à Rome, pour avoir ainsi leur part du gouvernement; nouvelles guerres civiles particulières à l'empire et qui faillirent plusieurs fois amener sa ruine! Une de ces guerres fit une anarchie effroyable de soixante ans qui suscita vingt empereurs et trente tyrans aux prises les uns avec les autres. Il n'y a guère d'avénement d'empereur qui ne coûte au moins une petite guerre; une ruine inaugure presque chaque règne.

Ne nous laissons point imposer non plus par l'apothéose que le monde, satisfait de vivre sous ses lois, aurait faite de Rome impériale. Sans doute, on élève à Rome et sur tous les points de l'empire des temples, des autels; on fait des sacrifices à la fortune de Rome, à Rome protectrice et libératrice; on divinise

même ses Césars qui passent dieux ; dernier hommage de la servitude et dernier outrage à la morale! C'est là un des côtés faibles de la société païenne. A Rome, on le sait, la religion était toute politique. Rome était presque à elle-même le premier dieu de son culte; son génie, sa grandeur, sa destinée merveilleuse, étaient surtout les objets de l'adoration d'un Romain. Mais cette religion n'était qu'une personnification patriotique de Rome; quand la république se résume dans un homme, cet homme devient le vrai dieu de l'empire. Les provinces, les premières, élèvent des temples, des autels aux Césars. Auguste et Tibère arrêtent l'invasion de ce culte en Italie; ici, ils consentent à n'être qu'hommes et s'avouent soumis aux lois de l'espèce; Tibère, lui-même, refuse la divinité dans un langage qui n'est pas sans grandeur; mais Caligula a la monomanie de la divinité; Néron se croit au moins un demi-dieu. L'encens brûle à Rome pour eux, pour leur famille, pour les objets de leurs caprices. Thraséas meurt pour n'avoir pas reconnu la divinité d'une fille de Poppée, immortelle déesse qui ne vit que quatre mois; et le monde se prosterne enfin aux pieds d'un Héliogabale, véritable idole d'Orient, avec le tour des yeux peint de vermillon, la tiare sur la tête, des colliers aux bras, enveloppé d'une robe traînante de soie et d'or, entouré de nains, d'eunuques, de magiciens, de bouffons, dignes ministres du nouveau dieu! Par la sincérité du culte rendu aux Césars, jugez de la sincérité de celui qu'on rend à Rome civilisatrice. Les plus mauvais

empereurs ont été le plus adorés... sur les autels[1].

Œuvre de la violence et de la conquête, l'empire romain, il faut bien le reconnaître, n'a pas d'autre soutien que la force. Le pouvoir des Césars pendant trois cents ans ne peut ni se fixer par l'adoption ou l'hérédité dans une seule famille, ni trouver dans une élection légale une sanction régulière. Il passe violemment de l'un à l'autre, au gré d'une conspiration du Sénat, d'une émeute de la populace, et surtout d'une insurrection des camps.

Septime Sévère, génie plus hardi et plus franc, met à néant ce fantôme de république, affiche franchement la déchéance du Sénat et du peuple, et commence l'empire militaire : « Traitez bien, enrichissez le soldat, dit-il, et méprisez le reste. » On admettrait encore peut-être ce régime, si les légions romaines, échappées au même mépris, avaient su donner au monde des maîtres toujours dignes de lui. Les légions ont fait parfois d'excellents choix : Aurélien, Probus, qui ont été le salut du monde attaqué. Mais la légion est-elle bien longtemps cet admirable corps de piétons sévèrement armés, lourdement chargés, avec sa cavalerie déployée sur les ailes, fortifié dans ses camps qui faisaient l'admiration du monde, et animé par une discipline et un patriotisme plus grand que sa modique paye et son mince ordinaire ? Comment, sous l'empire, le re-

1. Je me permets de renvoyer pour tous les détails de cette partie au livre que j'ai publié, à la même librairie, sous le titre de : *Les empereurs romains, caractères et portraits.*

connaître dans ces cohortes qui n'ont bientôt plus rien de romain? péniblement rassemblées des bouts de l'univers, recrutées de plus en plus parmi les barbares, affublées d'habits bariolés de toutes couleurs, habitant des palais au lieu de casernes, avec une armée d'esclaves et de bouffons pour les servir et les amuser, elles trouvent le casque et le pilum trop lourds dans la marche, et mettent tout leur patriotisme à renouveler le plus fréquemment possible le maître du monde, afin de recevoir plus souvent la paye extraordinaire du *donativum!* L'empire démoralise trop souvent l'armée, et l'armée le lui rend en élevant au pouvoir, sauf les cas rares où elle veut se sauver elle-même, de grossiers ou d'astucieux soldats qui ne lui refusent rien, pas même leur vie quand ils n'ont plus qu'elle à donner. A plusieurs reprises, les légions ont tellement corrompu leurs généraux, et les généraux tellement corrompu leurs légions, que l'empire connaît un fléau plus terrible que celui des guerres civiles : le fléau des guerres militaires. La couronne devient souvent un présent fatal qui ne tente plus que des aventuriers : « Épargnez-moi, mes amis », disait Saturninus à ses soldats. « Vous ne savez pas ce que « c'est que d'être empereur. *Nescitis quid mali sit* « *imperare.* »

La grande tourmente, où trente tyrans se disputèrent le monde, inspira certainement à Dioclétien, à Constantin surtout, mais trop tard, l'idée de fonder, à la place d'un expédient trop longtemps pro-

longé, une vraie monarchie ayant pour bases la transmission héréditaire du pouvoir, une administration savante, et le respect des peuples.

Dioclétien, sans diviser l'empire, partage le pouvoir entre deux Augustes et deux Césars, les deux seconds subordonnés aux deux premiers; et il les fait résider dans quatre capitales nouvelles, Nicomédie et Sirmium en Orient; Milan et Trèves en Occident, pour les rapprocher davantage de leurs sujets et des frontières. Par une élection d'en haut, des Césars par les Augustes, il croit arracher le pouvoir au péril des usurpations. Parés des titres de *Maîtres*, de *Majestés*, d'*Éternités*, dans un système d'émanation du pouvoir, qui est un reflet du mysticisme néoplatonicien, les nouveaux empereurs semblent emprunter un caractère divin, et un prestige religieux au paganisme qu'ils renouvellent. Vains projets! Dioclétien voit son œuvre échouer devant la puissance d'une révolution morale qu'il n'avait pas prévue. Un dieu, une religion abdiquent en sa personne.

Le rétablissement de l'unité dans le pouvoir, et la conversion de Constantin au christianisme ne suffisent point à raffermir l'empire. Constantin, génie vraiment organisateur, fait place dans l'empire à un nouveau dieu, à une nouvelle religion, il lui bâtit une autre capitale, organise une autre administration, une autre armée; persuadé que tout cela ne suffisait point encore, s'il ne donnait de fortes bases à cette nouvelle et héréditaire monarchie, il cherche à faire sortir de la richesse une noblesse nouvelle, à trouver une bourgeoisie dans les curiales des ci-

tés, un peuple dans les corporations des métiers et dans le colonat des campagnes. Constantin ne réussit point; est-ce seulement parce que sa monarchie et sa capitale orientales ne convenaient point à l'Europe, et parce que le christianisme ne pouvait attacher ses destinées à cette œuvre périssable? Le gouvernement n'a pas manqué à la société; c'est la société qui a manqué au gouvernement. Cette grande tentative eut le tort de fonder moins le gouvernement que l'administration; elle ne réforma pas la société; elle ne fit que la classer, et le monde n'y vit qu'une machine nouvelle d'oppression. Une seule chose que Constantin n'avait pas voulue, survit à son œuvre, la division en deux empires, favorisée par la fondation de Constantinople. Le dernier des empereurs romains, Théodose, prépare déjà en mourant la division du monde qu'il partage, après l'avoir défendu, sans l'améliorer, entre ses deux fils (395); et c'est à la veille de la ruine de l'empire, au moment où il importe de le bien connaître.

LA SOCIÉTÉ ROMAINE AU IVe SIÈCLE.

Tableau de l'administration. — Les ministères. — L'armée. — Les municipes. — Les corporations. — les impôts. — Épuisement de l'Empire. — La noblesse. — Le peuple. — Les soldats. — Les lettres et les arts.

Le pouvoir, à Rome, sous le nom d'empire, avait revêtu toutes les formes, sans jamais s'affermir: républicain sous les premiers Césars, libéral avec les

Antonins, militaire avec les Sévères, administratif depuis Constantin, il avait passé d'empereur en empereur, par suite d'abord de conspirations ou d'émeutes de soldats, et ensuite d'intrigues de palais, sans prendre vraiment racine; il était toujours, comme à l'origine, œuvre de violence et d'usurpation, et, par là, il n'avait point rendu à la société romaine tous les services qu'elle était en droit d'attendre de lui. Les changements religieux et les réformes accomplies sous les derniers empereurs n'avaient même point corrigé les vices qui remontaient à son commencement, et dont se mourait la société païenne et romaine.

Quand on regarde, surtout dans les documents officiels[1], à l'organisation du monde romain ou plutôt au mécanisme de l'empire, on pourrait être dupe d'une illusion. Rien ne semble mieux ordonné, plus régulier, plus savant. Tout paraît admirablement prévu pour l'administration, et pour le classement de la société romaine; la science du gouvernement et de l'administration pourront puiser là des leçons, comme le droit civil dans la législation romaine. Rien ne saurait cependant montrer, à l'égal de cette étude, que le gouvernement, les lois ne suffisent point à faire vivre et durer une société.

A la mort de Théodose, il y a définitivement deux empires, deux capitales, deux administrations. Les

1. V. La *Notitia dignitatum utr. imperii.* Ed. Bœcking Bonn. 1839, 1853.

deux empereurs de Rome et de Constantinople sont deux personnages *sacrés;* sacrés leurs conseils (*consistoria*), leurs chambres (*sacrum cubiculum*); sacrés leurs trésors (*sacræ largitiones*), leurs ministres, leurs ordonnances, leurs oracles (*sacrum oraculum*)! Le partage de l'empire n'en a pas moins porté un coup funeste à la force et au prestige du nom romain. « Quoique l'empire romain, dit Montesquieu, ne fût déjà que trop grand, la division qu'on en fit le ruina parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis longtemps ensemble, s'étaient pour ainsi dire ajustées pour y rester et dépendre les unes des autres. » La fondation de Constantinople acheva en effet de séparer deux races, presque deux civilisations, la latine et la grecque, que la guerre avait unies, sans que la politique pût les confondre, mais qui se prêtaient un concours, un appui mutuel, dont le défaut se fit bientôt sentir.

Le gouvernement des deux empires est centralisé par deux Ministères ou *Sacrés consistoires*, auprès de chaque empereur, à Constantinople et à Rome. Ils se composent du *grand Chambellan*, souvent un eunuque, le plus intime des ministres, du *Maître des offices*, vrai ministre de l'intérieur avec ses bureaux (*scrinia epistolarum*, *libellorum*), *du Questeur* qui gardait les sceaux de l'État, du *Comte des Largesses sacrées* et de celui des *Affaires privées* (trésor de l'état et trésor du prince), enfin des deux *Comtes* de la maison militaire ou garde de l'empereur. Cette division du travail administratif ne manque pas d'une certaine rigueur.

Au-dessous, Constantin, au lieu de diviser l'empire entre plusieurs souverains, l'avait partagé entre un plus grand nombre d'officiers civils subordonnés les uns aux autres. Quatre préfets suffisent au lieu des quatre empereurs de Dioclétien, dans les quatre grandes divisions de l'empire. Au-dessous, sont les *vicaires* dans les *diocèses* et les gouverneurs dans les provinces; administrateurs et juges, ils relèvent tous les uns des autres. Le pouvoir administratif n'a pas été séparé, malheureusement, du pouvoir judiciaire, entre les mains des quatre préfets du prétoire, deux pour l'Occident (Italie et Gaule) deux pour l'Orient (Orient et Illyrie). Outre le soin de rendre la justice par eux-mêmes ou par leurs subordonnés, les préfets ont en effet une sorte d'intendance universelle, dirigent la perception des impôts, l'entretien du domaine, la levée des armées. La préfecture du prétoire à Constantinople, par exemple, ne comprenait pas moins de 600 employés dont le *primiscrinius*, grand juge, le *commentarius*, directeur des prisons, le *numerarius bonorum*, chargé du fisc, le *numerarius operum publicorum*, directeur des travaux publics, étaient les plus importants.

Mais au moins le pouvoir militaire était tenu alors soigneusement éloigné de ce pouvoir civil et lui était même subordonné. Constantin avait créé, sans compter les maîtres des milices résidant à la cour et dans les deux capitales, autant de maîtres généraux de la milice que de préfets du prétoire, avec des maîtres d'infanterie et de cavalerie sous leurs ordres. Par la séparation complète des piétons

et des cavaliers, et par une réduction de 6000 à quinze cents hommes, la vieille légion est détruite; l'armée se compose des troupes palatines et des *comitatenses* ou troupes d'escorte, richement armées et richement payées, toujours près de l'Empereur; et des troupes des frontières et des villes, sous des *ducs*, des *comtes*, ayant plus de fatigues et moins d'argent. Pour avoir divisé l'armée, l'Empereur croit toujours l'avoir dans sa main. N'appartiendra-t-elle pas bientôt à un maître de la milice de renom, comme autrefois au préfet du prétoire? Et ce n'était pas une petite armée que celle qui, sous six maîtres généraux de la milice, avec leurs subordonnés pour l'infanterie et la cavalerie, était commandée par treize *ducs* (*duces*) et huit *comtes* (*comites*) en Orient, douze *ducs* et six *comtes* en Occident. Elle comptait à peu près 600 000 hommes, en y comprenant les auxiliaires établis ordinairement sur les rives des fleuves qui servaient de frontière (*ripenses*); et ce nombre ne paraîtra pas trop considérable, si l'on a égard à l'étendue des pays à surveiller et des frontières à défendre, quand on le compare à celui des soldats dont le continent européen, divisé en États rivaux les uns des autres, se trouve aujourd'hui chargé.

Dans les provinces, dernière subdivision de l'empire, à la tête de laquelle se trouvait le gouverneur, *président* ou *consulaire*, qui transmettait dans toute l'étendue de sa circonscription l'action du pouvoir central, les villes ou cités jouissaient de certaines libertés d'administration intérieure. Le régime municipal, un des meilleurs legs de l'empire romain,

s'était définitivement fixé au quatrième siècle. A part quelques différences locales, il était le même pour tout l'empire romain. Rome avait fondé partout des cités nouvelles, petites images d'elle-même, ou transformé celles qui s'y trouvaient à sa ressemblance. Il n'était guère de ville de l'empire alors qui n'eût son petit sénat, sa *curie*, composée de propriétaires, *curiales*, possédant au moins vingt-cinq arpents, qui délibérait sur les affaires du municipe et, sous la présidence du gouverneur de la province, élisait dans son sein les magistrats pour les administrer. Ce corps municipal répartissait, levait sous sa responsabilité les impôts dont la somme était fixée par le pouvoir, administrait le reste des revenus, destiné à l'entretien de la ville, des professeurs et de différents services. Les *duumvirs* rappellent les consuls par leurs noms et leurs attributions : présidence de la curie, administration générale des affaires de la cité, juridiction dans les affaires de peu de valeur. Un *édile*, un *curateur* (économe de la cité), un percepteur, des *irénarques* (commissaires de police), des *scribes*, des *tabellions*, complètent l'administration municipale. Le régime municipal enfin s'était récemment enrichi d'un magistrat nouveau, le *défenseur*, sorte de tribun régulier, élu d'abord par la cité puis par les notables pour défendre le menu peuple. Le défenseur est souvent l'évêque du lieu, qui donne à cette charge beaucoup d'influence. Mission considérable au sujet de laquelle il ne faut pas se faire cependant de trop grandes illusions. « Nous voulons, dit Théodose, que les défenseurs

appartiennent à la religion orthodoxe et soient nommés par les vénérables évêques, les clercs, les propriétaires et les curiales. Il doit être référé de leur nomination à l'illustrissime préfet du prétoire qui la confirme par un brevet. » Ainsi nommé par les notables, le *defensor plebis* jugeant les causes des paysans et des pauvres, lorsque l'objet en litige ne dépasse pas une certaine valeur, a un pouvoir très-restreint, souvent illusoire, qui tient surtout à la personne. Il prend à la fin le nom de *defensor civitatis*.

Cette plèbe, composée des artisans qui ne peuvent en général changer de ville à leur gré, et des colons des campagnes, serfs attachés à la glèbe ou métayers, (*inquilini*, *tributarii*, *adscriptitii*) le pouvoir impérial s'en est préoccupé.

Pour organiser en effet le travail qui commençait à s'affranchir par la diminution de l'esclavage, sous l'action du stoïcisme, puis de la religion chrétienne, les derniers empereurs favorisent la formation de corporations libres d'ouvriers pour les différents métiers; ou bien ils en créent eux-mêmes pour les grands services de l'État. Nous trouvons des corporations officielles pour le transport des denrées et des munitions destinées aux fonctionnaires de l'État et aux armées, pour la poste publique; pour la navigation des fleuves, la perception des impôts, la manutention du pain, la confection des routes, l'élévation des édifices publics. Nous trouvons des corporations libres d'architectes, de peintres, de statuaires, de menuisiers. Les corporations de l'État sont exemptes d'impôts; quelques-unes même

des corporations libres jouissent de privilèges. Les architectes ont droit à un traitement; les peintres peuvent habiter où bon leur semble. La condition aussi des différentes classes de colons est fixée; leur personne, leurs droits dans certains cas protégés. Le sort des esclaves est souvent adouci, l'affranchissement facilité. Nous trouvons en faveur de ces différentes catégories de malheureux la défense de séparer les colons d'un même fonds, lorsque le fonds lui-même est divisé, pour ne point séparer les maris de leurs femmes, les enfants de leurs parents, les sœurs de leurs frères; et il est interdit de frapper l'esclave sans sujet.

Il n'y a guère de gouvernement qui ait autant légiféré, réglementé, que celui des derniers empereurs romains. Il a eu même des sollicitudes délicates, élevées qui l'honorent. Il institua des avocats d'office, des médecins pour les pauvres. Dans la ville de Rome, il y en avait quatorze. Ils étaient exempts des impôts, des charges publiques onéreuses, eux et leurs enfants. Les professeurs appartenant à l'enseignement public, jouissaient des mêmes immunités et étaient largement rétribués. Ils ne pouvaient donner les leçons privées, qui étaient laissées aux professeurs libres. Exemptions aussi pour les professions qui touchaient aux beaux-arts, et qui enseignaient, comme celles des lapidaires, bijoutiers, mosaïstes, etc. On punit sévèrement l'abandon des enfants et on les recueille. Jamais, cependant, on n'a pu dire avec autant de vérité que les lois ne font pas les mœurs, et que la prospérité d'un pays dépend

moins du gouvernement que de lui-même. Ce n'est pas l'État qui manque ici à la société; c'est la société qui lui échappe, et par une raison bien simple : l'État se préoccupe encore plus de lui-même que de la société dont les destinées lui sont confiées.

Ce mécanisme savant n'a guère d'autre but que celui d'assurer, à l'aide des soldats et des fonctionnaires, l'obéissance des sujets et la rentrée de l'impôt direct (*indiction*, *capitation*) ou indirect (*or lustral*, etc), c'est-à-dire d'entretenir le pouvoir, comme si la société était faite pour lui et non lui pour la société. L'*indiction*, impôt foncier dont le cadastre était relevé tous les quinze ans par les *tabularii*, était à la fois taxe territoriale et capitation. La somme totale fixée pour la province était divisée par le nombre de têtes. Rigoureusement appliqué, cet impôt eût été bien injustement réparti, trop léger pour les uns, accablant pour les autres. Aussi, dans la pratique, le levait-on comme réel et non comme personnel. Plusieurs citoyens pauvres formaient une seule tête; un citoyen riche pouvait en représenter plusieurs. L'impôt était payé partie en espèce, partie en nature. Voilà comme la propriété foncière était atteinte.

Le *follis senatorius*, impôt sur la dignité, frappait le sénateur qui devait faire déclaration de sa fortune, sous peine de confiscation; le *chrysargyre* atteignait le travail des commerçants, industriels, artistes; l'*or lustral* le transit des marchandises. A certaines occasions qui se renouvelaient souvent, au couronnement du prince, aux quinquennales, pour une victoire remportée, les sénateurs offraient l'*aurum*

oblatitium; tous les particuliers, l'*aurum coronarium*, qui n'étaient plus volontaires. Ajoutons les fournitures de chevaux, de chariots, pour les armées; de bains, de sel pour les fonctionnaires en voyage; de charbon pour les bains, et les logements militaires, les services sordides, les corvées pour les travaux publics, la mouture etc., on se fera une idée des charges qui pesaient sur l'empire. C'était si bien par là qu'on connaissait l'empire, que rien n'était plus recherché que les exemptions d'impôts; il y en avait pour les soldats, les prêtres, les sénateurs, les fonctionnaires, les nobles, connus sous le nom de clarissimes et illustrissimes, les professeurs et quelques autres professions libérales ou relevées; remède qui augmentait le mal! et, parce qu'il rendait les charges plus lourdes sur ceux qui les supportaient, le fisc ne voulant rien perdre; et parce que les intrigants qui se faisaient donner des titres de fonctions non remplies étaient si nombreux, que le gouvernement se vit obligé de distinguer les fonctions actives des fonctions vacantes, et les titres donnés comme récompense de ceux acquis sans réels services!

Voilà la savante organisation de l'empire d'après les grands documents impériaux. Quand on étudie plus profondément les lois et quand on lit les historiens du temps on se convainc bientôt que la prospérité de l'empire est bien loin de répondre à cette pompeuse science administrative.

On pourrait répéter avec ce Grec égaré à la cour barbare d'Attila : « Oui, les lois romaines sont bonnes

et la république est bien constituée, mais les magistrats qui ne sont ni équitables, ni honnêtes comme les anciens, la ruinent et la détruisent. » Mais il semble que les choses concourent avec les hommes à la même fin; car rien n'arrête la décadence, et les mesures en apparence les mieux calculées, les lois les mieux inspirées, tournent contre elles-mêmes. A mesure que l'administration devient plus savante et la loi plus prévoyante, la population diminue, la misère augmente, et le résultat est comme en raison inverse de l'effort.

La division de l'empire en empires d'Occident et d'Orient, avait doublé la surveillance avec le nombre des fonctionnaires et des officiers; mais le gouvernement, doublant aussi son luxe et ses frais, demande plus à la société sans lui rendre davantage, et arrive à l'épuiser tout à fait. Ainsi, à côté de chaque plaie qu'elle ferme, la loi en voit s'ouvrir une autre. Constantinople s'élève, mais Rome tombe. Les grandes villes de l'empire, Milan, Trèves, Arles, etc., comptent encore de beaux édifices bâtis sous les Antonins; mais à leurs pieds pourrissent de misérables échoppes. Dans quelques-unes même, les édifices publics, amphithéâtres, temples, bains, aqueducs ne se réparent plus. Saint Ambroise compare les villes d'Italie à des cadavres, *tot semiruta urbium cadavera*. Le pape Gélase, au quatrième siècle, nous assure qu'on pouvait traverser, sans y rencontrer un homme, des contrées autrefois pleines de peuples, comme la Campanie. La Maremme s'étend, le désert se fait. On transporte

en vain des prisonniers, des vaincus, des barbares dans ces contrées désolées; les nouveaux venus y fondent, sous un ciel étranger, inclément, sur une terre maintenant ingrate. De grandes voies, qui commencent cependant à se détériorer, unissent encore les villes entre elles. La poste publique, les armées, les riches voyageurs, les manœuvres des corporations de l'État vouées aux transports, les parcourent. Non loin on rencontre de riches villas avec des parcs et des pâturages. C'est le signe de la civilisation ; mais ces villes, ces routes laissent entre elles d'immenses espaces sans communication, sans culture, souvent en friche, couverts de bois, où l'action de l'État ne pénètre plus, et où se réfugie le crime ou la vie sauvage.

Le brigandage est à cette époque une des plaies les plus vives de l'empire; il défie le gouvernement romain dans toutes les provinces. Un bandit du nom de Bulas, à la tête de huit cents hommes, infeste pendant plusieurs années la route de Brindes à Rome et déjoue, au milieu des gorges et des défilés des Apennins, toutes les poursuites. Pris enfin et amené devant le préfet du prétoire qui lui demande pourquoi il s'est fait brigand, il répond : « Pourquoi es-tu préfet du prétoire? » Sous Arcadius, dit Sozomène, une troupe de voleurs amassés en Isaurie courut le pays et inquiéta les bourgs et les villes qui s'étendent jusques à la Carie et la Phénicie. Ammien Marcellin n'est pas moins explicite. Sous Valentinien, dit-il, la Gaule fourmillait de brigands ; un jour ils attirèrent dans un guet-apens le grand

écuyer Constantianus, parent de l'empereur, et le massacrèrent. En Orient, près d'Apamée, le bourg de Maratocypre était un repaire de voleurs; ils allaient piller au loin, comme les Saxons. Un jour, une troupe de ces scélérats, déguisés en officiers du fisc, un faux magistrat à leur tête, se fait annoncer par un crieur dans la demeure d'un citoyen de marque, le massacre avec les siens et met tout au pillage.

Il y avait longtemps que l'agriculture, première condition de la force et de la prospérité d'un peuple, avait péri presque complétement dans un des pays les plus fertiles de l'Europe, en Italie. Déjà, sous la république, les grands propriétaires, voyant dans leurs esclaves de mauvais cultivateurs et trouvant trop coûteux le travail des hommes libres, avaient converti leurs terres labourables en prairies. De là ces immenses propriétés (*latifundia*) qui n'étaient que jardins de luxe et vastes pacages, et dont l'Italie était déjà couverte. Elle s'était trouvée tributaire successivement de la Sicile, de l'Afrique carthaginoise, de l'Égypte, du midi de la Gaule. Mais, le mal des grandes propriétés gagnant les provinces, celles-ci se sont épuisées à leur tour. La transformation des esclaves de la campagne en colons n'a pas relevé l'agriculture; les exigences des maîtres sont telles, que ces malheureux commencent à s'enfuir dans les villes pour partager les distributions de blé, d'huile et de lard avec une populace affamée que l'industrie naissante ne suffit pas à nourrir, et qui s'échappe de son côté hors de leurs murailles. Les villes et les campagnes se renvoient

leur trop plein et leurs misères. On trouve, dans les rues des unes, des troupes de mendiants avides, et, sur les grands chemins des autres, des compagnies de brigands qui forment, en se réunissant, des armées et désolent souvent les provinces par leurs révoltes, sous le nom de *Bagaudes*. Les gorges des Apennins, les forêts de la Gaule en sont pleines. Il est de ces pauvres opprimés, de ces brigands qui émigrent, dit Salvien, chez les barbares. « Dans l'Espagne, dans la Gaule, ajoute-t-il, n'avons-nous pas déshérité les peuples du nom de Romains. »

Dans ces villes en ruines et sur cette terre désolée, dont les habitants reprennent le goût de la barbarie, quel est le sort des grands, des riches, des fonctionnaires, des officiers, des soldats dont les empereurs ont fait l'appui de l'empire? Ce sont sans doute les heureux du siècle.

A toute monarchie il faut une noblesse. L'Empire en avait une. La société romaine qui avait survécu à la république dans les premiers temps de l'empire, était comme tombée en poussière. Les habitants de l'empire, devenus citoyens romains, étaient un troupeau d'esclaves, égaux dans la servitude sous un maître. En se servant habilement des titres inventés par la flatterie en faveur des puissants ou des riches du régime, depuis que la vieille noblesse républicaine avait disparu, Constantin tente de rattacher cette noblesse nouvelle à la conservation, à l'ordre de l'empire, par la gradation officielle qu'il établit entre les rangs. Dans cette *divine hiérarchie*, chaque titre répond désormais à

des fonctions, à des priviléges, à des honneurs; la noblesse forme un corps dont les intérêts, la fortune, la vie, dépendent de l'empereur. Après les princes du sang, parés du titre de *nobilissimes*, les conseillers de l'empereur, les ministres d'État remplacent les anciens patriciens sous le titre de *patrices*; au-dessous d'eux, on choisit les différents fonctionnaires des ordres militaire et civil parmi les *illustres*, les *respectables*, les *perfectissimes*, et l'on donne à ceux qui étaient revêtus de ce titre certains priviléges judiciaires, certaines exemptions d'impôts, et des emblèmes qui correspondent au caractère de leurs fonctions. L'aristocratie des *illustrissimes*, *nobilissimes*, *perfectissimes*, dans laquelle on choisissait les hauts fonctionnaires, jouit de priviléges précieux; elle est exempte des charges onéreuses ou des peines avilissantes. Le seul impôt qui pèse sur elle est le *follis senatorius*. Cet impôt lui devient cependant insupportable. Les dignités de consuls, de préteurs, que revêtent les riches, ont si peu de puissance réelle et les obligent à donner des jeux, à faire des distributions si coûteuses, qu'ils quittent les cités et se dérobent aux honneurs au fond des provinces.

Que dire de la petite noblesse bourgeoise, des sénateurs des cités, les *curiales?* seuls aptes à revêtir les charges municipales, mais avec l'obligation d'acquitter à leurs risques et périls les impôts exigés par l'État, ils ont d'abord trouvé les moyens, tout en étant en règle avec lui, de recommander leurs noms à leurs concitoyens en décorant de fastueux monuments

leur ville natale. Mais la *curie* n'étant point admise à discuter avec l'État les conditions de la ferme, quelque révolution qui s'accomplisse d'ailleurs dans les propriétés particulières ou dans la prospérité toujours aléatoire des cités, les curiales arrivent, par suite des malheurs du temps et de l'augmentation des impôts, à trouver enfin que les charges de leur état dépassent de beaucoup ses avantages. Responsables, et passibles même de la flagellation, ils épuisent, pour satisfaire l'État, et leur propre fortune, et celle des autres, et celle de la cité ; ils se ruinent, puis ils périssent et diminuent. De là ces terribles plaintes de Salvien : « Lorsque la république, déjà morte ou du moins exhalant un dernier souffle, expire dans ces restes malheureux, ou qu'elle semble vivre encore, étranglée par des impôts oppressifs, comme sous un bras assassin, il se rencontre cependant des riches qui font peser leurs tributs sur les pauvres et les écrasent. Dans l'impossibilité de vivre, les malheureux se font les esclaves des riches, leur livrent, pour avoir leur protection, tous leurs biens, et ainsi les fils perdent leur héritage, sans pour cela échapper à l'impôt. Leurs possessions ont disparu, les taxes restent toujours[1].

L'arbitraire qui, dans un gouvernement despotique, pèse du haut en bas de la hiérarchie civile et militaire, expose les officiers des deux ordres, à chaque instant, aux destitutions, aux peines et aux tortures les plus inouïes, et fait d'eux les premiers

1. Salvien *de Gub. Dei*, IV, 191, 197, 295.

esclaves de l'empire. Dans les guerres civiles, les défaites aussi fréquentes que les victoires et accompagnées de la proscription des chefs et de la décimation des soldats, rendent la carrière militaire la plus exposée aux revers de la fortune. Dans l'administration, les soupçons du maître, l'impôt à faire rentrer, la justice à rendre, la misère des administrés, le nombre et la diversité des crimes, la délation, encouragée dans chaque administration, pour surveiller les fonctionnaires, les dénoncer et leur ravir les charges, exposent à de perpétuelles chutes les *préfets du prétoire*, les *vicaires* et les *présidents* ou *consulaires* des provinces, de sorte que chacun bientôt cherche aussi à échapper à ces dangereux honneurs.

On s'attend bien à trouver, sous les derniers empereurs, après des lois qui attachent le colon à la terre sur laquelle il gémit, des rescrits qui obligent le fils à rester dans la corporation de son père, afin d'assurer la continuation des travaux nécessaires à l'État et d'empêcher la mort de toute industrie. Mais ce qui achève de révéler les tristes conséquences de cet état social, ce sont les lois qui rivent le fils du *curiale* à la *curie*, le fils du sénateur à la *glèbe sénatoriale*, et tout fils de fonctionnaire ou de militaire à la charge ou au grade de son père. Comme chacun cherche à échapper à sa condition, l'État n'est occupé qu'à y retenir tout le monde. Les constitutions des derniers empereurs interdisent au curiale les fonctions de l'armée et du sacerdoce. Serf du municipe, celui-ci n'aura pas même la ressource de sous-

traire son fils à cette servitude en prenant pour femme une esclave. La loi n'est plus si dédaigneuse; elle prodigue les honneurs au fils de l'esclave, et si le curiale ne se marie pas, s'il n'a pas d'héritiers siens, l'État trouvera quelqu'un à qui imposer l'héritage. Il est défendu également au sénateur, par une loi, de tenter par vente, substitution de biens ou autre moyen frauduleux, de soustraire son fils à la servitude du sénat. Enfin, la loi interdit aux chefs d'offices (*principes*) de quitter la carrière avant l'âge de leur vétérance; elle ne leur donne pas congé, sans qu'ils aient laissé leur charge à leurs enfants. L'administration romaine aboutit au régime des castes. L'empire romain n'est plus qu'une geôle, un *ergastule* où le souverain s'efforce de retenir chacun à la chaîne. Les derniers empereurs ne le dissimulent point; ils condamnent les auteurs de certains délits aux travaux de certaines corporations, aux mines, à la rame, aux moulins, aux relais publics, etc.; et les fils de soldats impropres au service, ou les prêtres indignes, sont envoyés.... à la *curie*.

La république avait désolé l'Italie, l'empire à son tour a épuisé, énervé le monde. Il présente à la fin le curieux spectacle d'une société qui se dérobe à elle-même, qui cherche à s'échapper à travers le réseau de la hiérarchie et de l'administration qu'on lui impose. Chacun n'envisage plus, dans sa position, que la part d'oppression, de charge, d'impôt qui lui revient et qui surpasse la part d'avantage qu'il retire l'état social. L'aristocratie veut sortir des cadres

de la noblesse, la bourgeoisie de la curie, le soldat de la légion, le manœuvre de la corporation, l'homme libre de la liberté, le Romain de l'empire; chacun veut descendre, jusqu'à l'esclave qui brise sa chaîne, se fait *bagaude* ou *brigand* sur la grande route, et donne la main aux Barbares. Ce n'était pas de réformes politiques, administratives, mais de réformes économiques et sociales que l'empire avait besoin. Il fallait donner à la noblesse un rôle réel, effectif, au lieu de titres vains; rendre la vie à la bourgeoisie, à l'agriculture, en honorant, en délivrant le travail méprisé ou esclave; rétablir la discipline dans l'armée, les mœurs dans la famille; en un mot, intéresser la société à maintenir l'État, et non l'État à contenir la société. Mais le temps seul répare les ruines que le temps a faites. Les *Constitutions* des derniers empereurs ne sont occupées qu'à river, même héréditairement, le noble à son titre, le bourgeois à sa charge, l'ouvrier à son métier, le colon à sa glèbe, l'homme à sa liberté, le Romain à l'empire, l'esclave à sa chaîne; et, par là, ils achèvent de déterminer le sauve-qui-peut général par où finit la civilisation romaine. Quand une société a besoin, pour se conserver, du régime des castes, c'est-à-dire du procédé de la politique à l'état d'enfance, on peut affirmer qu'elle est perdue.

Ce qui fait surtout défaut à l'empire romain, de l'empereur au dernier de ses sujets, ce sont les mœurs publiques et privées. Tout semble avoir contribué à les perdre.

Et d'abord, comme l'empire romain n'a pas fait de ce corps immense, dont les membres hétérogènes sont épars sur les rives de la Méditerranée, une nation véritable, il n'y a point de patriotisme. Le gouvernement, les mœurs, les idées d'une seule ville étaient devenus ceux de l'univers entier, et parce que Rome avait accueilli les idées et les mœurs de tous, et parce qu'elle leur avait communiqué ses propres mœurs. Il s'était dégagé de là dans l'empire une manière d'être et de sentir toute cosmopolite, qui distinguait les sujets de l'empire des barbares du dehors. C'est ce qu'on appelait d'un mot de basse latinité la Romanité, *Romanitas*. On ne saurait qualifier cela de patriotisme. Comme le Grec se distinguait du Latin, le Gaulois de l'Égyptien, l'Espagnol du Syrien, par le caractère, le costume, l'idiome, quoiqu'ils pussent se servir de la même langue latine ou grecque et qu'ils obéissent aux mêmes lois, ainsi chacun d'eux avait conservé un esprit sinon national, au moins original, provincial, qui excluait tout sentiment plus profond, plus élevé, plus étendu. Œuvre de violence et de conquête, l'empire avait le sol, les hommes, les impôts et les bras, il n'avait pas les cœurs; l'armée elle-même, seule défense de l'empire, composée d'éléments si divers et bientôt de barbares, n'avait pour soutien qu'une discipline affaiblie, l'intérêt de la paix, et cet esprit militaire traditionnel qui tient à la gloire acquise, aux victoires passées, mais qui, réduit à lui-même, n'a plus que la force d'une convention et d'une habitude. Il n'y avait pas de patriotisme d'Empire.

Le vieux patriotisme romain avait tenu au paganisme pratique de la ville de Rome, même aux légendes du Capitole, à la foi qui attachait les dieux à la fortune de Rome et Rome à ses dieux. Cette vieille foi avait déjà été atteinte par l'invasion des croyances plus idéales de la Grèce, et plus matérielles de l'Asie, puis par les raisonnements captieux de la philosophie d'Athènes et les rêveries mystiques de celle d'Alexandrie. Les empereurs avaient essayé de rattacher toutes ces idées, toutes ces superstitions à leur personne. Mais le Christianisme les avait ruinées tout à fait. En transportant à Milan, à Ravenne, à Constantinople même leur résidence et les priviléges de capitale, les empereurs eux-mêmes avaient achevé d'enlever à Rome le prestige qu'elle avait payé de son sang, et ne l'avaient point reporté à leurs villes de création nouvelle. Le culte patriotique qui s'attachait au vieux Capitole, au temple de Vesta, ne suit point les empereurs dans leurs nouveaux palais. Constantinople, sur les rives du Bosphore, n'étale jamais qu'une grandeur sans prestige et une corruption précoce. Avec le paganisme s'était envolée comme l'âme même de l'empire.

Le renversement de la statue de la Victoire, dressée depuis des siècles dans la salle des séances du Sénat, à Rome, est comme le signe extérieur de cette grande révolution morale. Telle était la dernière idole, la divinité longtemps fêtée, qui représentait la tradition glorieuse de l'histoire militaire de Rome, le symbole de sa puissance, le soutien de sa fortune armée. Plusieurs fois déjà, au moment où le christia-

nisme et le paganisme se disputaient le pouvoir avec le cœur des empereurs, cette statue avait été arrachée de son piédestal, puis restaurée à son ancienne place. Enfin, au milieu des dernières convulsions qui assurent l'empire à Théodose, son sort est définitivement décidé. L'orateur Symmaque, l'un des derniers représentants les plus honnêtes du paganisme, réclame vainement le rétablissement de cet emblème de la fortune romaine; il trouve devant lui l'inflexible résistance de l'évêque de Milan, Ambroise. « Respectez ma vieillesse, disait Rome par la bouche de Symmaque; laissez-moi suivre la religion à l'ombre de laquelle j'ai grandi, j'ai prospéré. Elle a soumis le monde à mes lois. Grâce à elle, j'ai repoussé les Gaulois de mon Capitole, et Annibal de mes murailles. La réforme de la vieillesse est inopportune et offensante. Aurai-je donc tant vécu pour souffrir ce déshonneur! » — « Ce ne sont point les vices de votre religion, répond Rome par la bouche d'Ambroise, mais les vertus de mes enfants qui ont autrefois sauvé le monde. Il ne s'agit plus d'ailleurs pour moi de conquérir les peuples, mais de les convertir; de ravager les contrées, mais de les nourrir de la céleste manne. »

Point de mœurs publiques, peu de mœurs privées. Les derniers empereurs ne sont point des monstres de tyrannie et de vice comme les premiers, mais ils ont perdu leur grandeur sauvage et le caractère qui fait de ceux-ci autant de personnages remarquables à plus d'un titre. Constantin ne manque ni de grandeur ni de chasteté. Ses passions sont cependant en-

core païennes. Ses tragédies de famille le montrent assez. Un des fils de Constantin, l'arien Constance, avec ses pratiques dévotieuses, sa soupçonneuse jalousie et sa mollesse, est déjà un César byzantin. La bonne volonté du philosophe Julien ne le sauva pas toujours du ridicule. Théodose a des habitudes grossières, une cruauté, effet du séjour des camps, que n'efface pas toujours son repentir. Les fils de Théodose ne sont plus que des enfants, des ombres sur le trône. Leur politique intérieure et extérieure s'abaisse; au fond de leurs palais, ils sont le jouet des caprices des femmes et des intrigues des grands; ils ne gouvernent qu'à l'aide d'espions, de curieux, dont ils propagent et entretiennent la redoutable engeance dans tout l'empire.

L'administration civile offre en effet le plus dégradant spectacle. C'est à l'aide de la délation que l'on fait la chasse aux grandes fonctions. Le délateur est richement payé par les honneurs dont l'empereur le comble et par la fortune des condamnés qui lui appartient de droit. Convaincu de calomnie, il n'en reste pas moins en faveur; c'est un utile instrument qu'il faut conserver. Honorée, rétribuée, la délation est une institution d'État. On vit, un jour, la femme du césar Gallus faire reconduire sur son propre char impérial, par la porte d'honneur de son palais, une femme du peuple qui était venue lui apporter une dénonciation. Ammien Marcellin est tout plein des exploits de cette troupe d'espions de haut et de bas étage qui se rencontrent partout sur les places, dans les rues, et qui se faufilent en tapinois dans les cercles, dans les

réunions, semblables à ces chiens hargneux qui remuent la queue pour cacher l'envie qu'ils ont de mordre. Sous Constance, un fonctionnaire dîne chez un riche provincial d'Aquitaine; la nappe est bordée de pourpre. A la fin du repas, l'invité l'ajuste de manière à former une chlamyde impériale. C'en est assez pour faire intenter au maître de la maison un procès criminel dans lequel s'engloutit toute sa fortune. En Espagne, un agent du fisc, invité aussi à dîner, entend les domestiques crier, en apportant les torches, le mot solennel: *Vincamus!* « *Interpretatus atrociter*, dit Ammien, *delevit nobilem domum* [1] ». Par une atroce interprétation, il ruine cette noble maison.

Deux d'entre ces honnêtes personnages ont laissé le plus abominable souvenir: Paulus-la-Chaîne, ainsi nommé à cause de l'habileté qu'il savait déployer à enchaîner une accusation à une autre, et à prendre d'un coup de filet, dans ses accusations, le plus grand nombre de coupables; et Mercure, le comte des Songes, qui méritait ce nom parce qu'il savait trouver des délits et des crimes dans les rêves les plus innocents, à l'époque d'ailleurs la plus superstitieuse qu'on ait vue. Ils étaient auprès de Constance comme les deux maîtres généraux de la milice des délateurs. Les amis n'osaient plus se fier à leurs amis, les maris à leurs femmes. « Nous marchions, dit Ammien Marcellin, à tâtons comme dans les ténèbres cimmériennes. » Combien cette engeance,

1. Ammien, XVI, 8.

devant les tribunaux tenus à huis clos, faisait de victimes, on ne saurait les compter. Sous Tibère et sous Néron, du moins, les délateurs agissaient en plein jour, attaquaient à leurs risques et périls la vie et l'honneur de ceux qu'ils voulaient perdre. La défense était libre et publique, c'était un reste de l'ancienne liberté; condamnée, la victime recevait un ordre de mort et s'ouvrait elle-même les veines. Maintenant tout s'accomplit dans l'ombre, la dénonciation, le procès, le jugement; et celui qui succombe finit ignoblement étranglé par un lacet. La tyrannie elle-même s'abaisse.

Cette société, si profondément démoralisée, cherche dans les pratiques superstitieuses et les cérémonies magiques, une protection et des espérances. Aucun danger ne semble plus menaçant aux faibles et crédules empereurs de ce temps; ils ont foi en la magie, ils la redoutent, et ils frappent avec fureur sur quiconque est soupçonné d'en faire usage. La loi de majesté est appliquée aux cas de magie; devant une accusation de ce genre, tout privilége, toute immunité disparaît. Festus de Trente, ministre de Valens, apprend que le philosophe Ceranius a terminé une lettre à sa femme en lui laissant prévoir quelque grand changement. Il l'envoie au supplice; il fait aussi mettre à mort comme magicienne une pauvre vieille femme qui prétendait charmer par le chant la fièvre intermittente et que lui-même avait fait venir à ce titre pour donner des soins à sa fille.

Les pratiques de magie, il est vrai, n'ont pas toujours des mobiles aussi innocents. Au fond de presque tou-

tes les accusations de ce genre on trouve des aspirations plus ou moins marquées de quelques ambitieux à la couronne impériale. Bien des exemples avaient appris combien il était facile de goûter de l'empire, suivant l'expression de Nerva, et de se jeter sur les épaules un lambeau de cette pourpre tant convoitée. C'est cette manie d'usurpation, cette maladie d'empire, que venaient encore aggraver les superstitions. La prédiction faite par l'hôtesse gauloise au tribun Dioclétien se renouvela plus d'une fois. Il n'était presque pas un personnage un peu important que l'on n'eût fait rêver de la pourpre. Ammien Marcellin nous parle d'un souper d'officiers où presque tous se vantèrent de prédictions semblables et qui eut pour eux les suites les plus funestes. Sozime accuse Théodose de persécuter les devins parce qu'ils lui avaient promis l'empire et qu'il ne voulait pas qu'un autre pût obtenir d'eux la même promesse. Le procès de Théodore sous Valens est le plus fameux exemple de cette fureur superstitieuse, de la terreur qu'elle causait aux empereurs et des épouvantables conséquences qu'elle entraînait. Dans une réunion, un pendule balancé au dessus d'une table où étaient gravées les lettres de l'alphabet, s'était arrêté successivement sur les caractères θ. ε. ο. δ ; les assistants cherchaient le nom du successeur de Valens. Ils s'écrièrent : Théodore ! personnage bien connu pour son mérite, et malheureusement ambitieux. Il va sans dire qu'il périt; mais on fit encore rechercher toutes les sociétés suspectes, on incarcéra tous les Théodores, les Théodules, les Théodats et autres dont les

noms commençaient par la syllabe fatale. Ce malheureux procès fit verser des flots de sang; l'Orient en fut troublé tout entier.

Avec des administrateurs occupés sans relâche à veiller au salut de l'empereur et à montrer qu'ils y veillaient, quel bien attendre de l'administration, malgré les institutions administratives? A ce despotisme à double tête, il faut des fonctionnaires qui aient non-seulement des yeux vigilants, mais encore des mains rapaces pour assurer la rentrée des impôts nécessaires au luxe impérial. Tout leur temps se partage entre les soins de la police et ceux de la fiscalité ; tous leurs soins sont employés à s'engraisser eux-mêmes, suivant l'énergique expression d'Ammien Marcellin[1], de la substance des provinces ; leur reste-t-il un seul moment pour administrer? D'ailleurs, malheur à ceux qui essayent de bien administrer! L'honnêteté offre plus de dangers que le vol des deniers publics. Dans une affreuse disette, Hymetius, proconsul d'Afrique, met en vente à Carthage une partie des grains destinés à la nourriture du peuple romain. Peu de temps après, la récolte ayant été abondante, il remet, sans différer, dans les greniers, une quantité équivalente à celle qui avait été prise. Mais, comme il avait vendu pendant la disette les dix boisseaux à raison d'un écu d'or, et que, pour la même somme, il avait pu dans la suite en acheter trente, il envoya le bénéfice au trésor du prince. Qu'arriva-t-il? Valentinien soupçonna la

1. Ammien, XXVIII, 1.

bonne foi du proconsul dans ce trafic, crut qu'il n'avait pas envoyé toute sa recette et confisqua une partie de ses biens.

Il y a encore un Sénat, des consuls, des nobles; les titres brillants ne manquent pas à cette société lâche et corrompue; la forme est ce qui périt le moins, chez les Romains. Mais que sont aujourd'hui le Consulat, le Sénat, le Peuple romain, ce roi déchu du monde? Voulez-vous assister à l'installation d'un de ces successeurs des Scipions? « A Ancyre, l'empereur Jovien, avec un cérémonial tel que le permettaient les circonstances, prend le consulat avec son fils Varronien, encore au berceau. Les cris que pousse cet enfant en se débattant pour ne point être placé sur la chaise curule, comme le veut l'usage, semblèrent présager l'événement qui ne tarda pas à arriver. » Il y a encore un Sénat, et Ammien Marcellin en parle avec emphase: « Il lui semble voir, dit-il, à Constantinople, non pas, comme à Cinéas, une assemblée de rois, mais plutôt le conseil du monde entier. » Mais cette assemblée est décimée par le despotisme de Constance et les emportements de Valentinien. Le « conseil du monde entier » n'est guère que la *curie*, le conseil municipal de la grande ville. Parmi les sénateurs, à Rome, on rencontre encore quelques vertus réelles dans les rares descendants des anciennes familles encore existantes; des païens même, les Prætextatus, les Symmaque et les Flavius, ont retenu de la familiarité des lettres le secret de mettre dans leur vie quelque bon goût et quelque décence; les chrétiens, avec les Probus et

les Anicius, restent dociles à la direction spirituelle d'un Jérôme ou d'un Augustin. Pour les parvenus de la richesse, c'est bien différent.

Écoutez Ammien Marcellin. Enflés des noms redondants de Raburrus, Pagonius ou Tarrasius, dans leurs robes de soie et d'or, ils ne savent qu'énumérer leurs biens, villas, fermes, etc. Ceux-là ne recherchent point les charges et la gloire de porter les armes : il n'y a plus de triomphes que ceux de la table : *pro victorialibus, epulares triumphi!* S'ils donnent des repas, c'est pour faire peser dans des balances les poissons de leur table et pour faire noter et publier par leurs secrétaires la composition des repas, le nombre des mets et la splendeur du service. S'ils sortent de leurs immenses palais, c'est pour ébranler le pavé des rues du haut de leurs chars gigantesques. Ils suent sous le poids de tuniques transparentes entassées sur eux en telle quantité qu'elles pourraient suffire à onze personnes ; un manteau s'agrafe à leur cou et la légèreté du tissu le fait voltiger au gré du vent ; ils le secouent fréquemment, surtout sur le côté gauche, afin que leurs longues franges étincèlent et que la riche variété des animaux peints sur leurs vêtements se fasse mieux remarquer. Toute leur valetaille et les fainéants du quartier les suivent, rangés par catégories, sous la conduite d'officiers armés de baguettes. C'est dans cet équipage que le riche va faire la chasse aux testaments et rendre visite à ses amis, s'ils ne sont pas malades. Car si l'un d'eux était souffrant, on enverrait prendre de ses nouvelles par un laquais qui serait à son retour soumis à la qua-

rantaine. Pour délasser leur esprit, au lieu d'attirer la société des lettrés ou des philosophes, ils font venir des joueurs de flûte, de lyres colossales et d'orgues hydrauliques; leurs bibliothèques restent closes comme des tombeaux. Ils n'ont d'amis, de clients que parmi le personnel des cirques et des théâtres, et les plus nobles de leurs distractions consistent à jouer aux dés ou à voir les expositions des chevaux destinés aux courses. Une mouche qui se pose sur la frange de l'éventail de ces voluptueux leur est une fatigue, et s'ils vont à la chasse ou seulement à Gaëte, en gondole, ils reviennent, de si pénibles voyages, triomphants comme Alexandre le Grand ou César.

Saint Jérôme saisit un autre côté de cette vie de la richesse oisive: il nous montre ces femmes élégantes qui font tomber des deux côtés de leur front les boucles de leur chevelure, soigneusement parées, parfumées, avec des manches étroites, des robes qui les dessinent, ayant toujours à côté d'elles ces adonis chrétiens, frisés, parés, brillants de pierreries et dont les vêtements répandent au loin l'odeur d'un rat étranger! Sont-elles pures dans leur vie? Vous les voyez, fières de la dignité ou de la richesse de leurs maris, ne porter que des robes dont l'or est tissu en filets légers, marchant environnées d'un bataillon d'eunuques ou portées dans des litières dorées. Pour l'affection des époux, on la juge à leur empressement à se faire tester l'un l'autre, à mander des hommes de loi pour régler leur succession, et aux visites qu'ils font ensuite clandesti-

nement chez le magicien poursuivi par la loi, pour savoir l'heure de l'ouverture de l'héritage.

Et le peuple romain? Le peuple romain d'Ammien Marcellin, Juvénal ne l'eût pas reconnu. « Aujourd'hui, dit Ammien Marcellin, plus d'inquiètes tribus, plus de centuries turbulentes, partout la sérénité du temps de Numa! » avec l'innocence de moins cependant. Ce peuple n'est plus qu'un amas cosmopolite de fainéants, de va-nu-pieds, « croupissant dans une paresse incurable, » abrutis par l'ivrognerie et la débauche, n'ayant qu'une passion qui leur fasse oublier le jeu et le cabaret, la passion du cirque, et essayant de temps en temps de petites émeutes, non plus pour avoir du pain, mais pour du vin. Cette populace est aussi lâche qu'effrontée et turbulente. Elle brûle la maison de Symmaque après sa mort: censeur, il avait répondu au peuple demandant une distribution de vin : « Vendre mon vin au prix qu'on m'en offre, j'aimerais mieux le garder pour éteindre de la chaux! » Un jour le préfet de Rome s'avance au milieu de la multitude rebelle, fait saisir et attacher au poteau le plus séditieux et ordonne de le fustiger vigoureusement. La foule s'évanouit en un clin d'œil, malgré les efforts réitérés du misérable; et « ce dangereux promoteur de troubles se voit labourer les flancs sans plus d'opposition que si tout se fût passé dans le cabinet du préfet. »

A l'ordinaire, ce peuple qui s'affuble de noms aussi ronflants et ridicules que les riches, sort dès le matin des tanières où il gîte entre les pierres des grands

monuments en ruines, et il va mendier la sportule. A midi il dévore, comme dans des écuries, la viande cuite, et avale le bouillon que débitent les tavernes, pour dormir ensuite, pendant la chaleur du jour, étendu sous les portiques, ou sous les tentures inventées par l'édile Catulus. Le soir il s'enfouit dans les amphithéâtres, pour assister aux combats de bêtes, de gladiateurs, aux courses de chars, et suivre dans la carrière la couleur du cocher qu'il préfère. Tant que le spectacle n'est pas commencé, il s'amuse niaisement à produire un bruit désagréable et sans nom, à acclamer les allants et venants, à injurier grossièrement les matrones, en attendant les disputes qui commenceront avec la représentation et qui changeront les gradins eux-mêmes en arène. La passion du cirque était encore effrénée chez la populace. En Orient elle se mêlait curieusement à l'esprit de controverse; on y discutait sur les cochers comme sur un point de théologie. En Occident, on reconnaît bien les Romains de Néron dans ces spectateurs que Tertullien nous montre, fous, aveugles, pariant avec fureur. L'évêque de Carthage a beau répéter aux fidèles que le théâtre est consacré au Soleil, à Vénus, à Bacchus, que les cochers roses portent la couleur de Mars, les blancs celle de Zéphyr, les verts celle de la Terre, les bleus celle de Neptune; en vain il s'écrie : « Ceux qui écartent tous les mauvais propos des oreilles de leurs filles les mènent voir et entendre des choses indécentes; ceux qui ne peuvent souffrir une rixe sur une place donnent au cirque leurs suffrages à de véritable

batailles; ceux qui ont horreur du cadavre d'un homme mort de maladie, vont dans les amphithéâtres regarder avec complaisance des membres dispersés, déchirés, des corps baignant dans le sang! » Le peuple voudra des spectacles, même dans Rome dévastée par Alaric, même sur les ruines de Trèves saccagée par les Germains!

Il faut suivre Ammien Marcellin dans les camps, au milieu desquels il a vécu si longtemps, et qu'il doit connaître mieux que personne, pour achever la revue qu'il fait des vices de l'époque. Les succès, assez brillants parfois, quoique entremêlés de sanglantes défaites, dont il nous entretient, pourraient faire illusion, si nous n'y regardions de plus près. C'est le symptôme d'une décadence déjà bien avancée dans les institutions et la puissance militaires d'un empire, quand la trahison se substitue à l'emploi régulier et légitime des armes. Dans leurs luttes contre les barbares, les empereurs ont recours, pour vaincre, aux plus lâches moyens. Tibère, autrefois, avait refusé d'employer l'assassinat contre un des chefs de la Germanie alors si redoutable. Avec l'approbation impériale, Marcellus fait égorger dans un festin le roi des Quades et provoque ainsi une invasion de cette peuplade. Vithigab, fils de Wadomaire et roi des Alamans, est poignardé par un de ses domestiques, émissaire de Valentinien qui voyait avec terreur ce jeune prince exciter les nations à la guerre et au tumulte. Para, roi d'Arménie est aussi lâchement assassiné par le duc Trajan, sur l'ordre d'un empereur, et l'assassi-

nat sera l'arme favorite de Théodose II contre Attila[1].

Pour comprimer les révoltes militaires, c'est encore à la trahison que les empereurs ont recours. Un des généraux les plus honnêtes cependant, Barbation, est envoyé contre Sylvanus, un des chefs barbares soldés, qui voulait déjà revêtir la pourpre. Arrivé auprès de lui, il est reçu par le barbare comme un ancien compagnon d'armes. Il est admis à sa table, écoute ses épanchements d'amitié, ses récriminations contre leurs ennemis communs; et il profite de la confiance qu'il lui inspire pour lui débaucher ses soldats et le faire assassiner. Un autre usurpateur, Procope, est livré pieds et poings liés par deux amis qui l'accompagnent dans sa fuite. Ce qui est plus triste encore, Ammien Marcellin ajoute que ces traîtres auraient sans doute mérité le même sort, mais que, n'ayant trahi qu'un rebelle, ils avaient droit au contraire à une récompense signalée.

Ammien Marcellin nous dépeint fidèlement les armées à la fin de l'empire romain. On ne sait s'il nous montre des Romains ou déjà des barbares. Tandis que les jeunes Italiens se coupent le pouce pour échapper au service militaire, et que les tribuns font la chasse aux hommes pour trouver des recrues, les barbares viennent se présenter en foule pour remplir les cadres. On ne les peut plus cacher; ils les remplissent tout entiers, et y transportent leurs costumes, leurs habitudes bruyantes, leurs armes et

1. Ammien, XXX, 1-7.

leur manière de combattre; au lieu des anciens hymnes latins, ils entonnent en marchant au combat ce terrible *barritus* dont nous parle Tacite. Les généraux leur font-ils une harangue? comme s'ils eussent écouté, assis en cercle dans les taillis de la forêt Noire, le discours d'un Arminius ou d'un Marbod, ils entre-choquent leurs armes autour du prétoire et témoignent leur assentiment en mugissant dans le creux de leurs boucliers. Grâce à la permission qu'on leur a accordée d'avoir avec eux leurs femmes et leurs enfants, les camps romains ressemblent à de véritables cités, ou plutôt à des villages goths ou germains. Femmes, enfants, bouffons, y vivent pêle-mêle avec les soldats. « Aussi l'on n'entend plus au camp que des airs lascifs au lieu de chants guerriers; la pierre qui servait jadis d'oreiller au soldat a été échangée contre le duvet de la couche la plus molle; et sa coupe à boire est plus pesante que son épée. » Propose-t-on à ces armées quelqu'une de ces marches que les vieilles légions romaines exécutaient si allégrement, leur ordonne-t-on, par exemple, de quitter la Gaule pour l'Orient, quels murmures, quel tumulte, quelles révoltes quelquefois! « On les relègue aux extrémités de la terre, comme des malfaiteurs; leurs familles qu'ils ont, au prix de tant de sang, arrachées à la servitude, vont retomber au pouvoir des Alamans! »

Veut-on entretenir leur zèle, garder leur courage et leur dévouement en haleine, il faut leur prodiguer l'argent après chaque succès de la campagne, à

chaque acte important de la vie politique. Tous les discours dans Ammien Marcellin ont pour péroraison la promesse d'une gratification; et, s'il est bien payé, le soldat s'en retourne dans son campement, « en proclamant qu'Auguste est invincible. » Néanmoins les soldats n'abdiquent jamais les pouvoirs qu'ils délèguent. Pour le peuple, pour le Sénat, pour les provinces, l'empereur pouvait être impunément un despote — il lui fallait compter avec les soldats. Il faisait tout trembler autour de lui, et tremblait à son tour devant ces barbares. Dans le palais impérial, la puissance du despote est sans bornes : il voit au pied de son trône tous les fronts dans la poussière; c'est un maître au milieu de ses esclaves. En face des légions, il n'est pas plus qu'un roi germain au milieu de ses leudes. Comme Chnodomaire ou plus tard Clovis, il n'a le plus souvent d'autorité, en dépit de sa pourpre, qu'autant que peuvent lui en donner sa bonne mine, sa valeur personnelle, sa présence d'esprit, à l'occasion, son éloquence. Il lui faut écouter aussi ce cliquetis désapprobateur des armes, ce mugissement répercuté par l'airain des boucliers; car le barbare est prompt à faire succéder l'action à la menace.

Le plus rapide coup d'œil sur l'art et la littérature, nés de la société païenne, nous les montrerait également alors en décadence. Ce n'est pas que les établissements ou même les priviléges leur fissent défaut. Mais l'étude, l'inspiration manquent. A Rome et dans les principales villes, les antiques monu-

ments se dégradent. Des empereurs, quelques sénateurs ou magistrats, font encore couler leurs statues en bronze doré. Mais si l'on veut élever un nouvel arc de triomphe, on dépouille l'arc de Trajan de ses bas-reliefs et de ses colonnes. Il y avait encore beaucoup d'écoles païennes, et les empereurs multiplient les rescrits en faveur des professeurs. Les résultats sont minces. Ammien Marcellin, historien-soldat, et Sozime, racontent seuls avec intérêt les dernières misères de l'empire. L'Égyptien Macrobe recueille avec soin les secrets du foyer romain et du culte des dieux pénates, quand les cendres du foyer se dispersent et que les dieux s'en vont. Le poëte Ausone dépense son esprit en épithalames galantes, en fades idylles, en épitaphes. L'éloquence des panégyristes seule fleurit quand la matière manque pour l'éloge; et Claudien lui-même, dans ses poëmes sur les personnages et les événements contemporains, ne ranimera les derniers échos de la muse païenne que pour les faire détoner dans un monde qui leur est devenu tout à fait étranger.

L'empire romain laissait donc après lui l'exemple d'un grand gouvernement, la tradition de l'administration la plus savante qu'on eût encore vue, et une législation qui devait servir de type aux législations futures. Mais il avait ruiné, corrompu, avili la société politique et civile elle-même.

En effet, pléthore et misère dans les villes, enfrichement et dépopulation dans les campagnes, malaise et corruption dans toutes les classes de la so-

ciété, tel est le terme auquel il aboutit : il tombe avant que les invasions ne viennent. Les empereurs ne transportent-ils pas des populations barbares entières dans des provinces devenues désertes? N'est-ce pas chez les Germains et les Sarmates qu'ils prennent leurs soldats? On introduit dans l'empire ceux qui cherchent à s'en emparer; la défense de Rome est remise à des barbares soldés, frères de ceux qui la menacent et vont la détruire. L'empire n'a reçu le monde des mains de la république que pour lui assurer un siècle d'une paix et d'une prospérité admirables; mais il l'a laissé, en définitive, plus ruiné, plus corrompu qu'auparavant. C'est pourquoi il a péri, miné au dedans par le christianisme même, et attaqué au dehors par l'invasion barbare. Il a été puni, comme toujours, par où il a péché. La plus sensible atteinte que l'empire romain eût portée à la liberté est celle qui touchait les consciences; les empereurs n'avaient pas voulu être seulement les pontifes religieux en même temps que les souverains de leurs peuples, ils avaient prétendu s'en faire adorer; le christianisme a été la plus dangereuse protestation élevée par la conscience contre cette odieuse usurpation. La plus grande faute que les empereurs romains aient commise, c'est de s'être trop appuyés sur les institutions militaires, et d'avoir négligé les forces qu'ils pouvaient trouver dans les institutions politiques et civiles. Croyant mieux se défendre contre leurs sujets au dedans et contre les étrangers au dehors, ils ont été jusqu'à recruter leurs soldats, prendre leurs gé-

néraux enfin chez les barbares, chez les ennemis de l'empire; et c'est un chef de milice, d'origine barbare, à la tête de barbares pris au service de l'empire, qui proclamera la chute de l'empire. C'est le barbare Odoacre qui déposera le dernier empereur, Romulus Augustule.

CHAPITRE II.

ORIGINES BARBARES.

Depuis que l'empire romain avait atteint ses extrêmes limites : au nord, en Europe, le Rhin et le Danube ; à l'est, en Asie, le Tigre et l'Euphrate ; au midi, en Afrique, l'Atlas, il s'était trouvé menacé de tous les côtés par les barbares qui l'entouraient et qu'il n'avait pas soumis. C'étaient les Germains, les Sarmates et les Slaves en Europe ; à l'orient les Perses ; au midi les Arabes du désert et les Berbères de l'Atlas. Plusieurs fois déjà l'Empire avait failli être emporté par les débordements de cette barbarie conjurée de tous côtés contre lui. Il n'avait résisté qu'en se faisant un rempart des barbares mêmes dont il remplissait ses légions et fortifiait ses frontières. Mais le moment était venu où la barbarie allait vaincre et renverser cette grande unité du monde romain pour recommencer une civilisation nouvelle.

Les Germains, d'abord, sortis des épais fourrés ou des vastes clairières de la forêt Hercynienne, au cinquième et au sixième siècle, renversent l'empire romain d'Occident et occupent ses provinces : Gaule,

Italie, Espagne, Grande-Bretagne. Au septième et au huitième siècle, les Sarrasins, sortis des déserts de l'Arabie, attaquent l'empire d'Orient, lui enlèvent l'Asie, l'Afrique, occupent l'Espagne et pénètrent un instant jusqu'en Gaule; mais ils respectent Constantinople et le reste de l'Europe. Au neuvième et au dixième siècle, sortis des plus froides contrées de l'Europe, de la Scandinavie, que baignent les flots de la Baltique et de la mer du Nord, les Northmans, se risquant sur de légers esquifs à travers les orages de l'Océan, abordent sur tous les rivages, à l'embouchure de tous les fleuves du continent, et viennent apporter une nouvelle couche de population à l'Europe occidentale. Seules, les hordes de la race mongole qui, à différentes reprises, au cinquième siècle avec Attila, au treizième et au quatorzième avec Gengis-Khan et Tamerlan, essayent de pénétrer à travers les populations slaves, au cœur de l'Europe, ne parviennent point à faire la trouée qu'elles entreprennent, et laissent seulement sur le sol européen quelques épaves, comme les Hongrois ou Madgyars. Cette race s'écoule en Asie, et ce sont les Turcs, un de ses débris, qui, arrivant par l'Asie Mineure, au milieu du quinzième siècle, renverseront l'empire de Constantinople, dont la faiblesse traversera tous ces orages et survivra à tous ces chocs.

De ce chaos de ruines et d'invasions naissent cependant deux civilisations nouvelles frappées au coin de deux religions bientôt rivales, la chrétienne et la mahométane. Au lieu d'un vaste empire qui

étende sur toute la société civilisée son despotisme uniforme, croissent une foule d'États sous les formes les plus variées. Mais, en revanche, la vie cultivée ne se concentre plus, comme dans l'antiquité, sur les bords du bassin méditerranéen. Sortie de cette crise où elle faillit périr, elle s'étend aux extrémités de l'Europe, dans l'intérieur de l'Asie, et commence à communiquer avec l'extrême Orient, en attendant qu'elle passe l'Océan dont elle couvre les rives européennes, pour aborder à un continent nouveau qui lui révélera tout le globe.

L'arrivée, en Europe, de la nation nomade des Huns ou Hioug-nou, partis du haut plateau central de l'Asie, et sortis des steppes sibériennes, sur leurs énormes chariots ou leurs chevaux infatigables, précipite les Goths et les Germains, au commencement du cinquième siècle, sur les frontières de l'empire. Brisées par le choc, elles ne se relèveront plus. Si l'on veut connaître l'un des éléments nouveaux et les plus importants de la société qui s'élèvera sur les ruines du monde romain, il faut savoir ce qu'étaient les Germains et les Goths, avant l'invasion et au moment où ils pénètrent dans l'Empire.

LES GERMAINS ET LES GOTHS.

La forêt hercynienne. — Origine des Teutons et des Goths. — La religion et les dieux. — Le compagnonnage et la famille. — Les principales peuplades.

C'est au quatrième siècle avant Jésus-Christ, dans l'antiquité, qu'un savant et hardi voyageur de Mar-

seille, Pythéas[1], nous signale sur la mer du Nord et la Baltique, sous le nom de Teutons et de Goths ou Gothons, les deux rameaux principaux de cette grande race qui occupait tout le nord de l'Europe, et que les Romains, d'un mot composé de deux mots teutoniques qui signifient hommes de guerre (*wehr-mann*), ont désigné sous le nom de Germains[2]. Ainsi, par une dénomination non moins arbitraire, appelons-nous aujourd'hui Allemands tous les descendants de la même souche, qui habitent le même pays.

Contrée sans limites bien déterminées, dont les frontières ont souvent varié avec les destinées mêmes de la race qui l'occupe, cette Germanie ou cette Allemagne forme le centre du continent européen. Les grandes Alpes au Midi, la Baltique et la mer du Nord au septentrion, le Rhin, la chaîne des Vosges ou celle des Ardennes à l'ouest, le cours de l'Oder ou de la Vistule à l'est, et quelques rameaux que projette au Midi la chaîne des Sudètes, comme pour rejoindre les dernières collines des Alpes Noriques, l'enferment à peine. Teutonie ou Allemagne, ce pays se compose de deux régions fort différentes. L'une, la plus méridionale, assez élevée dans son ensemble, constitue un large et inégal plateau entouré de tous côtés ou sillonné par des chaînes de montagnes, entrecoupé de vallées profondes, très-boisées, et traversé par de rapides et larges torrents qui se réunissent pour former ensuite les plus grands fleuves de l'Europe. C'est la haute Allemagne, plus tempérée,

1. Fragm. conserv. par Pline l'ancien. — 2. Tac., 2, De mor. Ger.

plus riante, rêvant de l'Italie, dont la séparent les Alpes et leurs contre-forts, versant le Rhin héroïque qui se précipite vers le nord, et le Danube qui s'écoule moins fier à l'orient. La seconde, la plus septentrionale, plus plate et plus basse, où les forêts se raréfient, où les montagnes s'abaissent entre de vastes plaines de sable et de tourbières coupées çà et là de marais, se confond, dans les larges et profonds estuaires de ses fleuves, avec une mer semée d'îlots abruptes et de bancs de sable funestes aux navires[1]. C'est la basse Allemagne, exposée à tous les vents et à tous les brouillards de l'orageuse mer du Nord et de la brumeuse Baltique; terre ingrate, plus froide, plus humide, presque toute l'année sous un ciel rigoureux et une couche épaisse de nuages, elle s'attriste, s'assombrit, et rêve du pôle vers lequel elle est tournée.

A l'origine, les deux tiers de tout ce pays étaient couverts de cette impénétrable et sombre forêt *hercynienne* qui inspirait tant d'effroi aux Romains et dont le souvenir se conserve encore aujourd'hui dans le *Hartz*, épaisses et hautes futaies, longues quelquefois de soixante jours de marche, où, suivant Pline, les chênes croissaient si forts et si serrés que leurs racines se rencontraient, se courbaient, sortaient de terre et formaient des arcades assez hautes pour laisser passer un homme à cheval, et peuplées par des myriades d'ours, de loups, d'aurochs, d'élans, de sangliers, de lynx et de cerfs de toute es-

1. Strabon, VII. 1.

pèce. La race gallique ou celtique, la première probablement, sonda ces hautes futaies, franchit ces montagnes, traversa ces marais, ces fleuves. Bien qu'elle ait laissé, dans le flux et le reflux de ses longues migrations, des traces durables de son passage, au nord des Sudètes dans la Gallicie, au sud des monts Géants et Métalliques dans la Bohême, et, sur les rives du Danube supérieur, dans la Bavière; refoulée par les immigrations de races nouvelles, elle n'a ni peuplé, ni nommé, ni gardé un sol qu'elle traversa, dans ses allers et retours, en ébranlant de son humeur vagabonde, un jour le Capitole, un autre jour le temple de Delphes, pour s'arrêter et se constituer seulement, à l'occident de l'Europe, dans la Gaule et dans la Grande-Bretagne.

D'après la tradition que surprit Tacite dans les chants germains, *Tuisto* (*Teutsch*) est le père des Teutons qui ont donné leur nom à la contrée qui s'étend des Alpes à la mer du Nord et à la Baltique. *Gaut*, prêtre-guerrier venu de l'Asie, selon Jornandès, est le père de ces Goths ou Gothons qui se sont étendus plus au nord et sont restés plus à l'orient de l'Europe que les Teutons, leurs parents. Venus de la haute Asie, les Teutons et les Goths, rameaux détachés et successifs de la famille arienne, branche de la race indo-européenne, plongent ainsi dans l'antiquité jusqu'aux Hindous et aux Persans et arrivent, par les Cimbres ou Kimris, les Scythes et plus tard les Gètes, leurs ancêtres ou leurs parents, établis ou passagers dans les vastes plaines du nord de la mer

Caspienne, à l'époque où nous les trouvons échelonnés sur la route des migrations, les Teutons avec les Cimbres, sur le Rhin, et les Goths après les Gètes, sur le Danube[1].

D'après Tacite encore[2], Tuisto aurait eu, peut-être douze cents ans avant notre ère, trois petits-fils, sous lesquels se formèrent les premiers établissements des Teutons en Europe : *Istev* (le coureur), qui répandit les *Istevungs* le long du cours inférieur du Rhin; *Inghev* (le jeune), qui posta les *Inghevungs* sur les côtes de la mer du Nord jusqu'à l'Elbe et l'Oder; enfin *Herminn* (le guerrier), chef de la tribu la plus nombreuse, qui dispersa du nord au sud les *Herminungs*, nommés encore les *Suèves*, à travers la forêt Hercynienne, jusqu'au Danube et aux Alpes. Après la race de Tuisto seulement, celle des Gètes ou Goths pénètre en Europe, à travers les Sarmates, Slaves et Finnois, reste peut-être d'une première population touranienne; et elle s'y établit au temps d'Hérodote, et comme sous l'œil de la Grèce déjà civilisée, pour attirer sur elle, en Thrace, les armes de Philippe et d'Alexandre.

Rome vit les Germains pour la première fois lorsque les Cimbres et les Teutons envahirent la Gaule, franchirent les Alpes, et, pénétrèrent dans le bassin du Pô. Ces barbares l'eussent arrêtée au milieu de sa fortune, si un barbare romain, Marius, n'eût écarté ce déluge prématuré de la Germanie septentrionale sur le Midi. (Batailles d'Aix et de Verceil,

1. Bergmann. Les Gètes.
2. De mor. Ger., 2. — Pline l'anc., IV, 28.

102, 101 av. J. C.) César, en Gaule, eut à vaincre entre la Saône et le Jura une armée de Suèves, commandée par Ariovist (à Vesontio, 58); plus tard encore, attaqué par d'autres peuplades, les Usipètes et les Tenctères, il jeta des ponts sur le Rhin et promena deux fois ses légions à travers les premiers défilés de la forêt Hercynienne, pour assurer sa conquête derrière le grand fleuve qui contenait déjà si mal les nombreuses populations de la Germanie.

Il n'était plus permis aux Romains d'ignorer un pays qui recélait de si terribles ennemis; ils le connurent bientôt, et avec cette certitude d'information qu'ils savaient acquérir dans tout ce qui les intéressait. Les traditions des Teutons et des Goths eux-mêmes, transmises dans des chants populaires, et recueillies plus tard dans les chroniques et les fables mythologiques ou *sagas*, nous permettent de les compléter encore.

Même origine pour les Goths et les Germains, et, à peu de chose près, même religion. Doués d'un instinct vague, obscur, de la divinité, ils la cherchent dans le mystère de leurs sombres forêts, au milieu de leurs migrations; ils la redoutent dans les lois, pour eux inexplicables, de la nature, ou la trouvent dans les péripéties de leur aventureuse existence. Les phénomènes ou les forces de la nature sont pour eux des dieux; dieux également pour eux les hommes qui les domptent ou qui les charment! Tacite surprend chez les Germains le culte du soleil et de la lune, de la déesse Sunna et de son père le dieu Mannus, qui ont

donné leur nom à deux jours de la semaine chez les Allemands (*sonntag* et *mondtag*). Il a particulièrement remarqué le culte d'une déesse du nom d'Ertha ou Freya (d'où *freytag*), qui sortait tous les ans à une certaine époque d'une île de la Baltique pour s'offrir à l'adoration des peuples, et répandre la fertilité dans la Germanie. C'est la Terre mère, qui se mêle aux choses humaines, et descend parmi les peuples. Dans un bois sacré d'une île de l'Océan se conserve le char, recouvert d'une étoffe précieuse, qui est consacré à la déesse. Le pontife seul a le droit d'y toucher. Il sait quand la déesse apparaît au sanctuaire, et il accompagne, dans un profond recueillement, le char sur lequel des génisses lui font parcourir la Germanie. Partout ce sont alors des fêtes. La guerre cesse; on dépose les armes; tout fer est caché; on ne veut et on n'aime que la paix et le repos, jusqu'à ce que le pontife ait ramené au temple la déesse, rassasiée de son séjour parmi les mortels[1].

Il n'est pas difficile de reconnaître dans les dieux que Tacite et les Romains appellent, chez les Germains, Jupiter, Hercule ou Mars, les dieux représentés plus tard à Upsal, en Scandinavie, par trois statues, et adorés sous les noms d'*Odin*, le sage, le puissant, de *Thor* ou *Donar*, le fort, armé du marteau, et de *Tyr* ou *Saxnot*, le dieu de la victoire, adoré sous la forme d'une épée nue. Le culte d'Odin s'était développé surtout dans la race orien-

1. Tac., Germ , 40.

tale des Goths, qui s'étendit du fond de la Scandinavie aux rives de la mer Noire. Odin était le père des dieux et du monde, d'où son nom d'*All-Fadher* (père de tout). Il était aussi le dieu des combats, et animait les guerriers au carnage. Il habitait le palais de Valholl ou Valhalla, dans la région des nuages, et y recevait les ombres des braves morts dans les batailles. Odin avait en partage la toute-puissance, la science universelle, la bonté. C'est lui qui donnait aux rois la couronne, aux héros le courage, aux poëtes l'inspiration, aux devins l'esprit prophétique. Les légendes le mêlaient à une foule d'aventures de guerre et d'amour qui ont longtemps défrayé les imaginations enfantines des vieux Germains. Une des plus curieuses le fait monter volontairement sur un bûcher où il meurt, s'offrant en victime pour le salut des siens. Une partie des événements mythiques attribués à Odin appartient selon toute probabilité à la vie d'un ancien chef qui aura conduit les Scandinaves, de l'Asie dans le pays qui a pris leur nom; quelques-uns le font vivre 70 ans avant Jésus-Christ ou même 250 ans après.

Les Goths, plus rapprochés de l'Orient que les Teutons, s'en étaient détachés au moment du plus grand développement du système des castes. Aussi leur théogonie est-elle plus savante que celle des autres peuples germains, et ont-ils le sacerdoce le mieux organisé; dans une ville sainte, peut-être Asgard, le grand prêtre d'Odin juge avec ses douze assesseurs. Les prêtres des Germains de Tacite ne

servent d'ordinaire qu'à dire les sorts, en consultant les verges divinatoires qu'ils jettent en l'air et reçoivent dans des toiles de lin; les prêtres des Goths sont des magistrats religieux choisis parmi les plus nobles et les plus anciennes familles; partout magistrats, ils président les assemblées, ils imposent silence à la foule, et sont investis du redoutable droit de punir. Des prophétesses, sous le nom de *vellédas* chez les Germains et d'*alrunes* chez les Goths, sont aussi l'objet d'une adoration particulière. Les femmes ont chez ces peuples quelque chose de divin. Souvent elles sont chargées de ces sacrifices sanglants, de l'immolation de ces victimes humaines dont on retrouve la coutume chez tous les historiens qui nous ont parlé de ces peuples, depuis Hérodote jusqu'à Jornandès. Abaissée dans la famille et dans la vie publique, la femme barbare se relève avec des traits souvent terribles dans la religion. Tous croient à la persistance de la personne humaine au delà de cette vie; aux braves et aux vaillants est réservé un séjour de délices, le Valhalla; là, se livrant éternellement aux joies qu'ils préféraient dans cette vie, ils vont à la chasse, se pourfendent de grands coups d'épée, et vident dans le crâne de leurs ennemis les coupes pleines de cervoise.

Les peuples gothiques se distinguaient encore des peuples teutons par leurs mœurs politiques. Ici dominait la liberté et là l'autorité. Hérodote nous a déjà montré le caractère presque divin de la royauté chez les Scythes : Targitès, un de leurs rois, devint un de leurs principaux dieux. Si les rois goths,

en vertu de leur origine divine, commandent à la nation, les peuples germains obéissent plus volontiers au plus brave et au plus riche d'entre eux. Il y a bien chez les Germains des races divines d'où on tire les rois ; mais la royauté tend à perdre ce caractère, et c'est le courage qui fait d'ordinaire le chef de guerre. Si le roi joint la naissance à la hardiesse des entreprises, on le suit d'autant plus volontiers; mais celui-là qui peut acquérir par l'audace assez de richesse et de butin pour donner en présent la framée et le cheval de guerre, attache le plus grand nombre de *fidèles* à sa personne. Voilà le compagnonnage ou la clientèle, *comitatus*. Pour les fidèles alors il est honteux de revenir de la bataille sans leur chef et de lui survivre. Sa gloire est leur gloire, sa fortune leur fortune. Le reste de la nation, les hommes libres, suivent ce vaillant si bien accompagné. On ne voit pas que les rois goths consultent régulièrement leurs compagnons d'armes sur les affaires de la nation. Au contraire, les chefs germains rassemblent, à la nouvelle et à la pleine lune, deux assemblées nommées *mall* ou *thing;* dans l'une, les chefs réunis traitent des affaires de détail (*de minoribus rebus*) ; dans l'autre, tous les guerriers, convoqués en armes, prennent des résolutions d'intérêt commun. Là, les rois parlent pour persuader, non pour commander; les prêtres accordent ou retirent la parole; et l'assemblée décide de la paix ou de la guerre et parfois juge les procès. Si les guerriers approuvent, ils frappent de leur framée sur leurs boucliers; s'ils désapprouvent, ils murmu-

rent en appuyant leurs boucliers contre leur bouche.

Les Goths et les Teutons ont une sorte de noblesse, fruit assez commun de l'état barbare. Mais parmi les nations gothiques elle a un caractère plus aristocratique. Les ancêtres des Goths ont déjà du temps d'Hérodote la noble tribu des Scythes royaux, et chez les Goths la noblesse rattache ses prérogatives à son origine divine ; elle descend des *ases*, prêtres guerriers et conquérants. Cette prétention était plus rare chez les Germains, qui se glorifiaient moins de leurs aïeux. L'autorité du chef ou du noble ne se fait sentir, parmi eux, que dans le conseil ou pendant la bataille ; autrement, le guerrier est libre sur le champ qu'il s'est choisi ou dans la hutte qu'il a bâtie au penchant d'une colline ou au bord d'un ruisseau.

Cette société en enfance, pour ses institutions et ses lois, ne porte la peine de mort que contre le lâche qui fuit et parfois contre l'adultère. S'il a une querelle avec un autre, le Germain ne consent à être jugé que par ses pairs ; et, le plus souvent, le crime ou le délit contre la personne se rachète par une compensation ou *wergeld* qu'on peut comparer aux dommages et intérêts des modernes, et qui varie selon la qualité de l'offensé et la nature de l'offense. Hors de là, peu ou point de précautions sociales ; le guerrier, en prenant femme par le sou et le denier, fonde sa famille ; il achète sa compagne de son père, et elle devient comme sa propriété ; s'il est satisfait le lendemain du mariage, il donne à sa nouvelle épouse le présent du matin (*morgengab*). La

femme est alors sous la tutelle de son mari; le mari mort, elle retombe sous celle de ses ascendants ou même de ses enfants. L'héritage passe au mâle, c'est-à-dire à la lance, avec le soin de la vengeance, s'il y a lieu. Tacite a peut-être trop vanté les tardives amours et la chasteté des Germains. Quelques chefs prennent plusieurs femmes pour honorer les autres et s'honorer eux-mêmes par des alliances; cependant on peut dire que, si la grossièreté des cœurs engendre des désordres, il n'y a pas encore corruption dans les mœurs.

La vie du Germain libre et propriétaire est tout entière encore adonnée à la chasse et à la guerre. Il lui paraît honteux d'acquérir par la sueur, c'est-à-dire par le travail, ce qu'il peut avoir avec le sang. Des vaincus, des hommes inférieurs, *lites*, cultivent pour lui les champs qu'il a acquis et tressent ses vêtements ou fabriquent ses armes. Ses plaisirs consistent à se reposer de la chasse ou de la guerre dans de longs banquets où il boit l'hydromel à longs traits; après quoi il se livre à un jeu effréné, où sa liberté et sa vie finissent souvent par servir d'enjeu. Le sentiment le plus vif de l'indépendance est ce qui domine chez le barbare et chez le Germain. L'association de la tribu est peu gênante; et cependant, on voit quelquefois un jeune guerrier, auquel ce joug est insupportable, se présenter dans l'assemblée de la tribu; il brise des verges de frêne sur sa tête, jette une motte de terre par-dessus son épaule, se sépare ainsi de sa famille, de sa tribu, et reprend dans toute sa liberté la vie sauvage des aventures.

On ne trouve encore que les rudiments des arts chez ces barbares. Point de villes chez eux; ils détestent les enclos murés; et chaque tribu se sépare des tribus voisines par une *marche* ou frontière. Ils savent fabriquer leurs armes, se faire une coupe de corne ou du crâne de leurs ennemis; ils ont peut-être emprunté, pour labourer la terre, la charrue des Romains, mais les guerriers la laissent aux vaincus, aux colons, aux *lites*. Ils élèvent des tertres de terre, pour servir de tombeaux aux guerriers dont ils veulent conserver le souvenir, ou de grossières statues, comme celles d'Hermann qu'on retrouvera plus tard (*Irmensul*). En collant leur bouclier sur leur bouche, ils entonnent un chant terrible, ou *barritus*, qui va grandissant, semblable au fracas du flux de la mer qui s'approche en roulant les galets. Les prêtres connaissent déjà peut-être quelques lettres qu'ils gravent sur des baguettes d'aulne. Ils possèdent quelques chants ou légendes de guerre. Le héros de la victoire, Siegefried le beau et le vaillant, la femme forte Griemhield, qui doit être vaincue pour être possédée, et la Valkyrie charmante qui vient cueillir sur le champ de bataille les âmes des braves, en forment les thèmes préférés. S'il faut en croire Jornandès, dont la vanité naturelle peut rendre le témoignage suspect, les Goths auraient eu même de bonne heure une culture intellectuelle plus développée. Boroïsta Dicenœus, leur législateur, était venu, suivant lui, en Gothie, au temps de Sylla, leur apprendre toutes les sciences et gouverner les peuples et les rois. Il est vrai que les Goths plus tard

furent les premiers dont la langue se prêta, au quatrième siècle déjà, à la traduction de la Bible, qui devait les faire passer du culte de leurs anciens dieux au christianisme.

Divisés, à travers les montagnes et les plaines de la vaste Germanie, en petites peuplades moitié nomades et moitié sédentaires, ces barbares connaissaient encore à peine la propriété. Séparés les uns des autres par des espaces libres, ils changent souvent de demeures et se livrent à d'éternels combats. Si les plus anciens avec leurs familles restent, comme une tribu, attachés au sol, les plus jeunes et les plus aventureux, quand ils ne passent pas dans l'empire pour y demander des terres et plus tard pour y louer leur valeur, vont transporter leur nom et leur fortune sur une autre partie de la Germanie, de sorte que pendant longtemps on ne peut assigner d'une manière décisive la place qu'ils y occupent

Cependant, à un moment donné, au premier siècle par exemple, on peut déterminer avec quelque certitude la situation des principales peuplades de la Germanie et de la Gothie. Parmi les fils d'Istev, répandus sur le cours inférieur du Rhin, les Ubiens campent entre la Rühr et la Wipper, petits affluents du fleuve; les Angrivares, après une assez longue guerre, viennent de remplacer les Bructères, rivaux de César, vers les sources de la Rühr; et les Sigambres, mettant à profit les malheurs des Usipètes et des Tenctères, s'étendent de la Sieg à la

Lippe. Derrière ces sentinelles avancées, la vaillante et rusée nation des Cattes occupe les collines et la forêt que borde le Wéser à l'orient. « Les autres barbares se battent, dit Tacite, les Cattes font la guerre. » Cette vaillante nation rallie à elle sur l'autre rive du Wéser et vers les sources de la Fulde, les Chérusques et les Chamaves. — Les Frisons et les Chaukes, fils d'Inghev, s'étaient établis plus au nord sur les rives de la mer : les premiers, des bouches du Rhin à l'Ems, les autres, de l'Ems aux bouches de l'Elbe. Tranquilles et occupés de pêche, quoique nombreux et possesseurs de bons chevaux, ils ne provoquent point la guerre et n'exercent pas encore le brigandage.

La vaste association des nations Suèves, des fils d'Herminn, était alors prédominante dans la Germanie. Cette ligue qui, au temps d'Ariovist, menaçait d'écraser César sous une nuée de cent tribus, a son avant-garde au sud-est vers le haut Rhin et les sources du Danube; déjà elle a lancé sur la rive gauche du Rhin, au pied des Vosges, les Vangions, les Némètes, les Triboques, qui n'y restent qu'en se soumettant aux Romains; mais sur la rive droite, les Raurakes sont comme en observation dans les gorges de la forêt Noire. Les Narisques, les Quades, les Marcomans (hommes de la frontière), les Hermundures, occupaient ou disputaient à des peuples galliques les deux rives du haut Danube. Le gros de la nation Suève s'étendait vers le nord par-dessus les montagnes de pins (*montes piniferi*), jusque dans le Hartz, qu'habitaient les

Semnons, les plus anciens et les plus nobles des Suèves.

La race des Goths ou Gètes, répandue au nord et à l'est des Suèves, commençait déjà, selon un mot très-significatif de Tacite, à faire sentir sa main puissante aux fils des Teutons. Après avoir erré du Pont-Euxin à la Baltique, qu'ils passèrent même pour aller en Scandie, et de la Baltique au Pont-Euxin, les Goths s'étaient fixés, une branche à l'ouest vers le Danube, une autre à l'est entre le Dniéper et le Tanaïs, et ils se trouvaient séparés des Teutons par d'autres peuplades encore nomades qui tenaient des deux races. Ainsi, au nord des Carpathes, les Longobards, que Paul Varnefried fait sortir de la Scandinavie; les Vandales, que Pline rattache aux Goths et place, avec les Hérules, près des monts Géants; les Burgondes, au nord, plus pacifiques; les Arii, tatoués de noir et ne combattant que dans l'ombre; les Angles. les Rugiens, qui occupent les bords de la Baltique et communiquent au delà de cette mer, dans la Scandie, extrémité du monde, avec la mystérieuse nation des Suïons, tandis qu'au midi des Sudètes, les Gètes et les Bastarnes, connus depuis longtemps des Grecs, inquiètent les riverains du Danube et les populations gallo-germaines des Alpes et de la Save.

Tel était l'état de la barbarie germaine et gothique au moment où l'Empire romain, arrivé presque au terme de son immense développement, n'en était plus séparé que par les fossés naturels du Rhin et du Danube.

LUTTE DE LA GERMANIE ET DE L'EMPIRE ROMAIN.

Guerres d'Auguste et de Tibère contre les Germains. — Hermann et Marbod. — Claudius Civilis et Decébal. — Le nord et le midi de la Germanie. — La Germanie entamée par l'Empire.

La lutte entre la Germanie et l'empire romain commence véritablement au premier siècle, à l'époque où naît le christianisme qui doit les soumettre l'un et l'autre et présider à leur mélange. Elle va mettre aux prises la barbarie qui devait renouveler le monde, avec la civilisation qui commençait à l'épuiser; la tribu avec la cité; l'indiscipline, l'indépendance, avec l'unité de commandement et de gouvernement; le fanatisme guerrier le plus sauvage avec toutes les ressources militaires de l'art le plus consommé. Cette lutte dura presque cinq siècles, avec des alternatives variées de revers et de succès, jusqu'au moment de la victoire définitive des Germains. Pendant le premier siècle, l'empire romain contient les barbares au delà du Danube et du Rhin; pendant le deuxième, les Romains entament la Germanie et paraissent sur le point de la soumettre; ils usent vainement cependant leurs légions, leur politique, leurs lois, leurs dieux même, à essayer contre elle ce qu'ils ont fait en Gaule. Au troisième siècle la barbarie reprend le terrain qu'elle avait perdu; au quatrième elle commence la conquête de l'empire en s'infiltrant dans la société romaine; et au cinquième, enfin, le déluge de l'invasion engloutit l'œuvre de la république et des Césars.

Malgré la terreur que César avait portée au delà du cours inférieur du Rhin, quelques peuplades, Ubiens, Tenctères et autres, non contents de s'établir près des frontières de l'empire, dans les marécages des embouchures du Rhin, bravaient les camps romains et mettaient sans cesse la rive gauche à contribution. Les Suèves de la vallée supérieure du Danube inquiétaient également les tribus galliques des Alpes. L'empereur Auguste chargea Tibère, Drusus et Germanicus, tous membres de sa famille et ses meilleurs généraux, d'arrêter ces dangereuses incursions.

Poussés, l'épée dans les reins, par une armée romaine qui tombe sur eux du haut des glaciers des Alpes tridentines, les barbares du midi, Hermundures et Marcomans, s'enfuiaient à l'ouest pour envahir la Gaule, lorsqu'une seconde armée dirigée par Tibère sur le lac des Vendes (de Constance) les arrête court et les rejette sur l'armée qui les avait assaillis la première; ces malheureux sont massacrés presque jusqu'au dernier au fond des forêts de la vallée du Lech (13 av. J.-C.). La ligne du Danube est pour l'empire romain le fruit de cette campagne.

Quatre ans après (9 av. J.-C.), Drusus joint le Rhin à l'Yssel, équipe une flottille sur le lac Flevo, devenu plus tard le Zuyderzée, et arrive par là au cœur même de la puissance des fils d'Istev; il s'établit sur la rive droite pour mieux défendre la rive gauche, élève des forts, fouille les forêts et pénètre jusqu'à l'Ems et à l'Elbe qu'il veut franchir, lorsque les dieux de la Germanie dont il n'a pas respecté les

sombres retraites, lui annoncent par la bouche d'une velléda sa mort prochaine. Après lui, une double expédition (an 7) conduite par Tibère et Domitius Ahenobarbus, et partie du Rhin et du Danube pour aboutir à un point commun sur l'Elbe, remplit les barbares d'admiration et de terreur. De l'autre côté du fleuve un vieux chef se jette dans un tronc d'arbre creux et demande à être conduit devant celui qu'on nommait César. Après l'avoir contemplé longtemps, il se retire, en déclarant ce jour le plus glorieux de sa vie. « Jusqu'ici, dit-il, j'avais entendu parler des dieux, et maintenant je les ai vus! »

Les rives du Rhin et du Danube appartenaient désormais aux Romains. Ils les fortifièrent. Des villes de garnison, des camps reliés les uns aux autres par ces fameuses voies que le moyen âge fut encore heureux de retrouver, enserrèrent la barbarie dans les limites que Rome voulait lui imposer. Toutes les grandes villes de la rive gauche du Rhin : Bâle, Strasbourg, Mayence, Coblentz, Cologne, etc.; et de la rive droite du Danube : Salzbourg, Augsbourg, Ratisbonne, Vienne, datent de cette époque de conquête et d'affermissement pour l'empire romain. Les Romains, ne se contentent pas de border ainsi les fossés de l'empire comme de remparts et d'énormes bastions; ils exigent que du côté du fleuve qui ne leur appartient pas, une large bande de terrain reste continuellement en friche et sans constructions, soit pour dérober aux barbares la vue continuelle de leurs riches et prospères provinces, soit pour faciliter les premiers mouvements de leurs

troupes, quand il s'agissait d'entrer en campagne. Cette zone mixte, mêlée de barbares et de Romains, devient pour ceux-ci un nouveau moyen de conquêtes en temps de paix, grâce aux communications perpétuelles qui s'y établissent. De là, les Romains nouent en Germanie des intrigues ou entretiennent des rapports de commerce et de voisinage qui tournent également au détriment de l'indépendance barbare. Là se font les échanges de prisonniers et plus tard le recrutement des armées romaines; là les trafiquants italiens troquent contre l'ambre et les belles fourrures des barbares, les liqueurs fortes dont l'influence pernicieuse vient encore en aide à la politique corruptrice des Romains.

Ce qui livrait surtout les barbares en proie aux armes et à la politique des Romains, c'était le défaut d'unité. Deux tentatives remarquables d'organisation et d'unification sous deux chefs bien différents par le caractère et la nature de leurs conceptions politiques, montrèrent pendant le règne d'Auguste même combien était incurable ce vice de la barbarie.

Un chef marcoman du nom de *Marbod* (*Maroboduus*), qui était venu à Rome et avait été comblé de dignités et de faveurs par Auguste, voulut le premier faire de la Germanie une grande nation compacte, capable de se mouvoir comme une seule tribu; il rêva de s'emparer comme un autre Auguste, d'une sorte de pouvoir absolu sur toute la nation. Avec les plus fidèles de ses Marcomans, il prit position au

milieu des montagnes et des forêts de la Bohême, et s'y bâtit sur les bords de la Moldau, derrière des remparts de terre, une sorte de capitale; il s'entoura, dans un palais fait de claies d'osier et d'argile, d'une garde permanente de transfuges romains et de compagnons disciplinés à la romaine. Une armée fortement exercée de plus de soixante-dix mille hommes soumit ou rattacha à sa puissance les Hermundures, les Longobards, les Semnons, une partie des peuples Suèves. Un état barbare allait peser sur le Danube.

Auguste demanda des explications à son ancien favori, à son dangereux imitateur; et, sur ses réponses tantôt fières, tantôt évasives, il dirigea contre lui une double expédition. Sentius Saturninus, gouverneur de la basse Germanie, part du pays des Cattes à travers la forêt Hercynienne, entraînant à sa suite des auxiliaires germains, et, comme otages, deux jeunes gens de race royale, Hermann ou Arminius et Flavius, fils du noble Siegmar, contre lequel Rome avait soutenu chez les Chérusques deux autres chefs, Ségeste et Ségimer, entièrement dévoués à ses intérêts. Tibère, de son côté, part de la Pannonie avec les légions du Danube. La Pannonie et la Dalmatie se soulèvent derrière les Romains fort à propos pour Marbod; cependant, au lieu de profiter de cette heureuse diversion pour frapper un grand coup, celui-ci ne sait que demander la paix et reste libre, mais sans prestige, derrière ses remparts de sapins et de mélèzes. Le lendemain même il avait un rival en Germanie.

Quintilius Varus avait succédé à Saturninus dans

le commandement de la frontière du Rhin. C'était moins un militaire qu'un légiste retors; il montrait à la Germanie la civilisation romaine par ses côtés les plus odieux; non-seulement il jugeait toutes les querelles entre les peuplades, mais il s'immisçait même dans les affaires privées. Déroger aux vieilles coutumes germaines pour les soumettre au formalisme du droit romain, rien ne pouvait blesser plus cruellement l'esprit d'indépendance et de fierté des Germains. Un jour, en vrai Barbare, malgré son titre de citoyen et de chevalier romain, malgré l'exemple de son frère qui avait pris en même temps que le nom, les habitudes et les goûts d'un Romain, Hermann, le fils de Siegmar, enlève la fille de Ségeste, Thusnelda, qu'il aimait. Ségeste se plaint au propréteur, celui-ci évoque l'affaire à son tribunal. Hermann refuse de comparaître.

Quand Varus apprit que la peuplade des Anvibares venait de se mettre en insurrection, il n'était pas difficile de deviner quelle était la main qui les soulevait. Varus, en levant le camp, n'écoute cependant pas les conseils de Ségeste qui le suppliait de garder comme otages Hermann et quelques jeunes Chérusques. Il s'engage au milieu de la sombre forêt de Teutoberg qui couvrait sur la rive gauche du Weser un pays coupé de hauteurs et de marais (9 ap. J. C.). Quelque temps après, Auguste, errant dans son palais, redemandait à l'ombre de l'imprudent Varus ses trois légions surprises à l'improviste par Hermann devenu le chef des Cattes, des Bructères, des Germains soulevés, et massacrées au milieu des

hautes futaies, pendant une lutte désespérée de trois jours. Leurs tristes restes semés sur le sol, dans les broussailles, ou suspendus aux arbres de la forêt, attendirent pendant plus de huit ans le héros vengeur qui devait leur donner la paix du tombeau.

Hermann et Marbod, en s'unissant à ce moment, pouvaient mettre en danger l'empire romain. L'hostilité qui se manifeste déjà entre la haute et la basse Allemagne va écarter ce péril. Hermann veut exciter l'émulation de Marbod en lui envoyant la tête défigurée de Varus; le Marcoman la renvoie religieusement à l'empereur. Pour lui, le vainqueur de Varus n'est qu'un barbare sans foi, un sauvage sans expérience. Il repousse son alliance. Les Barbares du Nord se désunissent en même temps; Ségeste soutient la cause de Rome avec une partie des Chérusques et des Cattes; il ravit au vainqueur sa femme qu'il enferme; les deux chefs barbares sont en guerre, et Rome a déjà les yeux sur la Germanie; ses légions vont y reparaître.

Germanicus, fils de Drusus, hardi comme son père, préférait la guerre aux ressources d'une astucieuse politique. Trois glorieuses expéditions poussées jusqu'au cœur de la Germanie lui assurent le nom sous lequel il a laissé dans l'histoire un souvenir si cher à la fois et si illustre. La première fois, il jette un pont sur la Lahn, s'empare du grand village des Cattes, Mattium, et disperse cette nation; puis, en plein pays chérusque, il délivre Ségeste assiégé par son gendre et s'empare de Thusnelda qui était devenue mère. La femme et le fils d'Hermann de-

vaient mourir à Rome dans un obscur esclavage. A ce coup, Hermann soulève furieux la race d'Istev tout entière, moins les traîtres attachés aux Romains, comme Flavius, son frère. Mais Germanicus, sur une flotte de mille petites carènes, arrive par le Rhin, le lac Flévo, les marécages (16 ap. J. C.), au milieu des Chérusques, pénètre dans la forêt de Teutoberg, repousse les Barbares; et, dans le sanctuaire même des dieux germains qu'avait arrosé le sang des légions, il accomplit l'expiation religieuse et la solennité des funérailles. Son lieutenant Cœcina, en route pour le rejoindre, avait failli périr comme Varus; il le ramène au Rhin sur un pont à la conservation duquel veillait l'intrépide Agrippine, sa femme.

L'an 17 enfin, marchant droit devant lui et favorisé par la connivence des Chauques et des Frisons, le terrible Romain arrive jusqu'au Weser, à l'endroit où le fleuve, resserré tout à coup entre deux chaînes de montagnes, s'en dégage par le défilé dit, plus tard, Westphalique. Les Barbares attendaient les Romains de l'autre côté du fleuve. Le combat faillit commencer par une lutte corps à corps entre Hermann et Flavius dont les pacifiques sommations avaient été accueillies par des outrages. La cavalerie auxiliaire des Bataves périt presque tout entière au passage du fleuve; mais, le lendemain, grâce à la tactique des Romains, qui avaient occupé toutes les hauteurs environnantes, la plaine d'Idistavisus voit la ruine définitive des espérances d'Hermann, qui, vaincu et le visage barbouillé

de sang, se fait jour avec peine à travers les ennemis.

Lorsque Germanicus fut rappelé en Italie par la politique soupçonneuse de Tibère, qui préférait les menées sourdes aux triomphantes expéditions du vainqueur de la Germanie, la barbarie, en se déchirant elle-même, sembla s'attacher à dissiper les inquiétudes des maîtres de l'empire. Hermann pouvait accuser de sa défaite l'inertie et la coupable indifférence du chef de la Germanie du sud; il s'en vengea par une guerre funeste aux Marcomans. Marbod avait cru que les Romains payeraient au moins sa neutralité d'un secours. Mais il n'était pas encore débarrassé d'Hermann qu'un chef des Gothons, Catwalda, instrument de la politique romaine, mit la main sur sa capitale et l'obligea à implorer de l'empereur une hospitalité dont il jouit pendant dix-huit années à Ravenne, où il mourut. Hermann finit sa vie plus glorieusement, libre encore et menaçant, au milieu de ses chimériques desseins. Il visait à réunir sous son commandement toutes les peuplades du Nord et à devenir le chef des chefs germains. Mais en voulant toucher à leur indépendance, le héros barbare soulève même ses compatriotes contre lui. Il périt victime de haines héréditaires et d'une vengeance particulière, mais il laisse dans les traditions allemandes un nom populaire. Était-il, ainsi que son père Siegmar, et ses ennemis et parents, Ségimer et Ségeste, de la famille regardée presque comme divine du fabuleux Siegfried, l'amant de la Valkyrie Griemhilde? On ne sait; il est certain

qu'on trouvait bien plus tard encore à Ehresbourg, au château d'honneur, une statue grossière qui passait pour la sienne ou pour celle d'un dieu.

La mort de Marbod et celle d'Hermann vinrent à propos pour l'empire romain. Sous des empereurs plus faibles, les Barbares ne sont plus redoutables. Les germes de discorde semés au milieu d'eux suffisent à assurer la sécurité de l'empire; et les Romains s'attachent à civiliser davantage les frontières du Rhin et du Danube, où les traces de leur séjour et de leur domination sont restées plus durables qu'ailleurs, en répandant au milieu de la Germanie leurs dangereux bienfaits.

A la fin du premier siècle et au commencement du second, lorsque les légions du Rhin et du Danube, de l'Espagne et de la Syrie quittent les frontières pour aller faire à Rome des Césars et donner comme maîtres à la terre les Galba, les Othon, les Vitellius, le monde barbare s'agite de nouveau. La tentative d'Hermann et celle de Marbod sont renouvelées, mais avec un caractère beaucoup moins national, aux extrémités les plus opposées de la Germanie, et avec beaucoup moins de chances de succès.

En l'an 70 après J. C., sous prétexte de se prononcer en faveur de Vespasien, le chef des cohortes auxiliaires des Bataves, Claudius Civilis, soulève ses compatriotes et fait serment de laisser croître ses cheveux et sa barbe jusqu'à ce qu'il ait remporté une victoire sur les Romains. La Batavie, aux bouches du Rhin et de la Meuse, vise à devenir le centre et le

point d'appui d'une révolte commune de la Germanie et de la Gaule soulevées. Par cela même cependant que la Batavie n'était ni germaine ni gauloise, comme depuis les Pays-Bas n'ont jamais été précisément ni allemands, ni français, le mouvement parti de là ne pouvait être bien national ni en Gaule ni en Germanie. Les légions de Belgique, attaquées dans *Vetera castra*, sont massacrées après avoir été réduites à manger l'herbe de leur camp. Les Germains passent le Rhin, comme pour donner la main aux Gaulois ; les Gaulois font un empereur, Sabinus ; et les Ubiens eux-mêmes, sur les bords du Rhin, sont ébranlés dans leur vieille fidélité. Au milieu de cette agitation, l'incendie du Capitole vient, comme un signal d'affranchissement, encourager les audacieuses espérances de la Germanie.

Maître de Rome prise sur ses rivaux, Vespasien apaise cependant aisément cette révolte incohérente. Empereur pour empereur, les Bataves auxiliaires l'aimaient mieux Romain que Gaulois ; les Germains eux aussi ne comprenaient pas plus un Sabinus à la place d'un Vespasien, que les Gaulois n'aimaient à voir la frontière du Rhin livrée à leurs vieux ennemis. Sabinus défait, Claudius Civilis est heureux de conclure sa paix particulière avec l'empire ; et, peu de temps après, la Germanie envoie à l'empereur Domitien, du fond de la forêt sacrée d'Hercynie, un roi et une prophétesse des Semnons pour lui prêter hommage.

La seconde tentative naît au sud-est de l'Allemagne, entre les Carpathes et le Danube, chez les Daces. Peuple métis, composé de Slaves et de Goths, les

Daces manquaient de ce caractère véritablement national qui pouvait seul assurer le succès à la guerre d'indépendance qu'ils allaient essayer au nom des peuples barbares. Quatre-vingts années après J. C. un de leurs chefs, Décébal (force des Daces), s'était élevé au-dessus des autres chefs et avait groupé autour de lui toutes les peuplades daces ou gètes répandues des Carpathes au Danube. Le Barbare avait compris qu'il y avait place pour un empire dans ce bassin du moyen Danube où, bien longtemps après, la maison d'Autriche a établi le sien. Comme Marbod, Décébal aimait la civilisation; et il s'efforçait d'égaler *Zermizegethusa*, sa capitale de bois, établie au milieu des marais de la Theiss, aux villes qu'il regardait avec envie sur la rive droite du Danube; plus indépendant et plus habile que son devancier Marbod, il ne trahit point la cause barbare qui était la sienne. Il protégea contre l'empire deux chefs, un Gète et un Dace, qui pouvaient être ses rivaux. Ce fut l'occasion d'une première guerre. Les Quades et les Marcomans, sur lesquels Domitien comptait comme auxiliaires contre les Daces, ne bougèrent point. Décébal contraignit l'empereur à acheter la paix au prix d'une forte somme d'argent et surtout en échange d'armes, de munitions, de machines et d'ingénieurs qui n'étaient pas assurément destinés à rendre durable cette paix honteuse pour le nom romain.

Bientôt Décébal, devenu tout-puissant sur le moyen Danube, rallie les Suèves à l'occident et les Sarmates à l'orient; il embauche des soldats, des colons romains et rêve déjà la conquête des riches campa-

gnes de la Pannonie pour asseoir son futur royaume sur les deux rives du Danube. C'était cependant là un point trop excentrique, comme la Batavie où avait échoué Civilis, pour soulever la Germanie contre Rome. Trajan arrête les projets de l'audacieux Barbare. L'an 103 il lui dicte la paix dans Zermizegethusa même. Après une nouvelle prise d'armes, l'empereur (104) jette sur le Danube un pont de pierre, aujourd'hui visible encore, et relance son ennemi jusque dans les Carpathes. Vaincu, Décébal, par une dernière imitation des mœurs romaines, se donne la mort, et son royaume, sous le nom de Dacie, est réduit en province romaine ; des soldats de Trajan et de nombreux colons établis sur ce territoire barbare y implantent si profondément la civilisation romaine qu'aujourd'hui les Moldaves et les Valaques, issus, si on veut les en croire, des compagnons de Trajan, prennent encore avec orgueil le nom de *Roumains* et parlent une langue où l'on reconnaît un latin singulièrement altéré.

C'est alors que l'empire romain victorieux, comme une mer débordée, selon l'expression de Tacite, creuse, sous la grande époque des Antonins, comme des golfes au delà de ses rivages. De nombreux aventuriers, gaulois ou germains, étaient venus s'établir, à la faveur des postes romains, dans le territoire compris entre les sources du Danube et le cours moyen du Rhin ; sur plusieurs points encore au delà des deux fleuves, des Barbares nouveaux-venus s'étaient mêlés aux anciens habitants. La zone de demi-civilisation et de demi-barbarie où se rencontraient

le Romain qui se faisait Germain, et le Barbare imitateur du Romain, s'était ainsi considérablement accrue. Deux empereurs pacifiques, Adrien et Antonin, prennent possession de ce terrain mixte; et, au milieu du second siècle, ils reculent au delà du Rhin et du Danube les frontières de l'empire qui rétrécissent la Germanie indépendante.

On a retrouvé, il n'y a pas longtemps, les traces de ces retranchements palissadés du mur rhéno-danubien, flanqué de tours, qui enfermait les *Champs décumates*, ainsi nommés de la dîme des produits imposée aux colons romains ou étrangers qui peuplèrent cette contrée. Il commençait sur le cours inférieur du Rhin par une série de châteaux isolés; et, à partir de la Lahn, se continuait par-dessus le Mein et le Neckar en une série de fortifications inclinant vers le sud-est, pour aboutir sur le Danube au poste militaire de *Regina castra* (Ratisbonne). Dans la Dacie, d'autres retranchements partirent du Danube inférieur et traversèrent les vastes plaines qui s'étendent sur la rive gauche de la Theiss. Jusque dans les montagnes de la Bohême et les Sudètes, aux sources de l'Oder et de l'Elbe, des traces, sinon de murailles continues, au moins de retranchements et de forts attestent le séjour d'armées et la construction de camps romains. Çà et là les habitants des campagnes ont conservé dans les noms de *Murailles des païens* ou de *Fossés du diable* le souvenir vague de l'origine de toutes ces ruines qui, debout, menacèrent l'indépendance de la Germanie. A la fin du second siècle, au moins, à l'abri des remparts

naturels ou artificiels de l'empire, la civilisation commençait à se développer sur un sol qui avait semblé pour si longtemps voué à la barbarie. Au delà du Rhin et du Danube, une route qui traversa la Forêt-Noire, les champs décumates et les portes hercyniennes, faisait communiquer les vallées des deux fleuves. Les inondations du Neckar furent contenues par une digue; et, dans ce pays si longtemps disputé aux Barbares, les Romains visitèrent *Aurelia Aquensis* (*Baden-Baden*), bains déjà recherchés, transplantèrent la vigne et laissèrent aux paysans actuels de la Souabe la charrue décrite par Virgile.

La politique romaine portait ses fruits. Un grand nombre de Barbares demandaient à s'établir dans cette zone demi-romaine du Rhin et du Danube et recevaient des terres à titre de colons. Des cohortes particulières de Bataves, de Marcomans prenaient rang dans les armées de l'empire. Des chefs de Barbares, même indépendants, demandaient à servir l'empereur comme des alliés, avec leurs peuples ou leurs compagnons. Rien n'était plus naturel dans les mœurs germaines que ces enrôlements volontaires. Les chefs barbares se faisaient comme les *fidèles*, pour un territoire, pour une solde, d'un chef plus puissant, de l'empereur; et, par cet échange de services réciproques, les Germains et les Romains devenaient tous les jours moins étrangers les uns aux autres. Rome et la Germanie pouvaient être appelées à se confondre comme la Gaule avec l'Italie.

L'empereur, comme le plus puissant des princes,

le plus riche, le mieux obéi, n'était-il pas celui auquel il était le plus glorieux d'offrir son bras? Les Germains ne pouvaient-ils pas trouver dans l'empire, de l'or, des armes, des terres, toutes les jouissances? Les deux religions, romaine et barbare, concordaient au fond sous des noms différents; Jupiter et Mars n'étaient autres qu'Odin et Tyr, et Vénus que la déesse Hertha. On essaya même sur ces peuples portés à la rêverie, les mystères de l'Orient, comme le prouvent les ruines de monuments élevés en l'honneur de Sérapis et de Mithra et retrouvés à Cologne et en Souabe. L'empire, par les armes et par le commerce, par la politique et par la religion, amenait peu à peu sous son joug cette Germanie, qui l'avait fait trembler au temps des Cimbres et des Teutons; et, du haut des murs d'enceinte de l'empire, les Romains pouvaient voir les tribus germaines qu'ils n'avaient pas façonnées au joug s'entr'égorger souvent, comme pour leur plaisir dans un cirque, quand une révolution précipita sur Rome le déluge de barbarie qui devait l'engloutir.

LE MONDE BARBARE AU IVe SIÈCLE.

Nouvelle physionomie de la Germanie. — Ostrogoths et Visigoths; Gépides et Burgondes; Saxons, Francs et Alamans. — Lutte des Barbares au service de l'Empire contre les Barbares indépendants. — Hermanaric le Grand. — Arrivée des Huns.

C'était vers l'an 166, sous l'empereur Marc Aurèle; les peuples transrhénans et transdanubiens s'agitè-

rent tout à coup sur la frontière romaine. Poussés en avant par un débordement de la Baltique ou par un mouvement des peuplades plus septentrionales ou plus orientales, ils tentaient le passage des fleuves en vociférant le cri tumultuaire : « Nous voulons des terres ! » Les Chauques se jetèrent ainsi dans la Belgique, les Cattes dans la Germanie romaine, les Hermundures dans les champs décumates, des Goths et des peuples encore inconnus, les Alains et les Vandales, dans la Dacie trajane. Aucune barrière n'était capable de résister à ce terrible choc. Quelques Barbares plus hardis que les autres pénétrèrent ainsi jusqu'à Aquilée sur l'Adriatique. Marc Aurèle, pendant vingt années passées sur le Danube, porta le fer et le feu au milieu de ces populations agitées, en prit une partie à merci et poursuivit les autres jusqu'à leur entière destruction. Commode, Septime Sévère et Caracalla, en adoptant, sur les mêmes frontières, une politique de conciliation qui leur réussit, purent croire qu'ils avaient écarté de l'empire le danger qui le menaçait; ils s'étaient singulièrement trompés. Derrière cette première ceinture de Barbares qui cédèrent encore au génie de Rome, s'était formée une nouvelle Germanie, plus fanatique et mieux organisée que l'autre pour la résistance et pour la conquête.

La grande race gothique avait opéré un mouvement décisif, et parti de la Scandinavie ou de l'Orient, on ne le sait au juste, et s'était assise au sud-ouest de l'Europe. En proie à une recrudescence de fanatisme et poussée par de nouveaux rois pontifes,

elle avait atteint les frontières de la Dacie, le bas Danube et la mer Noire. Dans les steppes qui s'étendent de la Vistule à la mer Noire et au Volga, elle formait déjà trois grands groupes : celui des Goths de l'ouest ou Visigoths, celui des Goths de l'est ou Ostrogoths, celui des Gépides ou traînards. Chacun obéissait à des rois héréditaires, les Ostrogoths à la race des Amales, les Visigoths à la race des Baltes. Derrière eux, et sur la route qu'ils avaient peut-être parcourue, s'étaient échelonnés les Hérules aux joues bleuâtres, tous nobles, égaux entre eux, qui répandaient au loin la terreur; les Burgondes ou Bourguignons, leurs voisins, qui se fortifiaient derrière des murailles de terre; les Vandales féroces; les Longobards, organisés toujours par centaines et par dizaines avec la longue barbe hérissée. Arrivés des bords de la Baltique et de la Vistule, les premiers vers le Mein, les seconds par les Sudètes, sur la Theiss, et les derniers au pied des monts Géants, l'esprit odinique dominait chez tous ces peuples.

A l'autre extrémité, au sein de la vieille Teutonie, les peuples pressés entre le fanatisme odinique et la politique romaine, cherchaient dans des espèces de ligues ou de confédérations, l'unité que les Goths avaient trouvée dans la monarchie. Sur les rives inférieures du Rhin, du Mein à l'Yssel, Sigambres, Cattes, Chamaves et autres peuplades, qui jusque-là s'étaient plus fait la guerre entre elles qu'elles ne l'avaient faite à Rome, adoptent une même manière de combattre, une même arme, une sorte de hache,

la frankisque, et de là ils prennent le nom de Francs. Plus au nord, sur les rives de la mer, d'autres populations, Chauques, Frisons, Jutes, Chérusques, Angrivares, choisissent le sax ou long couteau et reconnaissent au-dessus d'elles la noblesse militaire et sacerdotale des Ethelings ; ce sont les Saxons, dont les Angles ne sont qu'une fraction. Enfin, au midi, franchissant la muraille rhéno-danubienne et reprenant sur l'empire le terrain perdu, les anciens Suèves, Hermundures, Quades, Semnons, Marcomans, forment une vaste ligue qui comprend tous les braves, tous les hommes (*All-man*), les Alamans.

Tels sont les noms que la Germanie doit porter avec la guerre au milieu des provinces de l'empire : les Francs donneront leur nom à la Gaule, tout en le laissant encore à une partie de la Germanie ; les Saxons et les Angles formeront le fond de la population de la Grande-Bretagne, qui deviendra l'Angleterre ; les Burgondes dénommeront aussi la vallée de la Saône ; les Longobards, le beau bassin du Pô : les Vandales, celui du Guadalquivir ; les Alamans remplaceront pour nous les Germains ; enfin les Goths, les plus vagabonds de ces conquérants, partis du fond de la Scandinavie ou Gothie, pour visiter toute l'Europe, donneront, sans rien faire pour les arts, à cette barbare époque le nom de gothique !

On a déjà vu les traits principaux communs aux barbares. Chaque peuplade en avait de particuliers qui nous sont fort bien connus, à la veille de la grande invasion. « Les Goths, dit Salvien, un prêtre

chrétien du temps, sont fourbes, mais chastes; les Francs, menteurs, mais hospitaliers; les Saxons, cruels, mais ennemis des voluptés; les Alamans impudiques, mais sincères. »

Les Goths étaient une race remarquable par son teint blanc, sa haute taille et surtout par sa singulière aptitude à adopter la civilisation dont elle était devenue voisine. Encore presque nomades, ils vivaient souvent sur leurs chariots roulants à l'état de bande errante. Frères des Germains, ils avaient moins qu'eux l'amour de l'indépendance nationale et le goût de la liberté individuelle. Un instinct monarchique tout particulier à cette race lui fera accepter facilement la domination de grands chefs qui commanderont en maîtres absolus à toute la nation : Hermanaric, Alaric ou Théodoric.

Les Burgondes avaient un chef politique ou *Hendinos*, qu'ils déposaient en cas de disette ou de revers; mais leur grand prêtre ou *Sinist* ne répondait ni de ses propres fautes, ni des malheurs publics. Géants hauts de sept pieds, à la chevelure blonde, graissée de beurre rance, exhalant l'odeur d'ail et d'oignon, ils étaient gens de métiers, ouvriers en charpente ou en menuiserie. Ils gagnaient leur vie à ce travail dans les intervalles de paix, et étaient ainsi étrangers à ce double orgueil du guerrier et du propriétaire oisif, qui nourrissait l'insolence des autres conquérants barbares. En nettoyant leurs armes ou en soignant leur longue chevelure, ils chantaient à tue-tête leurs chansons nationales, et avec une bonne humeur naïve demandaient

plus tard aux Romains comment ils trouvaient cela.

Les Francs, aux yeux mêlés de vert et de blanc, à la prunelle couleur d'eau, relevaient et rattachaient sur le sommet du front leurs cheveux d'un blond roux qu'ils faisaient descendre sur le front, laissant la nuque dégarnie. Leur visage était entièrement rasé, à l'exception de deux longues moustaches qui leur tombaient de chaque côté de la bouche, et qu'ils peignaient soigneusement. Ils portaient des habits de toile, courts et serrés au corps, qui dessinaient leurs formes hautes et sveltes, et un large baudrier, auquel pendait l'épée. Ils imprimaient à leurs boucliers sonores un rapide mouvement circulaire et se servaient surtout d'une hache à un ou deux tranchants, dont le fer était épais et acéré et le manche très-court. Ils commençaient le combat en lançant de loin cette hache, soit au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi. Rarement ils manquaient d'atteindre l'endroit précis où ils voulaient frapper. Telle était leur agilité, qu'ils semblaient dans leur élan devancer en rapidité le trait qu'ils avaient lancé, et atteindre avant lui leur ennemi. Sidoine Apollinaire qui les connaît et les dépeint si bien fait d'eux ce bel éloge : « La mort seule les abat, non la crainte ; ils demeurent invincibles et, quand ils ont perdu la vie, leur courage semble encore survivre. »

Mors obruit illos
Non timor; invicti perstant; animoque supersunt
Jam prope post animam.

Il les déclare, il est vrai, d'une ignorance stupide

et féroce, d'une nature semblable à celle des bêtes, c'est-à-dire simple, brute, impétueuse. C'est là un trait commun à toute la Barbarie.

Les Gaulois, au milieu desquels les Francs vont faire irruption, domptés depuis longtemps, ne sont plus comptés dans la Barbarie. Un portrait d'Ammien Marcellin nous montre cependant que l'originalité du caractère subsistait encore au moins dans le nord de la Gaule et que la civilisation romaine n'avait pas réussi à s'implanter partout, là même où elle semblait le plus incontestée. « Les Gaulois, nous dit-il, sont presque tout blancs et de haute taille ; ils ont les cheveux blonds, le regard fier, mais ils aiment les querelles, le vin et toutes les boissons fermentées ; ils sont démesurément vains et ont la voix effrayante et menaçante, lors même qu'ils ne sont pas en colère. A tout âge ils sont propres à la guerre ; le vieillard y va avec autant de courage que le jeune homme ; endurcis par le froid et le travail, ils méprisent tous les dangers ; aucun d'eux ne s'est jamais coupé le pouce comme en Italie, pour se soustraire aux fatigues de Mars. Plusieurs étrangers réunis ne peuvent pas soutenir l'effort d'un seul d'entre eux, s'il appelle à son aide sa femme plus forte encore que lui, aux yeux bleus, hagards ; la femme gauloise est terrible, quand, enflant son gosier, grinçant des dents, élevant et abaissant ses bras puissants et aussi blancs que la neige, elle joue des pieds et des poings pour en donner des coups aussi vigoureux que s'ils partaient d'une catapulte [1]. » Mêlez le Franc et le

1. Amm. Marc. XV. 12.

Gaulois, et vous retrouverez plus tard le Français avec des traits, il est vrai, adoucis.

Les Saxons, brigands du nord, terribles sur les chevaux qu'ils trouvent au milieu de leurs marais, et sur les frêles barques qu'ils savent équiper sur les côtes, sont les plus féroces des ennemis, une fois qu'ils ont poussé leur terrible cri de guerre : « Prenez vos couteaux (*nehmet euren sax*) ! » Le Saxon attaque à l'improviste, échappe quand on croit le surprendre, méprise ceux qui l'attendent, terrasse ceux qui ne l'attendent pas; s'il poursuit, il vous atteint; s'il fuit, il vous devance. Ce sont les fils de la mer; familiers avec les flots, ils en connaissent tous les dangers; ils se jouent des tempêtes, et joyeux au sein des vagues, au milieu des écueils, ils choisissent les temps d'orage pour descendre sur les côtes; car alors on ne les attend pas, et ils ne rencontrent aucune défense. Malheur à ceux qui tombent vivants entre leurs mains ! Avant de détacher l'ancre du rivage ennemi et de mettre à la voile pour leur patrie, ils font périr au milieu des supplices la dixième partie de leurs captifs. C'est une race fière et égoïste qu'on retrouvera dans l'Angleterre.

Ceux qui doivent, avec les Saxons qui n'émigrèrent pas, former le fond de l'Allemagne moderne, les Alamans, étaient à l'époque dont nous nous occupons ceux qui rappelaient le mieux les Germains décrits par Tacite. Mêmes mœurs douces, pures et gaies, barbares avec une certaine bonhomie; mêmes goûts d'indépendance et de liberté, même ardeur au combat, sans dédaigner la paix. Caracalla eut à les repous-

ser le premier des champs décumates (214); criblés par les habiles archers Osrhoéniens, ils arrachaient les flèches avec leurs dents, tandis qu'ils frappaient encore l'ennemi de leurs mains; leurs femmes se tuèrent avec les enfants pour ne pas tomber aux mains des marchands d'esclaves. Ils ont la passion de la famille. Vous retrouvez dans les Saxons et les Alamans d'Ammien Marcellin, les traits qui distinguent encore l'Allemand du nord de celui du sud.

Ce sont là les ennemis les plus terribles, les futurs destructeurs et les successeurs des Romains. Mais ils eurent des auxiliaires en Afrique et en Asie. On peut en achever la terrible revue. L'Empire les a vus aussi, quoiqu'ils ne s'y soient point établis. Ce sont à travers les gorges et au pied de l'Atlas, les Berbères, les Maures, au teint de cuivre ou d'ébène, et, des cataractes du Nil aux frontières de l'Afrique, les Sarrasins. Les uns et les autres, à demi nus, couverts jusqu'à la ceinture de petites casaques de couleur, sur de légers chevaux et d'agiles dromadaires, portent de tous côtés leur activité guerrière et pillarde. Aucun d'eux ne met la main à la charrue, ni ne cultive un arbre; mais, errant dans des espaces immenses, sans maisons, sans demeures fixes, sans lois, leur vie ressemble à une longue fuite. Leurs unions sont temporaires; la femme offre à son mari une sorte de dot, une lance et une tente, et s'éloigne de lui au jour marqué. Leur vie se passe tellement à courir qu'une femme se marie dans un endroit, accouche dans un autre, et élève ses enfants loin de là encore. Ils ignorent presque entière-

ment l'usage du pain et du vin et se nourrissent tous de venaison, d'oiseaux, d'herbes et de quantité de lait[1].

Les Perses ou Parthes, irréconciliables ennemis de l'empire d'Orient, constamment occupés à faire brèche à ses frontières, ont plus appris des Romains en fait de discipline et de tactique militaire, et se sont rendus redoutables, même en bataille rangée. Toute leur force était dans leur cavalerie, composée de l'élite de leur noblesse qui abandonnait le service de l'infanterie à la valetaille qui la suivait. Presque tous maigres, ils avaient le teint basané ou olivâtre, le regard farouche, les sourcils joints et arqués, une barbe longue et qui ne manquait pas de grâce, mais une chevelure trop abondante et hérissée. Vêtus d'habillements bariolés, ils portaient toujours l'épée au côté, ce qui s'accordait assez mal avec la nonchalance de leur démarche et le laisser aller de leurs membres. Redoutables guerriers d'ailleurs, quoiqu'ils aient plus d'astuce que de vaillance, ils sont grands parleurs et fanfarons; fiers et cruels, ils ont toujours la menace à la bouche[2].

Attaquée avec ce redoublement de fureur, Rome ne put résister à la Barbarie, qu'en se servant des Barbares mêmes; et elle ne prolongea la lutte qu'en les tournant contre eux-mêmes. Tous les jours plus pauvre en soldats, elle prend pour alliés, cantonne sur ses frontières ou enrôle dans ses légions les plus rapprochés de ces Barbares; elle se défend avec

1. Amm. Marc. XIV. 13. — 2. Amm. Marc. XXIII. 6.

eux. Pendant un siècle et demi on assiste, sur le Rhin et sur le Danube, moins à la lutte des Romains contre les Barbares qu'à celle de la Germanie restée barbare contre la Barbarie romaine, jusqu'au jour où alliés et ennemis de l'Empire se donnent enfin la main pour le détruire.

La Barbarie ainsi rajeunie essaya une première fois, au troisième siècle, de rompre ses digues. L'empereur Décius périt en combattant les Goths (251). Quand l'Empire, frappé encore d'un autre côté, vit son chef Valérien prisonnier des Perses, le fatal moment parut arrivé. Une bande de Francs traverse la Gaule, l'Espagne, comme un torrent, et, après douze années de ravages, se perd dans la Méditerranée. Des Goths, arrivés sur les bords du Pont-Euxin, saisissent des navires à l'ancre et se répandent dans toute l'Asie Mineure. Trois cent mille Barbares de toute race franchissent les Alpes et se donnent la main dans la vallée du Pô. C'était comme une avant-garde et une reconnaissance de la grande invasion. L'Empire résiste encore; mais, dans ce premier assaut, la Dacie reste aux Goths, la Batavie aux Francs, les champs décumates et bientôt la Vindélicie aux Alamans. D'un coup la Barbarie reprit ce qu'elle avait perdu en deux siècles.

Les empereurs Aurélien et Probus furent les premiers qui pratiquèrent en grand la méthode de défendre l'Empire avec les Germains, comme on élève les talus d'un rempart avec la terre du fossé qu'on creuse devant l'ennemi. Aurélien avait dans son armée de grands corps de mercenaires commandés

par quatre Barbares. Probus dispersa les Germains par petits corps de cinquante ou soixante hommes dans les légions, adoptant ce principe qu'on devait sentir les Barbares, mais non pas les voir dans les armées romaines; mais il établit ostensiblement cent mille Bastarnes en deçà du bas Danube, des Gépides en deçà du Rhin, des Vandales et des Burgondes en Grande-Bretagne, des Francs même sur le Pont-Euxin. Ces derniers, il est vrai, ne se tinrent pas à ce poste, et, sur des vaisseaux enlevés en Asie Mineure, ils revinrent à travers la Méditerranée et l'Océan dans leur patrie, aux bords amis du Rhin germain.

Dioclétien et Constantin, qui tentèrent de restaurer l'Empire, n'eurent point d'autre politique; mais, malgré la Barbarie enrôlée, la Barbarie indépendante avance sans cesse dans l'Empire. « Sous Constance, dit Zosime, toutes les terres de l'Empire sont inondées par les Barbares; quarante villes non loin du Rhin sont enlevées par les Francs, les Alamans, les Saxons, dépouillées de leurs richesses et privées de leurs habitants; la Pannonie, la Mœsie supérieure sont ravagées par les Quades et par les Sarmates, et l'Orient incessamment pillé par les Perses[1]. »

L'empereur Julien jette encore quelque gloire sur les armes romaines, déjà presque impuissantes contre les Barbares. L'an 354, Khnodomar, avec cinq rois ou chefs, passe le Rhin à la tête de l'élite de la nation alamanique, vers la ville d'*Argentoratum*

1. Zos. III. 1.

(Strasbourg), et vient défier Julien campé au pied des Vosges. Décidés a tout risquer, les Barbares avaient forcé les cinq rois à renvoyer leurs chevaux pour qu'ils n'eussent point cette ressource en cas de défaite. L'impétuosité du premier élan des Barbares faillit d'abord entamer la tortue de boucliers que les Romains formaient sur leur front et sur leurs flancs. Le courage de Julien et l'arrivée de deux corps de réserve rétablirent le combat et mirent les Barbares en fuite. Khnodomar fut pris dans un marais, et les deux cents compagnons qui s'étaient voués à la défense de sa personne se rendirent. Poursuivis au delà du Rhin, les cinq rois s'obligèrent à fournir du bois, du fer et des voitures pour réparer les villes romaines qu'ils avaient ruinées. Malgré les progrès rapides des Barbares, Rome cependant avait toujours pour elle la supériorité de la politique et l'unité du commandement. Il fallait pour en finir que les Barbares fussent réunis sous un seul drapeau ou poussés par une même commotion sur les frontières romaines.

Un roi de la race gothique, Hermanaric, quatrième descendant d'Ostrogotha, sixième descendant d'Amala, fondateur de la dynastie royale des Ostrogoths, parut un instant, à la fin du ive siècle, sur le point de dominer toute la Barbarie transdanubienne. Roi des Ostrogoths qui, aux confins orientaux de l'Europe, s'étaient aguerris dans des luttes sans fin et sans quartier contre les peuples les plus barbares de la Sarmatie et de la Scythie, Hermanaric tombe de tout le poids de cette puissance, à

l'ouest sur les Visigoths et les autres peuples de même race, Gépides et Vandales, à l'est, au delà du Don, sur les peuples de race slave ou mongole, comme les Roxolans, et les soumet à une sorte de vasselage. Presque centenaire, le vieux roi fait un traité avec l'empereur romain d'Orient, Valens. Par ses guerres et sa grande puissance, il mérite des Grecs, peu flatteurs pour les Barbares, le nom d'Alexandre des Goths. Grâce à la position intermédiaire qu'elle occupait entre l'extrême barbarie et l'extrême civilisation, et par les prises qu'elle avait sur la Germanie et sur l'Empire romain, la domination fondée par Hermanaric semblait appelée à un grand avenir.

Il n'en fut pas ainsi. Un chef des Roxolans, au delà du Don, vassal mécontent d'Hermanaric, avait fui chez des Barbares qui, sous le nom de Huns, erraient alors par delà le Volga. La colère du roi ostrogoth, qui ne put atteindre le coupable, retomba sur la femme de celui-ci ; elle fut liée à quatre chevaux indomptés et mise en pièces. Les frères de la malheureuse jurèrent de la venger, tendirent un piége au vieux roi et lui firent deux blessures qui, à son âge, se fermèrent difficilement et paralysèrent une activité que la vieillesse n'avait pas encore refroidie. Ce fut probablement ce chef des Roxolans, échappé à la colère d'Hermanaric, qui, pour se soustraire à cette domination semi-barbare, introduisit en Europe la véritable Barbarie, seule capable peut-être de déterminer la chute de l'Empire romain.

En l'année 374, si l'on en croit la tradition, une

biche introduisit par un gué des *Palus Méotides* une innombrable horde de Barbares, inconnus encore à l'Europe. Les Germains étaient civilisés en comparaison des nouveaux venus. Ces Huns, vêtus de toile ou de peaux de rats, la tête couverte de petits bonnets rabattus et les jambes de peaux de bouc, sillonnaient profondément leurs joues avec le fer; leur corps trapu, leur tête démesurément grosse, aplatie, leurs yeux petits et perçants, leurs joues sans barbe avec des pommettes saillantes, leur donnaient l'apparence monstrueuse des figures sculptées en saillie sur la corniche des ponts romains[1]. Montés sur de robustes et agiles chevaux qu'ils ne quittaient presque jamais, ni pour délibérer ni pour acheter, vendre, manger, boire ou même dormir, ils semblaient ne faire qu'un avec eux. Leurs nombreux troupeaux, leurs chariots, chargés de leurs femmes et de leurs enfants, montraient assez que c'était un peuple nomade; des racines de plantes sauvages, du lait de jument, et de la viande qu'ils mortifiaient entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux, formaient leur nourriture. Point de rois chez eux; ils se faisaient tumultuairement conduire au combat par des chefs de guerre. Attaqués, ils se partageaient par bandes et fondaient sur l'ennemi en poussant des cris effroyables. Ils chargeaient ou fuiaient avec la promptitude de l'éclair; sûrs de leurs coups, ils semaient en courant le trépas, et savaient de plus, au moment où leur adversaire, cavalier ou piéton,

1. Amm. Marc. XXXI. 2.

suivait des yeux l'évolution de leur épée, l'enlacer dans une courroie qui paralysait tous ses mouvements. Leurs traits étaient armés, en guise de fer, d'un os pointu qu'ils y adaptaient avec une merveilleuse adresse. Ils ne reconnaissaient pour dieu qu'une épée enfoncée en terre et dont la pointe dépassait le sol. En somme, ils ne croyaient à rien, n'adoraient rien et n'avaient de culte que pour l'or.

Le chef de la tribu dominante des Huns ou *Khoumi*, Balamir, chassant devant lui tout ce qu'il rencontrait, entre autres les Alains du Caucase, peuple nomade comme l'étaient les Huns, mais plus beaux, de haute taille, plus civilisés dans leur manière de s'habiller et de se nourrir, conduisait ce terrible ban de la race mongole ou *Khalmouke*, qui venait demander aussi sa part de l'Europe. Devant ces nouveaux-venus se trouvait la nombreuse et vaillante nation des Goths, l'empire d'Hermanaric, qui servait comme de boulevard à la race germaine et à l'Europe, et qui dominait dans les bassins de la Vistule et du Dniester, de la mer Baltique à la mer Noire. Malgré ses anciennes blessures, malgré la terreur des siens, qui disaient les Huns nés sur le fumier des embrassements des sorcières avec les esprits infernaux, le vieil Hermanaric essaya d'arrêter ce tourbillon de nations. Repoussé, il revint à la charge et fut encore battu ; ses plaies se rouvrirent, et, ne pouvant plus supporter ni la souffrance ni la honte, il se perça de son épée.

Le bouleversement de toute la Germanie fut le contre-coup de cette première victoire des Barbares.

Devant ces farouches vainqueurs, la nation des Ostrogoths s'enfuit dans les monts Carpathes; les Visigoths, leurs frères, avaient voulu attendre d'abord derrière le Pruth ces terribles ennemis. Tournés, ils désespérèrent à leur tour. Une partie, sous un chef du nom d'Athanaric, alla rejoindre les Ostrogoths; l'autre, plus nombreuse, se présenta sur le Danube et demanda des terres à l'empereur d'Orient, Valens, qui leur fit passer le fleuve et les établit dans la province de Mœsie, pour mieux les opposer aux Huns. Mais cette politique commence à ne plus réussir à l'Empire. Alavive et Fritigern, les deux chefs, las des extorsions et de la famine à laquelle les condamnent les gouverneurs romains, abandonnent leur campement, marchent contre Valens, le rencontrent près d'Andrinople, le battent et le brûlent vif dans une chaumière (378).

Les Huns voient le terrain déblayé devant eux; ils s'avancent alors dans la Germanie, et, culbutant peu à peu les peuplades les unes sur les autres, ils les précipitent sur les frontières. C'est le signal de l'irruption de la Barbarie même dans les provinces de l'Empire. L'empereur Théodose conjure encore le danger, contient les Visigoths, établit des Francs à demeure fixe comme défenseurs, en deçà du Rhin, des Alamans, en deçà du Danube, sur les Alpes. Mais après lui c'en est fait. L'Empire devait voir enfin dans ses campagnes, dans les murs de ses villes, non plus en auxiliaires, mais en ennemis, tous les bataillons, toutes les bandes de cette étrange armée de la Barbarie qu'il avait contenue cinq siècles.

Que serait devenue la civilisation si le Christianisme n'avait déjà eu assez de puissance pour établir et consolider l'Église qui se trouva là, amortit le choc et sauva de la ruine ce qui ne devait pas périr? Ces Barbares appartenaient à des races jeunes, neuves, il est vrai, mais combien rudes, ignorantes et féroces! La barbarie est-elle si loin qu'on le croit de la corruption? On veut voir, avec quelque complaisance, des rudiments d'institutions libres dans l'esprit d'indépendance naturel au Barbare, et une vertu singulière dans le dévouement fidèle du guerrier au chef qui lui donne sa nourriture quotidienne et sa part de butin; n'y a-t-il pas aussi dans la farouche insociabilité que trahit l'absence de lois et la rudesse des coutumes, un grand fond d'anarchie, et, dans la soumission encore volontaire des plus faibles aux plus forts, tout un avenir d'abominable tyrannie, les deux plaies du moyen âge? Et le sentiment du patriotisme, et l'esprit de discipline ne valaient-ils pas mieux que cet aveugle dévouement dont on eut tant de peine à faire le sentiment de l'honneur? La religion chrétienne elle-même, pour avoir quelque prise sur ces esprits grossiers, superstitieux et ces caractères emportés, ne dut-elle pas perdre beaucoup de son élévation, de sa pureté, de sa simplicité primitives? Quoi qu'il en ait été, nous connaissons ce que les Barbares Germains apportaient dans l'Empire à la civilisation moderne.

CHAPITRE III.

LE CHRISTIANISME ET L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

Entre les Romains et les Barbares, et déjà comme au-dessus d'eux, il y avait au IVᵉ siècle l'Église chrétienne destinée à les unir et à les confondre au milieu des maux de l'invasion, des ruines de l'Empire, et à commencer ainsi la société moderne. La religion qui eut la gloire et la puissance d'accomplir cette œuvre datait déjà de loin.

La civilisation ancienne, après avoir passé, en religion, du panthéisme au polythéisme, et, en politique, des monarchies absolues aux républiques tumultueuses, avait abouti à un immense empire dont le maître, réunissant le commandement sur les personnes à l'autorité sur les consciences, se faisait adorer comme un dieu et représentait sur la terre l'omnipotence universelle. La République romaine, l'État le plus puissant de l'antiquité, avait fini par se personnifier dans ses Césars qui, pour atteindre à l'apothéose, prenaient de leur vivant le titre de *Divin* et les dénominations d'*Éternité* et de *Majesté*. L'humanité, courbée devant une sorte de dieu visible, d'homme-dieu, était arrivée à cet état de ser-

vilité et de superstition, quand un culte nouveau qui remontait presque aux origines du monde, et s'était développé dans un coin obscur de l'Empire, vint mettre fin à la civilisation antique, séparer ce qui est du domaine de la conscience de ce qui appartient au domaine des intérêts, et, au nom d'un Dieu-homme, rajeunir et reconstituer à la fois la religion et la politique, dans les conditions d'où devait sortir la civilisation moderne. Le Christianisme, préparé au fond de la petite province de Palestine par le Judaïsme, a opéré cette grande révolution sociale; il importe à notre sujet d'en étudier précisément, sinon l'origine, au moins les progrès et le triomphe.

LE CHRISTIANISME.

Seconde vie du royaume d'Israël. — Les prophéties. — Fermentation religieuse de la Judée. — Vie, doctrine et mort de Jésus.

Cyrus, le roi des Perses, cinq cent trente-six ans avant Jésus, en rendant aux Juifs, captifs à Babylone, la liberté que les rois assyriens leur avaient ravie, et en leur permettant de relever les ruines de Sion et de rebâtir le temple de Jéhovah, avait ouvert une période nouvelle de l'histoire israélite en Palestine.

Ce n'est pas seulement un nouveau royaume qui renaît alors; c'est une vie nouvelle qui recommence pour les Juifs. Exaltés par la douleur et par l'espérance, aux bords des fleuves de Babylone où ils pleuraient Jérusalem détruite, les prophètes captifs avaient eu déjà des visions extatiques et des rêves

ardents : « Lève-toi, resplendis, Jérusalem! » s'écrie le prophète inconnu qui annonçait les temps nouveaux; « Cieux, répandez votre rosée et que les nues versent la justice! » Les Juifs cependant, au moment où ils rebâtissent le temple avec les matériaux que leur fournissent Tyr et Sidon, sur les ordres de Cyrus, ne savent point démêler leur destinée. Elle est brillante, ils en croient le prophète : « Lève, dit-il, tes yeux à l'entour, Jérusalem, et regarde ces foules qui viennent et se rassemblent; des fils te sont amenés des contrées lointaines, des filles se pressent sur ton sein; ceux-ci viennent de Saba, portant l'or et l'argent, et annonçant les louanges de Jéhovah. Quels sont ces autres qui volent comme des nuées, comme des colombes vers leur abri? Les îles de la mer sont dans l'attente; les vaisseaux de Tartesse sont prêts pour t'amener des fils. Des étrangers s'offriront pour bâtir tes murailles; les rois se feront tes serviteurs. Tes portes seront ouvertes nuit et jour, afin de laisser entrer l'élite des nations, et les rois amenés pour te rendre hommage. Les fils de ceux qui t'ont humiliée viendront courbés vers toi; ceux qui te méprisaient baiseront les traces de tes pieds et t'appelleront cité de Dieu. Sainte Sion d'Israël, tu suceras le lait des nations, tu t'allaiteras à la mamelle des rois. On n'entendra plus parler d'iniquités sur la terre, ni de désastres dans tes frontières; la paix régnera sur tes murs, la gloire siégera à tes portes. »

Mais quelle est cette domination nouvelle, et quel est ce maître attendu? C'est encore ce qui divise les

exilés de retour dans la patrie, au moment où Esdras et Néhémie, docteurs de la loi, essayent, après le temple, de relever l'édifice moral du Judaïsme, recueillent et coordonnent les anciennes traditions écrites ou transmises par la mémoire, qui devaient former le Livre sacré du peuple restauré. Les uns, continuant à être fidèles au sens matériel, attendent la venue d'un roi modèle, un nouveau David, mais plus grand et plus puissant que l'autre, qui soumettra toutes les nations et fera régner Israël sur la terre entière. Les autres espèrent en une loi nouvelle, en un royaume spirituel où régnerait par la douceur et le sacrifice un maître tout nouveau.

Combien il est différent du premier! Écoutez : « Il s'élevait comme un faible arbuste, comme un rejeton qui monte d'un sol aride. Accablé d'opprobres, délaissé des hommes, tous détournaient de lui la face. Couvert d'ignominie, il comptait pour un néant. C'est qu'il s'est chargé de nos souffrances, c'est qu'il a pris pour lui nos douleurs. Vous l'eussiez tenu pour un homme frappé de Dieu, touché de sa main. Ce sont nos crimes qui l'ont couvert de blessures; nos iniquités qui l'ont broyé; le châtiment qui nous a valu le pardon a pesé sur lui, et ses meurtrissures ont été notre guérison. Nous étions comme un troupeau errant, chacun s'était égaré et Jéhovah a déchargé sur lui l'iniquité de tous. Écrasé, humilié, il n'a pas ouvert la bouche; il s'est laissé mener comme un agneau à l'immolation; comme une brebis silencieuse devant celui qui la tond, il n'a pas ouvert la bouche. Son tombeau

passe pour celui d'un méchant, sa mort pour celle d'un impie. Mais du moment qu'il aura offert sa vie, il verra naître une postérité nombreuse et les intérêts de Jéhovah prospéreront dans sa main. »

Et déjà un nouvel esprit de mansuétude, un sentiment délicat de charité pour le faible, l'amour du pauvre, de l'opprimé, du petit, prennent place dans la loi refondue par un esprit supérieur : « Quand vous bâtirez une maison, vous ferez un petit mur autour des toits, afin que personne n'en puisse tomber et mourir, » dit le *Deutéronome*... « Si, passant par un chemin, vous trouvez sur un arbre ou à terre le nid d'un oiseau et une mère couvant ses œufs ou réchauffant ses petits, vous prendrez les petits, mais vous ne retiendrez point la mère, afin que vous-mêmes soyez heureux et contents. » Les derniers prophètes même laissent entrevoir au delà de cette vie des perspectives qu'on n'aperçoit point dans la loi primitive. Et alors cet homme, tout à l'heure frappé de Dieu, délaissé des hommes, chargé des iniquités du monde, il apparaît tout à coup sur la nue comme un fils de l'homme, un être surnaturel, au milieu de gloires et de terreurs, de triomphes et d'angoisses, sous un ciel nouveau et au-dessus d'une terre nouvelle, comme un juge à la fois terrible et indulgent, pour séparer les bons des méchants, présider à une sorte d'âge d'or, et ouvrir le règne, le royaume de Dieu !

Cette seconde vie d'Israël est en effet toute religieuse. Israël existe encore comme religion, mais non plus comme nation. Les Juifs passent de l'em-

pire perse, qui tombe avec le dernier Darius, à l'empire macédonien, que le Grec Alexandre élève. Parmi les successeurs d'Alexandre, les princes Séleucides de l'Euphrate et les Lagides d'Égypte se disputent la Judée, sans qu'elle s'inquiète de savoir quel est son maître. Que l'un d'eux cependant, Antiochus Épiphane, essaye de profaner le temple, d'y élever l'autel de Jupiter Olympien et de promener les bacchanales dans les rues de Sion, le patriotisme religieux trouve, mais seulement alors, ses héros. Judas Macchabée combat plus pour l'indépendance de sa foi que pour la liberté de son pays. « Voilà nos ennemis défaits, dit-il, allons maintenant relever et purifier le saint temple! » Après avoir conquis eux aussi la Judée, les Romains, qui connaissaient si bien le caractère des peuples vaincus et les conditions qui convenaient à leur servitude, laissent les Juifs restaurer quelque temps même la dignité royale avec celle du grand prêtre, de sorte que ceux-ci ont encore des rois au moment où ils approchent de leur dernière ruine. L'un d'eux, Hérode le Grand, rebâtit Jérusalem et fonde quelques villes de la Judée sur un plan grandiose, mais sans toucher vivement son peuple. Le partage même du royaume, après la mort de celui-ci, en trois tétrarchies et la suppression même de celle de la Judée, c'est-à-dire la perte de toute indépendance sous des gouverneurs romains, le laissent indifférent.

Israël s'attache à de bien autres problèmes. Pénétré par l'esprit persan, égyptien, grec, l'esprit juif se renouvelle; il fermente comme le moût dans la

cuve. Les sectes naissent des sectes, cherchant ce je ne sais quoi de nouveau, d'inconnu, dont chacun est avide. Aux sadducéens, qui se rattachent aux plus anciennes et étroites lois du mosaïsme, qui rejettent toute autre récompense que celles de cette vie, mais se condamnent ainsi à une sorte d'épicurisme incrédule, succèdent les pharisiens. Ceux-ci ajoutent aux doctrines du *Pentateuque* celles qui se dégagent de la tradition suivante et des prophéties sur la liberté humaine et l'immortalité de l'âme. Ils empruntent peut-être aux Perses le dogme de la résurrection des corps qui doit précéder le grand jugement. Mais les uns et les autres s'attachent encore à la lettre, aux cérémonies, aux pratiques, et s'y matérialisent trop souvent. Il en est, les « zélotes » ou « sicaires », qui poussent le fanatisme de la loi jusqu'à tuer ceux qui la violent devant eux. Plus doux et plus novateurs, les esséniens vivent en commun, se livrent à la méditation, à la prière, aux ablutions; ils vivent d'abstinence, dans le célibat, rejettent l'étude pour l'inspiration du cœur, et, dans leur amour désintéressé de Dieu et dans leur foi en la Providence, s'en remettent de leur vie et de leur mort à sa volonté. Telles sont les sectes; mais il y a presque autant d'individus qui, cachés dans les petites vallées de la Palestine, portent en eux comme une religion. On est dans l'attente du Messie; le docteur Hillel voudrait lui frayer la voie par la science; l'ardent Judas le Gaulonite fait appel à l'épée et excite un mouvement qui est étouffé. Là n'est pas encore l'avenir.

La quinzième année du règne de Tibère, vers l'an 28 de notre ère, au désert de Judée qui avoisine la mer Morte, vivait, vêtu de peaux, un ascète nommé Jean. On le tenait pour un prophète, presque pour Élie ressuscité. Il prêchait la pénitence et l'approche du royaume de Dieu, il baptisait dans les eaux du Jourdain ses disciples, qui étaient surtout des pauvres et des ascètes; il leur disait : « Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en a pas; que celui qui a de quoi manger partage avec celui qui a faim. » Un jour, il fut saisi et jeté en prison à Machero, par ordre d'Antipas, tétrarque de la Pérée, pour avoir prêché contre Hérodiade, une petite-fille d'Hérode le Grand, que le tétrarque avait épousée, quoiqu'elle fût sa cousine, contre les prescriptions de la loi. La fille d'Hérodiade, Salomé, après avoir exécuté devant Antipas une danse de caractère, obtint de celui-ci pour récompense, à l'instigation de sa mère, que la tête de cet âpre ennemi du vice puissant lui fût apportée; et le décollé d'Hérodiade fut le premier martyr d'une foi nouvelle.

On raconta plus tard que Jésus, né à Nazareth, de Joseph et de Marie, en Galilée, étant venu jeune encore recevoir le baptême des mains de Jean, celui-ci avait dit en le voyant : « Ce n'est pas moi qui suis le Messie, voilà celui qui apportera la grâce et la vérité. » Né de pauvres gens, dans un pays pauvre mais riant, nourri de la lecture des prophètes et des psaumes, il accomplissait chaque année en bon et simple Galiléen, dans une compagnie simple comme lui, le pèlerinage de Jérusalem; mis ainsi, dans un

temps où toutes les têtes travaillaient, où tous les cœurs battaient pour la religion, en contact avec les dispositions du peuple tout entier, ce fils de Joseph et de Marie se prit bientôt autour de lui à prêcher le royaume de Dieu, c'est-à-dire le règne de la justice, qui était la grande attente de tout Israël. Il tenait sa mission, disait-il, de Dieu, le Père des hommes; et c'était bien l'enseignement du fils de Dieu qu'il répandait au milieu de ses frères : une doctrine de fraternité et d'amour, dont l'humilité, le pardon, la charité, la sincérité, l'abnégation, étaient les vertus principales. Si l'on en veut avoir comme le suc et la moelle, il faut relire le sermon sur la montagne.

« Il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Moi, je vous dis : Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau; donnez à qui vous demande, et ne refusez pas à qui veut vous emprunter.

« Il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. » Et moi je vous dis : « Aimez vos ennemis; faites du bien à qui vous hait, priez pour qui vous persécute. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite en avez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? Soyez parfaits comme votre Père est parfait. »

« Lorsque vous priez, ne ressemblez pas aux hypocrites qui se tiennent debout dans les synagogues



et aux coins des rues pour être vus des hommes. Ces gens-là, je vous le dis en vérité, ont reçu leur récompense. Mais entrez dans votre chambre, fermez la porte, et priez votre Père qui est dans le secret, et votre Père vous exaucera. Et aussi quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite, afin que l'aumône reste dans le secret; alors votre Père qui est dans le secret vous le rendra.

« Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les mangent, où les voleurs les déterrent et les emportent. Mais faites-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni ver qui les rongent, ni voleurs qui les dérobent. Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. Nul ne peut servir deux maîtres; car, ou il aimera l'un et haïra l'autre, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.

« Aussi je vous dis : Ne vous inquiétez pas de trouver la nourriture et les vêtements. Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et n'amassent rien dans les greniers; mais votre Père céleste les nourrit; or n'êtes-vous pas plus que les oiseaux du ciel?

« Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et la justice, et toutes ces choses vous seront données en surcroît. C'est pourquoi soyez sans inquiétude pour le lendemain, car le lendemain aura soin de lui-même; à chaque jour suffit sa peine.....

« Quiconque entend les paroles que je dis et les pratique, sera comme l'homme sage qui a bâti sa

maison sur le roc. La pluie qui tombe, les fleuves qui débordent, les vents qui mugissent, assaillent cette demeure ; mais elle ne s'écroule point, parce que c'est le rocher qui la porte.... »

Si cette morale sublime, fruit de l'élaboration des derniers temps, n'appartenait pas à Jésus seul, elle prenait dans sa bouche un accent divin, une onction fraternelle qui la faisait pénétrer jusqu'au cœur. Morale nouvelle et culte nouveau ! car Jésus, peu satisfait des froides cérémonies qu'il a vues à Jérusalem, met tout dans l'édification intérieure ; il se contente avec ceux qui le suivent, de méditer, de prier, d'enseigner, sur les montagnes, au bord des routes et dans les lieux solitaires, où Dieu est toujours et partout présent. Cet enseignement familier, un incident le fait naître ; un récit qui cache une idée morale, une parabole, le fixent dans l'esprit ; une aventure extraordinaire, miraculeuse dans ces temps simples, une guérison, une pauvre possédée calmée, délivrée, une pêche abondante, le consacrent. La petite vallée du lac de Tibériade, où se trouvaient quatre ou cinq bourgades et quelques villages, en était l'étroit théâtre. Loin de Jérusalem et des docteurs, sans les cérémonies du temple, qui ne sont plus qu'une lettre morte, on apprend là élever son cœur au-dessus de la loi et au-dessus du culte établi. Jésus interdit le divorce, le serment, blâme le talion, condamne l'usure, prêche un pardon universel. « Si, en apportant ton offrande, à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose

contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va premièrement te réconcilier avec ton frère; après cela, viens et fais ton offrande. » L'union des cœurs, la pratique de la fraternité entre les hommes, voilà le vrai culte à adresser à « Notre Père qui est au ciel » et le signe « que son règne arrive ».

De ces entretiens familiers d'une belle âme avec ses amis, ses compagnons, Jésus passe à une sorte de rôle public, de prédication, quand, le samedi, comme le premier venu en avait le droit, il monte dans la chaire de la synagogue pour y faire la lecture du Livre et le commentaire. Rien de plus suave et de plus pénétrant, de plus élevé, de cette vraie sublimité du cœur qui touche et qui ravit; et, en même temps, rien de plus accessible à tous, surtout aux simples; l'image donne un corps à la pensée et le souffle divin l'anime. Jésus ne parle pas seulement, il est lui-même une leçon, une parabole vivante, une poésie faite homme, un homme fait Dieu. Aussi voilà qu'on s'attache à lui; Pierre et André, deux pauvres pêcheurs du lac de Tibériade, Jacques et son jeune frère Jean, fils de Zébédée, loueur de barques, bien d'autres, le suivent; puis des femmes, et d'abord Marie la Magdaléenne, guérie, délivrée de ses sept démons. Ce n'est pas seulement un nouveau Nabi, un prophète qui est né en Judée; c'est plus. On craignait, on redoutait les prophètes, on vénérait les docteurs. Celui-ci, on veut vivre de sa vie, vivre en lui et pour lui; l'entendre ce n'est point assez; il faut le posséder, on l'aime. Comment en serait-il autrement? il se donne lui-même, il communique

à ceux qui l'entourent sa propre chair et son propre sang. C'est pourquoi une compagnie d'amis et d'amies dévoués entoure sa personne et lui sert d'escorte. Ce sont les frères du fils de Dieu, ils vivent en commun. C'est la première Église. Le repas du soir surtout les réunit. Jésus préside à la table; il rompt le pain et le leur distribue comme il leur donne sa propre chair et son propre sang. C'est le premier sacrement.

Ce royaume de Dieu, royaume des pauvres et des simples unis par le cœur, dont Jésus était le maître et le roi, compta bientôt des sujets en Galilée, en Samarie; il se recrutait au milieu des travaux des champs, des fêtes de famille, quand la moisson tombait sous la faucille ou quand on célébrait l'union de l'époux et de l'épouse : « Aimez-vous les uns les autres, » c'était le fond de la loi. Mais, dans l'atmosphère mondaine de Jérusalem même, dans le temple administré par les pharisiens, sous le dédain des prêtres et des docteurs, ou sous les railleries des Hiérosolymites, le jeune Galiléen ne se faisait que de rares disciples. « Il viendra un temps, » dit-il un jour en sortant de Jérusalem, « où l'on n'adorera plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en réalité. » Jésus n'était plus seulement alors celui qui avait apporté « la bonne nouvelle », l'évangile ; il était l'adversaire, le destructeur de la loi ancienne. Les petits, les pauvres, les Galiléens, les Hellènes, des Gentils même s'attachèrent d'autant plus à lui. Il était le fils du vrai Dieu, du Père de tous

les hommes, celui qui recherche les humbles et les pécheurs pour les élever et les purifier. Ceux qui l'aimaient, qui l'entendaient, le touchaient, ne savent plus sous quel nom le nommer lui-même : « fils de l'homme! » « fils de David! » « fils de Dieu! » ce n'est point assez. Ils voient en lui l'homme promis depuis longtemps, l'envoyé, le Messie, celui qui annonce le règne de Dieu. Jésus ne s'en défend pas. Ce qu'il refuse seulement, c'est la puissance; il ne veut pas du titre de roi d'Israël. Cette tentation du démon il la chasse de son cœur, comme il consent à chasser le démon du corps des possédés. « Son royaume n'est pas de ce monde. » Il n'est juge, roi, à la droite de son père, qu'au jour du grand jugement; quand, après la grande angoisse et l'orage qui déchire la nue, il apparaîtra dans toute sa gloire. Mais il prépare comme fils de Dieu l'avénement du royaume de son père, où il y aura d'un côté les joies des élus et de l'autre les pleurs et les grincements de dents des réprouvés. « Et le temps est proche. » C'est là la mort, mais aussi la renaissance; la fin du monde ancien, mais le commencement du nouveau; après la nuit, l'aurore d'une nouvelle cité!

Mais le fils de Dieu n'est-il pas en révolte contre les hommes, et le royaume de Dieu en contradiction avec la loi politique? Jésus exige qu'on quitte pour le suivre, son père et sa mère, sa femme, ses enfants, qu'on renonce à tout ce qu'on possède. Voilà des paroles qui mettent hors de l'humanité l'idéal de son enseignement. Cette petite société rêve le royaume de Dieu; elle l'attend peut-être d'un cataclysme pro-

chain; elle sent, elle croit avoir en elle l'Esprit saint, « le souffle de Dieu »; composée d'humbles, de rebutés, elle ne met sa confiance ni dans les cérémonies extérieures, ni dans le culte officiel, mais dans son maître nouveau, et se suffit à elle-même! N'est-elle pas hors de l'orthodoxie? Or, le judaïsme est moins un État, une nation, qu'une religion, une secte; la loi n'y est pas civile, mais toute religieuse. La lutte commence, surtout quand Jésus est avec les siens à Jérusalem.

Alors le charme pacifiant du prédicant galiléen fait place à l'âpreté de la dispute qui aigrit. Jésus était onctueux, il devint ironique. Jésus avait des grâces, il a maintenant des foudres. « Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui avez pris la clef de la science et ne vous en servez que pour fermer aux hommes le royaume des cieux! Insensés et aveugles qui payez la dîme pour un brin de menthe et de cumin et qui négligez des commandements bien plus graves : la justice, la pitié, la bonne foi! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! car vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui du dehors paraissent beaux, mais qui au dedans sont pleins d'os de morts et de toute sorte de pourriture. En apparence vous êtes justes; mais au fond vous êtes remplis de feinte et de péché. » Les pharisiens, les docteurs, les habitants même de Jérusalem, ne se rendent point; ils s'irritent, ils se serrent contre le temple, objet de leur culte, source de leurs richesses! « Jérusalem! Jérusalem! » s'écrie Jésus, « toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai

essayé de rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes; et tu n'as pas voulu. » Et un jour il s'emporte jusqu'à dire du temple : « Cet édifice bâti de main d'homme, je pourrais, si je voulais, le détruire; et en trois jours j'en rebâtirais un autre non construit de main d'homme. »

Jérusalem avait alors pour grand prêtre Kaïphe, d'une famille de sadducéens qui avait accaparé l'administration du temple. Jésus était particulièrement en horreur aux sadducéens, rigides et étroits observateurs de la loi. Il avait trente-trois ans quand il vint pour la dernière fois passer les fêtes de Pâques à Jérusalem. Les disciples qu'il y avait et ceux qui l'accompagnaient alors lui avaient préparé une sorte de triomphe. Monté sur une ânesse, il était entouré d'une foule qui portait des rameaux verts et en jonchait le sol sous ses pas, en criant : « Hosannah! au fils de David qui vient au nom du Seigneur. » Cette petite manifestation exaspéra les intendants du temple, les ennemis de Jésus. Ils cherchèrent un jour à le compromettre en lui demandant s'il fallait payer le tribut à l'empereur, au maître de la Judée : « Rendez à César ce qui est à César, dit Jésus, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il faisait ainsi, avec une simplicité profonde, entre la religion et la politique, les choses de la foi et celles de la loi, une distinction d'où est sortie la différence la plus caractéristique entre la civilisation moderne et celle de l'antiquité. Les ennemis de Jésus ne pouvaient le compromettre; ils résolurent de le perdre quand même : « Il vaut mieux, » se

dirent-ils entre eux, « qu'un homme meure pour tous. »

Le jeudi de la semaine de Pâques (2 avril 33); Jésus avait fait la cène avec ses disciples, selon son habitude, aux environs de Jérusalem, à Béthanie, plus triste seulement et préoccupé qu'à l'ordinaire. Pierre et Jean avaient eu toutes ses préférences; il avait jeté un regard et une parole de doute sur Judas. Il reposait alors au pied du mont des Oliviers, à Gethsemani, quand des gardes du temple, sur l'ordre du grand prêtre, l'arrêtèrent et le conduisirent immédiatement chez Kaïphe où était rassemblé le tribunal ou Sanhédrin. Il était accusé de « séduction » et de « blasphème », parce qu'il s'était dit fils de Dieu et l'avait voulu persuader aux hommes : crime puni de mort par la loi. Condamné à l'avance, Jésus garda le silence; seulement, quand on l'adjura de dire s'il était le Messie, il confessa qu'il l'était en effet. Il fallait l'autorisation du procurateur de la Judée, résidant à Jérusalem, Pontius Pilatus, pour exécuter la sentence de mort prononcée par le Sanhédrin. Le lendemain matin, Jésus fut donc conduit au tribunal public de Pontius Pilatus, comme un homme qui prétendait être « roi des Juifs ».

On ne pouvait présenter un coupable à un magistrat romain sous un plus mauvais jour. Pontius Pilatus était incapable de saisir toute la subtilité du débat soulevé entre la mission de Jésus et l'ancienne loi. Il comprenait seulement qu'il était en Judée le gardien de la domination romaine. Bien disposé même, par esprit de tolérance et par compassion,

pour la victime qu'on lui amenait, il eût voulu la sauver. Il se contenta de demander à Jésus s'il était réellement le « roi des Juifs ». Jésus répondit qu'il l'était, mais que « son royaume n'était point d'ici », et que « son règne était celui de la vérité ». Pilatus ne comprit point. Trouvant qu'il n'y avait pas de crime en cet homme, il voulait profiter du droit de grâce, que lui donnait le jour où l'on était, pour le renvoyer absous. Soulevés par les prêtres, les Juifs qui étaient présents demandèrent la grâce du voleur Barabas, également condamné, et s'écrièrent en montrant Jésus : « Crucifiez-le ! » Le jour même, en effet, à midi, Jésus fut conduit par le centurion et les soldats romains sur le mont Golgotha, dépouillé de ses vêtements, et mis en croix, les pieds et les mains cloués au bois infamant réservé aux esclaves et aux malfaiteurs ; il était entre deux brigands avec cette inscription : « Jésus roi des Juifs. » La foule stupide qui assiste ordinairement aux exécutions était là, insultant à sa royauté et à sa mort. Les disciples avaient fui. Jean seul, le plus jeune, et quelques femmes, Marie la Magdaléenne, et Marie, fille de Simon le lépreux, Jeanne et Salomé, qu'il avait connues à Jérusalem, se tenaient à quelque distance, ne le quittant pas des yeux. Au bout de trois heures il poussa un grand cri : tout était consommé. La loi juive était satisfaite ; une loi nouvelle, une ère nouvelle allaient commencer.

Touchant et divin supplice ! La victime expire sur le calvaire et elle triomphe. Au milieu de l'effervescence religieuse qui agite les âmes en Judée et en

Syrie, et qui se communique bientôt à l'Asie mineure, à la Grèce, plus tard à l'Italie, de nombreux Juifs vont se détourner de l'espoir du roi temporel qu'ils avaient attendu, pour reconnaître le Messie dans la victime du Golgotha ; et bientôt, des gentils eux-mêmes, lorsque commence à s'imposer à l'Empire le culte odieux des Césars, reconnaîtront pour Dieu l'homme de douleur mourant pour sa doctrine, régnant par son esprit et triomphant par sa mort! A l'apothéose du succès mondain, de la puissance politique, de la gloire humaine, les petits, les opprimés, opposeront l'apothéose de l'humilité, de la misère, de l'ignominie, relevées, transfigurées par la justice! Mais comment cette doctrine simple et sublime, qui avait pris naissance et grandi au milieu des pêcheurs du lac de Tibériade, parvint-elle, en s'enrichissant, en se raffinant à travers d'autres doctrines philosophiques, à passer d'une contrée dans l'autre, à monter des classes inférieures aux classes élevées, à convertir en un mot le monde grec et romain ? Comment cet obscur Jésus, ignominieusement crucifié dans une contrée méprisée de l'Empire, parvint-il à remplacer dans l'adoration des peuples, et sur le premier trône du monde, l'homme qui s'était fait dieu sous le nom de César? C'est le seul point que nous voulions effleurer ici dans l'histoire du Christianisme.

PROGRÈS DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE.

Antagonisme entre les religions juive et chrétienne et l'Empire. — Ruine de Jérusalem. — Les premières persécutions. — Les religions et les assemblées illicites. — Persécution de Dioclétien. — Avénement du christianisme sous Constantin. — La loi d'unité.

Ceux qui avaient entendu, vu, touché Jésus, ne pouvaient croire qu'il fût mort. Avoir annoncé la venue du royaume de Dieu, la résurrection des morts pour le dernier jugement! et mourir! il y avait contradiction. Le bruit se répandit bientôt parmi les disciples, les amis, les adhérents, que Jésus, le premier, avait été ressuscité dans sa gloire et qu'il avait quitté son tombeau, pour aller rejoindre son père et s'unir à lui. Son esprit n'en était pas moins avec ses disciples, avec ceux qui l'avaient aimé, qui se réunissaient en son nom! Ils le voyaient, l'entendaient encore. Ainsi, en son nom, se constitue, à Jérusalem, une première association, une église, une confrérie; tout y est commun, les biens et la charité, l'amour surtout! Le Sanhédrin s'en inquiète encore; un disciple, Étienne, est lapidé comme sectateur de Jésus crucifié, du Messie, du Christ. L'Église se disperse. Mais le souffle d'en haut, l'Esprit saint est sur elle, la bonne semence est jetée aux quatre vents du ciel. Les premiers chrétiens la répandent avec eux. Les Juifs, gardiens du temple et de la loi, surtout les pharisiens, la repoussent; eh bien, la bonne nouvelle sera pour les gentils, c'est-à-dire pour tous, sans distinction de race ni de langue. Paul, tout à l'heure

persécuteur d'Étienne, sent à son tour, voit et croit Jésus, par un coup soudain, comme il allait de Jérusalem à Damas, et il devient l'apôtre des gentils, le fondateur d'une nouvelle Église, à Antioche, l'organisateur d'une propagande qui, de là, se répandra sur tous les rivages de la Méditerranée.

Ainsi, au moment où l'État se constituait sous sa forme la plus arrêtée, légale et oppressive à la fois, dans l'Empire romain, commençait en Orient et se propageait en Occident un mouvement de religion, de liberté, de charité étrange et puissant! La politique avait abouti au despotisme ; la liberté reprenait par le cœur! C'était partout, en Orient surtout, une fermentation profonde, un trouble mystérieux. L'agitation morale, d'où Jésus était sorti, pénétrait plus au fond, s'étendait plus au loin; elle se continuait en vertu de la doctrine de Jésus, mais aussi en dehors de sa doctrine. Tandis que Paul et ses compagnons répandaient le nom et les enseignements du maître en Galatie, en Macédoine, en Grèce, à Ephèse, à Thessalonique, à Athènes, le Judaïsme lui-même se transformait sous les yeux des pharisiens et devait une recrudescence de progrès à cette transformation même. L'écrivain juif Philon et les thérapeutes, en Egypte, faisaient des Juifs une secte mystique bien voisine de celle des chrétiens; et si les Syriens, en grand nombre alors, adoptaient le judaïsme, c'était un judaïsme singulièrement élargi, attendri. Répandus déjà depuis un siècle en colonies de trafiquants et d'industriels obscurs, avec des compagnons sy-

riens et égyptiens, dans toutes les villes méditerranéennes, ces Juifs, ces Orientaux, devenaient les agents d'une grande conspiration morale. Ils servaient de fils intermédiaires et conducteurs aux idées chrétiennes, au milieu même des superstitions, des pratiques mystérieuses qui se répandaient partout avec les cultes orientaux; le Juif Simon, dit le Magicien, pour avoir, à défaut de l'Esprit saint, appelé à son aide les secrets de la magie orientale, est resté un exemple de cette ivraie mêlée partout au bon grain.

La première fois que l'Empire romain se trouva en présence de cette effervescence religieuse, ce fut déjà sous l'empereur Tibère. Auguste avait élevé à Rome un temple commun, un Panthéon, pour abriter le culte de tous les dieux de l'Empire. Grand pontife d'un culte qui admettait la multiplicité des dieux, il ne pouvait être bien intolérant; cependant, comme restaurateur des vieilles idées romaines, patriotiques, il devait exercer et il exerça en effet une certaine surveillance sur les cultes étrangers. « Haïssez et punissez, lui aurait dit Mécène, les fauteurs des religions étrangères. Ceux qui introduisent des dieux nouveaux engagent à suivre des lois étrangères; de là naissent des unions par serments et des associations, choses dangereuses dans une monarchie[1]. » Tibère, qui porta dans tout le gouvernement plus de sévérité, réprima, nous dit Sué-

[1]. Dion Cassius, XLII, 36.

tone, « les cérémonies étrangères, les rites égyptiens et juifs[1]. »

Il y avait, en effet, entre la religion nouvelle, qui naissait, et l'Empire, un antagonisme naturel. C'était au moment où les empereurs commençaient à prétendre à l'adoration, à exiger un culte pour eux-mêmes, que des vaincus, des sujets de l'Empire, et d'une nation méprisée, proclamaient Jésus fils de Dieu, Dieu lui-même. On n'eût pas répugné encore à admettre dans le Panthéon romain un dieu d'ancienne date, d'illustre origine; mais ce dieu tout récent, de bas étage et de race vile! Auguste et Tibère avaient réclamé la divinité avec quelque hésitation. Mais la folie de Caligula fut justement de se croire dieu et de se faire adorer comme dieu. De là sortit la première hostilité du despotisme impérial contre celles des religions étrangères qui n'admettaient point la promiscuité des dieux. En voulant dresser sa statue dans le temple de Jérusalem, Caligula faillit faire éclater déjà cette révolte qui amena un peu plus tard la grande catastrophe de la nation juive. Une ambassade de docteurs juifs auprès de l'empereur retarda la crise. Mais l'antipathie entre l'Empire et les chrétiens devait être bien plus grande, quand ceux-ci apparaîtraient. Les Juifs défendaient seulement leur Dieu dans son temple : les chrétiens opposaient partout leur Dieu à César.

Nous surprenons à Rome, dans les écrivains, une

1. Suét., Tib., liv. III, 38.

première trace des chrétiens, sous le règne de Claude. Par un édit, il chasse de Rome « quelques Juifs qui y excitaient des troubles, dit Suétone, au nom d'un certain *Chrestus.* » Le pouvoir ne savait pas encore distinguer les Juifs des chrétiens ; mais il s'inquiétait des dissensions que la nouvelle doctrine excitait parmi ceux de cette nation qui vivaient à Rome ; et, comme ce Chrestus n'était point le Dieu d'une religion ancienne, comme son culte n'était point attaché à une race, à une nation particulière, on l'expulsa de Rome avec ses partisans. C'était cependant la force de cette religion, de ne s'enfermer dans aucune race, dans aucun peuple, mais de s'élever au-dessus des conditions d'espace, de temps, de classe, de race, créées par l'éphémère politique. On s'en était aperçu déjà aux prosélytes nombreux que Paul et ses compagnons avaient faits parmi les Syriens, les Asiatiques, les Grecs, toutes les nations qui semblaient appelées. « Le temps de la foi et de la grâce est venu, disait Paul ; il n'y a plus de distinction de Juif ou de gentil, de libre ou d'esclave, d'homme ou de femme. Nous sommes tous un en Jésus-Christ, tous enfants d'Abraham et héritiers des promesses. La circoncision ne sert plus de rien, mais la foi qui opère par la charité ; car l'amour du prochain renferme toute la loi. » Cette religion seule semblait avoir qualité pour réunir par la liberté, par l'amour, tous ces peuples, ces hommes de races diverses : nations soumises mais récalcitrantes, individus déshérités, pauvres, affranchis ou esclaves que l'Empire avait courbés de force sous

sa loi ! Elle était leur espoir ; mais, par là aussi, elle excitait bien davantage les susceptibilités, les craintes de l'Empire. On s'en aperçut sous Néron.

Sans doute la conduite odieuse de Néron envers les Chrétiens et les Juifs est plutôt une suite d'actes odieux que de dispositions législatives. Mais elle prouve bien la haine de l'esprit romain contre l'esprit oriental, de l'orgueil césarien contre la liberté de conscience. Tacite, tout en rendant justice à la charité des Juifs les uns pour les autres, dénonce cette superstition nouvelle, « sinistre, honteuse, dépravée, contraire aux habitudes des autres peuples et qui consiste à adorer un Dieu suprême, éternel, unique, sans forme ni figure, et qui ne tombe que sous l'esprit. » Il ne parle pas en meilleurs termes du christianisme, « cette exécrable superstition venue à Rome avec toutes les infamies et les horreurs qui y affluent du monde entier et y trouvent des partisans. » Combien ces sectes orientales, pauvres, démocratiques, monothéistes, devaient répugner au monde brillant, aristocratique, païen, de Rome ! Aussi Néron, pour se faire pardonner l'incendie de Rome, va-t-il choisir, au milieu de la lie des Grecs, des Juifs et des Syriens, ceux qui déclaraient reconnaître ou attendre un nouveau royaume ; il les accuse d'avoir mis le feu à Rome, les fait enduire de poix et de résine et éclaire ses fêtes de nuit avec ces torches vivantes. Si Tacite montre quelque pitié pour ces malheureux, qu'il déclare coupables, c'est moins parce qu'ils sont des hommes que parce qu'ils

ont été immolés au caprice, à la cruauté d'un seul.

Ce n'est point le caprice d'un seul, mais la loi même de l'Empire qui détermine la dernière révolte des Juifs, la grande catastrophe de Jérusalem. Néron, désireux, après Caligula, d'avoir sa statue dans le temple, trouve dans Gessius Florus un gouverneur qui ne croit point ce peuple soumis tant que César ne sera point adoré. Au milieu de la promiscuité de tous les dieux dans l'Empire romain, comment comprendre cette égoïste adoration d'un seul Dieu qui faisait tout le patriotisme juif ! Ce sentiment fut fatal aux Juifs avant de l'être aux chrétiens. Mais, en ruinant Jérusalem, il fit la fortune du christianisme dans l'Empire.

Le grand prêtre, les pontifes, les hautes classes à Jérusalem, étaient prêts à laisser immoler des victimes sur l'autel, quand le peuple, conduit par Éléazar, s'empara du temple et se rendit maître de toute la ville. C'était le parti des zélateurs, des sicaires, qui triomphait. La révolte se répandit dans toute la Judée. Vespasien, général de Néron, fut chargé de l'étouffer; et il eut à lutter contre le fanatisme le plus exalté, quand il se trouva avec son fils Titus, l'an 70 de Jésus, sous les murs de Jérusalem. C'était à des hommes de la plus basse classe que le soin de la défense avait été remis. Leur patriotisme s'allumait encore au feu de l'illuminisme qui éclairait les derniers comme les beaux jours de Jérusalem. Un prophète du nom de Jésus, organe du tiède parti de la sagesse, criait par les rues de Jéru-

salem : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix du Nord, voix du Midi, malheur sur Jérusalem, malheur sur son peuple, malheur sur son temple ! » Mais les zélateurs voient dans les airs des bataillons d'hommes et de chariots s'entre-choquer; par une nuit noire, le temple s'éclaire tout à coup pour eux d'une céleste lumière. Ils tournent ces prodiges à leur avantage, et, rêvant pour Jérusalem, au moment où elle allait succomber, une gloire nouvelle, ils appliquent à leurs temps et à eux-mêmes la prophétie qui promettait au monde un maître sorti de la Judée. Tous les cœurs sont cependant glacés d'effroi quand on voit les Romains s'approcher. On croit entendre du fond du temple annoncer le départ du Dieu : « *excedere Deos*, » dit Tacite ; le récit de l'historien romain semble, autant que celui de Flavius Josèphe, se teindre des couleurs mystiques de l'Orient.

Les Romains, après un long siége, durent prendre la ville, quartier par quartier, en cheminant avec le bélier et la hache, de muraille en muraille. Au moment où Titus pénétrait dans le temple enflammé, et où ses derniers défenseurs disparaissaient par les souterrains qui communiquaient avec la ville basse, les femmes et les enfants, sur les toits de leurs maisons, se tordaient les bras et s'arrachaient les cheveux. Ce fut cette fois la désolation si souvent prédite et le dispersement sans retour. Jérusalem ne devait plus être la ville juive. Quand elle se releva encore, d'autres destinées l'attendaient. En frappant la capitale et la nation juives, l'Em-

pire romain n'atteignit pas la religion, que les exilés transportèrent partout avec eux, et à laquelle ils s'attachèrent d'autant plus qu'elle fut alors leur seule patrie. S'il ne détruisit pas le judaïsme, ce dernier coup le frappa cependant de stérilité; dispersé sur la terre étrangère, aux quatre coins du monde, triste, découragé, il resta à peu près ce qu'il était alors, sans plus se modifier. Son foyer une fois éteint sous les ruines de Jérusalem, il perdit l'ardeur de la propagande. L'esprit créateur soufflait autre part, sur une religion qui ne s'était attachée ni à un lieu, ni à une nation, ni à une race; elle hérita de la haine du gouvernement romain, mais pour y trouver son triomphe!

L'ennemi qu'on avait cru ensevelir sous les ruines de Jérusalem était, sous la forme chrétienne, plus terrible, parce qu'il était plus insaisissable; il était partout et nulle part! On le sentait dans ses assemblées, ses associations secrètes, illicites (*cœtus illiciti, collegia illicita*), qui étaient le refuge, la joie, l'espérance des pauvres et des persécutés de la loi romaine, et que suspectait le gouvernement. La coutume du baptême, de l'immersion dans l'eau pure, était leur signe de ralliement; des banquets en commun, des agapes, une cène, au nom de Jésus, où l'on communiait ce corps et ce sang qu'il leur avait donnés, formaient leur lien secret. Mais quels enseignements, quel culte se dérobaient sous ces mystères! Où était le Dieu? où était le temple, le centre de cette religion? Ne serait-ce pas à Rome, où l'on disait déjà que les deux grands apôtres Pierre et Paul avaient été mar-

tyrs, où les chrétiens accomplissaient leurs cérémonies, loin des regards profanes, sous des voûtes souterraines, dans les catacombes!

Vespasien, restaurateur de l'Empire, commença à surveiller d'une façon jalouse ce culte, cette association qui se mettait en dehors, que dis-je, peut-être au-dessus de l'État. Les chrétiens comptent, sous son successeur Domitien leurs premiers martyrs. L'empereur Domitien, il est vrai, chasse de Rome le sophiste Dion Chrysostome en même temps qu'il exile Jean l'Évangéliste dans l'île de Pathmos. Il persécute presque indistinctement, les stoïciens et les chrétiens, Arulenus Rusticus le philosophe, les Chrétiens Flavius Clemens, son cousin et Domitilla sa parente, enfin de pauvres étrangers obscurs et des magiciens. Celui qui veut prendre la divinité comme refuge du pouvoir déteste toute pensée libre de la raison, de la foi, ou de la fantaisie. La philosophie qui finit et le christianisme qui commence ont l'honneur de s'attirer les coups de la même tyrannie. Mais sous de bons empereurs même, l'existence de la religion chrétienne dans l'Empire devient une question politique.

Sous l'empereur Trajan déjà, dans l'Asie mineure, au dire de Pline, les temples commençaient à être déserts, les sacrifices négligés, les vendeurs de victimes ruinés. L'association des chrétiens y formait un vaste réseau, une sorte de société secrète de religion et de charité déjà toute-puissante. Il est vrai, en Occident ou dans les grandes villes de l'Orient, les

masses païennes gardaient une haine aveugle contre ces sectaires qui séparaient leur conscience de celle de tous en refusant d'accomplir les cérémonies romaines et de sacrifier aux dieux de l'Empire. Dans un État où la religion et la politique ne faisaient qu'un, où la fortune de l'Empire semblait attachée à son vieux culte, ce refus semblait un schisme politique autant que religieux; mais beaucoup d'âmes isolées, d'individus délaissés, trouvaient un refuge, une consolation, un appui dans ces associations d'amour et de charité chrétienne. Trajan, grand pontife de la religion, en même temps que chef de l'État, empereur et futur dieu, ne pouvait rester indifférent et à une religion nouvelle et à des réunions qui pouvaient être dangereuses à l'État. C'est ce qui a donné lieu à la première information authentique que nous possédions sur la situation des chrétiens dans l'Empire romain, au second siècle de notre ère.

C'est avec un frémissement de sympathique curiosité qu'on ouvre les deux lettres de Pline et de Trajan où se discutent la vie et la mort des chrétiens, et qu'on lit ce premier monument officiel des rapports du pouvoir impérial avec le christianisme qui devait le convertir et régner sur ses ruines! Pline se fait une religion, dit-il à l'empereur, de lui exposer ses doutes: « Il n'a encore assisté à aucune information, à aucun jugement contre les chrétiens. Est-ce le nom seul qu'on poursuit en eux ou les crimes qu'on soupçonne sous ce nom? Faut-il admettre toutes les accusations contre eux, punir indistinctement tous les coupables, leur pardonner quand ils

ont abjuré et sacrifié à l'empereur et aux dieux? Il en a interrogé beaucoup. Ils s'accusent de se réunir à certains jours pour se prêter mutuellement serment de ne commettre ni vol, ni adultère, ni autre crime, et pour adorer Christ comme un Dieu. Dans ces réunions, ils partagent fraternellement de frugals repas; depuis qu'on les leur a défendus, ils ont cessé de le faire. Pline a mis à la torture deux filles esclaves préposées au ministère du culte chrétien, pour en savoir davantage, et il n'a pu surprendre que les preuves d'une mauvaise et opiniâtre superstition. Il penche à croire que la douceur ramènera bientôt ces hommes égarés à la religion de l'Empire, et à ses temples leurs adorateurs[1]. »

Trajan ne sait point dissimuler son embarras dans sa réponse et dans sa décision; il avait confirmé le rescrit de Nerva qui défendait les associations. Mais ces associations sont-elles réellement dangereuses? Enlevant au moins à lui-même, à ses agents, la responsabilité des poursuites, il exige que les dénonciations contre les associés soient souscrites, soutenues par les dénonciateurs; il ordonne l'indulgence pour le repentir et réserve seulement le châtiment aux opiniâtres. C'est comme avec regret qu'il cède à la pression de l'opinion publique; il crée des nécessités à l'accusation; il offre le pardon au repentir; il met le pouvoir en dehors, au-dessus de ces luttes en le faisant juge et non partie. La haine violente seule bravera les fatigues, les périls de la délation,

1. Pline, X, 97.

et la foi vive seule aura les souffrances du martyre. Ainsi Siméon de Jérusalem, de l'aveu peut-être de Trajan, est crucifié en Syrie ; Ignace, citoyen romain, évêque d'Antioche, est envoyé à Rome pour être dévoré par les lions de l'amphithéâtre ; Clémens, évêque de Rome, est exilé. Les actes des martyrs sont là pour éveiller la sympathie du chrétien en faveur de ces chères victimes ; et cependant quand on songe que Trajan était le grand pontife de la religion de Rome, responsable de sa fortune, gardien du repos de l'Empire et exécuteur obligé de ses lois ; quand on se rappelle que le christianisme était encore classé dans les *religions illicites;* le chrétien même hésite à condamner l'empereur païen, comme Trajan a hésité à condamner les chrétiens ; il garde en face du persécuteur les scrupules que celui-ci a eus en face de ses victimes.

Sous Adrien, les chrétiens tentent pour la première fois de plaider, de se défendre. Quadratus, évêque d'Éleusis, et Aristide, philosophe athénien converti, présentèrent à cet empereur la première apologie des chrétiens. On commençait à sentir l'injustice qu'il y avait à condamner des hommes sur le seul nom d'une secte religieuse. « Si les chrétiens, répondit Adrien, sont convaincus d'agir contre les lois, qu'on agisse contre eux par les voies de droit, mais non par des demandes et des voies tumultuaires. »

Antonin fait un pas de plus : « Ne voyez-vous point, dit-il en parlant des chrétiens, que ces hommes ne souhaitent pas tant de vivre qu'ils ne se trouvent heureux de mourir ? » et il ordonne de renvoyer ab-

sous ceux contre lesquels on ne peut élever d'autre accusation que celle de chrétien, et de punir leurs accusateurs. Sous Marc-Aurèle, au dire de Tertullien, confirmé par l'excellent historien ecclésiastique Tillemont, il n'y eut de victimes qu'au fond des provinces, où les gouverneurs cédaient aux exigences du fanatisme populaire; mais l'empereur fut tolérant, et il n'était pas si facile de l'être.

Il y avait alors dans l'Empire une singulière effervescence morale. Philosophes, apôtres, stoïciens, chrétiens, magiciens, sorciers, théosophes, kabbalistes, en Orient surtout, se disputaient les âmes dans un étrange pêle-mêle où il était souvent difficile de distinguer l'ivraie du bon grain, l'or pur de l'alliage. Ceux-là même que leurs tendances morales semblaient rapprocher, comme les stoïciens et les chrétiens, se disputaient par jalousie de secte et de propagande. Les chrétiens accusaient les philosophes de caresser l'Empire; les philosophes accusaient les chrétiens de lui être hostiles. Au besoin immense, insatiable de croire en quelque chose, dont cette époque était dévorée, se mêlait un goût irrésistible pour toute nouveauté, une fièvre de superstition, une passion effrénée du nouveau, de l'invisible et du surnaturel. Rome avait déjà été envahie par Osiris et Isis, Anubis et Mithra, par les dieux de l'Orient qui ne valaient pas ses dieux. La légende commençait a s'emparer du thaumaturge Apollonius de Tyane, mort sous Domitien; elle le déifiait, et la crédulité lui élevait des temples au moment même où se fondaient partout les églises de Jésus. Il n'y avait pas

longtemps que Lucien avait sifflé Pérégrin qui, de philosophe devenu chrétien et de chrétien philosophe, après avoir commencé par être criminel, finit, Érostrate de lui-même, par se brûler solennellement aux jeux Olympiques, pour la plus grande glorification de son nom. Les sectes du temps étaient pour la plupart constituées en sociétés secrètes dont le mystère augmentait les soupçons du gouvernement. Parmi les doctrines enfin qui se rattachaient au christianisme ou qui en étaient voisines, celle du gnosticisme, compromis bizarre entre le judaïsme et l'hellénisme, entre Philon le juif et le philosophe Platon, menait, sous le nom même du christianisme, à une sorte de panthéisme dont les règles pratiques n'avaient rien de bien recommandable.

Marc-Aurèle, grand pontife de l'Empire, agrégé à tous les sacerdoces des cultes reconnus, Marc-Aurèle, le philosophe qui accomplissait avec respect et solennité toutes les cérémonies religieuses de l'Empire, se préoccupe de cet état de choses. Il laisse d'abord appliquer par ses gouverneurs les lois portées contre les sociétés secrètes et les cultes non reconnus. Mais il est frappé des apologies que lui adressent Athénagore, philosophe chrétien, et Méliton, évêque de Sardes : « On peut être injuste en votre nom, disait ce dernier à Marc-Aurèle, on ne saurait l'être par vos ordres, car vous aimez la justice. » S'il y avait des alliances monstrueuses entre le judaïsme et l'hellénisme, il y avait des rapprochements, des coïncidences qui étaient loin d'avoir ce caractère entre les doctrines chrétiennes et les doctrines

stoïciennes. « Répète-toi souvent : Je suis un membre de la société humaine, disait Marc-Aurèle. Si tu dis simplement : Je fais partie de la société, c'est que tu n'aimes pas les hommes du fond du cœur, c'est que tu n'as pas encore de plaisir à leur faire du bien, comme à tes parents et à tes frères. » Y avait-il bien loin de ces paroles à celles de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres » ? Et Saint-Justin ne tendait-il pas la main à la philosophie, quand il disait : « Le Christ, c'est la raison communiquée aux hommes ; ceux qui sont avec la raison sont avec lui. Ainsi Socrate, Aristide et leurs semblables. » Aussi Marc-Aurèle ordonne-t-il de punir les délateurs des chrétiens ; et Tertullien, qui ne compte que de mauvais princes parmi les persécuteurs, nous assure que Marc-Aurèle se déclara le protecteur de ses frères !

Le gouvernement des Sévères fut à la fois dur et favorable au christianisme. Ennemi des sociétés secrètes et de la propagande, Septime Sévère interdit les conversions. Il y eut des martyrs sous son règne dans les provinces et à Rome. Mais l'affluence des Syriens à Rome sous ces empereurs y favorise, en même temps, il est vrai, que de détestables superstitions, la propagande du christianisme. Des femmes peut-être chrétiennes, Julia Domna, Mammée surtout, qui avaient pu entendre Origène, se trouvent auprès de ces empereurs. Cependant il faut aller jusqu'à Alexandre Sévère pour constater que le christianisme a fait un grand pas. Cet empereur met Jésus avec Orphée et Apollonius de Tyane dans le lararium où il va prier. Il aurait rangé le christianisme parmi les

religions licites et fait ériger peut-être un temple à Jésus, si le grand jurisconsulte Ulpien, gardien des vieux us romains, l'eût permis. Au milieu de l'anarchie qui faillit enlever au troisième siècle l'Empire romain, l'empereur Gallien, un bel esprit sceptique, range le christianisme parmi les religions licites. Décius le persécute ensuite cruellement. Mais déjà de larges idées de fraternité universelle, sorties du Christianisme et du stoïcisme, se rencontrent pour produire une sorte de sentiment général de l'humanité, supérieur à tous les instincts nationaux ou religieux du temps précédent. On rêve une nouvelle ère et comme un monde nouveau. Au milieu de la rencontre des doctrines les plus opposées, païennes et chrétiennes, romaines et orientales, au milieu des manichéens, chez lesquels Manès a répandu la foi aux deux principes du bien et du mal, et des néoplatoniciens, rajeunis par Plotin ou Porphyre, le besoin d'une religion nouvelle, d'un culte nouveau devient impérieux ; et le christianisme commence à apparaître comme le plus approprié à ces générations ardentes et avides. Les apologistes, Justin, Tertullien, ont fait pénétrer la nouvelle doctrine dans les classes lettrées ; elle n'est plus seulement la doctrine des humbles, des ignorants, des déshérités. Aussi, malgré l'horrible cruauté de Décius, le sang des martyrs devient une semence de chrétiens. Sous Dioclétien, le christianisme ne lutte pas pour la vie, il lutte pour la domination.

Cet empereur avait essayé de retremper le pouvoir

impérial d'abord en le partageant entre quatre souverains égaux en puissance, puis en faisant de la souveraineté comme l'émanation même de la divinité dont les nouveaux empereurs espéraient emprunter le prestige avec les titres de *Majesté* et d'*Eternité*. Le paganisme, l'hellénisme, rajeunis par Plotin et Porphyre, sont appelés à servir comme de base religieuse à l'Empire restauré. Mais, le réformateur de l'Empire avait-il bien choisi les plus solides assises? Le dieu des pauvres, des opprimés, des esclaves, des vaincus, si nombreux dans l'Empire, ne pouvait-il pas défier maintenant le dieu des puissants, des riches, des vainqueurs? On faisait une religion du pouvoir, et les quatre maîtres de l'Empire devenaient de véritables divinités présentes sur terre. Mais cette religion aurait-elle ses fidèles, ces dieux leurs adorateurs?

Parmi ces maîtres, Dioclétien et Constance Chlore, esprits éclairés, savaient, après tout, à quoi s'en tenir sur cette religion nouvelle et se contentaient volontiers d'hommages extérieurs; mais les deux autres Césars, Maximien et Galérius, attachés au vieux culte romain, prenaient leur divinité au sérieux et voulaient un culte réel. C'est là l'origine de la célèbre persécution de Dioclétien. Le christianisme avait fait de grands progrès et il fallait compter avec lui. En refusant de sacrifier aux nouveaux dieux, les chrétiens semblaient trahir l'État et se faisaient accuser par quelques-uns de vouloir renverser la République. C'était la thèse que soutenaient Maximien et Galérius, pour pousser Dioclétien à la persécution.

Dioclétien avait assez de sagacité pour prévoir que c'était une lutte inutile, dangereuse peut-être, assez de modération pour reculer devant des exécutions nouvelles. Mais il était une voie par laquelle on pouvait précipiter Dioclétien dans l'intolérance et dans la persécution ; Galérius le comprit.

Parmi les sujets de l'Empire qui étaient chrétiens, il y en avait qui pouvaient paraître plus coupables que les autres de ne point sacrifier aux empereurs et de ne leur point donner les titres de *Maître*, d'*Eternité* et de *Majesté*. C'étaient les fonctionnaires civils et militaires de l'Empire qui, en refusant de sacrifier en commun avec les autres citoyens aux dieux protecteurs de Rome, commettaient envers l'État une sorte de trahison. Galérius dirigea d'abord contre ceux-ci tous ses efforts et obtint de Dioclétien (298) un premier édit qui mit les officiers civils et militaires entre leurs fonctions et leur foi. Galérius, en Orient, et Maximien, en Italie, exigèrent rigoureusement de leurs officiers et de leurs serviteurs le choix imposé par l'édit. Constance, en Gaule, en tint assez peu de compte. L'édit causa, en somme, dans l'administration et dans l'armée, une certaine perturbation et des destitutions nombreuses. Quelques officiers, des soldats, optèrent avec emportement pour leur foi : « Nous préférons, disaient quelques-uns, le service du roi du ciel à celui du roi de la terre. — Pourquoi, s'écriaient d'autres, porter la marque de l'esclavage impérial, quand nous sommes marqués du signe de la liberté chrétienne ? » Un centurion du nom de Marcellus, qui fit encore un

plus grand éclat à Tanger, en Afrique, fut condamné à mort et devint martyr.

L'effervescence produite par ce premier édit était dangereuse. La polémique que les chrétiens soutenaient alors contre le païen Hiéroclès et le néoplatonicien Porphyre, agitait tous les esprits. Galérius fit peur à Dioclétien de ces chrétiens qui préféraient leur Dieu à leur souverain, et leur conscience à leur fortune; il dénonça cette doctrine qui pervertissait l'opinion, et faisait des traîtres à l'Empire. Un second édit ordonne la fermeture ou la démolition de toutes les églises chrétiennes, la saisie de tous les vases et de tous les livres sacrés, et met les chrétiens hors la loi en leur interdisant d'ester désormais en justice. Le préfet du prétoire de Nicomédie, suivi de quelques soldats, donne le premier le signal; il marche contre l'église des chrétiens qui dominait la ville, saisit les vases et les livres; ses soldats, dépassant leurs ordres, ne laissent bientôt plus pierre sur pierre. De la capitale l'exemple se propage dans tout l'Orient et de là en Occident, selon le zèle des gouverneurs et le fanatisme de la population païenne.

Dioclétien espérait au moins épargner les personnes. Rien n'était plus difficile. Un habitant chrétien de Nicomédie déchira, en plein jour, l'édit de l'empereur, et périt. Quelques chrétiens voulurent défendre une église en Orient; ils s'y retranchèrent, et furent brûlés dans le sanctuaire de leur culte. Beaucoup refusèrent de livrer leurs Bibles, leurs apologies. Il fallut faire des perquisitions odieuses. Le trouble passa bientôt de l'administration et de

l'armée dans tout l'État, excepté en Gaule, où Constance Chlore se contenta de faire sceller les églises, avec ordre et ménagement, et rassura les chrétiens sur leurs personnes et leurs propriétés. C'est lorsqu'il vit toutes les passions ainsi animées, que Galérius demanda un édit contre les personnes. Dioclétien hésitait encore; mais, une nuit, le feu prend au palais impérial. Quelque serviteur chrétien, chassé du palais, avait-il cherché à se venger ou à avertir Dioclétien? Galérius avait-il voulu par là décider l'empereur? On informe. Une seconde fois, l'incendie se déclare, sans qu'on puisse éclaircir ce mystère. Un troisième édit ordonne de saisir et de jeter en prison les chefs de l'Église pour frapper les têtes du troupeau. Sur ces entrefaites, une tentative d'usurpation a lieu à Antioche, une révolte sur la frontière d'Arménie. Les chrétiens s'y trouvent compromis. C'était de l'huile sur le feu. Enfin paraît contre tous les chrétiens le dernier édit, écrit, dit Constantin, avec une plume trempée dans le sang, et sous lequel pouvaient tomber tous ceux qui ne voudraient point sacrifier aux dieux, ou jurer par la fortune des empereurs.

C'était vouloir persécuter en Orient la moitié, en Occident le tiers des sujets de l'Empire. Galérius et Maximien enflammèrent le zèle de leurs fonctionnaires, ranimèrent, par tous les moyens, le fanatisme païen. Des scènes de cruauté navrantes eurent lieu en Orient, en Afrique et en Italie particulièrement. Les prisons étaient pleines de prêtres. Les persécuteurs, affectant une miséricorde toute poli-

tique, condamnèrent cependant peu à mort; ils s'efforcèrent d'arracher, par des tortures longues et ménagées, d'éclatantes apostasies, plus douloureuses en effet pour le christianisme que des martyres. Pour les fidèles ordinaires, on se contenta le plus souvent de les conduire violemment aux autels, de leur faire mettre la main aux sacrifices, de leur introduire de force sous les dents des viandes sacrées. Nous n'avons pas à raconter ces douleurs chrétiennes. Constatons seulement que les persécuteurs reculèrent devant l'immensité de la tâche, et eurent la conscience d'avoir manqué leur but. Galérius avait compté sur le fanatisme des masses; il fit défaut. A Rome, dans la vieille ville païenne, le peuple, il est vrai, au Forum, salua l'édit du cri dix fois répété de: « Périssent les chrétiens! » et, çà et là, le peuple des villes plaça près des fontaines et des marchés de petites idoles pour forcer ceux qui étaient connus comme chrétiens à leur rendre hommage. Cependant, à Rome même, le spectacle des victimes livrées aux lions de l'amphithéâtre perdit de sa saveur; la populace païenne fit souvent une plaisanterie de l'apostasie des chrétiens. Dans mainte ville, on vit les païens ouvrir chez eux un asile aux persécutés; et on les entendit s'écrier que les princes « étaient bien superstitieux et bien cruels ». La commisération humaine, l'indifférence religieuse, désarmèrent en partie la persécution. Enfin, dans toute la partie de l'Empire où régnait Constance Chlore, il n'y eut point de violences contre les personnes. Cette persécution, on peut le dire, manqua son but. Avec l'ab-

dication de Dioclétien et la mort repentante de Galérius, la persécution païenne abdique et meurt.

L'empereur Constantin vengea le christianisme de cette dernière persécution. Le monde était partagé alors entre deux religions rivales, la chrétienne et la païenne, et entre deux maîtres, le fils de Constance Chlore et l'héritier des sentiments de Galérius, Maxence. Les païens comparaient le jeune Constantin à Apollon-Mithra, divinité demi-grecque et demi-asiatique, lumière du jour ou feu dévorant de la terre, pour lequel il avait d'abord une dévotion particulière. Les Chrétiens disaient qu'il ressemblait à l'ange du Seigneur; doux ou terrible? ils ne le savaient point encore. Cependant Constantin, dès les premiers jours de son règne, rouvre les églises fermées par son père en Gaule; Maxence, au contraire, à Rome, flatte le vieux parti païen en accomplissant d'antiques cérémonies et en consultant les oracles sibyllins. Ce ne sont donc point seulement deux ambitieux, mais deux religions qui se disputent l'Empire avec Constantin et Maxence au commencement du quatrième siècle.

Sur le point de jouer sa destinée contre un rival qui invoquait les souvenirs patriotiques de la vieille Rome et qui fouillait jusqu'aux entrailles des victimes humaines pour trouver la faveur des dieux, Constantin ne pouvait se défendre d'une sorte d'inquiétude religieuse. Il craignait, par un reste de superstition, les sacrifices de la vieille religion auxquels Maxence avait recours et qui avaient accom-

pagné la fortune de l'Empire. Les confidences qu'il fit plus tard à Eusèbe, dans la lettre que rapporte celui-ci, témoignent de ces troubles intérieurs, quoiqu'elles leur donnent une précision et un caractère qu'ils n'avaient peut-être pas encore. Plus avide d'une croyance positive que ne l'avait été son père Constance et penchant davantage vers le monothéisme, Constantin avait toujours aimé à mettre ses armes, son avenir, sous la protection particulière d'une divinité; et il n'avait plus de confiance dans les divinités païennes invoquées par son compétiteur. Il sentait bien qu'il y avait alors dans le courant des opinions et des pensées une puissance nouvelle qui pouvait le pousser au port. Mais il aurait voulu en avoir comme un signe, un gage. Il était tenté et il avait peur de livrer sa fortune à ce vent inconnu de l'opinion qui s'était levé sur le monde.

Sans doute, Constantin ne manquait pas de personnages graves ou chers qui l'engageaient à confier sa fortune au Dieu des chrétiens. Osius, évêque de Cordoue, était parmi ses familiers; peut-être celui-ci avait-il déjà prédisposé la mère et la femme de Constantin au christianisme. Constantin connaissait ce nouveau Dieu, il en avait protégé le culte. Il avait entendu parler de la puissance de ce signe de la croix, qui, au dire des païens eux-mêmes, pouvait neutraliser l'efficacité des sacrifices, et qui, au dire des chrétiens, avait de salutaires vertus. Mais il était retenu par d'autres conseillers qui lui représentaient que cette religion nouvelle avait tou-

jours été considérée comme ennemie de l'Empire. Au milieu des doutes qui assiégeaient son esprit et des désirs ambitieux qui tourmentaient son cœur, il arrêtait souvent ses regards sur le soleil, objet de la vénération de sa première jeunesse. Mais Apollon se levait et se couchait entre chaque marche de son armée sans apaiser ses tourments. Il interrogeaît Apollon ; Apollon ne lui répondait plus.

Est-ce dans un de ces moments d'angoisse que Constantin, à la fin d'une marche laborieuse, ainsi qu'il le raconta six ans plus tard à Eusèbe, avec des souvenirs rendus plus précis par l'événement, démêle, reconnaît au ciel, à la chute du jour (ἤδη τῆς ἡμέρας ἀποκλινούσης), l'emblème bien connu des chrétiens? L'esprit encore plein de cette vision, après cette mémorable étape, il cherchait le repos de l'âme et du corps dans le sommeil, quand il y retrouve encore, selon Lactance et Rufin, l'objet de ses incessantes préoccupations. Un vieillard vénérable lui présente de nouveau ce signe et lui assure « que, par lui, il vaincra ses ennemis ». Païens et chrétiens eux-mêmes, à cette époque, tenaient encore grand compte des songes et des signes. Constantin consulte ses familiers. La plupart des empereurs avaient alors leur dieu préféré et adoptaient leurs emblèmes spéciaux comme protecteurs et garants de leur fortune. Constantin, avant de passer en Italie, fait donc pendre à la barre transversale du labarum, à l'étendard de l'Empire, un voile de pourpre avec le monogramme du Christ. C'est sous la protection de ce signe qu'il se présente, deux mois après (312), à

la descente des Apennins, par la voie Flaminienne, dans la vallée du Tibre.

Maxence était sorti de Rome pour marcher au-devant de l'ennemi; il avait traversé le fleuve par le pont Milvius et se déployait dans la plaine. L'inquiétude était dans son armée. Un temple de la Fortune venait d'être récemment brûlé à Rome et le peuple s'était vengé sur un chrétien, qui probablement avait ri de ce malheur; au moment même où Maxence était sorti de la ville, une volée de chouettes de mauvais augure s'était échappée avec de lugubres cris. Les soldats de Constantin étaient pleins d'ardeur; quelques-uns, par esprit d'imitation, avaient gravé plus ou moins grossièrement sur leurs épées ou leurs boucliers la croix ou le monogramme adopté par leur empereur. La bataille ne fut point fort longue. Les Italiens, les alliés de Maxence, lâchent pied sous la première charge de la cavalerie germaine. Les prétoriens seuls, qui ne pouvaient espérer de grâce, se font tuer sur place. Entraîné par la foule des fuyards, Maxence voulait repasser le Tibre. Porté, étouffé, culbuté, sans que personne ait souci de lui, il tombe au milieu de sa précipitation, avec beaucoup d'autres, par-dessus le parapet du pont Milvius. Constantin vainqueur est reçu, dans la ville encore presque toute païenne, par le Sénat et le peuple romain, comme s'il n'était pour eux qu'un nouvel empereur, changement auquel on était bien accoutumé. A l'oubli involontaire ou calculé que commet le nouveau venu en n'allant point rendre grâces au Capitole, on peut s'apercevoir néanmoins

que Jupiter protecteur avait essuyé un échec avec Maxence, son protégé. Le sens de cette grande révolution est-il cependant encore bien nettement accusé? On peut presque en douter.

Vainqueur, Constantin se fait ériger une statue à Rome. Elle tenait en main le labarum, où l'on pouvait voir encore l'étendard impérial, mais déjà la croix chrétienne. Au pied, on lisait cette inscription : « Par ce signe protecteur du vrai courage, j'ai délivré votre ville de la tyrannie. » Sur l'arc de triomphe qu'il élève en commémoration, et sur les bas-reliefs enlevés à l'arc de Trajan, le Sénat répond avec la même prudence: « A Constantin Auguste qui, par l'inspiration de la divine grandeur de son génie, a vengé la République. » A quelque temps de là, le panégyriste de Constantin s'écrie en invoquant la protection d'en haut sur son prince : « Écoute-moi, auteur divin des choses, qui as voulu porter autant de noms qu'il y a de langues parmi les hommes; âme divine du monde et mobile sans moteur, ou puissance céleste qui contemples du sommet de cette citadelle la nature, ton ouvrage, c'est toi que je prie de conserver ce prince pour l'éternité. » Enfin l'acte officiel qui vient consacrer la victoire porte le même caractère : « Occupés de poser la règle du culte et le respect de la *Divinité*, » dit Constantin dans son édit de Milan, « nous accordons aux chrétiens et à tous autres toute liberté de suivre la religion qu'ils voudront, afin que la Divinité qui réside au ciel nous soit favorable à nous et à ceux qui vivent sous nos lois. » Une nouvelle ère religieuse commençait.

On remarque néanmoins l'expression vague, indéterminée, applicable à toutes les croyances religieuses et à toutes les écoles philosophiques dont se sert l'empereur. Pendant près de dix ans, en effet, Constantin reste comme sur la limite des deux cultes. Il proscrit la magie, la sorcellerie, mais il respecte les anciennes cérémonies de l'aruspicine publique. Il consacre le repos dominical du septième jour, mais il choisit celui que les païens ont consacré à Apollon. On trouve quelques-unes de ses médailles qui portent le monogramme du Christ gravé aussi dans un quadrige d'Apollon. Sans culte exclusif, appartenant à tous les cultes, à la fois aux temples et aux églises, il est longtemps le grand pontife de cérémonies religieuses opposées qu'il protége. A l'occasion seulement de l'hérésie d'Arius, qui voulait encore voir dans Jésus un homme, lorsque toutes les communautés chrétiennes l'avaient déjà déclaré Dieu, Constantin fait faire à l'Empire romain un pas décisif dans le christianisme.

Cette grande querelle avait transporté dans la théologie chrétienne les distinctions du néo-platonisme sur le *Verbe ;* en se pénétrant l'une l'autre, en s'empruntant ou en se disputant leurs idées et leurs adeptes, la philosophie païenne et la religion du Christ s'étaient souvent métamorphosées, confondues. Le christianisme était devenu moins simple, plus philosophique, plus savant; la philosophie païenne était devenue plus humaine, plus sociale. Qu'on y ajoute les souvenirs des doctrines orientales sur l'incarnation, les émanations divines, et l'on

comprendra quelles confusions pouvait présenter le christianisme même vainqueur! Les croyances chrétiennes qui avaient pour objet le fils de Dieu et le Saint-Esprit s'embarrassaient déjà de subtilités savantes et d'obscure métaphysique, pour arriver au dogme de la Trinité. Une grande discussion met d'abord en cause l'égalité de nature et l'égalité de substance du Fils avec le Père, du Christ avec Dieu, du *Verbe* avec l'*Être;* elle agitait alors tout l'Orient.

Eusèbe de Nicomédie, prélat politique et courtisan, et Eusèbe de Césarée, éminent docteur et écrivain fécond, soutenaient l'opinion d'Arius contre l'éloquent et fougueux Athanase d'Alexandrie. La fureur de dogmatiser descendait des hauteurs de l'Église jusque dans les plus humbles classes de la société; il n'y avait point en Orient d'assemblée savante ou de groupes d'ignorants où l'on ne dissertât sur ces subtiles questions. « Hélas! » dit Constantin étonné aux évêques de cette Église, « je comptais sur vous, élevés, nourris au pays de la lumière, pour mettre la concorde entre les dissidents; j'apprends qu'il y a entre vous de plus grands dissentiments que ceux qui divisent l'Afrique, et que le pays d'où j'attendais le plus de secours a le plus besoin de lumières. » Éclairé enfin sur l'objet de ces querelles, qu'il avait quelque peine à pénétrer, ami de l'ordre et de l'unité avant tout, Constantin croit qu'il lui appartient de veiller à ce que l'Église ne soit pas troublée par de vaines disputes (*ne vanis disputationibus omnia in Ecclesia misceantur*); il en écrit d'abord avec un ton d'autorité à Arius et à Alexandre, évêque d'Alexan-

drie. Mais il s'aperçoit bientôt que le souverain et le pontife n'obtiennent pas, dans ces matières, l'obéissance aisée à laquelle les païens avaient accoutumé ses prédécesseurs ; et, sur le conseil d'Osius, il convoque le grand concile de Nicée. Il ouvre lui-même cette assemblée réunie seulement sur sa convocation (325) ; il s'assied, du consentement des évêques (*episcopis innuentibus*), à la première place, écoute Arius et Athanase, les deux fougueux adversaires, ainsi que le conciliant Eusèbe de Nicomédie ; il intervient dans la discussion, au dire des historiens ecclésiastiques de ce temps, et propose même, selon Eusèbe, le mot de *consubstantiel*, qui devait faire loi.

Quand le célèbre symbole de la foi de Nicée eut été ainsi rédigé, Constantin ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction : « Voilà, dit-il en communiquant l'œuvre du concile à toute la chrétienté, ce que j'ai fait avec les évêques, moi qui ne suis que l'un d'entre eux, mais qui me glorifie d'être leur frère dans le service de Dieu. » Et, dans les agapes qu'il célèbre au palais de Nicomédie, avec tous les membres du concile, en réjouissance de ce grand événement : « Et moi aussi, dit-il, je suis évêque ; vous êtes évêques pour les choses qui se font au dedans de l'Église, et moi, Dieu m'a institué comme un évêque pour les choses du dehors. » Et il le prouve en promulguant, sous la sanction de son autorité, la décision du concile, et en rendant une sentence d'exil contre Arius condamné et contre deux évêques partisans de sa doctrine. En cela, tout en passant du paganisme à la religion chrétienne, Constantin est

encore le *pontifex maximus* de l'empire, titre que d'ailleurs il n'abandonna jamais. Mais la religion chrétienne y perd cette fière indépendance qu'elle avait eue jusque-là. Elle se subordonne au pouvoir civil, elle aliène une partie de sa liberté, pour avoir la protection de l'autorité temporelle.

Évêque du dehors, dans le sein même de la religion chrétienne qui devenait sienne, Constantin remplit-il ses fonctions avec autant de constance que de zèle? Le symbole de Nicée avait été promulgué solennellement par Constantin, mais non pas universellement obéi, accepté. Si Athanase avait de la peine à l'imposer à Alexandrie et dans son diocèse, à plus forte raison trouvait-il des résistances en Asie. Les deux Eusèbe de Nicomédie et de Césarée, qui l'avaient signé avec tant de répugnance, expliquaient depuis leur adhésion, commentaient le texte du symbole, favorisaient toujours Arius et ses partisans, et s'efforçaient de faire rentrer en grâce auprès de Constantin leur personne et leur doctrine. Ces deux prélats y réussissent enfin, en transportant le débat, des principes sur les personnes. Ils accusent d'intolérance leurs adversaires, entre autres l'évêque d'Antioche, Eustache, et surtout Athanase. Las de toutes ces discussions, Constantin rappelle sur leurs siéges Eusèbe et Théognis, qu'il en avait chassés, fait déposer Eustache par un concile d'Antioche, convoque des évêques à Césarée, à Tyr, et enfin à Constantinople, pour informer de nouveau sur cette doctrine tant débattue. Là, en juge souverain des personnes et des choses religieuses, il écoute

Athanase, interroge Arius, accepte la profession de foi mitigée de celui-ci ; et, tandis qu'il envoie Athanase en exil à Trèves, il autorise enfin, dans une cérémonie solennelle, à Constantinople, la réconciliation publique d'Arius, qui aurait eu lieu sans la mort subite de celui qui avait ainsi troublé toute l'Église orientale.

C'est au milieu de ces tristes débats qu'une maladie mortelle atteint Constantin à l'âge de soixante-six ans. Il n'était encore que catéchumène et n'avait franchi que le premier degré de l'initiation chrétienne. Beaucoup de chrétiens différaient alors encore la cérémonie du baptême, à laquelle ils attachaient une sorte d'efficacité purifiante, jusqu'à un âge avancé, attendant quelque solennelle occasion. Constantin sent enfin le besoin de ce secours divin, consolateur, après une vie remplie de grandes et de tragiques actions et à la veille de sa mort. Il avait espéré accomplir ce grand acte, comme le Christ, dans les eaux du Jourdain. La maladie le surprend avant qu'il puisse accomplir son projet; il mande auprès de lui Eusèbe de Césarée. Cet évêque verse l'eau du baptême sur la tête qui avait fait pendant trente-trois ans les destinées du monde. Après la cérémonie, Constantin garde ses vêtements blancs, fait tendre son lit de blanc, et dit à ceux qui étaient là que « si Dieu lui accordait la guérison, pendant tout le reste de sa vie il prendrait part à toutes les prières et à toutes les cérémonies de l'Église ». Ce fut dans ces sentiments que la mort l'emporta, le 22 mai 337.

Cet homme, qui vient sur la limite de deux mondes, en qui finissent les crimes du paganisme et commencent les vertus chrétiennes, n'en avait pas moins accompli une des plus grandes révolutions morales. Vainement, sous les fils de Constantin, l'hérésie déchire l'Église; vainement l'empereur Julien tente, non sans talent et non sans vertu, la restauration, la réforme du paganisme; le courage d'Athanase, évêque d'Alexandrie, l'éloquence de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze sauvent l'unité du dogme et raffermissent l'Église.

Théodose le Grand achève ou répare ce qu'avait fait Constantin en portant à la fois des lois contre les Ariens et les païens, et en réprimant en bataille rangée les dernières tentatives d'usurpation qui essayent de se couvrir du manteau du vieux paganisme romain. Après avoir hésité quelque temps, il condamne l'arianisme au concile œcuménique de Constantinople; il ordonne de suivre la foi que l'Église romaine avait, dit-il, reçue de saint Pierre; il interdit aux hérétiques de se servir des mots d'*Église* et de *prêtres;* il défend à tous « de se souiller par des sacrifices, d'immoler d'innocentes victimes, de pénétrer dans les temples et de faire des simulacres, si l'on ne voulait devenir coupable aux yeux de la loi divine et humaine. » C'est la loi *catholique*, la *loi d'unité*, qu'il impose comme constitution religieuse à l'Empire. Une nouvelle distribution des jours fériés efface du calendrier la plupart des fêtes païennes pour y substituer celles du christianisme. Enfin, il assimile toute espèce de sacrifice païen au crime

de lèse-majesté et porte pour ainsi dire contre le paganisme la peine de mort (394). Le Christianisme entre ses mains est déjà une religion d'État. C'est le paganisme maintenant qui est interdit.

Les chrétiens signalent leur victoire avec encore plus d'impatience. Théodose avait ordonné la fermeture de quelques temples; les *bandes noires* des moines, aux cris de quelques évêques, sortent de leurs retraites et se mettent à détruire. L'architecture et la statuaire eurent à regretter un grand nombre de chefs-d'œuvre, victimes de ce vandalisme chrétien qui précéda celui des barbares. Le célèbre saint Martin de Tours ne laisse pas un temple, pas une *pierre fitte*, pas un chêne consacré par le druidisme, debout dans son diocèse. Marcel d'Apamée fait miner les temples de cette ville et périt d'une flèche au siége d'une autre. Théophile d'Alexandrie a la gloire de renverser le temple le plus célèbre, la divinité la plus vénérée de l'Orient, celle de Sérapis d'Égypte. Dans ce temple colossal, le dieu Sérapis élevait sa tête couronnée d'un boisseau jusqu'au faîte, et étendait ses bras aux parois des deux murailles. Là était déposé le nilomètre. Un des prêtres de ce temple, pour défendre son dieu, essaye de fanatiser le peuple, en prétendant qu'on allait compromettre les bienfaits du Nil. L'évêque d'Alexandrie, Théophile, soutenu du préfet d'Égypte, se dirige contre le temple. Un soldat donne le premier de la cognée dans la tête du dieu, d'où s'envole une nuée de chauves-souris. Libanius n'a plus qu'à pleurer sur les ruines des temples : « Hélas ! écrit-il, voici



qu'on se précipite sur les monuments de notre piété; on mine leurs fondements, on sape leurs murailles, on défonce leurs toits; il ne reste plus aux prêtres qu'à se taire ou à mourir; les bandes noires sillonnent la contrée et bondissent contre les maisons des dieux; la campagne sans temple est comme le printemps sans fleur! » Mais ce qui fait couler les larmes du païen Libanius arrache au chrétien Chrysostome des chants de triomphe : « Ils ont passé, dit-il, ces mystères du paganisme : on avait cru longtemps que c'était argent et or, et il s'est trouvé que ce n'était que poussière. Ils ont passé et se sont écoulés comme de l'eau ; car ceux qui les adoraient et qui y mettaient leur confiance, ils les ont brisés, les ont comme avalés et fait disparaître dans la confession de l'unité de Dieu! »

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE AU IVe SIÈCLE.

Hiérarchie et liberté. — Le Saint-Siége. — L'État et l'Église. — Le Christianisme chez les barbares. — Richesse et corruption.

Au quatrième siècle, grâce à ses grands docteurs et à ses nombreux conciles, l'Église victorieuse, depuis Constantin, avait fixé son dogme et organisé sa hiérarchie. C'était à l'intrépide Athanase, au doux Grégoire de Nazianze, au fougueux saint Basile que le dogme chrétien, arrivé, sous l'influence des doctrines grecques et orientales, de la simplicité des premiers jours aux savantes hauteurs de la Trinité, avait dû alors d'achever sa victoire sur les mes. L'antique philosophie et la religion nouvelle

s'étaient comme rencontrées pour reconnaître en Dieu, l'une, trois attributs divins : la puissance, l'amour, l'intelligence; et l'autre, trois personnes en une. Le nom mystique de *Verbe* servait à l'une et à l'autre pour désigner la personne ou l'attribut qui unissait les deux autres. Ce qui était mieux encore, les objurgations pressantes de saint Basile ou les onctueuses prédications de Grégoire de Nazianze avaient répandu partout l'esprit chrétien. La doctrine d'Arius avait dû céder devant les réclamations des plus grands docteurs et les décisions de nombreux conciles. Elle durait encore, mais au second rang; elle devait pour revivre attendre les barbares.

En même temps, née des circonstances, de la force des choses, s'était affermie peu à peu la hiérarchie religieuse de l'Église, à côté même de l'administration romaine et comme pour la remplacer. Dans les principales villes de l'Empire, déjà des évêques ou surveillants avaient saisi une certaine autorité sur les prêtres et les diacres qui, répandus dans les provinces, prêchaient la doctrine, soignaient les malades et administraient le baptême et la communion, symboles extérieurs du culte; ces évêques portaient alors le nom de Père ou Pape. Dans les cinq plus grandes villes de l'Empire, Rome, Constantinople, Alexandrie, Jérusalem, Antioche, les évêques résidants exerçaient même, sous le nom de *Patriarches,* une autorité plus considérable sur tous les évêques environnants, quoique cette autorité ne fût pas bien définie. L'évêque ou le pape de Rome

devait à cette circonstance qu'il était le seul patriarche dans tout l'Occident, le privilége de jouir déjà d'une considération encore plus grande.

Si une subordination assez grande faisait dépendre les prêtres des évêques, ceux-ci des métropolitains, et tous des patriarches, la liberté des élections pour chaque siége, et de la discussion dans les conciles, donnait à l'Église une vie et une indépendance que ne connaissait point la société civile. Les évêques étaient nommés alors par le clergé et par le peuple, et quelquefois choisis par les laïques. Les formes de cette élection étaient encore peu déterminées et dépendaient souvent des circonstances. A Milan, un enfant s'écrie dans l'Église : « Ambroise, évêque! » et la foule, répétant avec lui le même cri, donne à Milan son plus illustre pasteur. Ailleurs, au milieu des intrigues des prétendants et des divisions de la foule, les évêques imposent tout à coup les mains à un saint homme qui ne songeait nullement à un si grand honneur[1]; et les fidèles l'acceptent pour leur chef. Autre part encore, ce sont les fidèles eux-mêmes, embarrassés pour faire leur choix, qui chargent un évêque illustre par son éloquence et son savoir de leur désigner un métropolitain[2].

L'élection était souvent tumultueuse. A Rome, en 366, à la suite de la compétition d'Ursin et de Damase, on trouva cent trente-sept cadavres qui jonchaient l'église où l'on s'était disputé l'élection.

Une autre liberté vivifiait l'Église, c'était la libre

1. Sidoine. Let., liv. IV, 25. Élection à Châlons.
2. Id. VII, 9, Nomin. d'un év. à Bourges.

discussion des doctrines et des intérêts religieux. Le gouvernement de l'Église appartenait entièrement à cette époque aux diverses assemblées du clergé. Dans son diocèse, l'évêque gouvernait avec le concours des simples prêtres, *cum assensu clericorum*. Pour fixer le dogme ou les règles de la discipline, les évêques se réunissaient, soit dans la province pour les affaires locales, soit en conciles nationaux pour celles qui intéressaient une contrée tout entière, soit en conciles universels ou *œcuméniques* quand les destinées de la religion ou de toute l'Église étaient en jeu. Au cinquième siècle seulement on compte quinze conciles, et ce ne sont là que les principaux, ceux dont il est resté des traces écrites. La plus grande liberté régnait dans ces assemblées où les questions les plus ardues étaient débattues avec la passion qu'on apporte naturellement dans les affaires religieuses. A l'origine, tous les disciples prenaient part à la discussion; mais quand, par le développement du Christianisme, les questions devinrent plus complexes et plus difficiles, et que les fidèles, devenus plus nombreux, furent plus difficilement instruits, le gouvernement de la société religieuse passa tout entier entre les mains du clergé. Bientôt même, à cause des embarras du déplacement, les simples prêtres ne furent plus appelés aux conciles, et les évêques seuls prirent part à la direction de l'Église. Le gouvernement de la société religieuse tendait à devenir de plus en plus aristocratique. Élections libres, discussions libres, telles étaient cependant les bases de la constitution ecclésiastique.

L'autorité appartenait surtout alors au privilége du talent, du caractère ou de la vertu. Si le quatrième siècle est pour l'Église celui des grands docteurs, le cinquième commence celui des grands exemples. Saint Ambroise est plus maître du peuple à Milan que les empereurs; saint Chrysostome, sauveur de la molle Antioche, deux fois banni par l'empereur Arcadius, reçoit des députations d'évêques dans sa forteresse d'Arabisse, au milieu des solitudes du Taurus; saint Jérôme, de sa grotte de Bethléem, entretient une correspondance suivie avec les personnages les plus distingués de Rome, et impose le frein du christianisme aux passions mêmes; saint Augustin, de l'africaine Hippone, donnera sa propre pénitence en exemple et conduira avec autorité et sagesse la querelle théologique suscitée dans la Gaule par Pélage sur la liberté humaine.

Il est un siége cependant que les plus grands commencent à révérer à cause de lui-même, indépendamment de celui qui l'occupe, c'est le siége de Rome. Le moment n'était pas venu, il est vrai, où l'église de Saint-Jean-de-Latran devait porter sur son fronton l'inscription qu'elle emprunta presque à l'ancien Capitole païen : « *Je suis la tête de toutes les églises.* » Le concile de Constantinople, en 381, en donnant le premier rang au siége épiscopal de cette capitale, après celui de Rome, annonçait cependant déjà la suprématie romaine. Là, en effet, était tout l'avenir de l'unité chrétienne. « Comme l'Orient, agité de ses antiques furies, dit saint Jérôme, met en lambeaux la robe du Seigneur, robe

sans couture et d'un seul tissu; que les renards dévastent la vigne du Christ et que, parmi tant de citernes entr'ouvertes qui ne sauraient garder l'eau, il est difficile de découvrir où est la fontaine scellée et le jardin fermé, j'ai cru devoir consulter la chaire de Pierre et chercher la nourriture de mon âme au lieu même où jadis je reçus les vêtements du Christ. La vaste étendue du liquide élément et ce long espace de terre ne m'ont pas empêché d'y aller chercher la perle précieuse; *partout où sera le corps, là se rassembleront les aigles.* » Ailleurs encore l'ermite de Bethléem s'écrie : « D'un côté frémit la rage de l'hérésie arienne appuyée sur les puissants du jour; de l'autre, une église divisée en trois parties s'efforce de m'attirer à elle. L'ancienne autorité des moines voisins s'élève contre moi. Cependant je ne cesse crier : Quiconque est uni à la chaire de saint Pierre se trouve de mon parti[1]. »

Partout, en tous cas, les grands personnages de l'Église, quels qu'ils soient, commencent à saisir une influence qui n'avait jamais appartenu au sacerdoce païen; on en peut prévoir déjà les bienfaits et les périls. Au commencement de son règne, Théodose avait voulu punir la ville d'Antioche révoltée. Le célèbre Jean Chrysostome demande grâce pour elle; l'empereur cède à ses instances, qui étaient naturelles de la part d'un chrétien et d'un prêtre. Un peu plus tard, l'évêque de Callinique, chrétien zélé, détruit une synagogue; Théodose condamne l'évêque à la

1. Lett. XIV, XV, au pape Damase.

rebâtir; Ambroise ayant réclamé contre cette honte infligée à un évêque et à la foi chrétienne, Théodose persiste; mais, la première fois que l'empereur entre dans l'église cathédrale de Milan : « Non, s'écrie Ambroise, je ne saurais offrir le sacrifice en ton nom, tant que tu n'auras point rétracté ton édit et effacé la honte qu'il a imprimée au nom du Christ. »

A quelque temps de là, les habitants de la ville de Thessalonique, en Thrace, se prennent de querelle avec les soldats goths de la garnison, à propos d'un cocher du cirque, et massacrent, à la suite d'une rixe, toute la garnison avec l'officier Botheric. Théodose était habitué aux répressions violentes du régime impérial et de l'antiquité; il ordonne, malgré les représentations d'Ambroise, un châtiment exemplaire. Il le fut en effet. La population de Thessalonique était réunie sans défiance, comme pour une fête, dans l'amphithéâtre, quand une troupe de Goths, vengeurs de leurs compatriotes et exécuteurs des ordres impériaux, saisit les issues et commence un massacre qui dura tout le jour; sept mille personnes y périssent. Dans la durée de l'Empire romain, on avait vu plus d'un exemple semblable donné par le pouvoir aux dépens de villes entières. Byzance avait presque entièrement péri sous Septime-Sévère; elle était ruinée encore quand Constantin la releva. « Pour le sang d'un seul homme, écrit alors Ambroise à Théodose, je cesserais toute communication avec toi; comment ne le ferais-je pas pour le sang de tout un peuple? » Et, la première fois que l'empereur se présente dans la cathédrale

de Milan, Ambroise encore l'accueille sur le seuil avec ces paroles : « Tu as imité David dans son crime, imite-le dans son repentir. » Huit mois seulement après, l'évêque permet à l'empereur, encore une fois soumis, de s'approcher de l'autel ; et Théodose prescrit par une loi un délai de trente jours entre la condamnation et l'exécution de toute sentence capitale. Ce n'était pas vainement qu'Ambroise écrivait : « L'empereur n'est pas au-dessus de l'Église ; il est dans l'Église. » Les futurs conflits de l'État et de l'Église sont en germe dans ces paroles.

Tous les évêques n'avaient pas l'occasion d'essayer leur pouvoir sur des têtes couronnées, mais ils conquéraient pour la plupart un grand ascendant sur les peuples et augmentaient tous les jours leur puissance. Hilaire d'Arles ne s'occupait pas seulement à prêcher, à enseigner ; il écoutait les plaintes, accommodait les différends, faisait l'office de juge de paix. Loup, évêque de Troyes, rigide dans ses mœurs, s'inquiétait dans son diocèse des écoles et des lectures pieuses ; Sidoine Apollinaire, rhéteur, grammairien, poëte, avant de mener à Clermont la vie d'un grand seigneur ecclésiastique, fera le panégyrique ou plutôt l'oraison funèbre des derniers empereurs ; mais, dans une grande crise, il saura défendre Clermont avec courage contre un roi barbare et sauver cette ville des dernières misères.

Il n'est pas étonnant que le pouvoir et la richesse viennent au-devant des évêques, comme les affaires qui intéressaient la conscience arrivent devant leur tribunal. Les testaments, les prêts, les mariages,

relèvent bientôt de leur juridiction. Comme ils tenaient des constitutions des derniers empereurs le droit de recevoir des legs, ils amassent des domaines, des richesses, avec lesquels ils entretiennent le culte divin, soutiennent leur clergé, nourrissent les pauvres et fondent des hôpitaux, des hôtels-Dieu. Ils ouvrent dans leurs églises et sur le terrain attenant, des asiles aux persécutés, aux malheureux et quelquefois aux coupables ; heureux refuges dans un temps de violence et de désordre où l'innocence et le crime étaient souvent confondus ! Enfin un grand nombre revêtent la charge de défenseurs dans les cités, parce que le petit peuple met une confiance plus grande en eux que dans les magistrats civils. « L'évêque Patiens, qui nourrissait le peuple avec les amas de grains qu'il avait faits, s'est comporté, nous dit Sidoine Apollinaire, comme un homme qui, par le sacerdoce, se trouve maître de la ville, et, par la ville, de la province. » Ainsi l'Église, par sa seule puissance morale, commence peu à peu à remplacer l'État, impuissant lui-même à inspirer le respect aux grands et à assurer sa protection aux faibles. Quand l'État s'efforce vainement de retenir la société qui lui échappe, l'Église a quelque peine à lui défendre de chercher refuge dans son sein.

On croit trop généralement que l'Église ne convertit les barbares qu'à leur arrivée dans l'Empire. Elle allait déjà au-devant d'eux quand ils vinrent. L'école chrétienne de Trèves, illustrée par l'exil de saint Athanase, remplissait de ses missionnaires les

bords du Rhin. Victorin, évêque de Pettau, sur la rive droite du Danube, aux frontières du Norique et de la Pannonie, mourait pour la foi au temps de Dioclétien. Comme il y avait dans les armées romaines un grand nombre de barbares qui devenaient chrétiens, ils rapportaient chez eux la connaissance du christianisme. A la fin du quatrième siècle, le christianisme a passé le Danube et le Rhin.

Au fur et à mesure que l'Empire recule devant les barbares, il semble que l'Église gagne sur eux. Le célèbre Ulphilas, le fils de la louve, ainsi qu'il s'appelait, évangélise les Visigoths avant leur arrivée dans l'Empire. Il traduit pour eux dans leur langue les saintes Écritures; c'est le monument le plus ancien de la langue germanique, qui a été retrouvé bien longtemps après dans un monastère de la Suède. Il se garde seulement de traduire le livre des Rois, de crainte que ses récits guerriers ne réveillent l'ardeur belliqueuse de ses néophytes. Lorsque les Visigoths s'enfuient devant les Huns, l'an 376, et demandent des terres sur la rive droite du Danube, dans la province de la Mœsie, Ulphilas, pour complaire à Valens, empereur arien, embrasse et fait embrasser à ceux qu'il a convertis la foi de l'hérésiarque. Des barbares, toujours en guerre les uns contre les autres et avec l'Empire, Alamans, Marcomans, Ruges, Hérules et autres, se disputent la possession du cours moyen du Danube. Fritigilde, reine des Marcomans, entend raconter, par un chrétien d'Italie, les actions de saint Ambroise, et elle désire

connaître le Dieu qui a de si grands serviteurs. Elle envoie donc au saint des messagers et des présents, afin qu'il lui fasse savoir comment elle doit croire et prier. Il répond par une lettre admirable, où il résume tous les dogmes et toutes les preuves de la foi. La reine, reconnaissante, persuade son époux et son peuple ; et les Marcomans convertis ne troublent plus le repos du monde.

Un anachorète, Séverin, dont le disciple nous a laissé la biographie, vivait au milieu de cette cohue de barbares, protégeant contre eux les débris de la population romaine de ces contrées ; et souvent il les domptait. Un jour que les Alamans ravageaient le territoire de Passau, où il se trouvait alors, Gibold, leur roi, souhaite de le voir. L'homme de Dieu va donc trouver le roi, et lui tient un langage si ferme, que le barbare troublé promet de rendre ses captifs et d'épargner le pays ; on l'entend ensuite déclarer à ses compagnons que jamais, en aucun péril de guerre, il n'avait tremblé si fort. Rien n'est plus beau que le récit des derniers moments de Séverin, lorsque, averti de sa fin prochaine, il mande auprès de lui le roi Flethée et la reine Gisa, fougueuse arienne dont il avait plus d'une fois combattu les violences. Après avoir exhorté le roi à se souvenir de Dieu et à traiter doucement ses sujets, il met sa main sur le cœur du barbare, et, se tournant vers la reine : « Gisa, lui dit-il, aimes-tu cette âme plus que l'or et l'argent? » Et comme Gisa protestait qu'elle préférait son époux à tous les trésors : « Eh bien donc, reprend-il, cesse d'opprimer

les justes, de peur que leur oppression ne soit votre ruine. Je vous supplie tous deux en ce moment, où je retourne à mon maître, de vous abstenir du mal, et d'honorer votre vie par des actions bienfaisantes. »

Ammien Marcellin nous parle d'un évêque d'Orient envoyé chez les Perses pour négocier la paix. Les évêques se faisaient médiateurs entre les Romains et les barbares; d'autres passaient peut-être à l'ennemi. « Au siége de Nizibe, dit Ammien, un bruit, probablement sans fondement, accusa l'évêque d'avoir dans des entretiens secrets indiqué à Sapor la partie des murailles qu'on pouvait attaquer avec succès [1]. » Nous savons par le même auteur que les Burgondes obéissaient à deux chefs, l'un religieux, appelé *Sinist*, et l'autre militaire, appelé *Hendinos*. Le premier était le plus puissant des deux; car il pouvait faire mettre l'autre à mort, quand la nation avait éprouvé une défaite ou quand la récolte était mauvaise. Lorsque les Burgondes furent défaits cependant par les hordes hunniques, ils s'en prirent cette fois à leur chef religieux, le massacrèrent et demandèrent en Gaule, à l'évêque de Trèves, un missionnaire qui les instruisit, il est vrai, dans le christianisme d'Arius; c'est ainsi que du moins ils n'arrivèrent plus païens dans l'Empire.

On peut se demander si la conversion chrétienne qui semble fort avancée vers la fin du quatrième siècle, dans l'Empire et hors de l'Empire, a adouci

1. Ammien, XXIX, 5; XX, 7.

efficacement l'humeur farouche des barbares et guéri la corruption romaine. Il ne faut point se faire à cet égard de trop grandes illusions.

Les conquérants, païens endurcis ou chrétiens récents, commettront de grandes atrocités, et montreront des vices étonnants au sein de leur victoire. Cependant ils connaissent déjà le christianisme et éprouvent devant lui un singulier respect. On les verra plus d'une fois, au milieu de leurs courses vagabondes et de leur fureur dévastatrice, s'arrêter devant les serviteurs désarmés d'un Dieu qu'ils redoutent, lorsque, défenseurs des villes et des populations, ceux-ci viendront demander grâce pour elles ; mais les évêques et les écrivains chrétiens, qui regardaient quelquefois avec complaisance la rudesse des barbares, en les comparant à la corruption romaine, pourront quelquefois faire, pendant l'invasion, de tristes retours sur leurs illusions d'autrefois.

Il serait difficile également de savoir si la corruption de la société romaine convertie, à l'époque de sa chute, est moins grande que lorsqu'elle était encore toute païenne. Les empereurs chrétiens, à part le sentiment de la pudeur que ne connaissaient guère les premiers Césars, ne paraissent pas, moralement, bien supérieurs. Les tragédies de famille de Constantin et les turpitudes du palais de Constance en disent assez. Julien, qui était païen, valait au moins pour la moralité Constantin. Les femmes, que l'on trouve plus dépravées que les hommes au siècle des Antonins, parce que la philosophie stoïcienne n'a guère eu de prise sur elles, semblent devenir

meilleures sous l'influence chrétienne. C'est avec des femmes romaines que saint Jérôme entretient une correspondance suivie. Il dirige de loin et de près sainte Fabiola, sainte Marcella et sainte Paula, qu'il traite comme ses sœurs en religion. Ces saintes femmes bâtissent des hospices à Rome, des monastères en Palestine. « C'est par les femmes, dit-il lui-même, que la religion se répand. » La femme fidèle sauve le mari infidèle.

L'Église était loin cependant d'avoir déjà régénéré les mœurs. Combien il lui fallait en effet de prudence, d'adresse pour ménager de vieilles habitudes et ne pas effaroucher les néophytes, nous le voyons dans ses plus sévères écrivains.

La gloutonnerie et le goût de la parure semblent avoir été à cette époque les vices dominants du peuple chrétien. Une lettre bien connue de saint Augustin renferme l'intéressant récit de ses efforts heureux pour faire cesser les festins désordonnés qui se mêlaient à la célébration des fêtes des saints. Il explique d'une manière bien curieuse l'origine de ces scandales tolérés par les premiers apôtres, pour ne pas éloigner de la nouvelle religion ceux qui tenaient trop aux complaisances de l'ancienne. « Accourant en foule au christianisme après les grandes persécutions, les païens, dit saint Augustin, n'étaient plus retenus que par le regret de perdre les festins joyeux des jours de fête consacrés à leurs idoles; ils semblaient ne pouvoir s'arracher à ces anciens et pernicieux plaisirs; nos ancêtres trouvèrent donc bon de compatir à cette faiblesse et permirent qu'on célé-

brât non point par un pareil sacrilége, mais par les mêmes profusions, les solennités en l'honneur des saints martyrs. » A Rome, ces festins avaient lieu chaque jour jusque dans la basilique du bienheureux saint Pierre. L'indulgence du clergé va certes bien loin. « Ces festins, dit l'évêque d'Hippone, ont été souvent défendus; ils se célèbrent, il est vrai, loin de l'endroit où se tient l'évêque; mais la multitude des gens charnels est grande dans une ville aussi considérable que Rome, et il est bien difficile de réprimer et d'éteindre cette effroyable peste[1]. »

L'esprit adroitement conciliant de l'Église se manifeste encore dans la manière dont saint Augustin veut qu'on remédie au goût des ornements profanes. « Ne vous hâtez point, écrit-il à l'évêque Possidius, d'interdire les parures d'or et les riches vêtements, sauf à l'égard de ceux qui, n'étant pas mariés et ne désirant pas se marier, ne doivent songer qu'à plaire à Dieu. Quant aux autres, ils pensent à ce qui est de ce monde; les maris cherchent à plaire à leurs femmes et les femmes à leurs maris. Mais c'est seulement pour leurs maris que les femmes doivent se parer. Ceci est simplement une tolérance et non pas un ordre. Car la vraie parure des chrétiens et des chrétiennes, ce n'est point le charme menteur du fard, ni l'éclat de l'or, ni la richesse des étoffes, ce sont les bonnes mœurs. Mais il faut avoir en exécration la superstition de ces ornements, au nombre desquels on doit compter les pendants d'oreilles que

1. Saint Augustin à Alippe, en 395.

les hommes portent d'un seul côté. Cela ne se fait point pour plaire aux hommes, mais pour honorer les démons[1]. »

Une ostentation égoïste et brutale tient souvent encore lieu de charité. Saint Jérôme s'en plaint à Eustochie : « Certaines femmes, dit-il, font colorer de pourpre les parchemins sacrés, fondre l'or en lettres, revêtir les livres de pierreries ; et le Christ se meurt nu devant leurs portes. Lorsqu'elles ont tendu la main à l'indigent, elles sonnent de la trompette. Lorsqu'elles appellent aux agapes, elles ont un crieur à gage. Naguère, une des matrones romaines les plus distinguées, précédée dans la basilique du bienheureux Pierre d'une troupe d'eunuques, donnait de sa propre main, pour paraître plus charitable, une pièce de monnaie à chaque pauvre. Cependant une vieille femme, chargée d'ans et couverte de haillons, court se placer plus haut, pour recevoir une seconde fois l'aumône ; la matrone, arrivée près d'elle, lui donne un coup de poing au lieu d'une pièce de monnaie, et la met en sang pour la punir d'un si grand crime[2]. »

La société chrétienne souffrait de vices plus réels encore et se laissait aller à une corruption d'autant plus dangereuse qu'elle revêtait le manteau de l'hypocrisie. Plusieurs matrones ferment leurs portes au public ; mais elles ne laissent pas de donner prise à la médisance, à cause de certains serviteurs que rend suspects soit leur excessive propreté, soit leur

1. Saint Augustin à Possidius. — 2. Saint Jérôme à Eustoch., lettre XVIII.

splendide embonpoint, soit leur âge favorable aux passions[1]; d'autres femmes, d'un âge avancé déjà, se plaisent à avoir chez elles des enfants d'affranchis qu'elles nomment leurs fils spirituels; et, surmontant peu à peu une certaine honte, elles passent enfin du prétendu titre de mère à la liberté maritale. Les femmes n'ont pas le privilége de cette perversité mal déguisée; car, de leur côté, les hommes font leur société intime de sœurs dites *agapètes* : « On en voit quelques-uns, dit encore saint Jérôme, qui avec une ceinture autour des reins, une tunique de couleur sombre et une longue barbe, ne peuvent se séparer des femmes, ont à leur service de jeunes servantes, mangent à la même table qu'elles et vivent sous le même toit[2]. »

Pour le peuple plus pauvre, saint Augustin se plaint amèrement de ce que, chrétien, il jure encore par ses anciens dieux et fête les jours fériés du paganisme qu'il n'oublie point. Ignorant, il court encore consulter les enchanteurs et porte des amulettes parmi lesquelles figurent des médailles d'Alexandre ou des feuillets des Évangiles.

Le 24 novembre 407, Honorius interdit aux païens la célébration de leurs fêtes. Le jour des calendes de juin, qui était la fête de Flore, à Calame, les païens célébrèrent cependant leurs solennités avec une insolente audace; ils firent passer la bruyante troupe de leurs danseurs devant la porte même de l'église. « Les clercs ayant essayé de s'op-

1. Id. Lettre LXXXV— .2 Id. Au moine Rusticus, let. XCV.

poser à cette démonstration, des pierres furent de toutes parts lancées contre l'église et dans l'église. Huit jours après, l'évêque ayant réclamé des magistrats l'exécution des lois, que chacun du reste connaissait, l'église reçut une nouvelle pluie de pierres. Mais le même jour, comme si Dieu lui-même avait voulu répandre une salutaire terreur, il tomba de la grêle sur la ville. A peine la grêle eut-elle cessé, qu'une bande ennemie lança pour la troisième fois des pierres sur l'église; elle mit le feu aux habitations ecclésiastiques et tua un serviteur de Dieu qui avait cherché inutilement à s'échapper. L'évêque, qui était parvenu à s'enfoncer et à se ramasser dans un coin, où il se dérobait aux regards, entendait du fond de son trou des outrages contre lui et des menaces de mort. Ces faits se passèrent depuis dix heures jusqu'à la nuit avancée. Nul de ceux qui pouvaient intervenir avec autorité, n'essaya de réprimer, ni de secourir, excepté un étranger qui délivra plusieurs serviteurs de Dieu près de périr et arracha bien des objets volés aux pillards[1]. » Les néophytes, trop souvent, dans l'église, causent, rient, interrompent le sermon lorsqu'il est trop long et accommodent des airs païens aux psaumes chrétiens ou des paroles chrétiennes aux chants du paganisme. Ils forment encore des danses cyniques devant les basiliques. « Tel qui entre chrétien à l'église, » ajoute le docteur repenti d'Hippone, « s'en retourne païen ! »

1. Saint Augustin à Nectarius, 408.

Les doctrines perdent toujours quelque chose de leur pureté et les homélies de leur vertu en passant à la pratique et à la puissance. « Ce n'est plus, dit des Chrétiens Salvien, cette antique et innocente sainteté de votre premier peuple, alors que tous les disciples du Christ échangeaient les biens caducs de ce monde contre les richesses des cieux, oubliaient les choses présentes pour les hautes espérances de l'avenir et achetaient des trésors immortels au prix d'une pauvreté volontaire en ce monde[1]. » L'Église elle-même semblait souvent contracter quelques-uns des vices de la société civile à mesure qu'elle s'en rendait maîtresse. Plus grande par ses richesses, elle devenait moindre par ses vertus (*Divitiis major*, dit saint Jérôme, *virtutibus minor*) ; et le même personnage se croit obligé de remercier les empereurs de limiter la capacité de l'Église à recevoir des legs[2]. Ces richesses qui venaient trouver les évêques étaient en Orient une occasion de scandale et rendaient dangereuses les rivalités qui s'élevaient entre les candidats à propos des siéges épiscopaux. Saint Grégoire de Nazianze dénonce déjà avec vigueur ces scandales. Ce n'est pas le païen Ammien seul qui explique l'animosité des prétendants aux siéges épiscopaux par le luxe des prélats, qui dépensent l'argent, recueilli des matrones, à faire rouler des chars superbes, à éblouir tous les yeux de la splendeur de leur costume et à éclipser dans les festins jusqu'au luxe des tables royales.

1. Salvien adv. avar. 27. — 2. Saint Jér. let. XXXIV, à Nep. la vie des prêtres et religieux.

La richesse n'était pas le seul piége auquel se laissât prendre le clergé. Saint Jérôme s'emporte contre les jeunes prêtres qui ne reçoivent le diaconat que pour visiter les femmes plus librement ; vrais Adonis, parés, fardés, qui se glissent dans les maisons et font rêver d'apôtres leurs dolentes pénitentes. Il nous laisse le curieux portrait d'un directeur de ce temps : « Il sort du lit avec le soleil et règle l'ordre de ses visites de la journée. Vous êtes encore au lit qu'il est déjà là. Aperçoit-il une nappe artistement travaillée, un couvert bien conservé, il le loue et le retourne en tous sens, en admire le travail et l'arrache plutôt qu'il ne l'obtient. Les femmes se gardent bien de contrarier ce directeur à la mode. La chasteté et le jeûne lui sont odieux ; il juge d'un repas par la fumée des viandes ; on l'appelle Pippizo parce qu'il est gourmand de volailles et principalement de petites grues. Il a dans sa personne je ne sais quoi de fier et d'impudent ; aussi est-il fort sur la médisance et les injures. Il est partout, c'est toujours lui qu'on aperçoit en entrant dans une maison ; il sait les nouvelles dont on parle et les arrange à sa manière. » On comprend que de pareils directeurs n'aient pas toujours pu réformer les mœurs des hautes classes, qu'on ne trouve pas, en effet, sensiblement meilleures.

Pour les moines d'Orient qui avaient la prétention de continuer la vie primitive du Christianisme, tous, selon le témoignage de saint Jérôme, n'étaient pas exempts de vices : « De même, dit encore saint Au-

gustin, que je n'ai pas connu de meilleurs chrétiens que les hôtes fervents des monastères, aussi je n'ai rien vu de pis que des moines tombés, et j'appliquerai aux communautés ces paroles de l'Apocalypse : « Le juste y devient plus juste, le souillé s'y souille davantage[1]. » Et saint Jérôme écrit à Eustochie : « L'espèce de moines qu'on nomme *Remoboth* sont des gens fort déréglés et méprisés. Ils habitent ensemble deux à deux ou trois à trois, rarement en plus grand nombre, vivant dans l'indépendance et au gré de leurs désirs. Une partie de ce qu'ils ont gagné avec le travail de leurs mains, ils l'apportent en commun pour fournir aux dépenses de la table qui est commune entre eux. Le plus grand nombre demeure dans les villes ou dans les bourgs; et, comme si c'était leur industrie qui fût sainte et non pas leur vie, ce qu'ils vendent, ils le vendent à un prix plus élevé que les autres.... Tout est affecté parmi eux, ils portent de vastes manches, des souliers larges, des habits grossiers; ils soupirent fréquemment, visitent les vierges, médisent des clercs; et les jours de fêtes, se gorgent jusqu'à vomir[2]. »

On a accusé l'Église chrétienne d'avoir manqué de patriotisme à la veille de ce grand cataclysme, d'avoir désespéré de l'Empire et presque appelé de ses vœux les barbares. On trouve en effet, dans les écrivains chrétiens, plus d'un passage qui témoigne de cette espèce de découragement et d'une sorte d'espérance vague mêlée cependant de crainte, en

1. Saint Augustin à Nectarius, 408. — 2. Saint Jér. Let. XVIII.

face de l'invasion. Mais il n'y avait plus réellement de patriotisme dans l'Empire; il avait disparu avec le vieux culte romain. Quand un nouveau malheur arrivait, combien de païens, avec l'historien Zosime, dénonçaient l'abandon de la vieille religion et le mépris des dieux comme la cause de tout le mal! Le sage Ammien Marcellin, seul, voit autour de lui trop de causes naturelles de ce qui arrive, sans en chercher encore de surnaturelles. Quand il nous raconte les échecs répétés des légions devant les barbares ou la fin misérable d'un empereur romain brûlé par eux dans une chaumière, il laisse bien percer de temps en temps la colère du vaincu; mais sa douleur ne l'empêche pas de reconnaître que la faute en est toute aux Romains, aux officiers et aux soldats. Zosime lui-même ne nous avoue-t-il pas que, dans certaines provinces, les citoyens opprimés par les exacteurs regardaient la conquête du pays par les barbares comme un événement heureux, et se résignaient à une invasion qui devait les délivrer du malheur de posséder?

En réalité, le vieux sentiment national de Rome s'était éteint dans une sorte de cosmopolitisme sans grandeur, et l'Église sentait qu'elle ne pouvait attacher ses destinées au colosse qui s'écroulait. Saint Augustin écrit au milieu des ruines son livre de la *Cité de Dieu*, société choisie qui accomplit son pèlerinage à travers les misères de cette vie pour mériter la cité céleste, la sainte Jérusalem qu'il rêve au delà de la mort. Si Lactance s'écrie : « Comment ne pas craindre que la société ne croule

avec Rome et que le monde ne périsse dans une seule ville ? » le nombre des Chrétiens qui, pénétrés de la lecture de l'Écriture sainte, regardent l'invasion comme un châtiment providentiel des crimes des païens, est encore bien plus considérable. Saint Jérôme, en commentant Ézéchiel, applique à la ville de Rome les prophéties faites contre l'antique Babylone. « On ne redoute l'invasion, dit saint Augustin, que de crainte d'être arraché à ses vices. » Salvien, dans son curieux livre du *Gouvernement de Dieu*, n'hésite point, quand il compare les barbares aux Romains, à déclarer ses préférences : « Vous pensez, dit-il aux Romains, être meilleurs que les barbares ; ils sont hérétiques, païens, dites-vous, et vous êtes orthodoxes.... Je réponds que par la foi nous sommes meilleurs, mais, par notre vie, je dis avec larmes que nous sommes pires. Vous connaissez la loi et vous la violez ; ils sont hérétiques et ne la savent pas... Et nous nous étonnons que Dieu livre nos provinces aux barbares quand leur pudeur purifie la terre encore toute souillée des débauches romaines. »

« Où est le riche, ajoute Salvien, qui garde les serments du mariage et ne se laisse point emporter par la fureur de la passion ; qui ne fait point de sa maison un foyer de débauche, et, ravalant celle que la dignité du mariage plaçait la première dans sa maison, n'a pas mis sa femme au nombre de ses servantes? » Et ce n'est pas à Rome seulement, mais dans tout l'Empire. L'Aquitaine et la Novempopulanie étaient comme la moelle de presque toutes les

Gaules, et possèdaient un terroir d'une merveilleuse fécondité, et en même temps plein d'agrément, de plaisir, de charme, tout un pays chargé de vignes, orné de riantes prairies, parsemé de champs cultivés, planté d'arbres fruitiers, ombragé de bosquets, arrosé de fontaines, entrecoupé de fleuves, couvert de moissons ondoyantes, en sorte que les possesseurs de cette terre semblaient habiter moins une portion d'un sol terrestre qu'une image du paradis. Eh bien! dans toutes les Gaules, les premiers en richesses, ils sont aussi les premiers en débordements. Chez eux quelle cité n'est pas devenue comme un lieu de débauches? Où est le puissant, où est le riche qui n'a point vécu dans la fange des voluptés? Aussi, tandis que les bandes de bagaudes, formées de colons révoltés contre les riches, et de citoyens, fuient devant le fisc et donnent la main aux barbares, les vrais chrétiens les appellent.

« Les barbares viennent, dit encore Salvien aux Romains[1], et vos désordres, vos crimes vous ont tellement abrutis que vous ne craignez même pas le danger où vous êtes; vous ne voulez point périr et vous ne cherchez point votre salut; les barbares sont là et vous ne songez qu'à manger, à boire, à dormir. Dieu a répandu sur vous ce léthargique assoupissement qui est comme le prélude de la mort. Je voudrais faire entendre au monde entier ces paroles : Romains, ayez honte de tous vos vices; les bar-

1. Salvien, VII, 73.

bares sont plus forts que vous parce qu'ils sont moins vicieux; votre faiblesse, elle est dans vos âmes; vous êtes vaincus par vos vices. Venez, Goths, Huns et Saxons; nous avons des chrétiens, ils lisent l'Évangile, mais ils font la débauche; ils écoutent les apôtres, mais ils s'enivrent; ils suivent le Christ, mais ils sont des voleurs. »

On ne peut pas dire cependant que l'Église ait trahi l'Empire romain. Elle ne déserte pas; elle passe par-dessus les Romains et les barbares et ne voit en eux que des hommes à convertir. Saint Augustin proteste, dans plus d'un endroit, contre la lâcheté que montreraient les prêtres s'ils abandonnaient leur poste devant les malheurs publics. « Ceux, dit-il, qui prennent la fuite ou qui ne restent que par force, s'ils viennent à être pris, souffrent pour eux-mêmes et non pour leurs frères; la crainte des maux ne doit pas nous faire abandonner notre ministère. » Et il devait plus tard lui-même, dans Hippone assiégée par les Vandales, confirmer ces paroles par sa belle mort.

On ne peut trouver étonnant que le Christianisme n'ait point confondu ses destinées avec celles de la société romaine. Il avait conquis l'État, sans doute, et, depuis les empereurs jusqu'aux esclaves, il dominait toute la société. Mais combien d'empereurs, à commencer par Constantin, ne l'avaient pris que pour un instrument politique! Combien de fils de nobles ou de riches familles n'avaient vu dans la foi nouvelle qu'un moyen de parvenir, puis, selon les circonstances, étaient retournés au vieux culte! Les

apostasies de ce genre étaient si nombreuses que les empereurs se croyaient obligés de les punir de la perte des droits civils. Les livres des Pères sont pleins de lamentations sur ces mauvais chrétiens, ces faux convertis qui introduisent dans l'Église leurs superstitions, leur indifférence ou leur impiété; sur ce peuple incorrigible que le retard de la flotte d'Égypte, chargée du grain des distributions, suffit pour ramener aux sacrifices de Neptune, et qui, à l'époque des Lupercales, parcourt nu les rues de la ville, frappant les femmes pour les rendre fécondes. Le mysticisme chrétien avait alors quelque chose de trop amollissant, la piété était trop détachée de la terre, pour rendre au patriotisme romain les mâles vertus qui eussent pu sauver l'Empire. Mais on conçoit que l'Église espérât mieux des superstitions barbares moins enracinées, et de mœurs plus grossières, mais moins corrompues. Elle se disposait, non à sauver l'Empire, mais à dompter l'orgueil, la férocité des vainqueurs, à adoucir les misères des vaincus, et à préparer leur union dans la commune patrie du Christianisme.

LIVRE DEUXIÈME.

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN, LES INVASIONS BARBARES.

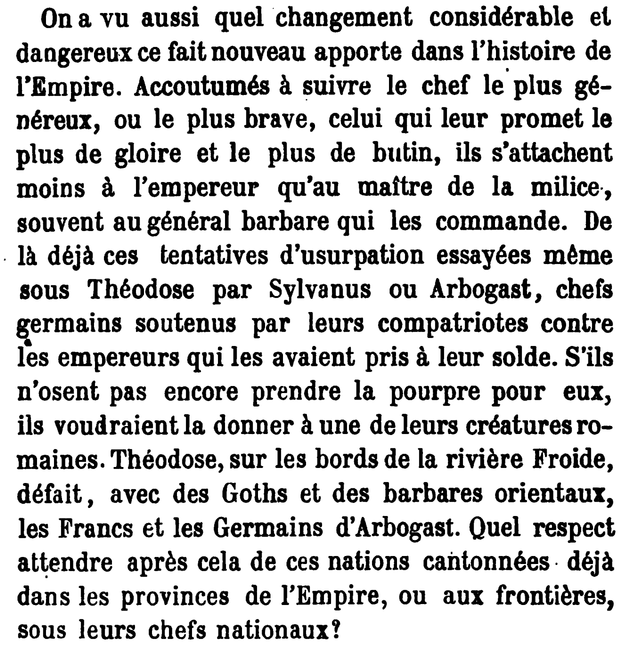
On croit trop aisément que l'invasion des barbares, au cinquième siècle, comme le débordement subit d'un fleuve emporte un village sur ses rives, a violemment englouti l'Empire romain; et l'on s'explique alors bien difficilement comment le Christianisme a survécu à cette sorte de cataclysme. Rien de moins conforme à la vérité des faits. Il n'y a guère d'événements qui aient été plus longuement préparés et plus lentement accomplis que l'invasion, l'on pourrait presque dire l'infiltration des barbares dans la société romaine; et peu de chutes ont été aussi ménagées que celle de l'Empire romain. Les Romains et les barbares se connaissaient depuis longtemps; les deux sociétés avaient commencé déjà à se mélanger, à se confondre, à se pénétrer l'une l'autre. L'Empire romain s'était étendu chez les barbares; les barbares s'étaient répandus dans

l'Empire ; le Christianisme n'était étranger ni à la nouvelle ni à l'ancienne société. On assiste moins encore au choc d'éléments contraires et ennemis qu'à leur combinaison. S'il en eût été autrement on n'aurait eu que des ruines et non une création nouvelle.

Les États, comme les hommes, meurent de leurs maladies constitutives. Dans la lente et triste agonie de l'Empire romain on reconnaît les différents traits, mais plus accusés encore, des crises qui l'avaient déjà plusieurs fois failli emporter : rapide et désordonnée succession des souverains ; sur le trône, l'usurpation et le crime ; empereurs qui se débarrassent de leurs ministres, ministres qui se débarrassent de leurs empereurs ; invasions fréquentes des étrangers, des barbares ; révoltes des provinces contre leurs gouverneurs, gouverneurs qui ouvrent leurs provinces aux ennemis et généraux qui livrent leurs armées ; enfin, démembrement, mort aux extrémités d'abord, jusqu'à ce que de proche en proche le coup atteigne le centre et frappe le cœur. La fin de l'Empire romain est assez semblable à toute son histoire ; il y a seulement cette différence très-grande entre la fin et le commencement de l'Empire, que, dans ses dernières années, les barbares qui s'y étaient déjà introduits, soit comme auxiliaires et mercenaires dans les armées, soit comme hôtes dans les provinces, jouent dans ce drame le rôle qu'avaient joué autrefois les légions toutes romaines.

Rome, nous l'avons vu, après avoir fait entrer dans ses armées les Italiens, puis les provinciaux, en

était venue à recourir aux barbares pour remplir ses cadres. Depuis longtemps les Germains d'outre-Rhin, les montagnards des Carpathes, les archers de l'Osrhoène, les cavaliers de la Numidie formaient des corps entièrement barbares, sans parler de tous ces étrangers dont on cherchait à dissimuler le nombre en les cachant dans les légions, mais qui bientôt arrivèrent à se compter. Après avoir rempli les armées, les barbares enfin les commandent eux-mêmes; non-seulement les corps barbares d'auxiliaires sont conduits par leurs chefs nationaux, mais les officiers, les tribuns des légions, les comtes ou ducs, les maîtres même de la milice, à la fin de l'Empire, sont déjà presque tous des barbares : le Goth Fravita; le Vandale Stilicon; le Franc Arbogast. Ce ne sont pas des soldats seulement que les empereurs introduisent dans l'Empire, mais des nations entières. L'empereur Théodose, le dernier qui mérite ce nom, a établi les Visigoths dans la Mœsie pour défendre le bas Danube et dans la Phrygie, en Asie Mineure, pour la protéger; il en envoie en garnison dans des villes, à Thessalonique par exemple. Afin de protéger la rive gauche du Rhin, il l'a livrée à des Francs, alliés de l'Empire, qui sont établis là avec leurs chefs nationaux, de Cologne à Trèves, sous le nom de Ripuaires. Dans le centre même de l'Empire, où se fait le vide, on a aussi transplanté des Goths, des Taïfales, des Huns, des Alains, des Sarmates, parmi lesquels Théodose puise à pleine main des soldats et des auxiliaires. Déjà les barbares sont en force dans l'Empire.



On a vu aussi quel changement considérable et dangereux ce fait nouveau apporte dans l'histoire de l'Empire. Accoutumés à suivre le chef le plus généreux, ou le plus brave, celui qui leur promet le plus de gloire et le plus de butin, ils s'attachent moins à l'empereur qu'au maître de la milice, souvent au général barbare qui les commande. De là déjà ces tentatives d'usurpation essayées même sous Théodose par Sylvanus ou Arbogast, chefs germains soutenus par leurs compatriotes contre les empereurs qui les avaient pris à leur solde. S'ils n'osent pas encore prendre la pourpre pour eux, ils voudraient la donner à une de leurs créatures romaines. Théodose, sur les bords de la rivière Froide, défait, avec des Goths et des barbares orientaux, les Francs et les Germains d'Arbogast. Quel respect attendre après cela de ces nations cantonnées déjà dans les provinces de l'Empire, ou aux frontières, sous leurs chefs nationaux?

Aussi l'histoire de la chute de Rome présente-t-elle moins le spectacle de la lutte de l'Empire contre les barbares, que celle des barbares enrôlés dans les légions, contre les étrangers déjà établis ou voulant s'établir. Pendant près de cent ans, après la mort de Théodose, de 395 à 476, l'Empire sert de champ de bataille à ses héritiers qui se disputent ses dépouilles de son vivant. Qui en restera le maître? L'un de ces chefs d'une milice qui n'a plus rien de romain que le nom, ou bien l'un de ces chefs de nations étrangères qui voudrait se faire Romain pour mieux établir ses droits? Tel est le seul problème.

CHAPITRE IV

STILICON ET ALARIC SOUS HONORIUS. PREMIÈRES INVASIONS.

(395-410.)

Rivalité, séparation de l'Occident et de l'Orient. — Irruption des Visigoths, des Suèves, des Burgondes, des Alains, des Vandales. — L'Italie frontière. — Discordes militaires et théologiques. — Prise de Rome. — Soulèvement des Chrétiens et des païens.

Théodose a été du petit nombre de ces grands hommes heureux qui, consacrant leur activité ou leur génie à une œuvre impossible, ont pu durant toute leur vie se tromper eux-mêmes et faire illusion à leurs contemporains. Jusqu'à la fin de ses jours, cet empereur put croire avoir introduit dans l'Empire, avec des nations barbares entières, la force qui devait le conserver, et lui avoir communiqué avec le Christianisme la vie morale qui pouvait le ranimer. La succession facile et sans conteste de ses deux fils en si bas âge, Arcadius, l'aîné, de dix huit-ans, sur le trône d'Orient, à Constantinople ; Honorius, le plus jeune, de onze, sur celui d'Occident, à Rome, put prolonger de quelques jours l'illusion dans l'Empire. On avait vu bien rarement, et c'était un peu tard, à la veille de la chute de Rome, des princes aussi jeunes recueillir pacifiquement la succession

de leur père. Les événements se chargèrent bientôt de démontrer que Théodose, contrairement à ses prévisions, avait mis dans l'Empire la force qui devait le briser, et que le Christianisme, né et grandi contre lui ne devait point, même après l'avoir converti, enchaîner son immortel avenir à ses périssables destinées.

La rivalité malheureuse qui éclate presque aussitôt après la mort de Théodose, non pas entre ses deux enfants, incapables d'avoir une volonté, mais entre les deux premiers personnages de l'Empire, le préfet du prétoire de l'Orient, Rufin, un Gaulois de naissance, et le maître de la milice d'Occident, Stilicon, un barbare, ministres chacun d'un des deux empires, ne suffit point à expliquer les désastres qui suivent. Depuis un siècle le monde romain vivait, malgré la rivalité continuelle de l'Orient et de l'Occident, accentuée encore par l'antagonisme de Constantinople avec Rome, et malgré l'ambition des usurpateurs qui se servaient, pour arriver au trône, de l'hostilité de ces deux parties de l'Empire. Les causes de ruine sont maintenant ailleurs.

Tandis que l'adroite et ambitieuse Sérène, femme de Stilicon et nièce de Théodose, s'emparait, par la supériorité de son caractère, de l'esprit du jeune Honorius, qui se laissa toujours dominer, et de son cœur en lui fiançant sa fille, Stilicon, en homme avisé, mettait la main sur le trésor de l'empereur défunt, déposé à Milan, et sur les armées romaines encore rassemblées dans le nord de l'Italie. Il avait à sa disposition la guerre et le nerf de la guerre ; et

il était capable d'employer, au profit de son ambition, l'un et l'autre. D'origine barbare, mais instruit à la discipline romaine, il avait pour lui la valeur et l'habileté, deux bonnes servantes de l'ambition. Le plus estimé des généraux de Théodose, il prétendait que celui-ci, sur son lit de mort, lui avait confié le soin de ses deux enfants et celui de tout l'Empire, et il était digne d'exercer cette régence. C'était là un premier objet de rivalité entre lui et Rufin, le préfet du prétoire de l'Empire d'Orient.

Celui-ci, d'origine gauloise, avait fait son chemin plutôt par l'intrigue que par les services. Fastueux dans son train et tyrannique dans ses volontés, il n'en avait pas moins d'ambition. Pour devenir aussi beau-père d'empereur, il aurait voulu également marier sa fille à son maître Arcadius. Pendant une absence imprudente qu'il fit en Asie, un eunuque, Eutrope, lui joua le tour de faire épouser à cet empereur, Eudoxie, la fille d'un général franc au service de l'Empire. L'ambitieux Rufin avait donc essuyé un échec, après avoir mérité, par son orgueil et ses dilapidations, la haine de l'Orient, quand Stilicon annonça l'intention d'aller remettre lui-même à l'empereur de Constantinople l'argent et les troupes qui lui revenaient de la succession de Théodose. Le maître de la milice voulait-il profiter de cette mission pacifique pour établir sa régence en Orient? On ne sait. Rufin, effrayé, le fit craindre au moins à l'empereur Arcadius, qui intima l'ordre à Stilicon, arrivé déjà à Thessalonique, de ne point venir en personne, sous peine d'être traité en ennemi. Après une lutte péni-

ble contre lui-même, Stilicon respecta cette défense; mais il mit à la tête des troupes rapatriées le Goth Gaïnas sur lequel il comptait pour sa vengeance, et revint à Rome avec le trésor. Ce Goth ne s'acquitta que trop bien de sa mission. Les troupes orientales, fières de Stilicon, étaient mécontentes, quand Rufin, tout glorieux, vint en personne pour les recevoir et en prendre le commandement, le jour même où il croyait être associé à l'Empire par le docile Arcadius. C'était à Constantinople, dans l'Hebdomon, vrai champ de mars de cette ville; l'empereur était présent; sur un signe et à la voix de Gaïnas, les soldats qu'on passait en revue se jetèrent sur Rufin et le massacrèrent. La discorde était entre les deux empires au moment où ils avaient le plus besoin d'union.

En effet, en même temps que les fils de Théodose montaient sur le trône, la nation des Goths, établis et contenus par lui au milieu de la Mœsie et de la Thrace qu'ils avaient dévastées, élevait sur le pavois un roi bientôt fameux, Alaric, de la vieille race des Baltes ou hardis. C'était un chef jeune, ambitieux, familier déjà avec la politique romaine; son nom témoignait de sa richesse. Il convenait alors parfaitement à ces barbares, dévorés du désir d'échanger la vie sédentaire et le labeur ingrat de la charrue, pour reprendre la vie nomade et l'épée qui leur promettaient de plus faciles et abondantes richesses. Cet Alaric, qui avait avec les siens servi l'empereur Théodose et s'était vu mal récompensé par lui, ne guettait qu'une occasion de faire une fortune plus

brillante que celle d'un mercenaire, quand la rivalité des deux empires la lui offrit.

Déjà, pendant que Stilicon arrivait en Orient et s'en retournait, ce roi barbare avait quitté ses campements, et forçé les défilés de la Macédoine et de la Thessalie pour passer en Grèce. Que voulait-il? Il promène à travers le pays classique de l'héroïsme et de l'éloquence déchus, moins encore les ravages de ses barbares que leur amour des aventures. Il arrive aux Thermopyles; pas un défenseur. Il frappe aux portes de Thèbes où il n'y avait plus de héros; mais ses murailles la protégent. Il marche sur Athènes, où il y avait encore des philosophes, des rhéteurs païens; ceux-ci prétendent que Minerve, dans le costume que lui a prêté Phidias, et Achille, avec les armes que lui a données Homère, apparurent sur ses murs. Auprès de lui arrivent quelques hommes en manteau noir, pour lui persuader de disperser ces fantômes et ces philosophes, d'anéantir ce foyer de vieilles superstitions païennes. Le barbare n'a pas peur des uns et n'est pas dupe des autres. Mais tenu, tout barbare qu'il fût, sous le prestige de cette grande gloire, il consent à entrer avec une simple escorte pendant un jour à Athènes. Il y prend un bain, visite l'Acropole encore dans toute sa splendeur, et assiste à l'ombre du Lycée et du Portique, à des discussions qui avaient perdu toute leur vertu. A Éleusis, il écoute davantage les hommes noirs, emportés surtout de zèle contre la ville des mystères; il pénètre dans le temple de Cérès, le bouleverse pour le dépouiller, emporte encore d'assaut, en passant, Mégare,

disperse quelques soldats rassemblés derrière les fossés qui barrent l'isthme de Corinthe et pénètre dans le Péloponèse.

Où était la sécurité pour l'Empire, si des hôtes, un chef, une nation amis se conduisaient ainsi? Le maître de la milice d'Occident, Stilicon, crie à la trahison. En effet Rufin n'avait pas été étranger au décampement d'Alaric; et Eutrope l'eunuque, son successeur alors dans le gouvernement, laissait faire le barbare plutôt que de recourir à l'intervention du régent d'Honorius. C'était une trop spécieuse occasion pour Stilicon de prendre une revanche. Il rassemble donc des vaisseaux, des soldats sur les bords de l'Adriatique, pour faire expier cette profanation au barbare. Il débarque aux rivages jadis sacrés de l'Élide. Chose significative déjà! c'étaient deux barbares, l'un au nom de l'Empire romain, l'autre au nom de la Germanie, qui étaient en face l'un de l'autre. Stilicon prétendait s'imposer par un bienfait à la cour d'Orient. Arrivé dans le Péloponèse, après des marches et des contre-marches qui coûtèrent la vie à de vieilles forêts qu'on détruisit par le fer et le feu, l'habile général parvint, à l'aide d'une vieille tactique connue des Romains, en creusant des fossés, en élevant des murailles, à enfermer l'armée barbare sur le mont Pholoë, en Élide, entre Pise et Olympie, villes autrefois aussi sacrées. Mais, tandis que le maître de la milice d'Occident, trop sûr du succès, assiste aux jeux Olympiques, et que ses soldats indisciplinés font la maraude, Alaric reçoit quelques émissaires de l'eunuque

Eutrope avec un projet de traité, s'échappe, sort du Péloponèse et signe en effet une convention avec l'empereur Arcadius. Il obtenait sans doute pour prix de ses ravages le titre de maître de la milice de l'Illyrie orientale, et l'établissement de son peuple dans cette province, pourvue de quatre bonnes manufactures d'armes et de grasses vallées bonnes aux troupeaux, avec un armement complet pour les siens, peaux de mouton aux soldats, toisons teintes en pourpre aux chefs, et des vivres pour tous. Alaric, en possession d'un titre cher aux barbares et d'une contrée admirablement située entre les deux empires, pouvait devenir comme l'arbitre de leurs destinées et leur offrir à son gré la paix ou la guerre. La cour d'Orient croyait se garantir en gagnant un défenseur ou en tournant au moins un ennemi contre un rival, Alaric contre Stilicon. Les deux empires accentuaient leur scission au profit des barbares. On s'en aperçut bien.

Stilicon, de retour en Italie, laissa désormais l'empire d'Orient à ses destinées. Il se contenta d'appeler du nom de « vieille Amazone » l'eunuque qui, pour prix de ses hauts faits, prenait le titre de consul; et de dénoncer la lâcheté d'Arcadius, qui se laissait énerver dans les plaisirs par son indigne ministre. Il pouvait encore être satisfait de sa part de pouvoir. L'Occident faisait plus que de lui obéir, il admirait ce barbare qui semblait plus Romain que les Romains eux-mêmes. Le poëte Claudien, que les contemporains égalaient complaisamment à Virgile, compa-

rait le fils du barbare aux Fabricius, aux Camille. En son honneur il versait à pleines mains l'infamie sur le traître Rufin, et sur le lâche Eutrope; il faisait de lui de pompeux panégyriques, dans lesquels il ne craignait pas de dire que Théodose n'avait jamais combattu sans Stilicon, et que Stilicon avait combattu sans Théodose. Il en concluait poétiquement que si le maître de la milice avait été heureux d'avoir un empereur pour beau-père, l'empereur avait été plus heureux d'avoir Stilicon pour gendre [1]. La nièce de Théodose, Sérène, plus fière de son mari que de son oncle, n'était point satisfaite de voir sa fille femme d'Honorius; elle visait à donner le fils de Stilicon, Euchaire, pour époux à la jeune Placidie, sœur d'Honorius, afin d'occuper toutes les marches du trône.

De fait, le Vandale Stilicon semblait présider à l'union des Romains et des barbares. Auprès de lui il avait des barbares brutaux et féroces, comme le païen Saül et le Goth Sarus, mais il faisait son ami du Franc Mérobaud, soldat et poëte, qui méritait une statue dans Rome à côté de Claudien. Il affermissait les Francs Ripuaires sur la rive gauche du Rhin; mais il savait s'assurer l'obéissance de leurs chefs, témoins Sunno et Marcomir, l'un exilé et l'autre tué par les Francs eux-mêmes comme traîtres; et il était en bonnes relations sur le Danube avec les Alamans qu'il protégeait. Vainement le philosophe Synesius, qui voyait le danger venir, s'écriait: « Mais la garde

1. Claud. de Laud. Stilic., l. II, v. 277.

de la patrie et des lois appartient à ceux qui ont intérêt à la défendre. Les barbares ne sont pas si redoutables, puisque nos pères les ont vaincus; les Romains non plus ne sont pas si amollis qu'on ne puisse les armer. On a ouvert l'Empire aux Goths fugitifs et suppliants; qu'ils y vivent, s'il le faut, en hôtes tolérés et reconnaissants; mais qu'ils n'en soient pas le fléau et la ruine. Si le berger mêle des loups à ses chiens, il aura beau les prendre jeunes et chercher à les apprivoiser, malheur à lui! dès que les louveteaux auront senti la faiblesse ou la lâcheté des chiens, ils les étrangleront et après eux le pasteur et le troupeau[1]. » La philosophie n'avait plus rien à voir aux événements. Stilicon était le premier à sentir et à comprendre le danger; mais que faire?

Le comte militaire de l'Afrique carthaginoise, Gildon, donna un premier avertissement. C'était un païen, un vrai maure; avare, cruel, débauché, il prétendait descendre de Juba. Après avoir composé son armée de barbares africains, Nubiens armés de javelots empoisonnés, Maziques vêtus de peaux de panthères, il s'entendit tout à coup avec Eutrope, toujours soucieux d'occuper Stilicon, se jeta sur Carthage où il déchaîna le viol et le pillage, mit la main sur la flotte chargée de blés qui partait pour Rome et déclara reconnaître l'empereur d'Orient Arcadius : « La flotte est saisie! » s'écria le peuple romain menacé de famine. Stilicon fit acheter avec

1. Syn. orat. de regno, 23, 32.

activité des blés de la Gaule dont il assura l'entrée à Rome et dépêcha en Afrique cinq légions de vétérans européens sous le commandement du propre frère de Gildon, Mazascel, chrétien qui s'acquitta de sa mission fratricide avec une haine tout africaine, et ne fut satisfait que par la mort de Gildon dans un cachot. De retour à Milan, le vainqueur pouvait à son tour exciter par sa fierté la jalousie et les soupçons de Stilicon. Un jour qu'il accompagnait le Vandale, il fut précipité d'un pont dans la rivière, où il se noya, aux yeux même de Stilicon, sur le visage duquel on ne surprit qu'un sourire de secrète satisfaction.

L'heureux barbare se réjouit de ce double événement. Il fit célébrer pompeusement à Milan la consommation du mariage de son pupille, l'empereur Honorius, avec sa fille Marie. Le poëte Claudien fit l'épithalame.

« Que la nature entière, s'écrie-t-il, partage leur bonheur! Plaines de la Ligurie, monts des Vénètes applaudissez! Que les sommets des Alpes se parent des roses de la vallée, et qu'une teinte de pourpre colore la blancheur de leurs neiges.

« Qu'au sortir du festin, le descendant de Quirinus ébranle par ses cris joyeux les échos du Tibre, et qu'enivrée du bonheur de son maître, Rome, la ville d'or, couronne ses sept collines[1]. »

L'année suivante, Flavius Stilicon, comme ce demi-barbare aimait à se faire appeler, revêtit la pourpre

1. Claudien. Nupt. Honor. et Mar.

consulaire et excita de nouveau la verve de Claudien qui estima sept fois heureuse, « Rome, la cité sans égale, reine par les lois et par les armes, maîtresse et mère à la fois, qui ouvre son sein aux étrangers, fait citoyens ceux qu'elle a vaincus, et à qui tous doivent de ne faire qu'une seule nation. »

Quod cuncti gens una sumus[1] !

Fières et décevantes illusions du dernier poëte païen de Rome ! Deux années après 402, on apprenait que l'ancien rival de Stilicon, le roi des Visigoths, Alaric, après s'être fait livrer par les fabriques d'armes de l'Illyrie un nombre considérable d'épées et de boucliers, faisait retentir la corne de guerre dans la province et sur les bords du Danube. Il voulait, aux dépens de l'Italie cette fois, faire recommencer à sa nation ses promenades militaires à travers l'Empire. Quel était son but avoué ? se mettre au service de l'Empire pour le défendre, et obtenir en Occident un bon cantonnement pour les siens, il le disait au moins.

L'Italie de Stilicon était alors presque dégarnie de troupes. L'empereur Honorius qui, jusque-là, n'avait encore eu que le gouvernement de sa basse-cour, où il dressait des coqs à se battre, voulait quitter sa capitale de Milan, pour se réfugier derrière les murs de Ravenne, que les embouchures du Pô, un bois, des marais et la mer rendaient imprenables. Stilicon, avec beaucoup de peine, obtient de lui qu'il

1. Ibid. De Cons. Stil. v. 159.

tienne avec la garnison dans Milan, envoie l'ordre aux légions du Rhin et de la Grande-Bretagne, de venir à marches forcées, traverse les Alpes presque seul, court sur le Danube et ramasse parmi les Alamans des auxiliaires. Déjà les Goths, qui avaient passé de leur côté les Alpes, assiégeaient l'empereur dans Milan. Stilicon traverse l'Adda, le Pô, à la nage, et ravitaille la citadelle; puis il recueille les légions au fur et à mesure qu'elles débouchent par les différents défilés des Alpes, les pousse sur les Goths à Pollentia, les fait attaquer le dimanche de Pâques dont ils célébraient la solennité sans inquiétude, par le païen Saül, les bat et met la main sur le trésor, la femme et les enfants mêmes de leur chef. Alaric furieux voulait se jeter au centre de l'Italie et faire une pointe sur Rome ; il trouve encore devant lui Stilicon, qui le pousse, l'épée dans les reins, sur l'Adige et lui fait éprouver un rude échec près de Vérone, dont il voulait s'emparer pour assurer son retour et sa vengeance.

Claudien, le poëte attitré du barbare, compara la victoire de Stilicon à celle de Marius sur les Cimbres. « Apprenez, nations insensées, dit-il aux barbares, apprenez à ne pas mépriser Rome! »

Discite vesanæ Romam non temnere gentes!

Honorius célébra à Rome un magnifique triomphe qui étala aux yeux des Romains les barbares vainqueurs dans leurs habits bariolés et leurs casques ornés de plumes de paons, sous leurs bannières flottantes. On donna des jeux dans le grand cirque où

pour la dernière fois peut-être on vit combattre des gladiateurs. Mais, à la première alerte, l'empereur se hâta d'aller s'enfouir dans la ville de Ravenne, comme pour démentir l'inscription dans laquelle il avait célébré son triomphe « sur les barbares à jamais vaincus. »

Stilicon n'avait sauvé l'Italie qu'en dégarnissant les frontières. Le moment semblait venu pour la barbarie ; les limites romaines s'effaçaient devant elle. Moins de trois ans après que Stilicon avait rejeté Alaric au delà des Alpes, un barbare féroce, à la tête d'une cohue de deux cent mille hommes de toutes nations, qu'il avait ramassés parmi tout ce que la jeunesse germaine avait de plus sauvage, Radagaise, descendait les Alpes comme une avalanche et marchait droit sur Rome. L'effroi était dans toute l'Italie. Le barbare avait promis, disait-on, une hécatombe de deux millions d'hommes, et les païens, toujours prêts à attribuer les malheurs de l'Empire à l'abandon de leurs dieux, ajoutaient : « Comment pourrions-nous résister à Radagaise? Il a pour lui les dieux auxquels il sacrifie tous les jours, et nous en avons qui ne veulent pas qu'on leur sacrifie. » Stilicon résista encore. Il laisse d'abord passer le torrent jusque par-dessus les Apennins; alors, avec une armée de légionnaires, renforcés de mercenaires alains, goths, huns, et d'esclaves; il reprend la tactique qui lui avait si bien réussi en Grèce, arrête en Toscane la cohue barbare qui se dispersait pour piller, en enlève les traînards, puis, escarmouchant, se servant de toute colline et de tout

cours d'eau, creusant des fossés, élevant des remparts, il refoule peu à peu et accule enfin Radagaise et les siens entre les Apennins et Florence, sur le plateau aride et nu de Fæsule. Là, sans pain, sans eau, sans abri, sous le climat meurtrier de l'Italie, et criblés de traits chaque fois qu'ils se pressent près des fossés ou des murailles qui les emprisonnent, les barbares périssent bientôt par milliers. Le chef lui-même, obligé de venir se rendre avec les restes exténués de ses bandes, est décapité, et ses compagnons sont vendus comme esclaves à vil prix.

Une seconde fois l'Italie était sauvée, mais l'Empire était perdu. Le bruit que Rome avait été prise, dit Claudien (*velut capta rumor miserabilis urbe*), avait franchi les monts et les mers. Encouragées par cette rumeur, quatre nations barbares : Suèves à la chevelure dressée sur la tête, et à la longue lance; Alains sur leurs coursiers rapides ou leurs chariots gigantesques; Burgondes et Vandales, franchissent tout à coup le Rhin glacé et dégarni de ses légions en 406, et, passant sur le ventre des Alamans et des Francs, alliés de l'Empire, se répandent le fer et le feu à la main, dans toutes les Gaules. Tout est parcouru, ravagé, du Rhin aux Pyrénées.

« Parmi les Romains, en Gaule, personne, nous dit Salvien, ne cherche à se défendre. Tous étaient plongés dans une torpeur et une lâcheté difficiles à comprendre; on ne songeait qu'à boire et à dormir. » La Grande-Bretagne abandonnée reprend son indépendance, et tandis que des usurpateurs profitent du désastre commun pour prendre, en

Gaule, le titre d'empereurs, « l'Italie, selon la belle expression de Montesquieu, devient frontière. »

Il faut lire dans une lettre de saint Jérôme, qui du fond de l'Orient s'intéressait toujours au sort de l'Occident, l'effet produit par cette grande perte!

« Des nations inombrables et d'une férocité inouïe, dit-il, ont envahi les Gaules entières. Tout l'espace renfermé entre les Alpes et les Pyrénées, compris entre l'Océan et le Rhin, tout cet espace, les Vandales, les Alains, les Saxons, les Hérules, les Burgondes, les Alamans et les Pannoniens, ô déplorable république! l'ont affreusement dévasté; *car Assur est venu avec eux.* Mayence, noble cité jadis, a été prise et ruinée de fond en comble; on a massacré dans l'église plusieurs milliers d'hommes. Les habitants de Worms ont été exterminés après un long siége. Les habitants de la puissante ville de Reims, les Ambiens, les Atrébates, les Wangons, les plus reculés des humains; les habitants de Tournay, Spire, Strasbourg, ont été emmenés en Germanie. L'Aquitaine et la Novempopulanie, la province Lugdunaise et la Narbonnaise, tout, excepté quelques villes, tout a été saccagé. Celles que le glaive menace au dehors, la faim les ravage au dedans. Je ne puis sans verser des pleurs parler de Toulouse, qui n'a dû qu'aux vertus du saint évêque Exupère de n'être point tombée encore. Les Espagnes elles-mêmes, sur le point de périr, tremblent chaque jour au souvenir de l'invasion cimbrique[1]. »

1. Saint Jérôme. Lettre XCI.

Chose plus extraordinaire encore que ces événements, ces invasions subites de barbares, ces victoires inespérées, ces rechutes, les Romains ajoutent à ces malheurs des discordes religieuses! Il semble que le maintien de la foi, de l'unité catholique, dans les dernières luttes des Chrétiens et des Ariens, et des uns et des autres contre les païens, les préoccupe plus que le soin de leur défense. A chaque nouvelle fâcheuse, on voit les païens, mécontents de tout ce qu'on fait, se précipiter aux temples, lever les bras vers les statues des dieux mutilées et réclamer pour sauver l'Empire des sacrifices tombés en désuétude; on entend les catholiques surtout accueillir avec des angoisses mêlées de joie ces terribles coups du sort dans lesquels ils voient le bras de la Providence, et provoquer les païens et les Ariens à la pénitence et à la conversion. Dans l'ardeur de la lutte, peu satisfaits d'avoir une partie des revenus de l'ancien sacerdoce et une juridiction particulière, ceux-ci demandent à grands cris l'application rigoureuse des lois d'interdiction portées contre les cultes dissidents, afin d'éloigner leurs adversaires de toute charge dans l'administration ou dans l'armée. Les païens, au contraire, et les Ariens, qui ont tout perdu ou rien acquis, se plaignent des restrictions apportées à leur culte, cherchent à élargir tous les jours le cercle de la tolérance, s'efforcent d'envahir les fonctions, afin de mieux défendre leur foi. Au milieu des ruines de l'Empire on paraît n'avoir affaire qu'à discuter sur la cité nouvelle à bâtir.

Pour Stilicon, en soldat et en maître de la milice

chargé du salut de l'État, il était bien plus préoccupé de ménager les croyances de tous; adoucissant dans l'application les lois d'intolérance, surtout en faveur de ses soldats barbares, mercenaires et auxiliaires, ariens ou païens, qui formaient une bonne partie de l'armée, il ne regardait dans la distribution des commandements militaires ou des emplois civils qu'à la bravoure ou au mérite. Mais ce n'était point l'affaire des passions. On accusait le défenseur de l'Empire de préférer les barbares aux Romains et les païens ou les hérétiques aux orthodoxes. Bien que l'orthodoxie de Sérène, qui avait un jour dépouillé d'un collier de perles la statue de Vesta, ne pût guère être soupçonnée, les respects de Stilicon pour le vieux Sénat romain, son amitié pour le poëte Claudien, prêtaient aux mauvaises interprétations. Stilicon s'exposa même bientôt à de plus graves accusations.

Attaqué au dehors, ruiné au dedans, Stilicon cherchait à se rapprocher du roi des Goths, toujours menaçant dans l'Illyrie Orientale, mais plus disposé que les autres barbares à s'entendre avec l'Empire. Il proposait de lui reconnaître le titre de maître de la milice de la province qu'il occupait, s'il voulait la rattacher à l'Occident et promettre ses services contre les usurpateurs ou les ravageurs de la Gaule. En même temps il poussait ses créatures dans les hauts emplois civils et militaires, et, pour ne pas se laisser déborder, se formait sous la main une armée de mercenaires barbares, Goths, Alains et autres, qu'il soldait, il est vrai, avec le produit de quelques

rapines. Pourquoi demander des secours à un Arien Quels desseins secrets cachait cette conduite? Honorius était sans enfants, quoique Sérène lui eût fait épouser successivement ses deux filles, Thermantia après la mort de Marie. Le barbare pensait-il pousser au trône son propre fils Euchaire, un païen, disait-on, qu'il destinait à une sœur d'Honorius, l'orthodoxe et fière Placidie? l'Empire allait-il ains passer tout doucement entre les mains des barbares, des hérétiques? Cette supposition mit aux prises à la cour de l'empereur, ce qu'on peut appeler les partis romain et barbare, orthodoxe et dissident.

Un certain Olympius, favori du jeune Honorius, orthodoxe dévôt, dont Stilicon avait fait la fortune, parvient le premier à exciter les jalousies et les susceptibilités du fils de Théodose contre Stilicon et Sérène. Il lui fait honte de sa nullité, de la tutelle où Sérène, en se servant de ses filles, l'avait tenu jusque là. Il lui montre Stilicon tout prêt, avec ses auxiliaires barbares, à le détrôner déjà pour faire place à son fils; il intéresse en même temps la religion du jeune prince en lui faisant remarquer que le barbare favorisait des païens et des Ariens. Bref, après quelques hésitations et au moment où Stilicon allait partir pour l'Illyrie afin de conclure son alliance avec Alaric, tout à coup, Honorius se transporte avec toute sa cour au milieu des troupes romaines de la garnison de Pavie qui jalousait les mercenaires barbares. Excités sous main, les légionnaires romains, après avoir reçu leur empereur avec acclamation, se jettent sur les officiers, créatures de

Stilicon pour la plupart, sur les préfets de l'Italie, de Rome, etc., et, malgré le prince qui se précipite au milieu du désordre, sans couronne et sans pourpre, les massacrent. La nouvelle arrive à Stilicon, sous Bologne, au milieu de quelques bataillons barbares. Rassembler les soldats qui lui étaient dévoués, marcher sur Pavie, châtier les troupes révoltées et remettre en tutelle ou détrôner même Honorius, rien ne lui était plus facile. Il s'y refuse, peut-être dans la crainte qui l'honore [1], de mettre le Romain aux prises avec le barbare et de livrer l'Italie, au milieu de ces désordres, à Alaric, toujours prêt à tout sur les Alpes Illyriennes. Il se rend à Ravenne, espérant y avoir, avec son souverain, une explication qui sauverait tout. Honorius, au lieu de revenir à Ravenne, envoie à ses principaux officiers des ordres contre Stilicon, déjà réfugié dans une église. Le tribun chargé de les faire exécuter ne montre à l'évêque de la cathédrale où Stilicon avait cherché asile, que l'ordre d'extradition, et attire ainsi dehors le vainqueur de Pollentia et de Fæsule, pour le faire massacrer. Quelques mercenaires qui étaient là voulaient encore défendre leur chef; Stilicon les arrêta d'un signe et se livra au bourreau. En même temps, un mot de l'empereur fit saisir pour otages les femmes et les enfants des barbares qui étaient dans les villes du nord de l'Italie. On en massacra une partie, le jeune Euchaire fut du nombre.

C'était une sorte de coup d'État contre les barba-

1. Zosime, V. 33. Οὔτε ὅσιον οὔτε ἀσφαλὲς ᾤετο εἶναι.

res et les dissidents. L'empereur Honorius décrète que tout emploi civil ou militaire ne pourra plus être confié désormais qu'à des Chrétiens orthodoxes et à des Romains. Le brave maître de la milice, le Germain Genneried, refuse de profiter de l'exception qu'on veut faire en sa faveur. Honorius nomme Olympius maître de la milice, met à la tête des légions un Turpillio, un Vigilantius, des Romains incapables, et néglige même le Goth Sarus, homme de main, prêt à tout, et fort expérimenté. Les propriétés du *brigand*, de l'*ennemi* public, de Stilicon, sont confisquées, ses amis sont poursuivis. En même temps une ordonnance étend la juridiction épiscopale et ordonne la démolition de tous les temples[1].

La barbarie et l'hérésie attaquées se vengèrent. On ne voulait point les admettre de gré à gré dans l'Empire; elles firent irruption. Trente mille mercenaires furieux, des exilés, des proscrits de toute sorte poussèrent un cri de vengeance, allèrent donner la main à Alaric à travers les Alpes, et l'introduisirent enfin en Italie comme leur sauveur. Le moment était venu. C'était en 410. Alaric, roi arien des Visigoths ariens ou païens, laissant l'imprenable Ravenne de côté et ne rencontrant point d'obstacles, grâce à la désorganisation du gouvernement et de l'armée, arrive plus rapidement qu'on ne le pouvait croire jusque sous les murs de Rome. Un ermite des Apennins prétendit l'arrêter au passage de ces mon-

1. Cod. Inst., I, tit. V, 1, 8. Cod. Théod., XVI, tit. X, 1, 19.

tagnes, on le raconta du moins plus tard : « Je ne suis point le maître, » aurait-il répondu ; « quelqu'un me pousse en avant et me crie sans cesse : à Rome, à Rome! »

Rome, quoique déchue déjà et commençant à voir tomber quelques-uns de ses monuments, Rome dans laquelle des écrivains chrétiens voyaient déjà une Babylone condamnée à périr sous le fléau des barbares, mais que les païens regardaient toujours comme le centre de toute culture, le Palladium de l'humanité, Rome était encore une cité prodigieuse de grandeur et de richesses. Elle comptait plus de quarante-cinq mille habitations, dix-sept cents palais, encore resplendissants de luxe, quoique dégradés, et dont quelques-uns, selon l'expression du poëte, étaient comme des villes au sein d'une ville. Une population, bien diminuée, de cinq cent mille âmes, mais molle et sans cœur, était enfermée dans ses murs. Déjà beaucoup avaient fui vers la Corse, la Sardaigne, les îles grecques. Ils avaient vu la lune s'obscurcir, des comètes apparaître au ciel et les douze aigles de Romulus s'envoler du Capitole. Alaric couvre les environs de postes nombreux, presse les murailles, masque toutes les portes, intercepte la navigation du fleuve. Des superbes hauteurs de la Sabine ou des douces collines d'Albe, ces barbares vêtus de peaux ou couverts de fer voient à leurs pieds cet amas séculaire de merveilles, colonnes aux statues d'argent, temples aux dômes d'or, cirques, thermes, obélisques, palais, et

leur imagination grossière leur en dit encore davantage. Au lieu de se défendre, les Romains demandent d'abord la mort de Sérène, la veuve de Stilicon, qu'ils accusaient d'avoir appelé Alaric. « Nous sommes vendus, disaient-ils ; mort aux traitres ! » La malheureuse fille de Théodose périt : « Le collier de Vesta l'a étranglé, » dirent les païens. On voulut s'adresser ensuite à quelques magiciens toscans pour attirer la foudre sur les barbares. Le préfet Pompeianus et le pape Innocent, fort oublié dans cette catastrophe, s'entendirent pour s'y refuser. On chercha alors à s'armer, on couvrit les murs de balistes et d'armes de jet, on arma le peuple. Mais la famine, la peste, se firent sentir. Le Sénat envoya une ambassade au roi des Goths ; Alaric demanda tout l'or et tout l'argent des Romains, ne leur laissant que la vie ; et, comme on voulait lui faire peur du désespoir d'une immense population : « Tant mieux, dit-il, plus l'herbe est serrée, mieux la faux y mord. »

On se fait cependant parfois une idée fausse de ce chef de barbares, comme de tous les autres, qu'on représente comme des ravageurs sans instincts politiques. C'était le rêve au contraire de presque tous, et ce fut celui d'Alaric, de se faire une place dans l'Empire au lieu de le renverser, de devenir le chef, le généralissime de toute cette puissante armée, romaine et barbare, qui campait dans les provinces, de toutes les forces de l'Empire enfin, pour le raffermir et le dominer. Alaric voulait moins piller Rome qu'effrayer Honorius, pour lui arracher la place de

Stilicon à la tête de l'Empire. Le roi goth se radoucit en effet bientôt, demande 5000 livres d'or, 30 000 d'argent, des toisons de pourpre pour les officiers, et fait offrir à Honorius l'alliance et l'obéissance de son peuple, pour prix du titre de maître général de la milice. Ce n'était pas un mauvais marché : Alaric pouvait entre les mains de l'empereur servir à débarrasser la Gaule. Mais les honteuses passions de la cour perdirent Rome.

La marche rapide d'Alaric et le danger de Rome déterminent d'abord une révolution dans le palais d'Honorius. Olympius, chef du parti chrétien, est destitué, plusieurs généraux chrétiens massacrés; le pouvoir passe aux païens, à Jovien, préfet du prétoire, et à Genneried le Germain. Tandis que les Romains faisaient fondre des statues d'or et d'argent, des images des dieux, entre autres celle du Courage, pour satisfaire l'avidité des Goths, on crut un instant qu'on allait avoir la paix, avec le nouveau ministère. Mais Honorius ne veut pas passer du joug de Stilicon sous celui d'un nouveau barbare ; il préfère s'allier avec l'usurpateur de Gaule et repousse encore la demande d'Alaric. Le roi goth s'entête dans son projet : ce n'est point Rome qu'il veut piller, mais l'Empire qu'il veut dominer ; il exige donc du Sénat de Rome la déchéance d'Honorius et l'élection d'un nouvel empereur qui le fera maître de la milice, peu soucieux de paraître le second, pourvu qu'il soit le premier.

Or il y avait justement alors dans la ville de Rome un sénateur originaire d'Ionie, esprit élégant, ca-

ractère lâche, faiseur de petits vers et de grands projets, riche d'ailleurs et païen baptisé arien pour satisfaire tout le monde. Il paraissait être l'homme qu'il fallait. On le revêtit à Rome de la pourpre; assis sur une chaise curule incrustée d'or, Attale déclara Alaric son maître de la milice, et annonça pompeusement le recouvrement des provinces déjà envahies et la restauration de l'Empire dans son ancienne splendeur. Alaric, du moins, commençait à faire reconnaître son empereur par Milan et par le reste de l'Italie; et, après tout, les Goths, adoucis déjà par un assez long séjour dans l'Empire, n'eussent pas été, sous Alaric, ses plus mauvais et ses plus gênants défenseurs. Mais, dans cette crise suprême, il semblait que tout le monde perdît la tête. Les Romains trouvèrent mauvais qu'Attale et son maître de la milice, tous deux ariens, dans la distribution de leurs faveurs, ne tinssent pas compte des exclusions portées par Honorius. Cet empereur lui-même, quoiqu'il n'eût plus que quelques légions restées fidèles, fit attaquer Alaric par un autre chef de barbares, Sarus, un Goth ennemi particulier du balte. Attale, enfin, à peine dans la pourpre, tranche du maître. Le gouverneur d'Afrique, ne reconnaissant point la révolution accomplie, avait mis l'embargo sur la flotte annonaire en partance pour Rome. Alaric veut envoyer à Carthage une petite escadre montée par des Goths déterminés; Attale y envoie des Romains et l'expédition manque. Alaric veut réparer cet échec en attaquant Ravenne; son empereur négocie avec Honorius. Le barbare se sent entouré

de trahison. A Rome, le peuple affamé crie à ses maîtres : « A quel prix la chair humaine? *Pone pretium carni humanæ.* » Alaric désespère. Mécontent de n'avoir point ainsi atteint son but, il dépouille enfin du diadème, à Rimini, sa créature Attale, offre encore la paix à Honorius, le conjure d'épargner à Rome les horreurs d'une prise d'assaut, et, sur le refus de ses propositions, revient sur la ville, d'où la plupart des sénateurs et les plus riches citoyens avaient déjà fui.

Alaric est à peine de retour dans la campagne romaine, que quarante mille vauriens et esclaves se réfugient d'avance dans son camp. Ceux qui sont restés dans la ville ouvrent, la nuit du 24 août 410, la porte Salarienne, et les barbares se précipitent, au bruit des trompettes et des chants sauvages, avides de sang et de butin, sur les pas des esclaves déchaînés qui donnent l'exemple du sac et des vengeances. La désolation dura trois jours et trois nuits, au milieu de l'incendie et avec une journée d'un violent orage accompagné de foudre et d'éclairs. Il y a des chutes de villes qui ont une certaine grandeur au moins légendaire, comme celle de Babylone ou de Carthage. Celle de Rome fut seulement horrible et lâche. Il n'y avait plus là de Romains. Les habitants s'enfuient ou se cachent; quand les barbares les trouvent, ils les massacrent ou les maltraitent; nombre de femmes, de celles mêmes qui étaient consacrées à Dieu, tombent entre les mains des vainqueurs, qui en abusent sans trouver de résistance, à une seule exception près. En

vrais brigands, les barbares, à la suite des esclaves, font irruption surtout dans les palais, les temples, les églises, pour les piller; ils arrachent, brisent, renversent les statues de métal des anciens dieux ou empereurs pour les emporter, et entassent l'or, l'argent, les meubles, la soie et la pourpre sur leurs chevaux et leurs chariots; ils font une foule de captifs, les torturent, les mettent à rançon, pour les vendre ou les garder comme esclaves.

Ces scènes n'auraient pas été aussi horribles qu'on aurait pu s'y attendre, si l'on en croit les écrivains chrétiens, un peu complaisants pour les barbares, dans lesquels ils voient des instruments de Dieu [1]. Alaric fait respectueusement prisonnière Placidie, la sœur d'Honorius, qui était allée s'enfermer dans la ville. Ceux qui parviennent à se réfugier dans les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul d'ailleurs fort éloignées, échappent à toute poursuite sur l'ordre d'Alaric, assure Paul Orose. Un seul sénateur est tué! mais combien d'entre eux avaient attendu les barbares sur leurs chaises curules? Un seul palais, celui de Salluste, souffre du feu; mais combien d'échoppes et d'îlots de maisons sont brûlés? Une chrétienne ayant déclaré que les vases qu'on lui avait pris appartenaient aux apôtres Pierre et Paul, Alaric les fait ramener sous bonne escorte dans l'église de ces deux saints; mais, une autre chrétienne, amie de saint Jérôme, Marcella, est frappée de coups de bâton parce qu'elle ne veut point révéler des trésors

1. V. Surtout St Jér., Ep.; P. Orose, V.; Procope, De bell. Vand.; Ibid., Chr. Goth.; St Aug.; De civ. Dei.

qu'elle n'a pas, et elle a de la peine à sauver sa fille des outrages. A la fin les barbares massacrent des captifs qui ne pouvaient se racheter, et le nombre en est si grand que la peste se déclare et oblige le chef de ces brigands à abandonner la ville. Après avoir fait entasser sur des chariots, par ses soldats, l'or, l'argent, la soie, les riches captifs et captives, tout le butin, Alaric entraîne son peuple au midi de l'Italie, laissant la ville aux vauriens, qui lui firent souffrir bien d'autres misères. Il voulait passer en Sicile, pour aller de là peut-être en Afrique cacher son butin ou continuer ses courses aventureuses. Quand il voit la flotte qu'il avait préparée engloutie sous ses yeux par une tempête, il reste frappé de ce coup du sort, tombe malade et meurt. Les eaux du Busentin, détournées de leur lit pour recevoir la dépouille mortelle du barbare, puis rendues à leur cours naturel, ont dérobé à la postérité la connaissance de la tombe de ce grand et chimérique abatteur d'hommes.

Ce que l'on connaît mieux que les détails du pillage de la ville éternelle, c'est l'effet que cet événement produisit dans l'univers romain. Les derniers païens en furent atterrés. L'immobile rocher du Capitole avait tremblé, Virgile avait dit en vain :

His ego non metas rerum nec tempora pono.

Le sort du monde allait décidément changer. L'ordre des siècles se renouvelait encore une fois; les oracles du paganisme et ses poëtes étaient convaincus de mensonge. Beaucoup de riches Romains qui

avaient fui déjà ou qui partirent alors pour l'Afrique, l'Orient ou la Gaule, ne revinrent plus et privèrent Rome de son aristocratie païenne; l'historien païen Zosime, arrivé à cette catastrophe, cessa tout à coup d'écrire. Claudien, enveloppé déjà dans la disgrâce de Stilicon, mourut dans l'exil et l'indigence. Rutilius Numatianus, le dernier des poëtes païens, s'exila lui-même en Gaule et ne vit plus Rome, la reine du monde, qu'au milieu « des astres du pôle. »

C'étaient donc les Chrétiens qui avaient bien vu et véridiquement prédit. « Comment ne pas craindre, s'était écrié Lactance, que la civilisation entière ne succombe avec Rome et que la fin du monde ne suive celle d'une seule ville? » Néanmoins un cri de joie s'échappe presque des bouches chrétiennes. « Depuis longtemps », dit saint Augustin dans une lettre à Victorianus, « l'Évangile et les prophètes avaient prédit toutes ces choses. Il ne nous convient pas de nous mettre en contradiction avec nous-mêmes, de croire aux prophéties que nous lisons et de nous plaindre de leur accomplissement. Ce sont plutôt ceux qui sont incrédules à l'égard des saints livres qui doivent ajouter foi à leur vérité, maintenant que les paroles sacrées s'accomplissent. » Un Romain accuse Augustin de se réjouir de cette funeste nouvelle. « Mon cœur affligé, répond-il, et ma conscience de chrétien protestent. » Il s'efforce de se défendre et s'épuise en explications. Dans la *Cité de Dieu*, où il dépeint de couleurs adoucies ce grand malheur, il estime Rome heureuse de n'être point

tombée du moins sous les coups du païen Radagaise, qui eût fait triompher les démons et multiplié les martyrs. Il déclare ingrat celui qui ne remercie pas la Providence d'avoir réservé le pillage de Rome à des barbares plus humains, qui ont fait céder l'ancien droit de la guerre à celui de la religion et couvert les malheureux de l'asile des plus vastes basiliques consacrées à Jésus[1].

Paul Orose, disciple de saint Augustin, dans son Histoire ecclésiastique, ne dissimule point ses vrais sentiments. « Pour qu'on ne doute point, dit-il, que ces événements aient été destinés à châtier la corruption et les blasphèmes de Rome, la foudre du ciel est tombée, afin de les achever, sur les monuments romains qu'avaient épargnés les barbares. » C'est lui qui nous apprend que, par un singulier oubli de ses devoirs, l'évêque de Rome, le pape Innocent, quittant les églises de St-Pierre et de St-Paul, s'était réfugié, comme l'empereur, dans l'imprenable Ravenne. Il est vrai qu'il ajoute que Dieu l'avait fait sortir, comme Loth de Sodome, pour lui dérober la vue de la punition d'un peuple pécheur. — « Que vois-je? » s'écrie saint Jérôme avec une grandeur sauvage en voyant les émigrés de Rome débarquer en Syrie et venir jusqu'à Bethléem, « trônes qui se précipitent sur des trônes, nations qui se jettent sur des nations. Tout est en proie. Rome elle-même, elle a donné son or, elle a vendu ses meubles pour vivre, et elle n'a pas vécu. Elle

1. St Aug., Cité de Dieu, I, 2, 7; III, 19; V, 23 et De Urb. excid.; Lact., Divin. instit., VII, c. 25.

est prise, celle qui prit tout l'univers, mère à la fois et tombeau des nations. Qui eût dit que l'obscur Bethléem verrait un jour à ses portes d'illustres mendiants? Je pleure les funérailles du monde, le monde romain croûle; et cependant notre tête ne fléchit pas (*Romanus orbis ruit; et tamen cervix nostra erecta non flectitur*). »

Quand on raconte à Rome la triste et énergique agonie du parti républicain, qui lutte vainement contre l'établissement de l'Empire, on aime à appliquer à ces derniers soutiens d'une cause vaincue les beaux vers d'Horace :

> Si fractus illabatur orbis
> Impavidum ferient ruinæ.

Le monde s'écroule; ses ruines les frappent sans les faire trembler. Le mot de saint Jérôme est fier aussi, mais presque cruel dans sa barbare simplicité. Les derniers représentants du stoïcisme républicain ne peuvent plus rien pour la société qui les écrase, et ils ne savent plus que se précipiter sur leurs épées. Mais les Jérôme, les Augustin, espèrent au milieu des ruines. La cité politique s'écroule, ils ne la regrettent point; ils la voient presque tomber avec joie. Ils sentent, ils croient qu'ils ont quelque chose à faire encore pour la cité morale. « *Ruit orbis romanus, sed nostra cervix erecta non flectitur.* » L'Empire romain tombe; mais le Christianisme reste debout.

CHAPITRE V.

AÉTIUS ET ATTILA SOUS VALENTINIEN III. PREMIERS ÉTABLISSEMENTS BARBARES.

(410-455)

Placidie. — Le Romain Constantius et le Visigoth Ataülf. — Les Visigoths et les Burgondes s'établissent en Gaule, les Vandales en Afrique. — Le comte Bonifacius. — Aétius, grand duc d'Occident. — Attila, chef de la Barbarie. — Les champs catalauniques. — L'Église chrétienne et Saint-Léon. — Seconde prise de Rome.

La prise de Rome en l'année 410 est la vraie chute morale de l'Empire romain. Romains et barbares ne croient plus en lui. Tel était cependant le prestige qu'il avait exercé sur les imaginations qu'il survécut à lui-même encore plus d'un demi-siècle, jusqu'en 476; il est des soldats qui restent debout dans la mêlée après avoir reçu le coup mortel, attendant qu'on les renverse à terre. Mais une nouvelle période s'ouvre alors dans cette histoire, celle de l'établissement dans l'Empire de ces barbares qui jusqu'alors n'avaient fait que l'envahir. L'Empire se démembre, ses parties se détachent avant qu'il ne s'écroule.

Alaric mort, il n'y avait plus en Italie que deux hommes qui pussent compter, le nouveau maître de

la milice, un Romain, Constantius, qui avait fait sa fortune au milieu de toutes ces révolutions, et le successeur d'Alaric, son beau-frère Ataülf. Beau de sa personne, brave sous les armes, bon vivant, d'ailleurs homme d'intelligence et de ressource, Constantius avait rendu un premier service à l'Empire en le débarrassant des deux usurpateurs de Gaule et d'Espagne, Constantin et Gerontius. Mais il en naissait déjà d'autres ; il fit comprendre à Honorius qu'il fallait traiter avec les barbares pour subsister encore, et surtout avec les Visigoths, toujours en Italie. Leur nouveau roi pouvait justement s'y prêter. Avec moins d'audace et de fougue qu'Alaric, Ataülf avait, par une longue pratique, une intelligence plus claire de la situation. Après la malheureuse tentative faite par son prédécesseur pour raffermir l'Empire en le dominant, il croyait plus facile de faire une place avantageuse dans l'Empire à sa nation. Au lieu de changer l'Empire romain en un empire goth comme il l'avait rêvé dans sa jeunesse, il ne visait plus qu'à faire prendre rang aux Goths parmi les Romains. De tous les barbares, la nation visigothique était encore la plus familiarisée avec la civilisation romaine. Lasse de ses courses, sous un prince d'une intelligence cultivée et d'un caractère facile, elle ne rêvait plus qu'un établissement bon et durable. Constantius résolut de traiter avec les Goths et de s'en servir pour contenir les autres barbares.

Une femme, Placidie, sœur d'Honorius, trouvée dans le butin de Rome, servit d'intermédiaire entre

le Romain et le barbare, mais les mit ensuite aux prises. C'est dans l'enfance et dans la décadence des sociétés que les femmes ont le plus d'influence sur leurs destinées. On trouve Lucrèce et Virginie au berceau de Rome républicaine, Placidie et tout à l'heure Honoria à la chute de l'Empire. Placidie, belle et habile, était recherchée à la fois par Constantius et par Ataülf. Elle se servit adroitement de cette double poursuite pour le bien de l'Empire, en faisant d'abord promettre par la cour de Ravenne un établissement en Gaule au roi goth, s'il voulait la débarrasser de Jovin qui avait pris la pourpre à Mayence, après la défaite de Constantin. Ce Jovin avait été poussé à cette tentative par les barbares Alains et Burgondes. Ataülf accepta la proposition et traversa les Alpes pour arriver en Gaule. Singulière rencontre! les Goths, qui appartenaient au courant d'invasion qui venait d'Orient par le Danube, allaient, au service de l'Empire, combattre en Gaule cet autre courant d'invasion barbare qui franchissait le Rhin et se couvrait du drapeau des usurpateurs.

A peine arrivé en Gaule, Ataülf assiége et défait dans Valence Jovin et son frère Sébastien, dont il envoie la tête à Ravenne. Mais, au lieu de le récompenser, Constantius redemande Placidie, et cherche, sur son refus, à l'affamer avec ses Goths en Provence. Furieux, le barbare ravage l'Aquitaine, pille Toulouse et menace Marseille. Pour sauver la contrée, Placidie consent enfin à épouser le barbare, qui célèbre à Narbonne, au milieu de fêtes toutes ro-

maines, son mariage, chanté par l'ancien empereur Attale, devenu son courtisan. Constantius, il est vrai, frustré dans son amour, parvient à repousser Ataülf en Espagne, en poussant contre lui les Burgondes. Mais la mort d'Ataülf, assassiné en vengeance particulière à Barcelone, rétablit la paix en donnant enfin Placidie, devenue veuve, comme femme à Constantius.

Le nouvel époux de la fille de Théodose suivit alors librement sa politique. Résigné aux circonstances, il ne visait qu'à mettre quelque ordre dans le démembrement de l'Empire, consentant à l'établissement des barbares aux extrémités, pour conserver le centre et garder la haute main sur eux. Ainsi, par un traité en forme, il cède décidément en 517 aux Visigoths le bassin de la Garonne, avec Toulouse comme capitale pour leur nouveau roi Wallia; et il accorde aux Burgondes la même année, et par une condition semblable, le bassin de la Saône. On devait traiter ces étrangers comme des hôtes à qui les plus riches citoyens cédaient les deux tiers de leurs maisons, de leurs terres et de leurs esclaves. Pour prix de cette cession, ils seraient au service des Romains. Ainsi, Wallia tint sa promesse et alla quelque temps en Espagne guerroyer les Suèves et les Vandales, qu'il accula du moins aux extrémités du pays. Constantius espérait vivre ainsi. Après tout, on faisait en faveur de nations entières ce qui avait été fait autrefois pour des bandes barbares. Le gouvernement romain et ses impôts n'en subsistaient pas moins au milieu de ces étrangers

qui séjournaient maintenant dans les villas romaines et tenaient garnison dans les villes.

Constantius se fit illusion cependant lorsqu'il crut rendre quelque vie à l'Empire en obtenant d'Honorius la convocation, dans une assemblée à Arles, des députés des dix-sept provinces de Gaule, pour délibérer sur les intérêts du pays. C'était songer un peu tard à une institution qui, au temps des Trajan et des Marc-Aurèle, aurait pu rendre durable la prospérité de l'Empire. On ne se rendit point à cette invitation, malgré la menace d'une amende. Salvien exprime rudement le sentiment des populations en face de ce tardif bienfait. « Le vœu unanime des Romains, dit-il, c'est de ne pas être forcés de retourner sous le gouvernement romain ; ce que toute la population romaine demande, c'est qu'il lui soit permis de vivre comme maintenant, avec les barbares. Et nous nous étonnons d'être vaincus par les Goths, quand les Romains préfèrent la société des Goths à la nôtre ; quand, au lieu de fuir ceux-ci, pour se réfugier chez nous, nos frères nous abandonnent pour se réfugier auprès d'eux ! Mais je serais émerveillé que tous nos colons, pauvres et indigents, n'en fissent point autant, n'était l'impossibilité où ils sont de transporter avec eux leur pauvre famille et leur chétive chaumière ! » Constantius n'en fut pas moins récompensé du répit qu'il donna à l'Empire par le titre d'Auguste que lui conféra Honorius, et par le titre d'Augusta donné à sa femme Placidie. Mais une crise nouvelle éclata pour l'Empire, quand mourut, en 421, ce Constantius qui lui avait assuré du moins quelque repos.

Veuve pour la seconde fois, la sœur d'Honorius espérait faire assurer le trône par son frère au fils qu'elle avait eu de Constantius, Valentinien, encore enfant. Malheureusement, dernière aventure de sa beauté! Placidie s'aperçut qu'elle avait inspiré une passion insensée à son frère, qui n'avait jamais été ni empereur ni homme. Elle s'enfuit à Constantinople auprès de Théodose II, successeur d'Arcadius, et compromit un instant ainsi la succession de son fils, à la mort d'Honorius, 424.

Un primicier des secrétaires, sorte de chef de division au ministère d'État, du nom de Joannes, gagna le maître de la milice, Castinus, le Sénat et le peuple de Rome et se fit nommer empereur. Un seul gouverneur, celui d'Afrique, du nom de Bonifacius, se montrait disposé à soutenir l'héritier légitime. Pour le tenir en respect, Joannes chargea un capitaine barbare qu'il avait sous la main, Aétius, de recruter une armée sur le Danube. Mais la cour d'Orient agit avec promptitude. Théodose II donna deux de ses généraux avec une armée à Placidie, pour ramener à Rome son fils Valentinien III. L'imprenable Ravenne, où s'était réfugié l'usurpateur, fut livrée par trahison et l'ancien secrétaire mis sur un âne, la tête tournée du côté de la queue, et décapité. Le jeune Valentinien III, proclamé César sous la régence de sa mère, céda à l'empereur Théodose II, pour prix de ce service, l'Illyrie occidentale, au risque de découvrir sa frontière, confirma dans son gouvernement d'Afrique Bonifacius et gagna aisément, en le gorgeant d'argent, Aétius, qui ren-

voya ses barbares au Danube et alla prendre la préfecture des Gaules.

Avec ces deux hommes, l'impératrice Placidie pouvait trouver le moyen de garantir l'Afrique contre les Vandales qui la guettaient de l'autre coté des Colonnes d'Hercule, surveiller toute la frontière du Rhin et contenir les barbares établis. L'un, Aétius, Scythe de nation, avait fait ses premières armes comme otage sous la tente du Visigoth Alaric, et dans le village de bois du roi des Huns, Roua, sur les bords de la Theiss. Il connaissait à fond le maniement des armes et la manière de combattre des barbares; païen, il avait une ambition fougueuse, un esprit de ruse tout asiatique qu'aiguisait encore une femme ostrogothe, de race royale, qu'il avait épousée et qui réclamait toujours de lui au moins l'équivalent d'un trône. Le comte Bonifacius, d'origine et d'éducation romaines, avait le gouvernement de l'Afrique; c'était le fidèle gardien de la discipline et de la tactique de Rome, chrétien dévôt, puisqu'il avait voulu se faire moine après la mort de sa première femme, fidèle à ses souverains comme à sa foi, jusqu'au jour cependant où un mariage qu'il contracta avec une Espagnole arienne vint mettre en danger son dévouement politique et son orthodoxie. Il eût fallu conjurer la rivalité naturelle de ces deux hommes ou les tenir en respect l'un par l'autre; mais l'impératrice Placidie, déjà vieillie, avait perdu l'énergie et la grâce qui lui avaient fait dominer deux maîtres du monde. Elle ne s'appartenait plus quand elle fut seule maîtresse.

La veuve de deux souverains, devenue régente, était tombée sous la domination d'un ministre intrigant, Félix, de sa femme Padusa, et d'un prêtre grondeur du nom de Grunnitus, petite coterie de cour telle que les décadences en produisent. Le gouvernement revenait aux idées d'unité religieuse et d'intolérance, qui avaient été déjà funestes à Honorius et à Rome. Félix, pour perdre les deux hommes qui eussent pu faire le salut de l'Empire, dénonce à sa souveraine le comte Bonifacius comme coupable d'avoir baptisé son fils dans la foi arienne, et fait conseiller en même temps la révolte à celui-ci par Aétius, comme seule voie de salut. Il n'y avait pas d'accusation mieux faite alors pour perdre un homme à la cour de Ravenne. Éperdu, voulant garder sa femme, son gouvernement et sa foi, Bonifacius s'adresse, pour se défendre, aux barbares ; c'était le recours universel des Romains contre leur gouvernement. La nation vandale, après de longues migrations, fuyant maintenant devant les Goths, était arrivée des bords de la Baltique au détroit de Gadès, à l'extrémité de l'Espagne. De là, son chef, le célèbre Genséric, guettait l'Afrique. Bonifacius envoie des vaisseaux à ce barbare pour le faire venir avec les siens dans sa province. Vainement l'intrigue de Félix manque lorsqu'il veut dénoncer à son tour Aétius à sa souveraine comme complice de Bonifacius. Le barbare Scythe, dans sa colère, pénètre dans le palais, met la main sur Félix, Padusa, Grunnitus, et se fait donner le titre de maître de la milice; mais l'Afrique n'en est pas moins perdue et « le Caucase trans-

porté » avec les Vandales « sous le ciel brûlant de la Libye. »

Le comte Bonifacius détrompé veut arrêter les Vandales; il a reçu une lettre de saint Augustin, évêque d'Hippone : « Comment pouvez-vous, lui dit-celui-ci, satisfaire l'avidité de tant d'hommes armés et cruels? Quoi! tribun, vous domptiez les nations avec une poignée d'hommes; et, comte d'Afrique, gouverneur, vous laissez changer en solitude tant de lieux naguère si peuplés! » Mais la barbarie du nord et celle du midi se rencontrent : les Vandales font cause commune en Afrique avec les Berbers de l'Atlas, prennent les villes les unes après les autres, en jetant les cadavres des vaincus dans les fossés, et assiégent bientôt Bonifacius avec saint Augustin dans Hippone même. Le saint évêque obtint ce qu'il demandait à Dieu, de n'être point témoin de la prise de la ville et de la mort de son troupeau. Il mourut le 28 août 430, quelques mois avant la chute de la ville. Bonifacius, qui l'avait défendue jusqu'à la dernière extrémité, ramena les légions d'Afrique dans l'Italie terrifiée. C'était pour Rome la perte de son grenier d'abondance. « L'âme de la république, dit Salvien, est tombée captive des barbares. » Bonifacius, pardonné par Placidie, espéra du moins se venger d'Aétius, complice de ce grand malheur.

Cette étrange guerre civile de deux généraux au service de l'Empire, l'un romain et l'autre barbare, eut lieu sous les yeux des peuples qui se le partageaient déjà. La supériorité de la tactique militaire de Bonifacius lui donne le dessus dans la bataille

qu'il livre à son rival en Ligurie ; mais Aétius, décidé à mourir ou à vaincre, au milieu de la déroute des siens, armé d'une longue lance qu'il s'était procurée à dessein, cherche son ennemi, le rencontre, l'attaque et, quand ils croisent le fer, l'atteint de son arme plus longue, le blesse à mort et s'enfuit. Placidie croyait au moins, grâce à sa fuite et à la déroute de son armée, redevenir maîtresse ; mais Aétius se rend auprès de son ami Roua, roi des Huns, chez lequel il lève une armée de soixante mille barbares ; à leur tête il revient offrir ses services à Placidie, qui ne pouvait plus les refuser, et qui lui donne la toute-puissance avec le titre de maître général de la milice. Il tint désormais dans l'Empire, où il n'avait grandi que par la menace et les trahisons, la place de Stilicon et de Constantius. Mais alors il le défendit comme sa chose.

Décoré par quelques écrivains contemporains du titre de duc des Romains d'Occident, tout-puissant à la cour de Ravenne et dominant le jeune empereur et Placidie, qui vieillit dans d'étroites pratiques de dévotion, Aétius joue alors dans l'Empire, à la tête de ses mercenaires et au-dessus des barbares déjà établis, le rôle d'un vizir ou d'un maire du palais. Genséric, maître de Carthage, où il avait rassemblé une flotte assez considérable, inquiétait la Sicile et les côtes de l'Italie ; Aétius lui fait céder l'Afrique comme à un ancien allié, malgré les plaintes de Rome, trop heureuse cependant d'acheter par là les blés qui lui venaient ordinairement de ce grenier. En Italie, il renforce les

garnisons pour avoir plus de barbares mercenaires sous sa main ; en Gaule, il occupe les passages du Rhône et de la Loire, et contient par ses armes ou par ses négociations, dans les limites qui leur avaient été assignées, les Visigoths et les Burgondes. Les Francs des embouchures du Rhin, qui voyaient déjà l'empire partagé, s'avancent jusqu'à la Somme ; en 445, Aétius surprend Clodion, le chef de cette nation, au moment où il célébrait ses noces, le bat et le repousse dans les marais du Nord. D'autres Francs passent le Rhin vers le milieu de son cours. Aétius après en avoir massacré un grand nombre, établit les autres sur la rive gauche, où ils deviennent la souche des Francs ripuaires.

Étrange confusion ! un chef barbare faisait la police de l'Empire. Née des malheurs du temps, une révolte de Bagaudes, gens ruinés de toutes classes, curiales, ouvriers des villes, colons des campagnes, éclate en Gaule. Un certain Tibat, un médecin du nom d'Eudoxe, qui se réfugia plus tard auprès d'Attila et le mena en Gaule, y jouaient un rôle. Aétius, avec ses barbares mercenaires tirés du Danube, disperse ou comprime cette révolte de sujets mécontents. « Vous appelez rebelles et scélérats, s'écrie Salvien, ceux que vous avez forcés à être criminels. Ce sont les injustices, les déprédations de vos magistrats, occupés à dévorer comme des bêtes farouches leurs administrés, qui ont fait de sujets fidèles des barbares, et qui les ont forcés de devenir ce qu'ils n'étaient pas, en ne les laissant pas rester ce qu'ils avaient été. » Dans son brillant palais du Qui-

rinal, décoré du consulat, avec une cour de Romains et de barbares que sa femme présidait d'une façon hautaine, comme une reine, et deux fils qui promettaient, Carpillio et Gaudentius, le Scythe Aétius n'en était pas moins le premier personnage du monde romain, la colonne de l'Empire. Il avait son poëte panégyriste, Mérobaud, un païen, barbare d'origine; et le maître de la milice et le poëte, barbares, avaient tous deux leurs statues sur le forum, comme autrefois Stilicon et Claudien.

Par une rencontre extraordinaire, les nations barbares d'au delà du Rhin et du Danube se trouvaient en même temps réunies sous la main d'un barbare autrement célèbre, et dont le nom résume toutes les misères de ce temps. Attila ou Etzel, fils de Mundzuck, alors roi de ces Huns dont la venue avait précipité les nations germaines sur l'Empire, était la barbarie élevée presque à la hauteur du génie. Court de taille, large de poitrine, la tête grosse, les yeux petits et enfoncés, la barbe rare, le nez épaté, le teint presque noir, il avait dans le regard quelque chose de fier et d'impérieux, et joignait à l'amour de la guerre une astuce souvent singulière chez un barbare. Il avait réuni d'abord sous son commandement toutes les hordes des Huns qui pillaient au hasard, en soumettant ou en tuant leurs chefs, sans épargner même son frère Bléda; puis, avec elles, il avait dompté toutes les nations germaines et gothiques qui n'aimaient pas mieux fuir devant lui. S'il se plaisait à détruire comme un barbare, « séchant l'herbe où son cheval avait passé, » il n'était pas cependant

dépourvu de tout dessein politique. Il dominait déjà du Danube au Rhin. Tout pliait sous cette épée mystérieuse, qu'un bouvier hun avait découverte et lui avait apportée comme un présent du ciel. Un immense empire se formait au nord de l'empire civilisé des Romains.

Dans son vaste village de bois, entre la Theiss et le Danube, entouré d'une cour de rois barbares, Gépides, Ostrogoths, Hérules, Attila suspendait alternativement ses menaces sur Rome et sur Constantinople. Un jour, en 446, sous prétexte de poursuivre quelques transfuges, il passe le Danube, entre sur le territoire de l'empire d'Orient, brûle quatre villes et passe le Balkan. Constantinople tremblait; il se contente d'ordonner qu'on lui prépare un palais et qu'on lui paye tribut. L'empereur Théodose lui envoie en ambassade l'eunuque Chrysaphius sous prétexte de l'adoucir, en réalité pour corrompre un de ses serviteurs, Édecon, et se débarrasser de lui par un meurtre. Attila a tout appris par Édecon même; il reçoit les ambassadeurs à sa table, assis sur un escabeau, mangeant dans de la vaisselle de bois, tandis que ses chefs vident les coupes et la vaisselle d'or. A la fin du repas il envoie ce message à l'empereur : « Attila et Théodose étaient tous deux fils de nobles pères ; Attila est resté digne du sien, mais Théodose s'est dégradé en se conduisant comme un esclave pervers, traître à son maître. » L'empereur de la barbarie se contente cependant encore de la punition des coupables. Il oublie sa colère pour son ambition, et c'est pour lutter

contre un adversaire digne de lui, contre Aétius, qu'il apparaît en l'année 451 à la tête de ses hordes hunniques et germaines sur les bords du Rhin.

C'était cette fois un vrai déluge qui menaçait. Attila, avec ses Huns, entraînait des Hérules, des Quades, des Thuringiens, des Alamans, des Ostrogoths, des Gépides; ils étaient plus de six cent mille. Cependant le barbare avait aussi sa diplomatie. Il réclamait la main d'Honoria, sœur du défunt empereur, qui, dans un jour de délaissement, lui avait envoyé son anneau de fiancée. Il avait invité un autre roi barbare, déjà maître de l'Afrique, Genséric, à s'élancer de son port de Carthage sur Ostie. Il prétendait du reste, en entrant dans l'Empire, qu'il voulait seulement se faire justice du roi des Visigoths, Théodoric, son ennemi, établi dans l'Aquitaine. Les chênes séculaires et les aulnes de la forêt Hercynienne, jetés dans le fleuve, servirent de pont. On eût dit qu'une armée d'insectes dévorants s'abattait sur les deux Germanies et la Belgique. Tout est pillé, ruiné, affamé. Le long du Rhin, Bâle, Colmar, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence; plus loin, Tongres, Arras, Metz, Reims, tombent l'une après l'autre aux mains des Huns. La fin de l'Empire romain semblait cette fois venue; la barbarie scythique et germaine allait couvrir ses provinces. Il n'en fut rien encore; la civilisation romaine fut une seconde fois sauvée par les demi-barbares qu'elle avait accueillis ou pris à sa solde.

Le chef des milices romaines, Aétius, n'était point l'ennemi d'Attila et des Huns; mais il se trouvait

maintenant le chef des barbares déjà établis contre ceux qui venaient s'établir. Il ramasse les légions romaines ou mercenaires, fait appel aux Bagaudes, mais c'étaient là des forces bien insuffisantes ; il fallait persuader aux barbares déjà fixés dans la Gaule, avec l'agrément formel ou tacite de l'Empire, que c'était à eux à défendre contre de nouveaux envahisseurs leur propre bien, leur nouvelle patrie. Il s'adresse aux Burgondes, pacifique mais brave population qui s'accoutumait déjà à la vie romaine, aux Visigoths, aux Francs qu'il avait battus, à des barbares ou lètes établis dans les campagnes gauloises, aux Armoricains déjà indépendants ; il les effraye, les émeut, les persuade. Un rhéteur romain, Avitus, va trouver de sa part, à Toulouse, le puissant roi des Visigoths, Théodoric, successeur de Wallia, dont le concours était surtout nécessaire. Tous se lèvent : Théodoric arrive avec ses escadrons couverts de peaux de bêtes, marchant au son de la trompette romaine ; un chef franc, Mérovée, arrive avec ses sauvages à la crinière retroussée, armés de la frankisque ; Gunther avec ses Burgondes au corps gigantesque. Telle fut, dit Prosper d'Aquitaine, la prévoyance d'Aétius, qu'ayant rassemblé de toutes parts une foule de braves guerriers, il put marcher à force presque égale contre l'immense multitude de cavaliers farouches et de chariots, arrivés déjà sur les bords de la Loire, près d'Orléans.

Mais dans le choc de ces deux barbaries, un phénomène nouveau commence à se produire. C'est alors que l'Église chrétienne intervient. Les habitants des

campagnes fuyaient aux villes et se blottissaient au pied des autels; dans cet effroyable cataclysme, la religion était la seule espérance. Au milieu des ruines de l'ancien monde qui s'accumulent, commence à percer le nouveau.

Après tout, dans ce temps de désastre et de dissolution, c'était de la part de Théodose et même de ses inhabiles successeurs une puissante idée que de vouloir élever au-dessus des cultes mourants du paganisme et des sectes chrétiennes dissidentes, l'unité catholique de la foi, et d'édifier parmi les débris des cadres administratifs de Rome impériale la hiérarchie de l'Église. Quand tous les liens de la société civile manquaient, se brisaient, comment ne pas resserrer ceux de la Cité de Dieu? C'est ce qui peut faire pardonner leurs lois étroites et leur conduite mesquine même à Honorius et à Placidie. L'Église d'ailleurs croissait sans eux; à travers l'Empire, elle commençait à nouer les tronçons épars de cette chaîne qui devait former l'unité chrétienne, en dépit des païens qui ne savaient, après la prise des villes, que réclamer la réouverture des cirques et les distributions de viande, et malgré les Ariens, qui valaient par le nombre, mais ne comptaient pas par la doctrine.

Il est vrai, les derniers grands docteurs, les derniers Pères de l'Église venaient de disparaître, mais après avoir fixé le dogme et assuré sa victoire. Saint Paulin de Nole en Campanie, patricien converti au Christianisme et resté poëte sous le manteau épiscopal, avait été enlevé par les Goths,

après le pillage, sur la route de Rome à Naples; torturé, tourmenté pour avoir « ses trésors qu'il avait placés dans le sein des pauvres » ; et relâché ensuite comme une bouche inutile, il était mort dans les angoisses de sa patrie civile et chrétienne. Après avoir recueilli à Jérusalem les émigrés de Rome déchue, qui arrivaient, hommes et femmes, battus par la tempête et souvent dépouillés par des pirates, Saint Jérome, était mort aussi en 420, à l'âge de soixante-douze ans. « Pourquoi vivre, disait-il, quand Rome a péri ?» Mais dans la grotte de Bethléem, « *son paradis des études* », il avait traduit la Bible pour l'Occident latin; il avait, tout-puissant solitaire, poursuivi, vaincu les hérésies, entre autres celle des Origéniens, relevé les défaillances, redressé les injustices. Il avait enfin fondé avec les descendants des patriciens de Rome, les Paulinien, les Pammachius, les Fabiola, les Eustochie, les Paula, celle-ci descendante des Scipion, des couvents d'hommes et de femmes, seul refuge alors de tant de misères; il les avait ordonnés, défendus, sauvés des persécutions des grands et du peuple, consolés dans leur douleur jusqu'à la mort, qui enleva sous ses yeux Eustochie et Paula, les plus chères de ses filles. Il pouvait partir, il avait une postérité toute-puissante pour propager et continuer son œuvre jusqu'aux extrémités du monde. Mort aussi, St-Augustin, dans Hippone; mais il laissait avec le souvenir de sa conversion, le pélagianisme vaincu par les anathèmes des conciles et de Rome, c'est-à-dire la doctrine du *libre arbitre* humain, qui recevait

alors tant de démentis, anéanti par la *grâce* au moins consolante, et surtout ce beau livre écrit au spectacle de l'écroulement de l'Empire, la *Cité de Dieu*. Les grandes lumières de l'Église s'éteignaient. Mais les grands exemples avaient été donnés, et l'Église ne manqua pas aux événements nouveaux, même quand elle n'eut plus de grands docteurs.

Dans la plupart des villes de l'Occident, les évêques étaient devenus des personnages importants par leurs richesses, plus encore par leur pouvoir. Riches, ils étaient en mesure quelquefois de nourrir le peuple ; éclairés et influents, de servir d'arbitre aux fidèles, même dans leurs querelles civiles. Désarmés, mais respectés, seuls ils conservaient quelque prestige aux yeux des Romains et des barbares. En 444, un chef alain qui entrait dans la Gaule, Eokaric, se précipite à la tête d'une bande dans l'Armorique. Les habitants appellent d'Auxerre Saint-Germain, qui était venu chez eux combattre Pélage ; il arrive, « traverse les cavaliers couverts de fer qui remplissaient la route », interpelle le chef barbare qui ne l'écoute point. Il se précipite alors à la bride de son cheval au risque d'être foulé aux pieds et lui fait rebrousser chemin. Avant de trouver Aétius et son armée, Attila aussi a rencontré l'Église sur sa route. En Champagne, l'évêque de Troyes, saint Loup, ne craint pas de se présenter devant le Hun barbare et obtient grâce pour sa cité. Une sainte jeune fille rassure les habitants de la petite cité de Lutèce, qui voulaient fuir, et ils croient qu'elle détourne d'eux l'orage qui fond sur Orléans. Dans cette ville,

l'évêque Anianus arme, nourrit les habitants, entretient leur courage jusqu'à l'arrivée d'Aétius. Chaque jour il montait sur la plus haute tour de la ville et regardait du côté du Midi pour voir si rien n'arrivait. Aétius avait déjà rassemblé les barbares établis ou alliés de l'Empire, les Burgondes, les Visigoths, les Alains même de Sangiban et il lançait derrière les Huns les Saxons et les Francs; ils avaient compris que c'était d'eux-mêmes, de leur propre conquête, et non point de l'Empire, qu'il s'agissait. C'était sur ce secours que l'évêque Anianus comptait.

Le jour enfin où les Huns, ayant forcé une des portes d'Orléans, se précipitaient dans la ville et commençaient le pillage, Aétius arrive avec l'armée des Romains et des barbares établis; c'était le 14 juin. Après un combat dans la ville, sur le soir, il force Attila et ses hordes à reculer. Le Hun, bataillant en détail, recule jusque sur la Marne, près de Châlons. Là il s'arrête, et choisit pour déployer ses troupes les plaines ondulées de la Champagne, favorables à un combat à force ouverte et sans stratagème. Là, en effet, se livra cette effroyable bataille des nations qui décida non pas du salut de l'Empire, mais bien de sa possession entre les barbares déjà établis comme hôtes ou comme mercenaires et ceux qui le traitaient tout à fait en ennemi.

Déjà, la veille du grand jour, dans l'ombre, les Francs de Mérovée avaient assailli et dispersé l'arrière-garde des Gépides. Le lendemain matin, après avoir consulté ses prêtres et ses sorciers, le roi des rois barbares disposa à sa gauche les Ostrogoths,

sous trois chefs; à sa droite les Alamans et les Gépides; lui au centre avec ses Huns et les autres barbares. Cependant, du côté d'Aétius, Thorismond, le fils du roi des Visigoths, s'empare en face des Ostrogoths d'une éminence favorable, tandis que le général romain occupe le centre de la plaine avec les légions et les Alains, et sur sa droite oppose encore les Francs aux Gépides. « Les lâches! » s'écrie Attila en voyant le mouvement de Thorismond, « ils se retranchent! » et il donna le signal de la plus horrible mêlée que l'histoire ait vue. Les Ostrogoths décidèrent du gain de la bataille, en se précipitant à travers la plaine sur le flanc des Huns qu'ils culbutèrent; après une tuerie où le chef des Visigoths périt et où les Huns et leurs adversaires laissèrent cent soixante mille morts sur le champ de bataille, Attila vaincu se retira derrière le rempart de chariots qui formait son camp, et y parut si redoutable qu'Aétius, dont une partie de l'armée d'ailleurs se débanda, le laissa partir et repasser le Rhin (451).

L'année suivante ce fut au tour de l'Italie de voir Attila, qui passa les Alpes altéré de vengeance. Il en voulait cette fois à Aétius, « le seul homme qui se pût opposer à lui »; mais Aétius n'avait pas comme en Gaule à sa dévotion les barbares établis, qui se souciaient peu de l'Italie et de l'Empire pourvu qu'ils gardassent leurs terres. Aquilée, au pied des Alpes, au fond de l'Adriatique, défendue quelque temps avec courage par des Goths auxiliaires, succombe sous les balistes dont les barbares ont pris le secret aux Romains; elle est boule-

versée, détruite, presque rasée. Effrayés, les habitants de la Vénétie se réfugient, avec ce qu'ils peuvent emporter, au milieu des lagunes, sur ces îlots où ils devaient créer Venise. Le roi des Huns traverse les fleuves, et sans être arrêté cette fois par Aétius, qui, peu accompagné, recule ou escarmouche seulement autour de lui, il pénètre jusqu'à Milan. La ville, de frayeur, ouvre ses portes; le barbare ordonne de conformer aux circonstances présentes un tableau qui représentait les Scythes prosternés aux pieds d'un empereur romain. La désolation semblait s'avancer à travers l'Italie sur Rome; Valentinien ne se croyait plus en sûreté même dans Ravenne. Le Sénat impérial, effrayé, ne savait quel parti prendre; pour éviter une nouvelle catastrophe, il résolut d'envoyer au barbare une ambassade composée du consulaire Aviénus et d'un ancien préfet du prétoire, Trigellius. Le peuple exigea qu'on y joignît en outre l'évêque ou le pape de Rome : c'était alors Léon Ier, et cette résolution sauva probablement Rome et l'Italie[1].

L'évêque et l'Église de Rome, à cette époque, avaient grandi en respect et en influence de tous les progrès de l'Église universelle. Depuis qu'une suite de quarante-cinq évêques dont quelques-uns, martyrs après Pierre, avaient illustré les Catacombes, Rome, grâce à la basilique de Saint-Jean, élevée dans l'enceinte de l'antique palais de Latran; à celle de Saint-Pierre, bâtie sur les ruines et avec les dé-

1. Hist. Misc., XV. — Cass. Var., lib. I. — Jorn., c. XLII.

bris du cirque de Néron; au Vatican; à l'église de Saint-Paul hors des Murs, entre le Tibre et Ostie, Rome était devenue dans la tradition chrétienne la vraie ville des apôtres. A Saint-Jean de Latran, *omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*, l'évêque de Rome prenait le pontificat et faisait sa résidence; il officiait à Saint-Pierre et à Saint-Paul, sur les autels dédiés au premier évêque romain et à l'Apôtre des Gentils. Tandis que les vieux monuments du culte et de la grandeur païenne se dégradaient, les églises se paraient de leurs dépouilles, se bâtissaient avec leurs ruines quelquefois, et se multipliaient, visitées par la foule, à côté des temples vides et des palais dépeuplés. Près des sanctuaires du nouveau culte, des riches, des puissants, des empereurs, comme Honorius et sa famille, aimaient à se faire élever leurs mausolées. Aussi, comme les donations, les legs, les privilèges affluaient entre les mains de l'Église, en même temps que les offrandes, les vases, les ornements d'or et d'argent, l'évêque de Rome recueillait dans la capitale, en Italie, dans le monde déjà, tout le respect, tout le prestige qui abandonnait la société civile et l'autorité politique. A Rome même, hôte habituel d'un splendide palais, héritage du paganisme, il devenait, en l'absence de l'empereur, l'arbitre des grands procès, le rival d'autorité du préfet de la ville et du Sénat. Dans l'Église, président des conciles, il terminait par son autorité des hérésies comme celles des Manichéens et des Pélagiens. Dans le monde, il voyait déjà s'adresser à sa personne les

hommages qui abandonnaient les successeurs indignes des Césars, et s'attacher à Rome chrétienne, à la Rome des apôtres et des martyrs, le respect que n'inspirait plus la Rome des Scipions et des Trajan.

Le pape Léon Ier avait ajouté encore par l'autorité de sa personne à la dignité déjà grande de l'Église. Simple archidiacre de l'Église romaine, il avait été chargé par l'empereur de terminer une querelle survenue en Gaule entre le patrice Aétius et le préfet du prétoire Albinus. Au moment où l'autorité impériale diminuait tous les jours, il soutenait, élevait, étendait l'autorité spirituelle du siége de Rome. En Gaule, par un décret, il réintègre dans son siége d'Arles Celidonius, qui en avait été chassé à main armée par Hilaire, un intrus ; il transporte d'Arles à Vienne la dignité métropolitaine. Il se croit, il se dit lui-même investi, par institution divine, du soin de l'Église universelle. Aussi Valentinien III fait-il en sa faveur un rescrit qui lui donne la haute main dans toutes les affaires ecclésiastiques de l'Occident au moins, « afin, dit-il, que la paix règne dans toutes les églises, dès que l'universalité reconnaîtra la main qui la dirige[1]. »

Les circonstances accordent même déjà davantage au siége d'Occident. Persécutée par les Vandales, l'Église d'Afrique, jusque-là donatiste, se rattache au siége de Rome. Lorsque la grande discussion d'Eutychès sur la nature unique ou double de Jésus

1. Léon., Ep. ad Anast.; Novell. Valent., tit. 17. Tunc enim demum ecclesiarum pax ubique servabitur, si rectorem suum agnoscat universitas.

agite tout l'Orient, une lettre du pape Léon décide la cour à se déclarer contre le concile d'Éphèse, en faveur de celui de Constantinople, pour l'unité de nature. A l'époque même où nous sommes arrivés, en 451, un concile oriental tenu à Constantinople accorde, il est vrai, au Patriarche de cette ville la même suprématie sur tout l'Orient, que l'empereur Valentinien a reconnue à l'évêque de Rome sur tout l'Occident. Mais Léon Ier proteste courageusement par une lettre, et l'évêque de Constantinople s'excuse dans sa réponse, quoique la décision du concile reste. Il ne faut pas s'y tromper, les progrès de la puissance spirituelle de Rome en Occident sont immenses; elle peut presque dire avec Prosper d'Aquitaine, que ce qu'elle ne possède plus par les armes, elle le retient déjà par la religion :

> Sedes Roma Petri, quidquid non possidet armis
> Relligione tenet.

Dans l'Orient, une scission se prépare peut-être, mais c'est un point considérable pour l'évêque de Rome d'être déjà sans contestation le premier en Occident. Cette élévation extraordinaire ne fut certainement pas inutile à l'ambassade qui alla trouver en 451 le barbare Attila sur les bords du vieil Éridan.

Attila, comme tous les barbares, était superstitieux. Il avait été frappé, comme beaucoup d'autres, de la prompte mort d'Alaric après la prise et le pillage de Rome. Dans les campements où il était alors, sur les rives du Mincio, comme sous les murailles

d'Aquilée, les Huns avaient beaucoup souffert des effets d'un climat auquel ils n'étaient point accoutumés. Aétius, dans le même temps, arrivait avec un secours fourni par l'empereur d'Orient. La vue de Léon, de l'homme qui inspirait au loin tant de respect, et la promesse d'un tribut déterminèrent le farouche barbare à se retirer. La légende, fidèle à la vérité générale, sinon à la vérité particulière, a élevé le rôle de Léon au niveau de celui que commençait à jouer l'Église; et la peinture, sous un autre Léon, devait immortaliser le souvenir de ce salut inespéré, en rendant visibles aux yeux d'Attila, dans les airs, les deux apôtres Pierre et Paul, dont l'épée flamboyante protégea contre le barbare Rome et l'Église.

L'année suivante (453), les deux chefs barbares, entre qui s'agitait le sort de l'Empire, mouraient subitement. Attila, de retour aux bords de la Theiss, venait de célébrer de nouvelles noces, quand on le trouva, le lendemain, mort dans son lit; sa nouvelle épouse, Hildico, était assise, voilée, aux pieds de son cadavre. Les chefs des Huns, après l'avoir pleuré en se tailladant les joues avec leur cimeterre, se disputèrent sa couronne dans des combats terribles, qui lui firent des funérailles sanglantes, et leur puissance se dissipa comme ces tempêtes rapides qui disparaissent en ne laissant que les traces de leurs ravages. L'empereur de Rome, Valentinien, crut que tout danger était passé. Il commençait aussi à supporter difficilement le joug du maître de la milice, Aétius, dont la femme, d'origine gothique, était plus

fière qu'une patricienne du Viminal, et qui lui-même voulait se rapprocher du trône en obtenant la fille du César, Eudoxia, pour son fils Gaudentius. On répétait déjà à la cour que Valentinien III avait su, sans coup férir, éloigner Attila d'Italie, tandis qu'Aétius avait perdu tant de monde pour le chasser de la Gaule, sans le détruire. Aétius, effrayé, commençait, comme autrefois Stilicon, à s'entourer et à se fortifier de mercenaires, lorsqu'un jour, dans le palais, l'empereur, « cette femmelette insensée, » tire son épée, l'assaille et le laisse tuer par ses serviteurs. Avec Aétius périt l'union qu'il avait maintenue, au profit de Rome, entre l'Empire et les barbares établis. L'Empire est maintenant en proie et son agonie commence.

Le conquérant de l'Afrique, Genséric, maître avec ses Vandales, de Carthage et de la mer, recommence à piller les côtes d'Italie pour venger son allié Aétius. Une nouvelle nation barbare, celle des Ostrogoths, qui avait obéi à Attila, passe le Danube, après sa mort, et s'établit en Pannonie sur les Alpes orientales, en attendant le moment de les franchir. Dans la Gaule même, les nations barbares qui avaient combattu avec Aétius contre les Huns, ne se sentant plus ni menacées ni contenues, remuent, s'étendent, les Francs jusqu'à la Somme, les Burgondes jusqu'à la Saône, les Visigoths jusqu'à la Loire. Valentinien III n'en a cure. Il songe à ses plaisirs. Violemment épris de la femme du sénateur Maxime, qui résistait à sa passion, il demande un jour l'anneau du sénateur, en gage, après une perte de jeu; s'en sert pour attirer

sa femme, et la renvoie déshonorée. Elle meurt peu de temps après. Maxime, jusque-là riche et sans ambition, heureux citoyen, dans un temps où le bonheur ne demandait pas beaucoup de dignité, devient ambitieux par désir de vengeance. Il gagne deux anciens officiers d'Aétius qui tuent Valentinien en plein cirque, va lui-même au Sénat, se fait proclamer empereur, et, pour rendre sa vengeance complète, force Eudoxie, fille de Théodose II et veuve du César assassiné, à consentir à l'épouser. Mais Eudoxie, en apprenant que son nouveau mari est le meurtrier du premier, jure de se venger; et, si l'on en croit les Byzantins qui donnent à cette histoire toutes les couleurs d'un roman, elle déchaîne contre Rome le Vandale Genséric.

Le maître barbare de l'Afrique, qui, depuis l'invitation d'Attila, croisait sur les côtes, débarque à Ostie (juillet 455) avec ses Vandales, des Berbers et des Maures devenus pirates. Il ne se trouve point de soldats pour défendre Rome; les mercenaires, que l'assassinat d'Aétius avait rendus furieux et qui ne savaient plus à quel empereur obéir, se croisent les bras. Maxime veut se montrer dans les rues de Rome, le peuple le lapide. Tout fuit. Le pape Léon essaie de renouveler une entreprise qui lui avait déjà réussi; mais il ne trouve pas l'arien Genséric aussi bien disposé que le païen Attila à écouter ses remontrances ou à accepter le tribut de Rome.

La ville, envahie sans assaut, est livrée avec une sorte de régularité à un pillage qui dure quatorze jours et quatorze nuits. Repeuplée après 410 par des

habitants de la campagne, Rome avait repris quelque vie. Honorius, Placidie, Valentinien, s'étaient plu à relever des palais, à bâtir de nouvelles églises, à orner les anciennes. On fait main-basse sur tout. Les églises n'obtiennent pas plus de respect des pillards ariens que les temples. La voûte de bronze doré du Capitole est enlevée. Les dépouilles du temple de Jérusalem, apportées à Rome par Titus, et dont on peut voir la représentation sur l'arc triomphal encore debout de cet empereur, tombent entre les mains de ces fils du nord, pour aller attendre à Carthage l'arrivée des fils de Mahomet. Cette catastrophe est encore pour Rome plus avilissante, plus plate que la première. Point de résistance et point de violence. Ce fut la seule convention faite. Les vainqueurs ne tuent point, ne détruisent pas; ils volent. Les chariots à la porte de Rome attendaient le butin, les dépouilles et les portaient à Ostie. Cela dura quatorze jours. L'impératrice Eudoxie et ses filles, nombre de captifs et de captives, suivirent le vainqueur en Afrique.

CHAPITRE VI.

LES DERNIERS MAITRES DE LA MILICE ET LES DERNIERS CÉSARS ROMAINS. — FIN DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

Le Suève Ricimer maître de la milice. — Les Césars Avitus, Majorien, Anthémius, Olybrius, etc. — Dernières trahisons. — Oreste et Romulus Augustule.

Si le trône d'Occident survécut à cette seconde catastrophe, c'est qu'il ne parut pas valoir la peine d'être pris ou qu'il ne se trouva point alors, à la tête des mercenaires de l'Italie, un barbare assez hardi pour s'en emparer. Rome, ruinée, dépouillée, où beaucoup d'habitants ne revinrent pas, avec ses palais vides, ses théâtres, ses cirques sans jeux, ses églises avec de rares et pâles fidèles, commence à prendre l'aspect sépulcral de la ville des tombeaux.

Celui qui commandait les barbares à la place d'Aétius était un barbare, Ricimer. Il était de double race royale, fils d'un prince suève et d'une princesse gothe, et il avait composé la milice surtout de ses compatriotes. Mais ce trône romain, si avili, exerçait encore sur les barbares une sorte de prestige; le Suève hésita à s'y asseoir, et, par jalousie, empêcha seulement le Sénat, qui n'était point en nombre, de faire empereur un païen du nom de

Marcellinus. Cependant loin de Rome, Romains ou Barbares ne concevaient point encore cette place vide. Le plus puissant des rois barbares établis dans la Gaule, le Visigoth Théodoric II crut avantageux pour lui d'en disposer au moins pour une de ses créatures, et, dans une assemblée de provinciaux tenue à Arles, il fit élire le préfet même de la Gaule, Avitus.

D'une ancienne famille gauloise, moitié soldat, moitié rhéteur, élégant épicurien surtout, qui passait au milieu de livres et de femmes choisis, dans sa délicieuse villa d'Avitacum près de Clermont, les loisirs que lui laissaient les affaires, jouissant d'une grande popularité en Gaule auprès des sujets romains aussi bien que des rois barbares, Avitus ne fut point aussi heureux en Italie. Il n'eut guère que le temps de faire prononcer son panégyrique devant le Sénat par le Lyonnais Sidoine Apollinaire, poëte maniéré, le plus en renom dans cette époque de décadence, et qui vit, pour cet exploit, sa statue élevée entre la bibliothèque grecque et la bibliothèque latine. Le Sénat et le peuple de Rome éprouvaient un peu de honte à recevoir un empereur de la province; ils faisaient assez mauvaise mine au nouveau venu. Ricimer, assez ambitieux pour ne vouloir point de maître, pas assez hardi pour le devenir, profita de quelques succès qu'il venait de remporter en mer sur les Vandales pour menacer le nouveau César. Celui-ci prit peur, s'enfuit de Rome, demanda, en échange de la pourpre, un évêché pour mettre sa vie à couvert, et, toujours fuyant, fut atteint au mo-

ment où il allait repasser en Gaule et tué. Ricimer et le Sénat, après une année encore de discussions, s'entendirent pour proclamer Majorien, excellent officier et honnête homme, deux qualités alors rarement réunies dans un même personnage.

Majorien ne monta sur le trône que pour montrer qu'un véritable empereur était impossible là où il n'y avait plus d'Empire. Après avoir prononcé devant le Sénat un discours digne de Trajan ou de Marc-Aurèle, trompeur écho d'un temps qui n'était plus, il défit les Alamans sur les Alpes, et délivra les rives de la Campanie des pirateries de Genséric. Il portait ses vues plus loin. Celui qui donnait le Rhône pour limite aux Visigoths et aux Burgondes en Gaule, tentait la restauration des provinces par la remise de tous les tributs arriérés, et par la réintégration des magistrats des cités dans leurs droits de discuter et de répartir l'impôt ; à Rome, il arrêtait la dégradation des monuments en interdisant aux Romains de porter sur eux, pour bâtir leurs maisons, une main profane ; il cherchait à remédier à la décadence plus irréparable encore des mœurs. Général habile avant tout, il s'apprêtait à conduire une expédition en Afrique pour rendre à l'Italie les grains de cette fertile contrée. Il avait dirigé déjà les barbares mercenaires d'Italie, avec un grand nombre de nouvelles recrues de Gépides et d'Ostrogoths, vers la ville de Carthagène en Espagne, où il assemblait une flotte considérable. Mais ce n'était point le compte de Ricimer d'avoir un empereur aussi sérieux. L'incendie de la flotte de Carthagène, dû au

hasard, ou aux embûches de Genséric, perdit Majorien et l'Empire avec lui. L'empereur vit les mercenaires se révolter à Tortone, essaya vainement de les contenir et fut tué (461). La même année mourait Léon Ier, comme si toutes les gloires de Rome s'en allaient à la fois. Ricimer donna cette fois la pourpre à un homme parfaitement incapable, Libius Sévère, sous lequel il croyait pouvoir rester tout-puissant, et montra la plus complète incapacité.

On n'avait plus confiance nulle part dans l'Empire, quoiqu'il y eût encore à Rome un empereur; et la dissolution se faisait toute seule. En apprenant ce qui se passe à Rome, Marcellinus, gouverneur de Dalmatie, Ægidius, maître de la milice en Gaule, se déclarent indépendants et ne laissent à l'empereur de Rome et à Ricimer que ce qu'on commençait à appeler le royaume d'Italie. Là même, Ricimer est au-dessous de sa tâche. Les Vandales recommencent à courir les côtes d'Italie, attaquent la Sicile et s'emparent de la Sardaigne. C'était au moins une sécurité d'avoir au-dessus de soi le vainqueur de Radagaise ou celui d'Attila; la tyrannie du lâche meurtrier de Majorien était sans compensation. De Stilicon à Aétius, d'Aétius à Ricimer, on mesure encore jusque dans les maîtres de la milice et les visirs barbares, la décadence de l'Empire. Ricimer, sentant l'Italie, qui était affamée, mécontente, empoisonne Libius Sévère; mais, bien qu'entouré à Milan de ses mercenaires Suèves, Goths et autres, il n'ose échanger sa peau de bête de chef barbare contre la pourpre impériale; il hésite encore. Le Sénat demanda

donc à l'empereur d'Orient, alors Léon de Thrace, de lui donner un prince pour empereur, et le secours d'une armée et d'une flotte pour arracher l'Afrique aux Vandales et assurer la subsistance de l'Italie. Ricimer laisse faire et bientôt même il donne les mains au traité en y cherchant un avantage particulier.

L'empereur Léon de Thrace envoya ce qu'il avait de mieux, le sénateur Anthémius, avec une division de l'armée orientale pour escorte ; natif de Galatie, gendre de l'empereur Marcien et descendant, disait-on, de Constantin, du reste homme habile et familiarisé avec les affaires, Anthémius devait donner sa fille à Ricimer; le patricien d'Orient et le Suève barbare uniraient l'intelligence et la force pour sauver l'Empire, s'il se pouvait. Ricimer alla recevoir avec tous les honneurs militaires le César, l'envoyé d'Orient à Ravenne, et le conduisit jusqu'à Rome où il fut solennellement couronné. Le mariage de la fille d'Anthémius avec Ricimer cimenta l'union du nouvel empereur et du maître de la milice, de Rome et des mercenaires barbares. Sidoine Apollinaire, qui se trouvait là pour les affaires de la Gaule, composa, malgré le souvenir de la mort d'Avitus, son beau-père, l'épithalame de la fiancée, le panégyrique d'Anthémius et de Ricimer, et y gagna la préfecture de Rome. Le genre du panégyrique se propage au fur et à mesure de la décadence de l'Empire. Mais on s'aperçut bientôt que tout cela était pure comédie, malgré les brillantes destinées que Sidoine avait pu promettre au nouvel empereur et

au maître de la milice, et malgré l'union momentanée de l'Orient et de l'Occident.

Anthémius avait vu le gouverneur de Dalmatie, Marcellinus, rendre sa fidélité avec sa province à l'Empire; et la Gaule n'avait pas pu faire autrement que de reconnaître encore celui que louait son poëte. On voulait profiter de ce moment pour châtier ce Vandale qui affamait l'Italie et pillait la Grèce. Deux flottes et deux armées, à Constantinople et en Italie, étaient destinées à faire voile pour l'Afrique. Le court règne d'Anthémius montra ce que valait la fidélité des gouverneurs et des généraux de l'Empire romain, et sur quoi Rome pouvait encore compter. Deux exemples suffisent.

Arvandus, Gaulois d'origine, avait été fait pour la seconde fois préfet des Gaules en partie occupées par les barbares. Déconsidéré dès la première fois par son inconsistance, ruiné par ses prodigalités, il ne trouvait pas dans une seconde préfecture les moyens de réparer ses pertes et de se refaire; les provinces ruinées ne faisaient même plus la fortune de leurs gouverneurs. Accusé de péculat à Rome par ses administrés et poursuivi par ses créanciers, il ne savait où donner de la tête. Il lui tomba dans l'esprit d'escompter sa préfecture, en livrant le reste du territoire gaulois qui reconnaissait encore l'autorité de l'Empire, aux rois des Visigoths et des Burgondes. La trahison se préparait par négociations souterraines, pendant que ses accusateurs commençaient le procès, quand une lettre d'Arvandus au nouveau roi des Visigoths, Euric, tomba entre les

mains de ses ennemis. Ajoutant aussitôt, à Rome, l'accusation de lèse-majesté à celle de péculat, sans donner connaissance de leur dernier moyen, les accusateurs firent arrêter et mener à Rome le préfet des Gaules.

Laissé sous caution dans une sorte de liberté, Arvandus ne se croyait pas en danger pour de semblables peccadilles. Il comptait sur l'appui de ses amis et particulièrement de son compatriote Sidoine Apollinaire, préfet de Rome. On le voyait paré, fardé, dans sa robe de soie, parcourir les rues de Rome en répandant tout haut la raillerie sur ses accusateurs; il entrait dans les boutiques, marchandait les joyaux, comme un homme sûr de sa conscience et de l'avenir. Le jour de l'audience, plus fastueux et plus arrogant que jamais, il alla s'asseoir sur le banc des sénateurs tandis que ses accusateurs en habit de deuil prirent presque la place d'accusés. Ceux-ci commencent leur réquisitoire avec production de pièces; Arvandus cause et rit insolemment. Lorsqu'enfin l'un des accusateurs, chargé de soutenir l'accusation de lèse-majesté, fait tout à coup lecture de la fameuse lettre à Euric, Arvandus pâlit, s'embarrasse. Il reconnaît bien avoir écrit cette lettre, mais il l'explique, et il ne veut point qu'elle tombe dans le cas de lèse-majesté; elle ne contient ni la preuve d'un attentat contre la personne du souverain, ni une tentative d'usurpation sur son trône. L'accusateur, meilleur jurisconsulte, fait rentrer cette atteinte portée à l'intégrité de l'Empire, ce vil abandon d'une province à l'ennemi, sous le coup

de la loi. Arvandus est condamné à mort par le Sénat. Mais il avait bien raison de ne pas trembler. Dans l'île d'Esculape, au milieu du Tibre, il attendait le bourreau, quand, au bout de trente jours, sur les sollicitations du Gaulois Sidoine, l'empereur Anthémius l'envoya dans une île de la Méditerranée, où il reçut sa liberté de la chute de l'Empire.

Le roi des Vandales, Genséric, n'avait jamais été, depuis qu'il était maître de Carthage, l'objet d'une attaque aussi sérieuse que celle qui se préparait contre lui. Tandis que Marcellinus, avec une flotte de l'empire d'Occident, délivrait la Corse et la Sicile, et balayait les pirates vandales, un amiral de la cour d'Orient, Héraclius, débarquait une armée et une flotte ramassées en Syrie et en Égypte, sur les côtes de Tripoli. Enfin, un autre général d'Orient, Basiliscus, avec une flotte et une armée parties de Constantinople, devait rallier Marcellinus et Héraclius; il était déjà en vue du repaire des Vandales. Genséric était abattu et sombre dans Carthage, quand il apprit toutes ces nouvelles. Le plan habilement conçu à Constantinople avait été jusqu'ici bien exécuté.

Avec un peu de résolution et de prudence, Basiliscus pouvait se présenter devant la capitale des pirates et l'enlever. Le roi des Vandales ne perdit cependant pas courage. Il connaissait Basiliscus, qui avait reçu l'ordre d'Aspar, barbare arien, chef de la milice de Constantinople, de ne pas pousser à toute extrémité les Vandales. Il savait Ricimer, à Rome, mécontent qu'on agît sans lui. Le barbare fit

mine de vouloir se soumettre, quand il vit Basiliscus mouiller au cap Bon. Il entra en pourparlers avec lui et le trompa ou le gagna si bien qu'il en obtint un armistice de cinq jours; mais il en profita pour rassembler des brigantins, des brûlots, et, tout à coup, à la faveur d'un changement de vent, il incendia la flotte qui le menaçait. Basiliscus se sauva avec peine. Marcellinus, qui arriva alors avec son escadre, voulait venger cette défaite, en faisant sur Carthage une entreprise qui eût encore pu réussir. Il fut assassiné tout à coup, on ne sait par l'ordre de qui. Héraclius n'eut plus qu'à quitter Tripoli, sous les yeux de Genséric triomphant. L'Empire expirait, comme il lui convenait bien, au milieu des trahisons de ses gouverneurs et de ses généraux. Ce honteux échec amena la chute d'Anthémius.

Ricimer et l'Italie n'avaient accepté l'empereur oriental que dans l'espoir qu'il ramènerait l'abondance en Italie. Ricimer, après cet échec, abandonna Anthémius dans Rome, avec son Sénat et ses troupes orientales, et se retira avec ses mercenaires barbares à Milan. On prévoyait déjà une guerre entre le beau-père romain et le gendre barbare, quand un évêque déjà vénéré, Épiphane de Pavie, connu de toute l'Italie, du pauvre et du riche, s'interposa. On ne put lui refuser la paix. Ricimer agit de ruse. L'Italie souffrait de la faim ainsi que ses mercenaires; de barbare à barbare on pouvait s'entendre. Ricimer s'adressa au Vandale Genséric pour assurer en Italie l'arrivage des blés d'Afrique et relever son crédit chancelant. Le problème politique

était devenu un problème de subsistance: l'Empire se vendait pour un peu de pain. Genséric se rappela qu'il avait marié une de ses prisonnières, la fille d'Eudoxie, veuve de Valentinien, à un noble romain réfugié en Orient, du nom d'Olybrius, et il proposa à Ricimer de prendre celui-ci pour empereur.

Olybrius ne pouvait manquer d'être dévoué aux Barbares. Il débarque à Ancône; Ricimer le reçoit à bras ouverts et le mène contre Rome; Anthémius ne veut point céder la place, résiste avec ses troupes orientales et d'autres barbares; il est assiégé dans Rome. Le maître de la milice, après une bataille au pont Milvius, pénètre dans le quartier du Vatican, se rend maître de la rive gauche; Anthémius garde la rive droite. On combat trois mois autour du môle d'Adrien et sur les ponts qui font communiquer une rive à l'autre. Enfin Ricimer passe sur la rive droite. On s'acharne encore de rue en rue, de palais en palais. Il y avait haine de barbares contre civilisés, de barbares contre barbares, d'ariens contre orthodoxes. Enfin Ricimer met la main sur son beau-père et le tue. Olybrius est installé dans le palais dévasté du Palatin. Au milieu de la bataille, de la famine, les esclaves, les vauriens se mettent de la partie, attaquent les maisons des riches et mêlent leurs meurtres et leur pillage, leurs vengeances et leurs avidités à celles des soldats de Ricimer. Dans cette terrible confusion, où il n'y avait plus ni autorité, ni armée, ni peuple, Ricimer et son empereur Olybrius disparurent assassinés ou enlevés par la peste qui vint parfaire cette troisième catastrophe (472).

Un fils des rois Burgondes établis en Gaule, du nom de Gondebaud, que sa fortune avait amené en Italie, se trouvait par la mort de Ricimer à la tête des milices mercenaires. Fort embarrassé de sa situation, il jette la pourpre sur le dos d'un de ses officiers, Glycérius. Mais la mort de son père le rappelle en Gaule; il laisse là l'empereur et l'Empire, dont il ne se souciait guère, pour aller reprendre la royauté de ses compatriotes. L'officier Glycérius se trouvant sans patron, la cour de Constantinople envoie encore à Rome un empereur de sa façon, Julius Népos, neveu du Dalmate Marcellinus.

Glycérius avait favorisé l'entrée en Gaule d'une armée d'Ostrogoths, qui devait servir aux projets de Gondebaud en Burgondie. Les barbares aidèrent en effet Gondebaud à se rendre maître des siens et à s'étendre en Gaule. Dans le même pays, le roi des Visigoths, Euric, avait juré alors de conquérir l'Arvernie et d'étendre son royaume jusqu'au Rhône. Mais les Arvernes, les descendants des anciens défenseurs de la Gaule, voulaient rester romains et surtout orthodoxes, avec leur évêque, celui de Clermont, le poëte Sidoine Apollinaire. Le roi des Visigothss'acharnait depuis plusieurs années contre la province des Arvernes. Ces robustes montagnards, moins pour rester fidèles à l'Empire que pour être libres, se défendaient héroïquement sous Ecdicius, fils du rhéteur et empereur Avitus, qui lavait la honte du règne de son père. La ville de Clermont avait subi déjà deux siéges, quand le nouvel empereur, Julius Népos, qui avait en vain essayé de la

sauver, cède malgré elle à Euric, la province d'Arvernie. « Est-ce pour avoir une pareille paix, » s'écrie Sidoine Apollinaire, éloquent cette fois, parce qu'il parlait avec le cœur, « est-ce pour une pareille paix, que nous avons laissé notre sang aux buissons et aux murailles, que nous avons mangé l'herbe empoisonnée de nos rues? Ah! si vous nous aviez laissé combattre, nous avions encore du sang à répandre, et de l'herbe sur nos murs pour soutenir notre courage! » Des évêques de Gaule sont chargés de fixer les limites du royaume goth et de la province romaine de Gaule, tous les jours amoindrie. Le maître de la milice, alors le Pannonien Oreste, fut chargé d'aller livrer l'Arvernie au Visigoth Euric.

Parmi les aventuriers qui cherchaient alors leur fortune au milieu des ruines, l'ancien secrétaire d'Attila, Oreste, qui avait étudié, sous le Kalmouck, la politique avec laquelle il avait su si bien miner l'Empire, fut celui qui l'acheva. Devenu maître de la milice et chef des Barbares, ce confident des projets du feu roi Attila était témoin de l'abaissement de l'Empire, du mécontentement de tous. Après que Glycérius eut abdiqué pour l'évêché de Salone, Julius Népos n'en fut pas plus estimé. Le Sénat se demandait si cet empereur n'était venu d'Orient que pour céder aux Barbares les provinces d'Occident. Quant aux mercenaires eux-mêmes, qu'on chargeait avec Oreste d'aller assurer la possession de l'Arvernie aux Visigoths, ils se demandaient s'ils n'obtiendraient rien, eux aussi, pour prix de leurs peines.

Julius Népos était blotti dans Ravenne. Tout

à coup Oreste, croyant que le moment est venu de faire sa fortune, démasque son ambition et marche avec ses barbares révoltés contre Ravenne. Il s'empare des ponts qui menaient, à travers les marais, à la ville. Julius Népos s'enfuit et va trouver en Dalmatie l'évêque de Salone. Que voulait le barbare? Rome, Ravenne demandaient un empereur. Oreste cherchait et n'en trouvait point. Il avait eu de sa femme, une romaine, un enfant alors âgé de quatorze ans, qui avait nom Romulus Augustule, rappelant ainsi bizarrement le fondateur de Rome et le fondateur de l'Empire. Un jour quelques soldats le prennent dans Ravenne, l'élèvent sur un bouclier, lui jettent un lambeau de pourpre sur le dos et le saluent César.

Oreste ne comprend cependant pas toute la portée de la révolution qu'il lui fallait accomplir. Il avait la force, son fils avait le titre. Sans doute il conservait encore pour l'Empire, comme Pannonien, comme ancien sujet romain peut-être, un reste de respect et d'illusion; mais les mercenaires qui, depuis cinquante ans, défendaient et livraient l'Italie, croyaient que le moment était venu de finir la comédie. Leur chef s'emparait du trône; ils voulaient, eux, l'Italie. Comment! les Visigoths, les Burgondes, ennemis de l'Empire, étaient devenus propriétaires du sol gaulois; et eux, ses défenseurs, ils n'avaient rien. Quelques mercenaires, Ruges, Hérules, Turcilinges, cantonnés en Ligurie, envoyèrent demander à Oreste le tiers des terres, des maisons, des biens, des esclaves de l'Italie. Oreste refuse; par égoïsme ou par scru-

pule? on ne sait. Les mercenaires trouvent aisément un chef moins égoïste ou moins scrupuleux, plus logique ou plus hardi.

A la tête d'un corps d'Hérules se trouvait un vrai barbare, Odoacre. Fils d'Édecon, général barbare d'Attila, au milieu de ses aventures guerrières en Pannonie, il était entré un jour dans la cellule de l'ermite saint Séverin : « Barbare, lui dit celui-ci, tu « n'es vêtu aujourd'hui que de peaux de bêtes, mais « bientôt tu feras de grandes largesses. » Celui-ci avait une ambition conforme aux circonstances; il ne croyait ni pouvoir raffermir l'Empire, ni devoir le respecter. Il promet aux mercenaires révoltés tout ce qu'ils demandent, s'ils veulent le suivre, va chercher d'autres barbares sur le Danube et se met en pleine révolte. Oreste, avec ses troupes fidèles, marche contre lui; mais il n'est pas en force, et cherche à se rabattre sur Pavie. Odoacre lui coupe la retraite, et, après un combat, le rejette dans la ville. Pavie, couverte par le Tessin et le Pô au sud et à l'ouest, tenait la route de Milan à Rome et de Ravenne à la Gaule; elle préludait déjà par sa force à sa future importance. L'évêque Épiphane était sa gloire. Mais Odoacre presse la ville. Ses défenseurs eux-mêmes maltraitent déjà les habitants. Enfin Odoacre l'emporte d'assaut et la livre au pillage. Oreste, prisonnier, est massacré. Les maisons, les églises sont pillées, les habitants réduits en esclavage, le palais d'Épiphane envahi; celui-ci ne le défend point, mais il va au camp du chef barbare redemander des captives qu'il avait consacrées à son Dieu.

De Pavie, Odoacre marche sur Ravenne, qui se défend à peine, et voit tomber à ses pieds le jeune Romulus Augustule, qu'il relègue à Lucullanum, en Campanie, avec une pension. C'est le dernier empereur romain. A Rome, où il entre sans coup férir, Odoacre accomplit la révolution dans les lois, et fait proclamer par le Sénat la fin de l'ordre ancien et le commencement du nouveau. Sous sa dictée, le Sénat écrit à l'empereur d'Orient, Zénon, une lettre par laquelle il le prie de ne plus envoyer de souverain à Rome, attendu que sa majesté suffit à remplir l'Occident et l'Orient; et il le supplie, au nom de la République, d'accorder à Odoacre le titre de patrice et le gouvernement du diocèse de l'Italie, qui semble faire ainsi retour à l'Orient.

Il était ainsi réservé à la dernière grande institution de la République romaine d'ensevelir la vieille gloire de Rome et de rédiger l'abdication de l'Italie, tombée du rang de maîtresse du monde à celui d'un simple diocèse ou d'un obscur royaume. C'était proclamer du reste une révolution depuis longtemps accomplie. Il n'y avait plus sur le trône, depuis Théodose, qu'une suite de fantômes d'empereurs; les provinces occupées par les barbares ne reconnaissaient plus que l'autorité nominale de l'Empire. Ce dernier événement n'éveilla aucun écho de douleur ou même d'étonnement aux quatre points de l'horizon que l'Empire avait remplis de sa gloire et de sa puissance. Le rôle de l'Empire romain et celui de Rome n'étaient cependant pas encore finis. Les grandes choses ne disparaissent point sans laisser de traces.

« Rome, » disait cinquante années après l'historien goth Jornandès, « Rome a perdu l'empire de la terre, mais elle règne encore sur les imaginations. »

On ne saurait s'étonner que le souvenir de l'unité, de la puissance de l'Empire romain soit resté longtemps, même après sa chute, dans la mémoire des peuples. Plus d'une fois il éveillera l'ambition des souverains, même barbares, qui l'ont détruit et qui, sur ses ruines, sauront réunir un grand pouvoir à de vastes conquêtes. L'ambition d'une monarchie universelle aussi puissante tentera Charlemagne; et des rois teutons, sortis des forêts germaines, un Othon, un Frédéric, porteront le titre de César et d'Empereur, quelquefois même à la joie, passagère, il est vrai, des Italiens. Titres éphémères, ambitions décevantes et périlleuses, dans un âge nouveau! C'est assez pour l'Empire romain d'avoir eu la gloire d'abriter pendant quelques siècles les peuples les plus civilisés de l'antiquité, sous l'administration la plus savante et la plus forte, sinon sous le meilleur des gouvernements; assez d'avoir laissé après lui l'exemplaire de la législation civile la plus parfaite qui fût alors, et dont les principes, épurés par une religion meilleure, devaient servir encore de base à nos sociétés modernes! Rome a décidément perdu l'empire de la terre, mais pour gagner celui des âmes. Elle sera la tête du royaume « qui n'est pas de ce monde, » mais qui visera bientôt à le dominer. L'Église, dont Rome égorgeait les premiers apôtres et brûlait les martyrs, au temps de Néron, était depuis longtemps sortie des Catacom-

bes. Le pape avait grandi à Rome, tandis que l'empereur s'effaçait à Ravenne. Le Saint-Siége était déjà devenu comme la clef de voûte de la hiérarchie ecclésiastique en Occident, tandis que la société politique tombait en ruines; et la suprématie morale de Rome, sous les successeurs de saint Pierre, devait s'étendre bientôt plus loin qu'elle n'avait jamais pénétré sous les successeurs d'Auguste ou de Trajan.

LIVRE TROISIÈME.

NOUVEAUX ET ANCIENS ÉTATS. — TROIS EMPIRES, TROIS CONQUÉRANTS.

CHAPITRE VII.

PREMIERS ÉTABLISSEMENTS BARBARES.

Odoacre et les Hérules en Italie. — Les Saxons en Grande-Bretagne. — Les Burgondes dans la vallée de la Saône. — Euric et les Visigoths dans l'Aquitaine et en Espagne. — Les Francs au nord de la Gaule. — Les Vandales en Afrique. — Souvenir de l'Empire romain et rôle de l'Église chez les Barbares.

A la fin du cinquième siècle, l'ancien Empire romain est détruit sans retour; la ville de Constantinople, en Orient, n'en conserve plus qu'une partie dans ce qu'on a appelé l'empire byzantin ou le bas empire. Ce débris d'une grande chose bravera, malgré sa faiblesse et au milieu des fortunes les plus variées, les invasions auxquelles Rome a succombé, jusqu'à la dernière, celle des Turcs, qui l'emportera à son tour et qui ferme le moyen âge en Europe.

Pour les provinces européennes, que l'Empire romain d'Occident a longtemps protégées par sa politique et par ses armes, les barbares les occupent et se les partagent.

Le dernier des chefs mercenaires, l'Hérule Odoacre, en Italie, a renvoyé à Constantinople les ornements de l'Empire et se contente des titres de patrice pour les Romains et de roi pour cette cohue de barbares de toutes races qu'il répand et disperse dans les plus riches domaines des Italiens en partie dépouillés. Il devient ainsi le vrai chef politique et militaire de la péninsule, lui rallie la province de Dalmatie qui s'en était détachée, se fait rendre la Sicile par le Vandale Genséric, mais cède au delà des Alpes la Narbonnaise au roi barbare des Visigoths. C'est un essai de royaume barbare en Italie.

En Gaule la chute de l'empire d'Occident délivre de tout lien de subordination les rois barbares fédérés qui s'y sont établis, et les rend complétement indépendants. Les Burgondes, arrivés depuis l'an 406, sont décidément établis, sous les descendants de leurs chefs, dans la vallée de la Saône et du Rhône, sur les deux pentes du Jura, jusqu'à l'Isère. Quand leurs rois, souvent au nombre de quatre, ne se disputent pas l'autorité, ils vivent en paix, dans leurs domaines ruraux, avec de grandes villes comme Lyon et Genève. Acceptés pour leur bonhomie par l'ancienne population, ils cherchent à s'en faire accepter en copiant ses mœurs, sinon sa religion. Plus fiers et plus exigeants, les Visigoths dominent au sud, des deux côtés des Pyrénées; au bassin de la Garonne ils

ont ajouté les villes de Narbonne, d'Arles et de Marseille; et, en Espagne, ils ont détruit le petit royaume de la peuplade suève, qui s'était élevé d'abord dans les montagnes de la Galice. Mais ils campent dans les champs ou tiennent garnison dans les villes plutôt qu'ils n'occupent cette vaste étendue de territoire; et, quoique leur roi puisse les rassembler à un signal, ils ont une domination plus brillante que solide en Gaule et en Espagne. Des bords du Rhin et de l'Escaut, les Franks Ripuaires ou Saliens, autrefois auxiliaires de l'Empire, maintenant libérés, s'avancent lentement, occupés de chasse et de guerre, au milieu des forêts du nord de la Gaule, et, divisés en tribus sous leurs différents chefs, occupent déjà, les uns Cologne et Trèves, les autres Thérouanne, Tournai, Cambrai, même le Mans, et convoitent en outre le bassin de la Seine resté aux mains d'un gouverneur romain, malgré la chute de l'Empire.

Pour achever le tableau il faut se rappeler encore, aux deux extrémités de l'Empire, les Vandales, les plus vagabonds de ces peuples voyageurs, qui, après avoir détruit les murailles des villes, campent dans les gorges ou sur les sommets de l'Atlas ou séjournent, sous leur vieux roi Genséric, dans les délicieuses villas que la civilisation y a laissées; les Angles et les Saxons des bords de la Baltique qui ont pris la route de mer, jeté une colonie à Bayeux en Gaule et pénètrent par la côte de Kent dans la Grande-Bretagne, dont ils vont renouveler la race et changer le nom pour en faire l'Angleterre; enfin, entre les Alpes et le Danube, dans la Pannonie, et dans le No-

rique, la Rhétie, une cohue de barbares, Alamans, Ruges, Ostrogoths, qui ravagent les campagnes ou livrent assaut aux villes romaines encore debout dans ces contrées.

Aspect singulièrement varié que celui que présentent maintenant les anciennes provinces de l'Empire, après l'uniformité politique et administrative à laquelle elles s'étaient vues si longtemps soumises. Autant de nations différentes, autant de coutumes, autant de lois, outre la loi romaine codifiée par Théodose II, récemment rendue applicable par Valentinien III à tout l'Occident, et que continuent en effet à suivre les anciens habitants. Dans leur diversité, ces États nouveaux, élevés sur les ruines de l'Empire romain, présentent une physionomie singulière, moitié barbare et moitié romaine, qui n'est pas sans originalité.

Les chefs de ces barbares portent le titre de roi; ils s'affublent même volontiers de la pourpre qui remplace les peaux de bêtes qui les couvraient et ceignent leur longue chevelure d'une grossière couronne; mais ils n'ont guère que la puissance que leur donne la richesse, la valeur personnelle ou l'antiquité de leur race. Le hardi Odoacre en Italie, ce roi jadis couvert de fourrures, a maintenant un préfet du prétoire, un conseil privé, un maître de la milice. Il fait élire à Rome, sous sa protection, des consuls; et il trouve des Symmaque, des Anicius, pour revêtir cette dignité antique; il fait commander par des ducs et des comtes ses mercenaires, établis comme autrefois les vétérans des guer-

res civiles, dans les riches villas des Romains dépossédés. Il habite à Ravenne sous des lambris dorés et traite presque d'égal à égal avec la cour de Constantinople.

Il faut lire dans Sidoine Apollinaire le portrait flatté d'un autre roi, le Visigoth Euric, le même qui faisait rédiger la loi de son peuple. Entouré de Gaulois de distinction, ayant pour secrétaire un rhéteur des plus estimés de son temps, dont il aimait à lire les lettres appréciées par les connaisseurs, il joue pompeusement au roi dans sa ville de Toulouse; il tranche volontiers de l'empereur et rivalise avec Constantinople : « J'ai presque vu deux fois, » dit Sidoine Apollinaire, alors présent à la cour de Toulouse en solliciteur, « j'ai presque vu deux fois la lune achever son cours et n'ai obtenu qu'une seule audience; le maître de ces lieux trouve peu de loisirs pour moi; car l'univers entier demande aussi réponse et attend avec soumission. Ici nous voyons le Saxon aux yeux bleus, intrépide sur les flots, mal à l'aise sur la terre. Ici le vieux Sicambre, tondu après sa défaite, laisse croître de nouveau ses cheveux. Ici, se promène l'Hérule aux joues verdâtres, presque de la teinte de l'Océan dont il habite les derniers golfes. Ici, le Burgonde, haut de sept pieds, fléchit le genou et implore la paix. Ici, l'Ostrogoth réclame le patronage qui fait sa force et à l'aide duquel il fait trembler les Huns; humble d'un côté, fier de l'autre. Ici, toi-même, ô Romain, tu viens prier pour ta vie; et, quand le Nord menace de quelques troubles, tu sollicites le bras d'Eurik contre les

hordes de la Scythie; tu demandes à la puissante Garonne de protéger le Tibre affaibli. »

Au fond, la véritable passion de ces rois barbares, c'est celle de la richesse, de l'or et de l'argent, le désir effréné de posséder un trésor; là ils voient la vraie joie et la vraie puissance. Pour mettre en sûreté, loin des Huns, le trésor fait dans le butin de Rome, Alaric voulait aller jusqu'en Sicile, jusqu'en Afrique. Sur les huit rois Visigoths qui régnèrent en Gaule à Toulouse, de 412 à 507, deux seulement moururent de mort naturelle; quatre furent assassinés. Autant que l'ambition du titre de roi, la possession du trésor des rois était la cause de ces crimes. Vaincus par les Francs, les Goths s'arrêteront à Narbonne pour le défendre.

Les Burgondes ont à leur tête quatre rois barbares, Gunther, Gundioc, Gondomar, Gondebaud; ils se font des guerres qui épouvantent les barbares eux-mêmes, et dont le souvenir effrayant se retrouve dans l'historien Grégoire de Tours, témoin aussi d'autres querelles fratricides, pour le même objet! La possession du trésor paternel, de ces dépouilles, de ces profits de la victoire, qui assurent, avec le concours de nouveaux guerriers, de nouveaux triomphes, en est l'une des plus fréquentes causes. En cela, le poëme tout teutonique et barbare des *Nibelungen* est resté profondément fidèle à la vérité historique. L'amour de la femme et la soif de l'or, la possession de Brunehilde et la propriété du trésor héréditaire, exaltent jusqu'à la férocité les passions des hommes de ce temps, comme elles font tout l'intérêt du poëme qui leur survit et les rappelle.

Après l'or, c'est la terre qu'ils convoitent et se disputent, ces souverains, quand elle est couverte de villes et cultivée comme dans l'empire par des mains esclaves, afin d'y répandre leurs guerriers et d'étendre au loin leur bras. C'est pour cela que les rois visigoths et burgondes et, à leur exemple, Odoacre ont fait céder à leurs compagnons le tiers ou les deux tiers des riches propriétés, avec bâtiments, fermes, instruments de labour et esclaves. — Les Burgondes, comme des hôtes débonnaires, occupent longtemps, sans les diviser, les propriétés des Romains; assis à leurs tables, couchés dans leurs appartements, se promenant dans leurs prairies et leurs vergers, mangeant leurs fruits, ils se mettent même volontiers à leur école, les copient, les imitent, jusqu'à ce qu'ils se fassent assigner leur lot séparé (*sors*). — Plus insolemment, les mercenaires d'Odoacre, déjà accoutumés à la vie romaine, aux jouissances de la prospérité et de la richesse qu'ils avaient protégées, s'installent et se font place en Italie. — C'est avec leurs chariots, leurs familles, leurs instruments de labour, leurs esclaves, et en écartant sans ménagement l'ancien propriétaire, que les Visigoths prennent possession du lot qui leur a été assigné. — Les Vandales, avec les Berbers de l'Atlas, gorgés des richesses de la terre et de la mer, sans travail, mais sans péril, sous le soleil africain, subissent déjà ainsi que leurs chefs l'épreuve des trop faciles jouissances.

Les Francs, qui peu à peu s'étendent dans le nord de la Gaule, et les Saxons et Angles qui prennent pied progressivement sur les côtes, puis dans l'inté-

rieur de la Grande-Bretagne, pays moins riches, moins cultivés que les autres, sont les seuls qui s'établissent au hasard, sans règle, mais en s'emparant de tout ce qui leur convient. La colonie de pirates que le féroce roi de mer Hengist, appelé d'abord comme un hôte en Grande-Bretagne, installe, malgré les Bretons, à Kent; celles qu'Ælla et Kerdic fondent après lui dans le Sussex et dans le Wessex, ressemblent beaucoup aux établissements que les Francs, anciens auxiliaires aussi de l'Empire, avaient faits autour des villes de Cologne ou de Tournai sous un Marcomir ou un Mérovée. Ces rois barbares subjuguent la population des campagnes; les rois saxons surtout rejettent les Bretons dans les montagnes du pays de Galles. Ce qu'ils aiment, tandis que leurs rois, comme ceux des Goths, jettent garnison dans les villes et s'y font représenter par un comte barbare, afin d'y lever le tribut, c'est de vivre dans des espèces de villas ou de métairies, centres de grandes propriétés. Là, armés toujours pour la guerre ou la chasse, mais entourés de nombreux clients de leur nation, ou de colons indigènes qui cultivent le sol pour eux, élèvent pour eux leurs nombreux troupeaux, tissent leurs vêtements, et leur rendent tous les services que des maîtres orgueilleux peuvent exiger de leurs esclaves, ils vivent en souverains et en maîtres, plus riches et plus puissants que dans la vieille Germanie.

Le rapprochement, le pêle-mêle de tant d'hommes, de tant de races diverses amène quelquefois les événements les plus singuliers ou les plus étranges rencontres. Childéric fils et successeur, chez les

Francs Saliens, de ce Mérovée qui avait combattu les Huns aux Champs Catalauniques, ne respecte point les femmes de ses guerriers, longtemps serviteurs avec lui de l'Empire. Ils le chassent, et prennent pour chef, d'autres disent pour roi, ce gouverneur du centre de la Gaule encore romaine, Ægidius, qui commandait là les débris des légions, même après la chute définitive de Rome. Francs et Romains obéissent ainsi au même maître. Les Francs apprennent sous Ægidius à convoiter ce pays encore romain. Childéric revient ensuite reprendre leur commandement pour préparer son successeur à le conquérir.

Ces barbares sont attirés par les villes et par les mœurs romaines; Sidoine Apollinaire assiste en 470 aux fiançailles d'un jeune chef franc, Sigismer, avec la fille d'un roi burgonde. La fête se passe dans le prétoire de la ville de Lyon, un ancien palais de l'empereur Claude. Le roi burgonde, entouré de ses hôtes ou convives royaux, géants de sept pieds, à la chevelure plate, tombant sur les épaules, couverts d'habits d'emprunt fournis par les Romains, reçoit le jeune chef franc et ceux de son escorte; ces guerriers, de noble race pour la plupart, défilent dans les rues de Lyon, en justaucorps bariolé, avec un sayon vert garni de franges rouges et des jambards de cuir tanné; ils tiennent de leurs bras nus le bouclier de cuivre à rebords d'argent, et la fameuse frankisque ou hache de jet. Le jeune Sigismer lui-même, homme de haute taille, aux cheveux rouges ardents, à la longue moustache, s'avance dans sa tunique serrée, de soie blanche brodée d'or, sous un manteau de

pourpre, et monte un cheval dont les harnais étincellent d'or et de pierres précieuses.

Ainsi cette grande société que l'Empire avait établie entre les contrées, les villes, et les différentes classes d'hommes, se trouve rompue. Il n'y a plus de lien politique commun qui unisse ce qui avait autrefois formé un tout si serré et si compacte. A la grande uniformité du monde romain succède la bigarrure de la barbarie. Un lien moral invisible est cependant encore présent. Tous les anciens habitants de l'Empire romain, dans les villes et dans les campagnes, en Gaule comme en Italie et en Espagne, sentent que, dans les mêmes malheurs, ils ont mêmes intérêts et mêmes sentiments. Ils conservent les débris, les souvenirs, les espérances de la civilisation naufragée; ils cherchent à ne pas laisser dépérir ce qu'on peut sauver du travail des siècles antérieurs. Fidèles à la loi romaine, ils tournent encore souvent les yeux du côté de l'empereur d'Orient, comme s'ils en attendaient le salut. Les rois barbares eux-mêmes, dans leurs querelles, invoquent quelquefois ce maître légitime, ou aiment à recevoir de lui des titres, des présents qui paraissent les consacrer eux-mêmes. Mais, chose plus importante encore, il y a un terrain sur lequel s'unissent davantage les Romains et quelquefois les barbares, celui de la religion!

La chute de l'Empire romain et l'invasion achèvent la victoire du Christianisme; la première entraîne naturellement avec elle les restes du paganisme romain, et la seconde rapproche encore davan-

tage du foyer de la foi nouvelle les barbares à convertir. Il ne faut donc pas s'étonner de voir le souvenir seul du nom romain et le sentiment de la foi chrétienne jouer un rôle considérable au milieu des rapides événements de ce temps, c'est-à-dire de ces créations et de ces chutes si précipitées d'États barbares, qui semblent l'effet d'une force aveugle, et qui dépendent en réalité de causes plus puissantes et plus hautes qui les dépassent.

On a souvent répété que l'invasion barbare vint rajeunir, régénérer une société décrépite et corrompue; et, en parlant ainsi, on le prend au physique et au moral. Comme il est difficile d'évaluer d'une manière précise le chiffre des Germains, des Barbares, qui vinrent se mêler aux populations gauloises et latines en Italie et en Gaule, depuis les premières transplantations de barbares faites par les empereurs, jusqu'aux invasions des Lombards et des Northmans, on ne saurait dire si, en somme, les jeunes générations barbares rafraîchirent, retrempèrent la constitution des habitants de l'Empire, ou si, en sens inverse, l'antique sang des générations latines n'arriva pas à envieillir, énerver, corrompre davantage la verdeur des nouveaux venus. A voir les mœurs du sixième et du septième siècle, on ne peut s'empêcher de constater que les générations issues ou nées de ce mélange, sont plus fortes, plus grossières, mais moins aptes à la civilisation et à la culture; et il serait difficile de prétendre que, au moral, elles soient meilleures. Le Romain devient plus sauvage, le Germain plus corrompu; le niveau

de l'intelligence baisse et celui de la barbarie monte. Mais il y a un élément dont on ne tient pas compte, c'est celui du Christianisme.

On oublie qu'il y avait dans cet empire vieilli, corrompu, une génération jeune aussi, mais intelligente et morale, celle qui formait la société chrétienne, déjà active, puissante, victorieuse dans l'Empire, qui avait entamé la barbarie et essayé ses forces sur elle. N'est-ce pas elle qui absorba, adoucit, convertit, renouvela moralement la société barbare, puisqu'elle lui imposa sa foi, ses idées, ses croyances et ses mœurs? On la voit déjà en travail, même au milieu du déluge de l'invasion barbare. Beaucoup de Germains arrivent chrétiens dans l'Empire, ou le deviennent peu de temps après leur établissement. Il est vrai, un certain nombre, surtout de ceux chez qui Odin était le plus en faveur, adopte de préférence le Christ humain d'Arius; mais c'est déjà un hommage rendu à la religion de l'Empire. Les personnages catholiques ne sont pas d'ailleurs sans influence sur les Ariens et même sur les païens.

L'évêque Épiphane obtient du vainqueur Odoacre, pour la malheureuse Pavie, victime de la dernière révolution, une exemption d'impôt de cinq années. Il relève sa métropole, qui avait été saccagée, bâtit deux églises, dirige les travaux et pourvoit à tout. Odoacre dépassait pour lui en bons procédés tous ses prédécesseurs. Ce spoliateur de l'Italie était en correspondance sur le Danube, avec le moine Séverin, l'apôtre du Norique, qui, de son monastère de Faviane, défendit longtemps encore, par le prestige

de sa sainteté et les ressources de la charité, les dernières villes romaines de Juvavia (Salzbourg), Lauriacum (Lorch) et Vienne, contre les attaques des Ruges, Alamans, Suèves et autres barbares, répandus dans la province, et qui servit ainsi comme de rempart contre une nouvelle invasion à l'Italie elle-même. Il assurait la subsistance des villes romaines; il arrêtait la fougue des chefs barbares par les services qu'il savait leur rendre, la crainte qu'il leur inspirait au nom de son Dieu : « Si vous voulez régner en paix et vivre longtemps, » disait sur son lit de mort, à ses fils, Flaccithée, le petit roi du Rugiland, sur la March, « obéissez à l'homme de Dieu. »

En Gaule, l'évêque de la puissante métropole des Rèmes, le célèbre Remi, commençait à jouer le même rôle entre les Romains du centre et les barbares Burgondes, Francs et Goths, qui commençaient à se la partager. A Rome même, les malheurs qui avaient frappé la ville coup sur coup, la domination d'un barbare arien, ne paraissent pas arrêter l'élévation progressive du pouvoir pontifical. C'est en l'année 454, que le pape Cœlius Félix, prêtre marié, ancêtre du pape saint Grégoire le Grand, entre en conflit avec l'empereur d'Orient, Zénon, et le patriarche de Constantinople, à propos d'un règlement de foi, appelé l'*Hénoticon*, fait sans la participation de l'Église. Il rassemble à Rome même un concile de soixante-quatorze évêques, dans lequel il excommunie le patriarche, gourmande l'empereur, divise assez imprudemment d'ailleurs les deux Églises et ouvre une première fois entre elles un

schisme, que la séparation de l'Orient et de l'Occident, du monde grec et du monde latin pouvait faire craindre; mais il fait par là preuve de puissance.

On voit quel rôle jouait déjà l'Église à travers les coups d'épées des barbares et sur les ruines de l'Empire. Était-il possible qu'elle n'exerçât pas une influence considérable aussi sur les États nouveaux qui tentaient de naître, et sur l'empire d'Orient qui survivait à celui d'Occident? C'est ce qui rend si intéressant à cette époque, par leur contraste même, les deux grands essais d'État barbare faits par l'Ostrogoth Théodoric, en Italie, par le Franc Clovis en Gaule, et la tentative de restauration de l'empereur d'Orient Justinien, en Occident, au commencement du sixième siècle.

De tous les peuples barbares qui devaient s'établir définitivement en Occident, les Ostrogoths et les Francs, aux deux extrémités de l'Empire, étaient encore les moins avancés dans ses provinces au moment de sa chute. Les restes de cette grande nation qui avait couvert toutes les plaines de la Sarmatie, et qui s'était enfuie devant les Huns, les Ostrogoths, s'étaient établis, après le dispersement des hordes hunniques, dans la Pannonie (Autriche actuelle), avec l'agrément des empereurs d'Orient. Là, comme peuple allié, à la solde de Constantinople, sous leurs chefs héréditaires, ils étaient devenus redoutables aux autres barbares et aux provinciaux romains, repoussant les premiers et pillant les autres. Les Francs, à l'autre extrémité de l'Europe, sur le cours inférieur du Rhin, tantôt comme en-

nemis, tantôt comme alliés de l'Empire, s'étaient étendus peu à peu, nous l'avons vu, dans la Gaule belgique et groupés sous leurs chefs, autour de certaines villes du Rhin et de l'Escaut. C'étaient deux races belles et fortes, encore barbares, et cependant familiarisées déjà, par de longs et fréquents rapports, avec ceux des secrets de la civilisation romaine qui convenaient le mieux à leur caractère toujours sauvage. Depuis assez longtemps, les Ostrogoths appartenaient au Christianisme interprété par Arius. Les Francs étaient encore païens; cependant, dans les relations qu'ils avaient avec les habitants des villes, et surtout avec leurs évêques, comme à Cambrai et à Tournai, ils n'étaient pas sans avoir entendu parler du Dieu nouveau et tout-puissant, dans lequel les habitants de l'Empire avaient trouvé refuge et espérance.

L'empire d'Orient, entièrement chrétien et même fort préoccupé de théologie, n'avait pas encore perdu toute puissance et tout prestige, à cette époque, aux yeux des populations romaines et des barbares, qui l'invoquaient encore, les unes dans leurs misères, parce qu'ils y voyaient une espérance, les autres, dans leurs convoitises, parce qu'ils pouvaient obtenir de lui les titres même de leurs conquêtes. Il est curieux de voir cependant comment un chrétien, Paul Orose, disciple de saint Augustin, auteur d'une histoire ecclésiastique, vivant en Orient, mais au courant de ce qui se passait en Occident, s'exprime au sujet de ces barbares conquérants qui détruisaient et remplaçaient l'empire de Rome, tandis

que celui de Constantinople survivait à sa ruine : « Si les conquêtes d'Alexandre, » disait-il en racontant les exploits des barbares, « vous semblent glorieuses à cause de cet héroïsme qui lui soumit tant de contrées, si vous ne détestez pas en lui le perturbateur des nations, plusieurs loueront aussi le temps présent, vanteront les vainqueurs et tiendront nos malheurs pour des bienfaits. Mais on dira : Les barbares sont les ennemis de l'État; je répondrai que tout l'Orient pensait de même d'Alexandre, et les Romains ne parurent pas meilleurs aux peuples dont ils allèrent troubler le repos. Mais, dites-vous, les Grecs établissaient des empires, les Germains les renversent. Autres sont les ravages de la guerre, autres les conseils qui suivent la victoire. Les Macédoniens commencèrent par dompter les peuples qu'ils policèrent ensuite; les Germains bouleversent maintenant toute la terre; mais si (ce qu'à Dieu ne plaise!) ils finissaient par en demeurer maîtres et par la gouverner selon leurs mœurs, peut-être un jour la postérité saluerait-elle du titre de grands rois ceux en qui nous ne savons encore voir que des ennemis[1]. »

1. Paul Oros., liv. III, ch. xx.

CHAPITRE VIII.

UN EMPIRE NOUVEAU. — CLOVIS ET LES FRANCS.

(481-511).

Jeunesse de Clovis. — Soissons, le conquérant et les évêques. — Clotilde. — Tolbiac, la conversion. — L'occupation barbare; loi salique. — Guerres religieuses et politiques contre les Burgondes et les Visigoths. — Clovis et Théodoric. — Destruction des princes Francs. — Sentiment de l'Église. — Avenir du royaume.

On connaît l'origine sauvage de Clovis. Son père, Childéric, le chef des Francs Saliens de Tournai, avait été chassé par les siens irrités de ses débordements; et le Romain Ægidius, maître de la milice, s'était installé à sa place. Rappelé après un court exil et accompagné de bandes recrutées sur la rive droite du Rhin, Childéric force à Cologne le passage du fleuve, défendu par Ægidius, et reprend possession de son petit État. Pendant qu'il était réfugié en Thuringe, il avait plu à la reine de ce pays, Basine; quand il fut parti, celle-ci abandonna son mari et vint trouver Childéric : « Je connais, lui dit-elle, ton mérite et ton grand courage, et je viens habiter avec toi, car sache que si j'avais connu au delà des mers un homme qui valût mieux que toi, j'aurais voulu vivre avec lui. » Childéric, plein de joie, l'é-

pousa. Selon la légende elle lui annonça la nuit de leurs noces qu'elle lui donnerait un fils fort comme un lion, mais dont les descendants ne seraient que des loups et des lièvres dégénérés. Il en eut en effet un fils qu'on appela du nom de Clovis, « un grand roi et un redoutable guerrier[1]; » et le reste de la prophétie ne devait pas mentir.

La jeunesse de Clovis est toute barbare; elle se passe au milieu de petites guerres et des longues chasses de la forêt Carbonaire, et il ne connaît de la civilisation romaine que ce que les autres chefs en pouvaient savoir et ce que les circonstances durent ensuite lui en apprendre. L'an 481, quand il succède à Childéric, il n'est point le roi de toute la nation des Francs, répandue dans tout le nord de la Gaule belgique. Ce n'est que le chef d'une des peuplades franques, celle de Tournay, la plus avancée, il est vrai, en Gaule, et celle qui s'est le plus signalée dans les dernières guerres avec les Romains. Devant lui, le pays entre Somme et Loire est occupé encore par les débris des légions romaines, que commande avec le titre de patrice le Romain Syagrius, fils d'Ægidius; plus loin, à l'Est et au Midi, s'étendent les deux nations des Burgondes et des Visigoths sous leurs rois.

Le centre de la Gaule, c'est-à-dire le bassin de la Seine, où commandait Syagrius, semblait devoir échoir au premier occupant et tenta Clovis. Pourquoi ce territoire resterait-il aux Romains, quand tout

1. Grég. de Tours, II, 12.

était aux barbares? Le roi Franc ne se le demande pas longtemps. Dès 486, pour marcher contre Syagrius le Romain, il rassemble les guerriers Francs de Tournay et de Cambrai. Il n'a d'autre dessein que de faire la guerre, et d'échanger les plaines marécageuses, où sa tribu était encore retenue, contre les campagnes plus fertiles sur lesquelles dominait le Romain, qui avait sa résidence à Soissons. C'est auprès de cette ville que le jeune chef livre sa première bataille; la fougue barbare de ses compagnons l'emporte sur la discipline en décadence des derniers débris des légions romaines. Syagrius s'enfuit chez Alaric II, le roi des Visigoths; celui-ci le livre chargé de chaînes à Clovis, qui le met sous bonne garde et le fait mettre à mort en secret. Les conquérants se répandent dans la vallée de la Marne, faisant leur main partout dans la plaine, n'épargnant même pas les églises. « Le prince, dit Grégoire de Tours, était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. » Partout les villes effrayées ferment leurs portes. Le chef barbare transporte sa résidence à Soissons, et déclare sien le domaine impérial; ses compagnons s'installent, au hasard de leurs convoitises et de leurs violences, avec leurs familles, leurs serviteurs, leur bétail, dans les villas et métairies des plus riches propriétaires. Mais c'est là une occupation du pays, ce n'est pas une conquête. Le barbare sent bientôt d'instinct qu'il lui faut user d'autres moyens pour s'établir.

Les évêques et les saints personnages de la Gaule, depuis la ruine de l'Empire, étaient les vrais maîtres

du pays; car ils tenaient les villes. En présence des barbares, ils exhortent leurs fidèles à se bien défendre contre ces païens. Geneviève de Paris, qui avait entretenu correspondance avec le père de Clovis, se met presque à la tête de la défense et saint Remi ferme les portes de Reims. La politique fera donc tomber les murailles, contre lesquelles l'armée des Francs serait impuissante : le barbare Clovis se met, comme son père, en relations avec le clergé de la Gaule. Déjà, du temps même de Childéric, un évêque de Langres, Apruncule, avait pris part à des intrigues dont le but était d'attirer les Francs dans le pays et de le leur livrer. Clovis s'en souvient sans doute quand il ordonne à ses compagnons, devant Reims, de respecter les domaines de l'évêque Remi. L'évêque de cette ville réclame un vase précieux enlevé dans le pillage de son église; Clovis le demande comme sa part de butin, pour le restituer à l'évêque. Un grossier soldat aime mieux le briser sous les yeux de son chef, que de le lui laisser remettre. Mais le roi barbare saisit, au bout d'un an, une occasion favorable pour fendre le crâne de cet insolent guerrier, et montrer combien il a à cœur et d'être obéi et de plaire au clergé de la Gaule.

Le mariage de Clovis fait plus encore pour sa fortune, en 491, que la victoire de Soissons en 486. La fille d'un des rois Burgondes, Clotilde, était catholique au milieu d'une nation arienne, et persécutée par son oncle, le roi Gondebaud, qui avait égorgé son père et noyé sa mère avec une pierre au cou.



Des députés de Clovis en Bourgogne, virent la jeune Clotilde. Témoins de sa beauté et de sa sagesse, et sachant qu'elle était de sang royal, ils en informèrent le roi Clovis. Celui-ci dépêcha à Gondebaud des messagers chargés de la demander en mariage. Ce que l'Église redoutait le plus dans les Francs, c'était le paganisme. Qui ne surprend la main du clergé orthodoxe, dans la conduite de cette affaire, et peut-être celle de saint Remi? Le chroniqueur Frédégaire a bien retenu quelque souvenir de cette négociation, quand il nous montre le mendiant romain Aurélianus chargé d'échanger les anneaux entre les deux fiancés [1]. Clovis avait déjà une femme dont il avait un fils, Thierry; mais comment résister au désir d'une alliance aussi noble et aussi avantageuse? Les chefs germains, nous a déjà dit Tacite, prennent plusieurs femmes pour accroître leur influence. La négociation réussit. Clotilde n'a pas plutôt obtenu de son oncle la permission de partir avec les députés francs, qu'elle se jette dans une basterne, accompagnée de quelques serviteurs. Mais on ne va pas assez vite à son gré; elle quitte le lourd chariot que son oncle pouvait encore faire rejoindre, monte à cheval, de crainte d'être poursuivie, et, quand elle arrive sur le territoire franc, elle s'adresse à ses compagnons et les prie de brûler en arrière deux lieues de pays burgondien : « Dieu tout-puissant, dit-elle, je te rends grâce de voir commencer la vengeance de mes parents et de mes frères! »

1. Frédég., Hist. épitom., c. XVII, XVIII. — Aimoin, Gest. reg. Franc., liv. I, XIII.

Telle est la chrétienne qui convertira le barbare Clovis.

Les destinées de la Gaule s'agitent alors réellement entre Clovis et sa femme Clotilde. Des chroniques du temps[1] nous disent que, peu après son mariage, Clovis devint tout-puissant dans la vallée de la Seine et jusqu'à la Loire. C'est moitié en combattant, moitié en traitant qu'il y parvient. La vie de sainte Geneviève nous apprend que celle-ci conseille alors aux Parisiens d'ouvrir leurs portes au roi Franc qui y transporte sa résidence. Les Francs reprennent le Mans et pénètrent jusqu'à Nantes, où ils sont arrêtés par la résistance des habitants. Clovis comprend quelle est la vraie cause de ces progrès; sa nouvelle femme peut donc ne pas éprouver grand-peine à l'amener à une croyance qui lui est déjà si avantageuse. Clovis cependant hésite, par peur de la défection de ses compagnons d'armes. Il est entre la crainte de perdre les Francs et le désir de gagner les Gallo-Romains. Clotilde obtient d'abord de faire baptiser le premier enfant qu'elle a de lui ; celui-ci meurt. Triste présage! Clotilde, malgré les répugnances de son mari, obtient d'en faire baptiser encore un second qui survit. Le roi franc ne se rend cependant point encore à Jésus, parce que, dit-il, il n'est pas de la race divine, de la race d'Odin[2]. La conversion de Clovis ne pouvait avoir lieu qu'au milieu du bruit des armes, sur un champ de bataille.

1. Act. Sanct., Oct. I, 145, n° 53. — Gest. Franc. reg., c. xiv.
2. Grég. de Tours, II, xxix.

La Gaule, en l'année 496, était menacée par de nouveaux envahisseurs, les Alamans, qui passaient le Rhin. C'était une heureuse fortune de pouvoir se constituer comme le défenseur de la Gaule contre de nouveaux barbares, des païens. Clovis rassemble les Francs des autres tribus pour repousser ceux qui venaient leur disputer leur conquête. Des soldats romains qui restaient se joignent à lui. Pour la première fois, il se trouvait à la tête de presque toute la nation franque de la Gaule. Mais il combat déjà pour l'Église: Wast, un clerc de l'église de Reims, l'accompagne; sa femme l'a conjuré de mettre ses armes sous l'invocation du Dieu qui a déjà si fort augmenté sa puissance. Les barbares jugent ordinairement de la puissance des dieux à l'appui qu'ils en reçoivent. Au milieu de la bataille, livrée à Tolbiac, près de Cologne, Clovis voit les siens fuir; indigné contre ses dieux qui l'abandonnent, il invoque le Dieu de Clotilde et lui promet sa conversion en échange de la victoire; il s'élance de nouveau au milieu de la mêlée, ramène ses guerriers au combat et fait fuir l'ennemi. N'appartient-il pas déjà à ce Dieu au nom duquel il a vaincu?

L'évêque Remi, la reine Clotilde, Wast et Aurélianus attendaient le roi franc au retour pour le presser d'acquitter sa dette. Le vainqueur ne cède cependant pas encore sans combat; il discute, mais quelquefois il est touché; quand on lui raconte les douleurs du crucifié : « Ah! s'écrie-t-il, » avec un accent qui annonce déjà la croisade, « si j'avais été là, cela ne se serait point passé ainsi! » Il com-

prend le Christianisme en vrai barbare. Quand il se décide, il annonce sa résolution à ceux des guerriers francs qui l'approchaient davantage pour les entraîner avec lui ; quatre mille s'engagent à le suivre.

C'est le jour de Noël de l'an 496, que l'évêque Remi tapisse les rues de Reims et dispose le baptistère dans la basilique. Clovis traverse les rues et les places publiques ornées de toiles peintes et semées de fleurs, au milieu de la population qui chante des hymnes et des cantiques ; en entrant dans cette église illuminée de mille cierges pour la cérémonie, et baignée des vapeurs parfumées de l'encens : « N'est-ce pas là le royaume de Dieu que tu m'as promis? » demande le néophyte. — « Non, repart l'évêque, c'est le chemin qui y mène. » Le fier Sicambre courbe sa tête sous l'eau du baptême, il brûle ce qu'il a adoré, il adore ce qu'il a brûlé. La possession de la Gaule est sa récompense. Grégoire de Tours nous apprend que c'est alors que sa domination s'étend jusqu'à la Loire et que les cités armoricaines (Bretagne), conseillées par leurs évêques, reconnaissent son gouvernement, sans perdre, il est vrai, beaucoup de leur indépendance, et l'historien grec Procope nous le confirme. Le fidèle serviteur de Clovis, Wast, devient évêque d'Arras pour catéchiser les Francs. Clovis lui-même reçoit de toutes parts des lettres de félicitations qui lui apprennent quelle est l'importance politique du grand acte qu'il vient d'accomplir. Le pape de Rome, Anastase, s'applaudit de voir la plénitude des nations

venir au Saint-Siége : « Mets le comble à notre joie, s'écrie-t-il, sois notre couronne ! Que ta mère l'Église se réjouisse des victoires de ce roi que récemment elle a enfanté pour Dieu. Glorieux et illustre fils, sois la joie de ta mère, sois pour elle comme une colonne de fer ; car l'affection de beaucoup se refroidit. Grâce aux ruses des méchants, notre navire est agité par les flots furieux et battu par les ondes écumantes ; mais nous louons le Seigneur qui l'a arraché à l'empire des ténèbres et qui veille aux intérêts de l'Église en lui donnant un prince qui puisse la protéger et s'opposer aux efforts des méchants, revêtu de la cuirasse de salut. »

Et saint Avitus, évêque de Vienne, un des chefs les plus ardents à cette époque de la propagande catholique, n'est pas moins enthousiaste. Il voit déjà dans Clovis le convertisseur armé que l'Église attendra jusqu'au temps de Charlemagne. « La Providence divine nous donne enfin un arbitre en toi, s'écrie-t-il ; ta foi, c'est notre victoire.... Que la Grèce se réjouisse d'avoir un prince orthodoxe ; en Occident, chez un nouveau roi, brille la lumière de l'ancienne foi.... Maintenant que, grâce à toi, ta nation tout entière s'attachera au vrai Dieu, nous prions ton âme généreuse de répandre les semences de la foi chez ces nations plus éloignées, dont les germes des mauvaises doctrines n'ont point encore corrompu l'ignorance primitive. Partout où tu combats, nous sommes victorieux[1]. »

1. Dom Bouquet, v. IV. Ep. ad Chlod., p. 49, 50, 51.

L'influence de l'Église, héritière et conservatrice des traditions de l'administration romaine, est encore bien faible cependant sous le gouvernement du premier roi chrétien des Francs.

Clovis est un vrai roi barbare; il n'admet guère auprès de lui, après ses guerriers, que quelques évêques, ses amis, qui lui assurent la possession des villes. Après ses victoires, il ne procède point à un partage régulier des terres entre les siens; il distribue, sur le domaine impérial, des villas et des terres aux guerriers qui se sont attachés à sa fortune, à titre de dons ou, pour parler latin, de *bénéfices*. Ces dons remplacent la hache, le cheval de guerre ou le butin qu'il donnait auparavant. En retour, ceux-ci le suivront dans toutes ses querelles, même particulières. Le reste de la nation franque, qui émigre peu à peu vers le centre de la Gaule, dépouille aussi à son gré les riches Romains, s'installe à leur foyer, prend leurs esclaves et leurs colons. Heureux ceux qui, par l'éloignement, la modicité de leur domaine ou parce qu'ils savent se faire bien venir du vainqueur, échappent à cette spoliation! Il n'en manque pas; des Romains restent possesseurs[1]. Après tout, Clovis n'a pas seulement conquis la Gaule à Soissons, il l'a sauvée à Tolbiac. Point de tentative cependant de gouvernement régulier. Clovis n'est que le chef d'une occupation militaire; s'il se revêt un jour, auprès du tombeau de saint Martin de Tours, des insignes consulaires que lui a envoyés

1. Loi Saliq. lex emen. Tit. 43, § 9. Romanus homo possessor, id est, qui res in pago, ubi commanet, proprias possedit.

l'empereur Anastase, en haine de Théodoric, et distribue de la monnaie au peuple, c'est pure vanité. Ses compagnons de guerre également sont maîtres du pays et ils en usent. Dans les villes, le conquérant, qui ne s'intitule que roi des Francs, envoie des guerriers avec le titre de comte pour y rendre son autorité présente. Du reste, chacun, barbare ou Romain, vit à sa guise, ou plutôt comme les circonstances le lui permettent; la force règne.

Pour maintenir du moins la paix entre les siens, Clovis réunit les plus sages des tribus franques; il leur fait discuter avec soin toutes les causes de querelles, traiter de chacune en particulier, et déterminer les jugements à intervenir. C'est la révision et la première rédaction en latin de la loi salique ou des Francs saliens, dont quelques parties avaient peut-être été promulguées antérieurement sur la rive orientale du Rhin[1].

« L'illustre nation des Francs, » dit le célèbre et curieux préambule de cette loi, « qui proclame Dieu son auteur, forte sous les armes, profondément sage au conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières, hardie, agile et rude au combat, récemment convertie à la foi catholique et pure de toute hérésie, cherchant sous l'inspiration de Dieu la clef de la sagesse, désirant une justice conforme à la nature de ses mœurs, observant les règles de la piété; ont édicté la *Loi salique* les grands de cette nation qui étaient alors chargés de son

1. Canciani. Barb. leg. ant. v. 2. — Pardessus, Loi salique, p. 420 sqq. — Lehuerou, Instit. méroving., p. 76.

gouvernement. On en choisit quatre entre tous, savoir : *Wisogast*, *Bodogast*, *Salogast*, *Windogast*, dans les contrées appelées *Salagheve*, *Bodogheve* et *Windogheve*. Ils se rassemblèrent pendant trois *malls* consécutifs; et après avoir discuté avec soin les principes des choses et traité de chacune en particulier, ils rendirent leurs décisions de la manière qui suit. Mais lorsque, par la grâce de Dieu, Clovis le chevelu, le beau et illustre roi des Francs, eut le premier reçu le baptême catholique, tout ce qui se trouva contraire au Christianisme dans le Pacte fut amendé et corrigé par le puissant roi Clovis. *Vive le Christ qui aime les Francs! Qu'il conserve leur royaume! qu'il remplisse leurs chefs des lumières de sa grâce! qu'il protége leur armée! qu'il fortifie leur foi! que Jésus-Christ, le maître souverain des maîtres de la terre, leur accorde dans sa bonté les joies et les félicités de la paix!* Car c'est la nation qui, forte et courageuse, a par ses armes secoué de sa tête le joug intolérable des Romains et qui, après avoir reçu la grâce du baptême, a couvert richement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs que les Romains ont brûlés par le feu, massacrés par le fer, décapités ou jetés en proie aux bêtes féroces. »

Ainsi le conquérant s'inquiète peu des vaincus; il leur laisse leur administration, leur loi, à la condition de tourner l'une à son profit ou de violer l'autre à sa guise. Cependant ce chef et ce peuple, si insolents vainqueurs qu'ils fussent, avaient avec la population gallo-romaine une communauté d'idées et de croyances qui les faisaient bien venir. Ils avaient

embrassé la foi orthodoxe, tandis que la plupart des autres barbares ne connaissaient que l'hérésie d'Arius. Chose étonnante! la doctrine qui réduisait Jésus à l'humanité avait paru plus accessible aux barbares sectateurs d'Odin, jusqu'au jour où les Francs, avec Clovis, avaient, dans l'enthousiasme de la victoire, accepté le joug de l'homme-Dieu. Et maintenant, par une singulière rencontre, le roi des Francs, tout récemment chrétien, se trouvait être le seul roi orthodoxe et, par là, devenait singulièrement cher à l'Église qui disposait des anciennes populations.

A cette époque, en effet, l'empereur d'Orient, Anastase, vient d'inventer ou de propager lui-même une nouvelle hérésie. Le roi des Burgondes, Gondebaud, le roi des Visigoths d'Aquitaine, Alaric II, le roi des Vandales, Thrasamond, sont ariens. Théodoric, roi des Ostrogoths, enfin, est un arien tolérant, il est vrai, et éclairé, dans les commencements de son règne. Clovis seul peut se glorifier d'avoir reçu le premier le baptême catholique, et d'être pur d'hérésie. Il sera nommé le fils aîné de l'Église, il s'en vante et c'est pourquoi il s'écrie dans le préambule de la loi salique : « Vive le Christ, qui aime les Francs! » Et nombreux sont déjà les compagnons de Clovis qui ont embrassé le Christianisme. Éloignés de leurs vieilles forêts, des légendes qui se rattachent à leurs dieux, plus ils s'acclimatent sur le territoire romain, chrétien, plus ils se convertissent. Lorsque l'historien Grégoire de Tours prendra tout à l'heure la plume pour écrire l'histoire de

Clovis et celle de ses successeurs, il lui donnera le titre le plus naturel et le plus vrai qui puisse se rencontrer sous sa plume à cette époque : *Histoire ecclésiastique dès Francs.*

La politique de Clovis, si l'on peut dire qu'il a une politique, est donc tout orthodoxe. Et si le plus puissant de ses contemporains, Théodoric, suit les inspirations de sa raison, c'est la foi qui entraîne Clovis.

Le roi des Burgondes, oncle de Clotilde, Gondebaud, refuse de se rendre aux exhortations des évêques orthodoxes de son royaume, surtout d'Avitus, évêque de Vienne, qui voulaient lui faire abandonner l'hérésie. Clotilde, l'orthodoxe, ne cessait de demander à son époux Clovis de la venger de cet oncle autrefois persécuteur. La vieille passion barbare et la foi nouvelle concouraient. Il était bon de venger une injure, et bon de guerroyer ces hérétiques. Mais le caractère de la guerre est surtout religieux. L'évêque Avitus de Vienne est chargé de porter à Gondebaud comme ultimatum une mise en demeure de revenir à l'orthodoxie. Il rassemble les principaux évêques de Burgondie, va saluer avec eux le roi Gondebaud et porte un défi aux docteurs ariens qui l'entourent.

« Si votre foi est vraie, » lui dit le roi au commencement de la discussion, « pourquoi vos évêques n'arrêtent-ils pas le roi des Francs qui m'a déclaré la guerre, qui s'est allié à mes ennemis pour me détruire? car où est la foi n'existent ni le désir du bien d'autrui, ni la soif du sang des peuples; qu'il

me montre sa foi par ses œuvres! » — « Nous ignorons, ô roi, » lui répond Avitus aux paroles angéliques comme son visage, « quels desseins et quelles causes poussent le roi des Francs aux actes dont tu nous parles; mais l'Écriture nous apprend que souvent les royaumes sont renversés pour avoir abandonné la loi de Dieu, et que de toutes parts sont suscités des ennemis à ceux qui se constituent ennemis de Dieu; mais reviens avec ton peuple à la loi de Dieu et il vous donnera la paix dans vos États; car si vous êtes en paix avec lui, vous le serez avec les autres, et vos ennemis seront impuissants contre vous[1]. »

L'occasion était trop bonne pour Clovis de conquérir sous le prétexte de convertir; un frère de Gondebaud, Godegisèle, qui avait partagé le royaume avec lui, conjurait aussi sa perte, et Théodoric, le roi d'Italie, s'entendait également avec le roi Clovis, espérant profiter de la lutte pour s'emparer du pays des Salasses (la Savoie), qui met en communication l'Italie avec la Gaule. Cette guerre (500) n'est cependant point couronnée d'un plein succès. Clovis, après avoir battu Gondebaud près de Dijon et avoir ravagé la vallée de la Saône et du Rhône, va se heurter contre les murailles de la forte ville d'Avignon où son adversaire s'était retiré avec ses plus braves guerriers; le Romain Aredius intervient, offre un tribut au conquérant, et Clovis embarrassé est heureux d'obtenir de Gondebaud, avec le tribut, la

1. Collatio episcop. coram rege Gondeb. adv. arian. Coll. Labbe v. 4, p. 1318.

promesse de se faire instruire dans la foi orthodoxe et d'en protéger les adhérents. Les Francs quittent la Bourgogne ; ils n'en étaient pas plutôt sortis que Gondebaud marche sur Vienne où s'était réfugié Godegisèle ; il s'empare de la ville par surprise et fait brûler le traître dans une tour avec sa femme et ses principaux complices. Débarrassé du dernier de ses frères, il tient néanmoins les engagements pris envers Clovis.

La guerre des Francs contre les Visigoths a le même caractère et réussit plus complétement. Le roi Alaric II avait autrefois persécuté les orthodoxes; et, quoiqu'il se fût radouci, surtout après une entrevue ménagée par Théodoric entre ce prince et Clovis, les évêques et la population romaine ne lui avaient point pardonné. Les ronces poussaient encore devant les églises catholiques. Les évêques et les peuples maudissaient cette domination. Deux évêques, l'un à Tours, l'autre à Langres, conspirent successivement en faveur des Francs; un autre, à Rhodez, dénoncé pour le même fait par ses ouailles, est obligé de s'enfuir; un quatrième, à Lescar, en Béarn, arme les populations contre les Goths, mais se fait battre et tuer au commencement de la guerre.

Le roi Clovis, qui répétait ce qu'on lui avait appris, ne dissimule rien : « Il me déplaît, dit-il, que ces Goths ariens possèdent la meilleure partie des Gaules; marchons sur eux, et avec l'aide de Dieu nous nous emparerons de leurs terres, car elles sont bien bonnes. » Il a pour lui en effet l'É-

glise. Saint Remi le lui a écrit : « Si tu rends honneur au sacerdoce et si tu recours à ses conseils, ton royaume s'en trouvera mieux[1]. » A Tours, avant d'entrer en pays ennemi, il fait tuer un soldat qui avait dérobé une botte de foin sur le territoire de Saint-Martin. Toutes les légendes montrent que le clergé orthodoxe et la population romaine guident les Francs dans le pays. Quand il entre dans la basilique de Tours, Clovis entend chanter le verset : « *Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour la guerre et vous avez abattu sous mes pieds ceux qui s'élevaient contre moi.* » Au passage de la Vienne, une biche miraculeuse montre un gué à ses troupes. Sur la tour de Saint-Hilaire de Poitiers, un feu qui brille dans la nuit indique sa route au roi des Francs. Clovis arrive ainsi jusqu'aux champs de Vouglé (507) ou Voulon. Les Visigoths combattent à distance, à coups de javelots; avec l'impétuosité de leur race, les Francs chargent lance en main; Clovis tue le roi des Goths et en une bataille renverse sa domination dans le bassin de la Garonne. Le fils aîné de Clovis, du nom de Thierry, pendant que son père parcourt l'Aquitaine, se jette à la tête d'une avant-garde à travers les Cévennes, pour poursuivre les débris des Visigoths; il les assiége dans Arles et dans Carcassonne, où était renfermé le trésor des rois; mais ici les deux grands souverains barbares de ce temps se trouvent en présence.

Les deux chefs des deux grandes races qui se

1. D. Bouquet, Epist. S. Remig. Ad Chlod., IV, p. 51

partageaient alors la domination des anciennes provinces de l'empire romain d'Occident s'étaient déjà plusieurs fois rencontrés. Lorsque Clovis poursuivait au delà du Rhin les Alamans qu'il avait vaincus à Tolbiac, Théodoric les avait déjà pris sous sa protection. Le roi des Ostrogoths avait consenti un instant à unir ses armes à celles des Francs contre les Burgondes; et, quoique arrivé après l'époque convenue, il avait pris pour sa part de dépouilles le pays compris entre la Durance et la mer. Mais la chute du royaume des Visigoths en Gaule était une atteinte portée à la race gothique entière et rendait le royaume des Francs tout à fait limitrophe de celui d'Italie. Le plus vaillant et le plus habile des guerriers de Théodoric est envoyé sur le Rhône, où il fait essuyer sous les murs d'Arles une défaite complète au fils de Clovis, et le rejette dans les Cévennes. On pouvait croire que les deux grandes races gothique et franque allaient s'entre-choquer. Il n'en fut rien. Le pays entre les Cévennes et la mer, qu'on appelait alors la Septimanie, resta aux Visigoths, et Théodoric et Clovis continuèrent à dominer, sans oser se mesurer, l'un en Italie et l'autre en Gaule. L'an 510 même, ils firent un traité qui les maintint en paix le reste de leur vie, en laissant pour quelque temps la Provence aux Ostrogoths.

A comparer alors la puissance des rois Théodoric et Clovis, on aurait donné l'avantage au roi des Ostrogoths. Il avait fondé en Italie un gouvernement régulier, dans lequel semblaient trouver place à

l'aise les vainqueurs et les vaincus. Par les peuples soumis à sa puissance, il atteignait, au delà des Alpes, le Danube et le Rhône, et maintenant il étendait sa protection, en prenant le fils d'Alaric II et son royaume sous sa tutelle, sur toute la race des Goths, maîtresse des deux grandes péninsules du midi de l'Europe. Le roi des Francs, au contraire, n'avait fait que parcourir la Gaule en vainqueur; il l'eût ravagée sans pitié, s'il ne s'était arrêté devant l'autorité morale de quelques évêques. Sur leurs observations, il se contenta de prendre les terres du fisc, déjà confisquées par les Goths, et de mettre des comtes et quelques garnisons dans les principales villes. Dans cette entente de Clovis avec l'Église se trouvait cependant le véritable gage qui devait assurer à la fondation de Clovis un long et durable avenir.

Le roi Clovis, maître de toute la Gaule, n'avait point à se préoccuper de l'obéissance de ses sujets vaincus. Il avait arrêté les invasions des Alamans sur le Rhin, terrifié les Burgondes, en partie expulsé les Visigoths. Dans le territoire qu'il occupait, les villes protégées par leurs évêques vivaient en assez bon accord avec lui; les campagnes où ses Francs s'étaient répandus, dans le Nord surtout, avec leurs prisonniers, leurs esclaves, lui étaient soumises par les prises de possession de ses compagnons et la terreur des Romains restés possesseurs. Ce qu'il regrettait encore, à la fin de sa vie, c'était de partager avec de petits chefs obscurs qui régnaient toujours à Cologne, à Thérouanne et ailleurs, le

commandement de toute la race franque. La Gaule romaine elle-même, accoutumée à l'unité du commandement et de l'obéissance, le regrettait également. Clovis sait à la fois satisfaire son ambition et les désirs des Gaulois, mais d'une manière toute barbare. Il faut en lire le détail dans Grégoire de Tours.

« Tandis que le roi Clovis résidait à Paris, il envoya secrètement vers Chlodéric, fils de Sighebert, roi de Cologne, et lui fit dire : « Voici que ton père est vieux et qu'il boite de son pied malade; s'il venait à mourir, son royaume t'appartiendrait de droit ainsi que notre amitié. » Alors, comme il arriva que Sighebert sortit de la cité de Cologne et passa le Rhin pour se promener dans la forêt de Buconie, et s'endormit dans sa tente sur le midi; son fils dépêcha contre lui des meurtriers et le fit tuer, afin de posséder son royaume. Le meurtrier envoie des messagers vers Clovis : « Mon père est mort, lui mande-t-il, et j'ai en mon pouvoir ses biens et son royaume. Expédie-moi quelques-uns des tiens et je leur remettrai volontiers ce qui te plaira dans ses trésors. » Chlodéric ouvre en effet, devant les messagers, les trésors de son père; mais comme il plongeait la main jusqu'au fond, l'un d'eux lève sa frankisque et lui brise le crâne. Clovis aussitôt se rend à Cologne, convoque tout le peuple et lui dit : « Écoutez ce qui est arrivé : tandis que je naviguais sur le fleuve d'Escaut, Chlodéric, le fils de mon parent, poursuivait son père, prétendant que je voulais le tuer. Et, pendant que Sighe-

bert fuyait à travers la forêt de Buconie, Chlodéric l'a fait mettre à mort par des brigands; puis lui-même, à l'instant où il ouvrait les trésors de son père, a été frappé et tué, je ne sais par qui. Je ne suis nullement complice de ces choses, car je ne puis verser le sang de mes parents, ce qui n'est pas permis; mais puisque c'en est fait, je vous donne un conseil; s'il vous est agréable, acceptez-le. Ayez recours à moi et mettez-vous sous ma protection. » Les Ripuaires accueillirent ces paroles en poussant de grands cris et en entre-choquant leurs boucliers; ils élevèrent Clovis sur un bouclier et le proclamèrent roi. »

Un autre jour, Clovis déclare la guerre au roi Kararic à Thérouanne, l'accusant de lui avoir refusé son assistance vingt-quatre ans auparavant, dans sa querelle contre Syagrius. Kararic est pris dans les piéges de Clovis, ainsi que son fils; le père et le fils sont tondus en signe de déchéance, jetés dans un couvent et forcés d'embrasser le sacerdoce. Comme Kararic gémissait, on rapporte que son fils dit: « Ces feuillages ont été coupés sur un arbre vert; l'arbre ne séchera point et produira bien vite une verdure nouvelle; puisse, aussi vite, mourir l'homme qui a fait ces choses! » Cette parole retentit aux oreilles de Clovis; il ordonne qu'on leur abatte la tête à tous deux, et, les ayant mis à mort, il prend leur royaume avec leurs trésors et leur peuple.

Même histoire à Cambrai. Là régnait Raghenaher, homme d'une luxure si effrénée, qu'il épargnait à peine ses plus proches parentes dans ses débauches.

Clovis s'étant assuré l'appui des leudes de ce prince marche contre lui, et lui livre bataille. Raghenaher voyant son armée en déroute, veut s'enfuir, mais il est arrêté par ses propres guerriers, qui lui lient les mains derrière le dos, et le mènent ainsi devant Clovis avec son frère Rikher. — « Pourquoi as-tu fait honte à notre race en te laissant enchaîner ? lui dit Clovis ; ne te valait-il pas mieux mourir ? » Et il lui fend la tête d'un coup de hache ; puis, se tournant vers Rikher : — « Si tu avais porté secours à ton frère, il n'eût pas été enchaîné. » Et il le frappe aussi de sa frankisque. Ainsi Clovis tue tous ses parents et étend sa souveraineté sur toutes les Gaules. Un jour, cependant, ayant assemblé ses fidèles : — « Malheur à moi, dit-il, qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers, n'ayant pas de parents qui me pussent secourir, si l'adversité venait ! » Mais ce n'était pas, ajoute saint Grégoire, évêque de Tours, qui nous raconte toutes ces choses, qu'il s'affligeât de la mort des siens ; il parlait ainsi seulement par ruse et pour découvrir s'il avait encore quelque parent, afin de le faire tuer. Un mot du même historien achève de tout éclairer. « Ainsi, dit-il, ainsi Dieu renversait chaque jour les ennemis de Clovis et accroissait son royaume, parce qu'il marchait devant lui le cœur droit et faisait ce qui était agréable à ses yeux [1]. »

Tel était en effet le sentiment du clergé romain et des populations gauloises. On aimait mieux obéir à

1. Grég. de Tours, II, 40.

un seul maître qu'à plusieurs. Ce Clovis avait grandi par l'Église et il la comblait de ses dons. « Clovis, dit une légende, avait établi sa demeure à Soissons. Ce prince trouvait un grand plaisir dans la compagnie et les entretiens de saint Remi; mais comme le saint homme n'avait dans le voisinage de la ville d'autre habitation qu'un petit bien qui avait autrefois été donné à saint Nicaise, le roi offrit à saint Remi de lui donner tout le terrain qu'il pourrait parcourir, pendant que lui-même ferait sa méridienne, cédant en cela à la prière de la reine et à la demande des habitants qui se plaignaient d'être surchargés d'exactions et de contributions et qui, pour cette raison, aimaient mieux payer à l'église de Reims qu'au roi. Le bienheureux saint Remi se mit donc en chemin; et l'on voit encore aujourd'hui les traces de son passage et les limites qu'il marqua. » N'était-ce pas encore Clovis qui achevait la basilique de Saint-Hilaire de Poitiers? Dans la ville de Paris dont il avait fait sa résidence, il élevait l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul près de l'ancien palais des Thermes; il créait l'abbaye de Saint-Pierre à Chartres et celle de Saint-Mesmin à Orléans. L'année même de sa mort, il convoquait à Orléans un concile de tous les évêques de la Gaule. Dans cette assemblée religieuse, la première qui ait été réunie sous la domination franque, on promulgue quelques canons importants pour la discipline de l'Église et pour le règlement des mœurs publiques. On confirme et l'on étend en faveur des églises le droit d'asile qui interdisait, sous peine d'excommunica-

tion, d'arracher du sanctuaire, des parvis et des maisons épiscopales quiconque y chercherait refuge. Un canon défend aux laïques d'entrer dans le clergé sans l'autorisation du roi ou du comte franc, mais reconnaît toujours aux évêques le droit d'ordonner les esclaves sans l'aveu des maîtres. Le même concile détermine enfin les conditions auxquelles les propriétaires ruraux devaient se conformer pour élever des églises paroissiales sur leurs terres, acte important qui prouve que les églises, déjà nombreuses dans les villes, tendaient à se multiplier dans les campagnes.

Ce roi fit les affaires de l'Église et l'Église fit les siennes. Elle lui donna la puissance, elle ferma les yeux sur ses crimes et, empiétant même sur l'avenir, elle le purifia et le grandit aux yeux de la postérité. Les témoignages abondent. « Clovis, dit l'un, ayant confessé la Trinité, dompta les hérétiques avec son secours et étendit sa domination à toute la Gaule. » Lui-même a le sentiment de ce rôle. « En nous faisant les amis, dit-il, des serviteurs de Dieu, en les élevant par nos honneurs, en les vénérant par nos respects, nous croyons augmenter perpétuellement l'état de notre royaume, nous avons la confiance d'acquérir ainsi la gloire du siècle et la patrie du céleste royaume[1]. »

La légende naissait déjà en sa faveur. « Pendant un séjour de Clovis à Orléans, raconte l'une d'elles, l'évêque de Poitiers, Adelphius, lui amène un soli-

1. D. Bouq., Præcept. Chlod. pro monast. Reomaensi, v. IV, p. 615.

taire nommé Fridolin, qu'on regardait comme un saint, et que le roi souhaitait beaucoup de connaître. Le roi vient au-devant d'eux, entouré de beaucoup de monde, leur fait un accueil respectueux et amical; et, après s'être entretenu familièrement quelques heures avec eux, il ordonne qu'on serve un grand repas. Pendant le dîner le roi se fait apporter un vase de jaspe, transparent comme du verre, décoré d'or et de pierres précieuses; l'ayant rempli et vidé, il le passe au solitaire. Après s'être d'abord excusé, disant qu'il ne buvait pas de vin, Fridolin prend la coupe, mais la laisse échapper et le vase se brise en morceaux. Un des échansons ramasse les morceaux, et les place devant le roi qui paraissait chagrin, moins à cause de la perte du vase, que pour le mauvais effet que cet accident pourrait avoir sur les assistants, parmi lesquels beaucoup étaient encore païens. « Seigneur, dit-il au solitaire, c'est pour l'amour de toi que j'ai perdu ce vase; dans mes mains il ne se serait pas brisé. Vois donc ce que Dieu voudra faire pour toi en faveur de son saint nom, afin que ceux d'entre nous qui sont encore adonnés à l'idolâtrie ne diffèrent plus de croire au Dieu tout-puissant. » Alors Fridolin prend les quatre morceaux du vase, les réunit, et les tenant serrés dans ses mains, la tête inclinée vers la table, il se met à prier Dieu en pleurant et en poussant de profonds soupirs. Quand sa prière est achevée, il rend le vase au roi qui le trouve parfaitement restauré, n'y pouvant reconnaître aucune trace de brisure; et parmi les barbares qui étaient là, les païens eux-

mêmes, confessent la Sainte-Trinité et reçoivent le baptême des mains de l'évêque Adolphius. »

Ainsi, dans le fils aîné de l'Église, les populations consentiront plus tard à ne voir que la foi chrétienne; elles entoureront même sa femme Clotilde, malgré ses instincts encore sauvages, d'une auréole de sainteté, parce qu'elle a trouvé le seul moyen d'adoucir le barbare. Et tandis que l'appui des évêques assure à l'œuvre de Clovis une durée dont il se préoccupait sans doute fort peu, l'hostilité de l'Église ruinera le savant et laborieux édifice élevé par Théodoric dans le même temps. On raconte que, plusieurs siècles après, un des successeurs de Clovis, Charlemagne, plus grand que ces deux rois du VIe siècle, fut si frappé en Italie, à la vue de la statue équestre de Théodoric, en bronze doré, sur une des places de Ravenne, qu'il la fit enlever et transporter dans sa nouvelle capitale d'Aix-la-Chapelle. Ainsi la fortune des Francs dépassa en effet celle des Ostrogoths. Souvent, pour le succès, il ne suffit pas tant de bien vouloir que de bien voir.

CHAPITRE IX.

UN ESSAI D'EMPIRE. — THÉODORIC ET LES OSTROGOTHS.

(493-526.)

Commencements de Théodoric. — L'Italie conquise. — Essai de gouvernement romain. — Conquêtes, relations, puissance extérieures. — Démêlés avec l'Orient. — L'arianisme et l'orthodoxie. — Mort du conquérant.

C'est en Pannonie, sur les bords du lac Pelso, non loin de l'endroit où Marc-Aurèle avait écrit son célèbre livre des Maximes, que la femme la plus aimée d'un des chefs ostrogoths, la belle Érélieva, donne naissance à Théodoric l'Amale. Son père Théodemir l'envoie dans sa jeunesse comme otage à la cour de Constantinople pour entretenir avec celle-ci de bonnes relations, et en même temps pour le façonner aux belles manières dont les barbares étaient épris. Le jeune homme plaît à la cour d'Orient par sa force et par sa grâce; tout en se livrant aux exercices du corps dont il resta toujours l'ami, il y contracte aussi un certain goût pour les lettres et pour les lettrés, et y apprend les habiletés et peut-être les vices de la politique orientale. L'empereur Léon de Thrace l'adopte comme fils d'armes. S'il ne devient pas lui-même très-expert dans

les belles-lettres, puisque l'histoire lui refuse d'avoir su même écrire, le jeune Théodoric possède du moins une instruction peu commune chez les barbares.

Devenu par droit héréditaire le chef de toute la nation des Ostrogoths, à un âge où l'on admirait sa force et sa haute stature, Théodoric est, pendant quelques années, tantôt le sauveur et tantôt le fléau de Constantinople. Ayant quitté avec les siens ses campements de la Pannonie pour s'établir en Mœsie, sur la rive gauche du bas Danube, un jour, il repousse au delà de ce fleuve les Bulgares, horde toute sauvage qui voulait le passer; un autre jour, il ravage la Thessalie et l'Épire, provinces grecques. Après avoir délivré l'empereur Zénon d'un usurpateur, il le fait trembler sur son trône. La barbarie et la civilisation se disputent le jeune roi goth. Las enfin lui-même de cette fausse situation, il propose à l'empereur, ou bien l'empereur lui suggère la pensée[1] de reconquérir l'Italie, occupée par Odoacre et par les mercenaires. L'Italie deviendra une province de l'empire d'Orient, mais Théodoric en sera roi. Cette convention ambiguë est consentie des deux parts, et Théodoric se met en route, suivi de toute sa nation, hommes, femmes, enfants, butin. C'était l'émigration de tout un monde. « *Migrante in Ausoniam mundo.* » On était dans l'année 489.

L'Hérule Odoacre, dont l'épée avait achevé l'Empire romain, administrateur ferme et équitable, po-

1. Procope, De bello Goth., I, 1. — Jornand., 59.

litique habile, guerrier renommé, avait en partie dépouillé la rudesse de ses mœurs; mais il avait eu le temps de se faire détester des barbares auxquels il ne ressemblait plus assez et des populations italiennes dont il n'avait encore ni la religion, ni les goûts. Il n'en veut pas moins défendre sa conquête. Il jette d'abord au-devant de Théodoric, dans les Alpes juliennes, la nation des Gépides, son alliée et l'ennemie des Ostrogoths. Théodoric et les siens escaladent les rochers et les glaces pour les atteindre, les dispersent après un combat acharné et arrivent sur les bords de l'Isonzo, frontière de l'Italie. Odoacre défendait le cours de ce fleuve. Théodoric le passe malgré lui et le pousse jusque sous les murs de Vérone, où il le bat complétement. Cette victoire rend les envahisseurs maîtres de la Ligurie (Lombardie actuelle). Déjà des défections affaiblissent Odoacre, et l'ancienne population commence à se prononcer. C'était là l'important.

En Italie, on ne voyait pas sans quelque plaisir arriver le nouveau conquérant, qui se présentait avec habileté comme un général de l'empire d'Orient, envoyé pour rétablir l'ancien ordre de choses. Jornandès assure que « l'Italie ne souhaitait que sa victoire, » et le panégyriste Ennodius que « la maîtresse du monde le réclamait pour son salut[1]. » Le haut clergé italien se fait l'interprète des vœux des populations ; il pouvait parler en leur nom, car il était leur seul protecteur. A Novare, l'évêque

1. Jornand., De reb. gest., 67. — Ennod., Panegyr.

Honorat avait fait construire un château formidable pour abriter les fidèles, et quelques évêques avaient même organisé de véritables milices, *ecclesiastici milites*. L'évêque de Milan était alors Laurentius, dont la force d'âme n'était pas au-dessous de ces temps difficiles. Pavie avait pour évêque Épiphane, renommé pour son éloquence persuasive, qui l'avait fait employer déjà comme ambassadeur par ses compatriotes, dans des circonstances délicates. Tous les deux ouvrent à Théodoric les portes des deux grandes villes de la Ligurie; ils hébergent, nourrissent, pendant l'hiver, la population affamée des Goths, et recueillent leurs familles pour les débarrasser de la multitude inutile qui gêne leurs mouvements. Théodoric reconnaissant disait aux siens en montrant Epiphane : « Regardez bien cet homme, il n'a pas son pareil; le voir est déjà un bonheur; habiter près de lui sera pour nous une sécurité. »

Au printemps de 490, les deux adversaires qui s'étaient refaits, l'un en Ligurie, l'autre dans le centre de l'Italie, se livrent une nouvelle bataille sur les bords de l'Adda près de Crémone. Théodoric avait obtenu du roi des Visigoths, établis dans la Gaule, Alaric II, un renfort qui ne lui fut point inutile. Les Ostrogoths pliaient cependant et le roi lui-même était entraîné par les siens, quand son héroïque mère, à la porte du camp, le renvoie au combat. Odoacre, comme les derniers empereurs, va s'enfermer dans Ravenne. La domination de

1. Ennod., Vie d'Épiph.

l'Italie dépendait maintenant de la possession de cette ville, que défendaient deux petits fleuves, un lac assez considérable et une forêt de pins. Théodoric en fait le blocus, tandis que d'habiles négociations lui amènent la soumission des personnages les plus importants et des villes les plus considérables de l'Italie : Faustus Niger, le chef du Sénat, et Cassiodore, le père de l'historien, passent dans son parti. Le siége de Ravenne eût duré sans doute longtemps, si l'évêque de la ville, Jean, ne fût aussi intervenu, et n'eût ménagé, entre les deux rois ennemis, un traité d'alliance (27 février 493). Ils devaient gouverner les provinces d'Italie en commun, avec une égale autorité, et partager les terres entre leurs peuples.

Singulier traité! Les deux rois barbares sentent bientôt que, sur le trône, qui a compagnon a maître. Les deux peuples se jalousent. Des querelles sans cesse renaissantes éclatent. Enfin Théodoric, dissimulant sa colère, comble son collègue de prévenances, et l'invite, dans son quartier de Ravenne, à un banquet avec ses principaux officiers. C'est pour les y égorger au milieu du festin; lui-même donne l'exemple en tuant de sa main Odoacre, et, sur des ordres expédiés dans les principales villes de l'Italie, les Ostrogoths font en même temps main basse sur les principaux officiers ou partisans du malheureux roi. Ainsi, la péninsule italienne passe des Hérules aux Ostrogoths, et d'Odoacre à Théodoric. Le roi eût même par un décret dépouillé entièrement des terres qu'ils avaient obtenues, les

anciens mercenaires, déclarés incapables de posséder et de tester, et mis en quelque sorte hors la loi, si Épiphane de Pavie ne fût intervenu auprès du conquérant, pour adoucir la rigueur de cette spoliation[1]. Le nouvel empereur d'Orient, Anastase, successeur de Zénon, refuse quelque temps de reconnaître le conquérant; mais enfin il lui restitue même les insignes impériaux que le barbare Odoacre avait envoyés à Constantinople à la chute de l'empire d'Occident.

Bien différent de son contemporain Clovis, qui se contente d'exploiter sa victoire, Théodoric essaye de fonder un gouvernement; il est l'imitateur de la politique impériale. L'un n'a que des instincts, il sait se laisser diriger par les circonstances favorables. L'autre a des desseins : il prétend diriger les choses. On voit que le roi des Ostrogoths, transporté en Italie, a été l'otage de la cour de Constantinople. Il ne fait pas seulement sa compagnie des guerriers qui l'ont aidé à conquérir, entre autres de Theudis et d'Ibbas; il a amené avec lui le lettré grec Artémidore, et le voilà qui s'entoure de Romains distingués. Libérius, qui a défendu contre lui Césène, tant qu'il a espéré pour Odoacre, devient son préfet du prétoire. Il confie le gouvernement du midi de l'Italie au magistrat Cassiodore, et prend pour secrétaire son fils, qui rédigera en style pompeux ses missives et ses ordonnances. Albinus, sénateur, Boëce, Symmaque, célèbres par leur nais-

1. Ennod., Vie d'Épiph.

sance, plus célèbres encore par leur culture littéraire, et bientôt par leur malheur, deviennent ses intimes conseillers.

Le conquérant, il est vrai, donne en partage à ses compagnons les deux tiers des terres de l'Italie. Un lot proportionné à la naissance, au rang dans l'armée, aux esclaves et aux têtes de bétail, est assigné à chaque barbare sur la propriété des riches Romains, et les fait ainsi citoyens intéressés de l'Italie. Mais Théodoric, en chargeant quelques Romains, entre autres Libérius, de la distribution de ces domaines, essaye de dissimuler cette spoliation. Du reste, Théodoric ne change rien à l'état de l'Italie. Désireux de se faire passer pour l'héritier, le restaurateur des institutions impériales, il conserve toutes ses divisions administratives et les charges de maître de la milice, de préfet de Rome, de comte des largesses, de questeur, de vicaire, malheureusement aussi les impôts. Avec le titre de roi, il prend la pourpre, l'habit romain, la chlamyde, la chaussure peinte. Il consent à soumettre chaque année à la confirmation de la cour de Constantinople, l'élection du consul impuissant de Rome; mais il nomme les vicaires et les questeurs, il confirme dans les villes les curateurs et défenseurs, et institue les comtes goths ou romains qui sont investis du commandement militaire, dans les cités, ou mis à la tête des garnisons dans l'Italie ou sur les frontières. Il est le premier magistrat des Romains comme le premier chef de l'armée barbare ; il garde le gouvernement; il s'intitule roi des Goths et des

Romains (*Gothorum Romanorumque regnator*). C'est dans la ville de Vérone, admirablement située comme point stratégique et comme résidence d'un roi barbare, toujours obligé, dans ces temps difficiles, de surveiller la frontière, qu'il faut admirer Théodoric. Il n'a point voulu résider à Rome, il a dédaigné Ravenne, la ville des derniers Césars. Les barbares le désignent particulièrement sous le nom de Théodoric de Vérone.

Pour assurer sa conquête et la durée de son empire, Théodoric paraît avoir cru dès l'abord à la nécessité de fondre ensemble le peuple des Goths et celui des Romains. Convaincu que le meilleur moyen d'amener cette révolution était d'agir comme si elle était faite, dans tous ses actes il part du principe qu'elle est accomplie. Le grand tort de ce mode de gouvernement fut de reposer sur une fiction qui ne put jamais devenir une réalité. Théodoric ne se trouva-t-il pas souvent aussi en contradiction avec lui-même?

Sous ce roi, l'Italie reste divisée en deux peuples: l'un, de Goths adonnés au métier des armes que leur recommande plus spécialement Théodoric : « Donnez, dit-il, à vos enfants une éducation guerrière, ce sont les habitudes militaires qui vous assurent l'avantage sur les Romains[1]; » l'autre, de Romains voués à l'exercice des magistratures civiles et aux pacifiques occupations. Les conquérants, cantonnés dans leurs fiefs militaires, entretiennent leur

1. Cassiod., I, 24. — VII, 25.

goût pour les exercices des armes, par exemple, aux jeux de l'école militaire de Ravenne; et ils tiennent soigneusement leurs enfants éloignés des lieux où l'on enseigne les lettres et les arts, comme s'ils ne voulaient pas que leurs fils apprissent à trembler sous la férule d'un Romain. Ils gardent le goût et n'oublient point les habitudes de la guerre. Ils comprennent difficilement une conquête qui n'est pas accompagnée de pillage; et souvent ils se jettent sans façon sur les propriétés des Romains, s'y établissent et prennent leurs esclaves; à chaque instant Théodoric est obligé de réparer leurs excès et de les en punir[1]. Il n'est pas moins difficile de les assujettir à l'impôt qu'au respect de la propriété; maintes fois Théodoric leur rappelle avec sévérité cette loi d'ailleurs si contraire aux institutions germaniques[2]. Les anciens habitants, en revanche, depuis longtemps déshabitués de la vie du soldat, continuent à fréquenter leurs écoles, ne songent qu'à remplir les fonctions administratives et civiles et à se défendre contre les envahissements et l'indiscipline de leurs incommodes concitoyens. Cette séparation, cependant, n'est point un effet de la volonté de Théodoric; il n'a pas voulu assigner à chacune des deux nations un rôle distinct dans la république. Loin de là, le roi accueille avec faveur, dans son armée, quelques comtes romains, entre autres, Servatus, Cyprien, Assius et Julien. Au contraire, il fait donner une éducation toute romaine à sa fille Amala-

1. Cassiod., I, 2, 18. — II, 8. — III. 28. — IV, 14, 39. — V, 13, etc.
2. Id., I, 19. — IV, 14. — V. 14.

sonthe, à son neveu Théodat; il pousse quelques-uns de ses barbares dans le Sénat et les essaye aux charges civiles ; mais il ne réussit pas à fondre des mœurs et des coutumes profondément dissemblables, à secouer le relâchement des Romains et à arracher les Goths à leur rudesse barbare.

Il fallait à des peuples si divers des tribunaux et des juges différents. Les Romains conservent leurs anciennes formes judiciaires. Les Goths sont jugés par un comte goth. Seulement, dans les procès entre Romains et Goths, le comte barbare s'adjoint un magistrat italien pour juger l'affaire, précaution qui n'empêche pas que les intérêts des Romains ne soient souvent sacrifiés à ceux de leurs maîtres. Théodoric fait tous ses efforts pour effacer ces distinctions : il rend un *édit* qui doit servir de règle aux Goths et aux Romains, et qui tente d'amener la fusion des mœurs par celle des lois ; il abolit la coutume barbare des duels judiciaires, de la *compensation*, des épreuves, et assujettit les Goths à maintes formes empruntées au code théodosien. « C'est le droit et non le bras qui règne, » dit-il. Théodoric fait plus : par la plume élégante de son secrétaire, il invite à la concorde Goths et Romains : « Vous êtes rassemblés sous le même empire, leur dit-il ; que vos cœurs soient unis ! Les Goths doivent aimer les Romains comme leurs voisins et leurs frères, et les Romains doivent chérir les Goths comme leurs défenseurs[1]. »

1. Cassiod., VII, 3.

La visite que fait Théodoric à Rome, en l'année 500, est l'image toute fidèle de sa conduite. Il célèbre son entrée, suivi des personnages illustres des deux nations gothique et romaine. Reçu par le savant Boëce, préfet de Rome, à la tête du Sénat, et par le pape, à la tête de son clergé, il se rend, lui, arien, à la basilique de Saint-Pierre, où il prie dévotement ; au Capitole, il prononce un discours où il montre la plus grande déférence pour le Sénat, « la citadelle de la ville, la fleur du genre humain », qui lui vote une statue d'or. Il descend au palais des Césars, désert depuis les Vandales. Il traite le peuple comme le peuple veut être traité, lui fait donner deux cent mille mesures de farine, et constitue un fonds pour lui assurer des distributions annuelles.

La population romaine croit avoir retrouvé son empereur quand Théodoric préside aux combats de bêtes dans l'amphithéâtre de Titus et aux courses de chars dans le Grand Cirque. Une fois encore dans les inscriptions elle prend le nom de *Roma felix*. Il n'y avait pas longtemps que la dernière fête païenne, celle des Lupercales, avait complétement disparu ; le pape Gélase avait eu quelque peine à obtenir du sénateur Andromachus l'abolition de cette cérémonie passablement indécente qui rappelait la célèbre portée de la louve, Romulus et Rémus; elle était déjà remplacée par la fête de la purification de la Sainte Vierge. Théodoric y assiste comme aux fêtes du cirque. Un document ecclésiastique nous apprend qu'il y avait alors à Rome vingt-huit églises. Appréciateur des monuments de la vieille Rome, qu'il peut

encore admirer : ici, le théâtre de Pompée, « une vraie montagne de pierres, percée de voûtes; » là, le forum de Trajan encore dans toute sa beauté; ailleurs, les thermes et les temples; il les met sous la garde d'un architecte particulier, fait défense aux citoyens de les dégrader, affecte aux frais de leurs réparations le produit des douanes du port Lucrin, et donne lui-même chaque année deux cents livres d'or et vingt-cinq mille briques pour l'entretien du Palatin. Il y avait encore une foule de statues de marbre et de bronze. Pour les protéger contre la mutilation et le vol, Théodoric rétablit le *curator statuarum*, gardien des statues. Les aqueducs, quoique les broussailles d'arbousiers, de lauriers, de pins commençassent déjà à pousser sur les arcades, et à disjoindre les pierres, arrosaient toujours les campagnes et entretenaient les thermes et les fontaines de la ville. Théodoric rétablit aussi pour leur entretien un curateur particulier. L'ordre donné de ne faire de la chaux qu'avec les débris de statues et d'édifices qui jonchent le sol constate cependant déjà à Rome les effets des malheurs, de l'incurie et du temps[1].

Ces soins réparateurs s'étendent même au delà de l'enceinte de Rome, à Ravenne, à Pavie, à Spolète, à Naples et dans quelques autres villes où sont restaurés ou construits des églises, des aqueducs, des bains et des portiques. A Vérone même s'élève pour le vainqueur un palais, le plus ancien et le plus authentique monument de l'architecture des Goths.

1. Voir pour ces détails Cass., Var., liv. VII, 10, 13, 15, 17, etc.

Après les ruines des invasions précédentes, Théodoric apparaît donc comme un réparateur. Il assure quinze ans de prospérité à l'Italie. Le desséchement des marais Pontins et de ceux de Spolète est commencé. Les côtes de l'Adriatique, depuis l'Istrie jusqu'à Ravenne, deviennent une nouvelle Campanie. La poste publique est rétablie. Des messagers, sous le nom de *sasons*, transportent jusqu'aux extrémités de l'Italie les ordres du roi; et des navires, rassemblés dans ses principaux ports, font la police des mers d'alentour.

Le roi Théodoric est un politique. Ce n'est pas pour rien qu'il a juré au Sénat romain de maintenir tous les droits de l'Empire. A l'extérieur il cherche à établir à son profit une sorte d'équilibre entre les rois barbares; il régnerait même volontiers au-dessus d'eux comme un empereur suzerain, mais il se contente de prendre sur eux une suprématie patriarcale. Il demande en mariage Audeflède, une sœur de Clovis; il donne sa propre sœur Amalafrède, en Afrique, au roi des Vandales Thrasamond; sa fille Theudigotha au roi des Wisigoths, Alaric II; une autre au fils du roi des Burgondes. Il pratique la politique des alliances. S'il fait sentir son bras aux provinces toujours si remuantes du Danube, c'est pour assurer sa frontière; il en chasse deux rois barbares, un roi des Ruges, un roi des Gépides, qui ne comprenaient rien à ces goûts pacifiques du conquérant civilisateur. Il protége les Alamans, adopte les Suèves et les Hérules. Les Livoniens des bords de la Baltique s'allient avec lui; et un prince

de Scandinavie vient se réfugier dans son palais de Ravenne. Il fait la police des barbares, comme les anciens empereurs auxquels il succède.

Avec l'aide d'excellents lieutenants il s'empare de la Rhétie, du Norique, de la Dalmatie, de la Pannonie, et, profitant de la guerre des Francs contre les Burgondes, il occupe la Provence et le pays qui s'étend au nord jusqu'à l'Isère. Après la bataille de Vouglé il prend sous sa protection la nation des Visigoths, envoie le comte Ibbas reprendre Narbonne et Carcassonne, dont les Francs s'étaient emparés, et renverser un usurpateur qui s'était établi en Espagne. Les Visigoths conservent l'Espagne sous sa protection. Le mot de Jornandès est vrai : « Tant qu'il vécut, aucun peuple n'exista en Occident qui, soit par affection, soit par force, ne lui fût soumis[1]. » Théodoric domine de la Sicile au Danube et de Sirmium à l'Atlantique.

Malgré toutes ces conquêtes et cette puissance apparente, l'œuvre de Théodoric est plus savante que solide. Les deux cent mille barbares, maîtres de l'Italie, fiers de leur force, supportent difficilement le respect qui leur est ordonné pour les vaincus, et les impôts qu'ils doivent payer comme eux à leur chef commun. Malgré les nombreuses lois portées contre les Goths qui violent les propriétés des Romains, ce crime se renouvelle souvent; et Théodoric a besoin de rappeler qu'il n'est point affranchi lui-même de l'impôt, pour y plier ses com-

1. De reb. gest., 58.

pagnons. De leur côté, les Romains n'oublient pas, malgré tous les ménagements, qu'un barbare, un arien, les a conquis et les tient sous le joug d'une sorte d'aristocratie militaire. Ils savent reprendre souvent par la ruse ce que la violence leur a enlevé. Théodoric, d'ailleurs, en conservant toute l'administration politique et civile des Romains, n'a fait que continuer les traditions du despotisme impérial, d'autant plus odieux aux anciens habitants qu'il était exercé par un étranger. En somme, il ne relève pas ce qui n'est plus et ne crée rien de nouveau. Les Ostrogoths sont des spoliateurs campés au milieu de ruines, et Théodoric laisse percer le barbare sous son manteau impérial.

La mauvaise volonté de la cour d'Orient, bientôt même son hostilité, fut la première pierre d'achoppement où vint se briser la fortune des Goths et le nouveau royaume d'Italie.

Les habitudes de duplicité et de faiblesse de la cour de Constantinople nous autorisent à croire que Zénon n'avait envoyé Théodoric en Italie que dans l'espoir de voir deux nations barbares s'entre-détruire, et lui laisser enfin le champ libre. Le succès de Théodoric était une déception pour l'empire d'Orient! Premier grief! Après la mort de Zénon, dont le roi des Ostrogoths cherche à endormir la jalousie par sa déférence, Anastase son successeur jette sur l'Italie les Gépides, qui ne sont pas plus heureux[1] que lorsqu'ils avaient voulu arrêter Théodoric arri-

1. Jornand., 58. — Ennod.

vant sur les Alpes. Vainement Théodoric emploie les termes les plus conciliants dans sa correspondance avec cet empereur faible, dont le titre a cependant encore tant de prestige et de crédit. « Nous ne croyons pas, dit-il, que vous souffriez qu'il reste la moindre dissension entre deux États qui, sous les anciens princes, ont toujours formé un seul corps; ce n'est pas seulement une vaine affection qui doit régner entre eux, ils doivent s'aider de leurs forces mutuelles. Que l'Empire romain ait toujours la même volonté, la même pensée! » Vainement pour le ménager et pour le flatter il lui écrit encore : « Vous êtes le plus bel ornement de tous les royaumes, vous êtes le soutien salutaire du monde entier; c'est vers vous que les autres rois lèvent avec raison les yeux, reconnaissant qu'il réside en vous une puissance particulière. *In vobis singulare aliquid inesse cognoscunt*[1]. » L'empereur Anastase cherche encore à armer l'un contre l'autre le grand chef des nations teutoniques, Clovis, contre celui des nations gothiques, et veut profiter de leur lutte pour jeter en Italie huit mille hommes. Mais l'expédition projetée ne ressemble qu'à une incursion de pirates. Anastase a désormais assez de défendre contre ses sujets, et surtout contre le parti catholique, son pouvoir détesté. Longtemps impuissante, la cour de Byzance ne reprend ses avantages sur l'empire de Théodoric qu'en s'alliant avec le catholicisme italien.

Théodoric, arien, mais fils d'une mère orthodoxe,

1. Cassiod., I, 1.

témoin à Constantinople du spectacle journalier des luttes de pontifes de toutes religions, thaumaturges, hérésiarques, professeurs de sciences occultes, tenait, de sa jeunesse même, la plus vive répugnance à intervenir dans les affaires ecclésiastiques. Aussi professait-il, par la bouche de Cassiodore, que « le souverain n'avait point d'empire sur la religion, parce qu'on ne pouvait forcer la croyance. » Il protégeait les Juifs, témoignait sa bienveillance aux orthodoxes, et ne montrait de sévérité que pour les païens et les magiciens. Grande était sa vénération pour les fondateurs de l'Église et pour ses chefs; on l'eût pris, dit Ennodius, pour un évêque. Les membres les plus illustres du clergé orthodoxe étaient l'objet de ses faveurs, ses ambassadeurs à l'étranger, et, à l'intérieur, ses plus utiles auxiliaires. Césaire, évêque d'Arles, calomnié auprès de Théodoric, croit devoir venir se justifier à Ravenne : « Dieu punisse, dit le roi, ceux qui ont fait faire inutilement un si long voyage à ce saint homme. J'ai tremblé à son entrée; il n'est pas permis de mal parler d'un prélat si vénérable[1]. » Il ne se contente pas de respecter les personnes; il protége les biens et les priviléges ecclésiastiques. Sous son règne, l'Église jouit de la plus grande indépendance; il laisse les élections se faire librement; toutes les questions de foi sont abandonnées au jugement du pape et des évêques; les évêques correspondent librement entre eux. Les conciles se réunissent à Rome (trois sous

1. Cyprian, Vit. Cæsar., I, 19.

Gélase, six sous Symmaque), et l'évêque de Rome voit augmenter sa considération par l'abolition d'une loi d'Odoacre qui, en soumettant l'élection du pape au pouvoir temporel, portait atteinte à la liberté religieuse (502).

Mais tous les égards que Théodoric témoignait au clergé n'entravaient pas sa liberté administrative; jaloux de ses droits comme un conquérant, et conseillé par des magistrats romains, il était équitable, mais il voulait conserver tous les droits de l'État; protecteur déclaré du clergé et de ses priviléges légitimes, il opposait à ses empiétements une barrière insurmontable. Il cherchait surtout à défendre le trésor public contre l'invasion des immunités ecclésiastiques, et avait pour règle de respecter les anciennes exemptions, mais de ne plus permettre qu'il s'en établît d'autres. Le premier à reconnaître aux évêques le droit de juger les affaires de foi et de discipline, il réservait au consistoire royal et aux tribunaux les affaires civiles et criminelles. Le droit d'asile avait été reconnu par l'ancienne législation; il l'accepte; mais il ne permet pas qu'il dérobe le coupable au châtiment; et par une commutation de peine, il concilie le respect dû au temple et les droits de la justice. Ainsi Théodoric défendait les droits de l'État, sans partialité pour l'arianisme; il croyait que les deux cultes pouvaient vivre ensemble sous la protection des lois. L'accord ne put malheureusement subsister. Les querelles intérieures des catholiques forcèrent Théodoric à intervenir. Mécontents, ils se détachèrent peu à peu de lui pour

se tourner vers la cour d'Orient, et lui rendirent la position de roi arien si difficile, que la persécution suivit la tolérance.

En 498, à la mort de Gélase, un Symmaque avait été élu pape[1]. La cour de Byzance, par ses intrigues, avait réussi, dès cette époque, à se créer un parti dans le Sénat de Rome. Les chefs de ce parti proposent à Symmaque d'accepter l'*Hénoticon* de Zénon, et, sur son refus, soulèvent le peuple et le clergé qui élisent l'archiprêtre Laurent. Chaque parti ordonne le même jour son candidat; Rome est ensanglantée par les dissensions qui suivent. Théodoric, pris pour arbitre, déclara que c'était l'élu de la majorité qui devait être maintenu. Ce fut à cet avis que se rangea le synode convoqué à Saint-Pierre, en 499, dans lequel, pour éviter les désordres précédents, il fut décidé que l'élection des évêques de Rome serait faite par le clergé seul, à la pluralité des suffrages. L'année suivante, la visite de Théodoric à Rome donne quelques instants de paix à la ville pontificale. Mais à peine le roi d'Italie est-il parti que la faction orientale fomente de nouvelles séditions; elle envoie à Théodoric des émissaires pour répandre sur Symmaque le venin des plus noires calomnies, et arrache au roi la promesse imprudente d'envoyer à Rome un évêque visiteur pour examiner la situation. L'évêque visiteur, Pierre d'Altino, est condamné dans un second synode, qui n'empêche pas la lutte religieuse de continuer; des prêtres

1. Vie de Symmaque, par Anastase. V. Labbe, v. IV, p. 1287.

sont massacrés; le pape est constamment exposé aux injures et aux coups de la foule. On s'adresse encore à Théodoric. Las de ces querelles, il répond aux évêques : « Si avec mes grands, j'avais voulu juger l'affaire présente et chercher la vérité, j'aurais pu, avec l'aide de Dieu, porter un jugement qui n'aurait pas déplu au siècle présent ni à la postérité. Mais j'ai pensé qu'il ne m'appartenait pas de régler le différend. N'attendez pas notre décision pour vous régler sur elle; jugez comme vous le voudrez; portez votre sentence en discutant ou sans discuter la cause, pourvu qu'elle rende la paix au peuple et au Sénat romain, et mette un terme à l'anarchie[1]. » Un nouveau synode se réunit et prononce une amnistie complète pour finir le schisme. Théodoric, ami de la paix, en fait exécuter fidèlement les décrets. Mais il s'était, si peu que ce fût, immiscé dans les affaires religieuses, et il dut s'en repentir.

Après la mort d'Anastase, la foi orientale et la foi romaine pouvaient se rapprocher. Lorsque le pape Hormisdas, sous l'empereur Justin Ier (514), tenta un rapprochement entre Rome et Constantinople, Théodoric, imprudemment encore, le seconda dans cette tâche qu'il favorisa avec autant d'ardeur que s'il eût été orthodoxe. En 519, la paix fut rétablie entre les deux Églises, entre Constantinople et Rome. Mais ce fut le commencement de la lutte entre les orthodoxes et les ariens, entre les Italiens et les Ostrogoths. Théodoric, arien consciencieux, pouvait trou-

1. *Præceptio regis Theod.* Labbe, IV.

ver dans les circonstances des raisons de craindre pour la doctrine dont il était alors le seul représentant considérable. Tandis que Clovis se faisait chrétien et que l'empereur Justin ramenait les Grecs à l'orthodoxie, les Burgondes abandonnaient également la foi arienne par crainte des Francs. Tout était changé. D'un découragement passager, l'Église catholique passait à des espérances exaltées. Ses rapports avec Clovis en font foi. Sous l'influence de Benoît de Nursie, qui allait fonder le couvent du Mont-Cassin, et sous celle du nouveau pape Jean, esprit ardent, encouragé par les succès de l'Église en Gaule, l'orthodoxie devenait plus jalouse; et Rome, en ce moment, n'ayant rien à reprocher à la foi orientale, tournait ses regards avec plus de complaisance vers l'empereur orthodoxe.

Le châtiment infligé par Théodoric à quelques orthodoxes exaltés, pour des violences exercées contre les Juifs à Rome et à Ravenne, causa la première explosion du mécontentement catholique. Dans toutes les églises, les prédicateurs commencèrent à crier à la persécution. La défiance se glissa peu à peu dans l'âme de Théodoric, et réveilla le barbare dans le roi d'Italie. Le port des armes fut interdit aux Italiens, et les sénateurs soupçonnés d'avoir des relations secrètes avec la cour de Byzance étroitement surveillés. Constantinople gâta tout. Théodoric savait comment on faisait servir alors la religion aux desseins de la politique. Il s'était toujours tenu en garde contre l'ambition de Constantinople. Un édit porté par l'empereur Justin contre ses sujets

ariens en 524, les dépouilla tout à coup de leurs églises, abolit leur culte, leur interdit toutes les magistratures, tous les emplois[1]. Un second édit comprit dans les mêmes exclusions les Goths auxiliaires. C'était éveiller encore davantage les regrets et les espérances des Italiens, mais exciter la colère du roi. Théodoric fit partir en toute hâte pour Constantinople le pape, accompagné de quatre consulaires et de cinq évêques (mars 525), afin d'obtenir le retrait de l'édit; et, sur le refus de Justin, menaça, par représailles, d'interdire le culte orthodoxe en Italie.

Si quelques vœux avaient été formés déjà à Rome pour le rétablissement de l'autorité impériale, les menaces de persécution les rendirent plus ardents, et Théodoric reçut bientôt de Constantinople des nouvelles qui achevèrent de l'irriter : l'empereur, entouré de sa famille et des grands dignitaires de l'Empire, le patriarche Épiphane, précédé de son clergé, toute la ville, avec des cierges et des croix, étaient allés au-devant du pape Jean jusqu'à douze milles hors des murs. Justin s'était prosterné devant lui; les Grecs, qui avaient tant de fois contesté la suprématie de l'évêque de Rome, lui donnaient la place d'honneur, au-dessus du patriarche. Enfin le pape Jean, sans rien obtenir de Justin, le couronne une seconde fois solennellement à Constantinople, le jour de Pâques de l'année 525, et, au lieu de s'acquitter de la mission dont il était chargé, consacre

1. Hist. miscell., l. XV. — Anast., Vit. S. Joannis.

à l'orthodoxie toutes les églises ariennes d'Orient[1]. Jean semblait renier, trahir son souverain. Théodoric frappe enfin en Italie les partisans, peut-être les complices du pape. Le sénateur Albinus est accusé en plein Sénat d'avoir espéré la liberté de Rome et entretenu, au nom du corps tout entier, une correspondance coupable avec Justin. Comme il se défendait, le personnage le plus illustre de l'Italie, Boëce, qui avait écrit récemment son livre *de la Trinité* contre les ariens, se lève pour réclamer sa part du crime d'Albinus. « Si Albinus est coupable, dit-il, je le suis avec tout le Sénat romain. »

Théodoric n'avait point ménagé sa faveur à Boëce, ce savant de la gent Manlia, élève encore d'Athènes, traducteur d'Euclide et d'Aristote. Deux ans auparavant, il avait fait élire dans la même année ses deux fils consuls. Il n'y avait pas longtemps qu'il lui avait fait écrire ces mots : « Les sciences, tu les as été étudier à leur source; si tu as montré ta toge romaine au milieu des Grecs vêtus du manteau, c'est pour naturaliser la Grèce même à Rome. » Cette opposition semble ajouter l'ingratitude au crime; le roi fait saisir l'illustre sénateur, comme coupable d'avoir adressé à l'empereur Justin une requête pour la délivrance de l'Italie, obtient sa condamnation du Sénat tremblant, et le jette dans la tour de Calvenzzano, près de Marignan.

C'est là que Boëce écrivit la *Consolation de la philosophie*, dernier écho de Platon et de Sénèque,

1. Baron., ann. 525. — Labbe, v. 4. — Grég. de Tours, *De gloria martyrum*, c. XL.

beau livre né dans un cachot entre les ruines romaines et les avortements barbares. Combien devaient être poignantes pour les générations éprouvées auxquelles il parlait, ces plaintes éloquentes : « Comment compter sur des biens périssables et sur la félicité d'un moment, quand on voit tant de catastrophes changer subitement la face de l'Univers. Tout change ici-bas; les plus brillantes étoiles disparaissent quand le soleil commence à répandre ses rayons. L'onde unie et tranquille de l'Océan se change en un instant en flots tumultueux, quand la tempête vient l'agiter. Es-tu bien venu à te plaindre de la fortune? Elle peut te répondre : tu es venu au monde nu et dépouillé de tout, je t'ai pris entre mes mains, je t'ai prodigué mes dons, prêté mes richesses. Il me plaît aujourd'hui de t'en dépouiller. Pourquoi t'en plaindre? Ne me dois-tu pas plutôt des actions de grâce pour t'avoir accordé pendant un temps ce qui n'était pas à toi. » Mais ces consolations cherchées en prison achèvent d'irriter le roi barbare. Dans le premier chapitre de ce livre, à travers quelques éloquentes invectives contre la tyrannie, le mot de *roi avide*, jeté comme un défi au prince dont Boëce avait reçu des bienfaits, et celui de liberté, accompagné d'amers regrets, paraissent prêcher la révolte. « La liberté ! disait Boëce, plût à Dieu qu'elle pût renaître ! Si j'avais su qu'on conspirât pour elle, Théodoric, tu ne l'eusses jamais su (*si scirem tu nescisses*). » Théodoric envoie Boëce au supplice de la roue. Symmaque, le beau-père de Boëce, a l'imprudence de ne point cacher sa dou-

leur; il est saisi, entraîné à Ravenne, condamné au même supplice. Le pape Jean revient sur ces entrefaites de Constantinople, voit les églises catholiques fermées; il réclame, et est jeté dans une prison où il meurt.

La colère du barbare contient les Italiens, mais son œuvre est perdue. Lui-même, triste d'avoir tout compromis, tourmenté par le remords, est poursuivi par de sanglantes images. S'il faut en croire Procope, dont le récit n'est confirmé par aucun autre historien, un jour qu'il était à table et qu'on lui servait un poisson monstrueux, il crut voir la tête de Symmaque qui le regardait avec des yeux menaçants. La fièvre le prend; il réunit alors ses amis, Goths et Romains. Il ne laissait point d'héritier en âge de lui succéder; son fils était mort; le mari de sa fille avait succombé également dans la force de l'âge. Il n'avait qu'un petit-fils, espoir de sa fille Amalasonthe, mais trop jeune pour pouvoir gouverner dans ces temps barbares. Le mourant obtient de tous ceux qui étaient présents la promesse de reconnaître cet enfant et de le soutenir; il leur recommande à tous de maintenir les lois, d'aimer le Sénat et le peuple romain, et de cultiver avec respect l'amitié de l'empereur d'Orient. Recommandation vaine! Moins de vingt-cinq ans après, la domination des Ostrogoths en Italie était ébranlée; le nom des Goths devait disparaître même de l'Italie sans presque laisser de traces. On voit encore à Ravenne le tombeau que Théodoric s'était fait construire de son vivant, et dont le dôme énorme et

massif, fait d'une seule pierre d'Istrie, suffit pour prouver que rien dans l'architecture des Goths ne lui méritait de donner son nom à cet art ogival, qui a couvert de ses chefs-d'œuvre l'Europe du moyen âge. Mais c'est le seul monument qui reste de ceux que Théodoric a élevés.

Il ne faut pas s'étonner de la caducité précoce de l'empire de Théodoric. Il manqua à son œuvre, pour qu'elle fût durable, tout ce qui lui avait permis de l'entreprendre et d'en assurer le succès momentané : l'accord avec la cour d'Orient, l'entente et la fusion de l'armée des Ostrogoths avec la population italienne et enfin l'appui du catholicisme. On a trouvé les causes véritables de la chute d'un empire, quand on a constaté la faiblesse ou la défaillance de celles qui ont concouru à sa formation.

Théodoric de Vérone, sous le nom barbare de Dietrich von Bern, est resté cependant célèbre dans les légendes du moyen âge. Parmi les héros et les rois qui servent de cour, dans le poëme des Niebelungen, au terrible Attila, il représente la sagesse jointe à la force. C'est un vaillant et un pacifique. Dans le souvenir des populations romaines, malgré son incontestable bonne volonté, sa mémoire est restée enveloppée d'une ombre plus sinistre. Les catholiques racontaient qu'un solitaire de Lipari, homme d'une grande vertu, l'avait vu passer entre le pape Jean et Symmaque qui le précipitèrent dans le gouffre de Vulcain situé près de cette île. On a oublié ses premières années pour ne se rappeler que les dernières, et perdu de vue ses vertus pour

ne voir que ses crimes. On rattachait encore longtemps après de sinistres présages à la mémoire de Théodoric. De temps à autre, en effet, lit-on dans les chroniques, apparaissait un cavalier, couvert d'une armure noire et monté sur un noir destrier. Quand les populations s'enfuyaient, le fantôme s'écriait : « Je suis Théodoric, roi des Ostrogoths », et laissait après lui la terreur.

CHAPITRE X.

UN VIEIL EMPIRE. — JUSTINIEN.

(527-565.)

La situation géographique de l'Empire. — Ses caractères. — Justinien et Théodora. — Bélisaire et Antonine. — Les *Bleus* et les *Verts*. — Sédition *Nika*. — Guerres en Italie, en Espagne, en Orient. — Éclat extérieur et misères du règne.

Tandis que de nouveaux États s'élèvent sur les ruines de l'empire d'Occident, l'empire d'Orient, attaqué comme lui au dehors, résiste longtemps à tous les assauts. Ce n'est pas qu'il soit exempt des mêmes vices, des mêmes causes de ruine. Loin de là ! ces vices prennent même une intensité qui a donné à sa vieillesse prolongée jusqu'au quinzième siècle un caractère d'abaissement et de stérilité, flétri par le nom d'Empire byzantin ou Bas-Empire. Mais il doit cette fortune à la merveilleuse situation qu'il occupait sur le double rivage de la Grèce et de l'Asie Mineure, baignées toutes deux par les flots de la mer Égée, du Bosphore et du Pont-Euxin.

Les contrées de l'Europe et de l'Asie que ces mers séparent ou plutôt unissent, s'étendent de l'Adriatique au Tigre et à l'Euphrate, et du Danube aux

déserts de l'Arabie et de l'Égypte, et sont, quoique admirablement unies entre elles, parfaitement délimitées et défendues par la nature. Jouissant d'un climat égal et d'une fécondité merveilleuse, elles semblent faites exprès pour être le siége d'un empire puissant et prospère, appelé à influer à la fois sur les destinées des deux continents européen et asiatique. Sorti de ces contrées, le conquérant macédonien rêva la domination universelle. Plus tard, quand Constantin, avec l'instinct politique qui lui était particulier, fit de Byzance une capitale, la puissance de l'empire qui pouvait s'élever dans ces contrées reçut alors son véritable centre sur le Bosphore avec une nouvelle garantie de solidité et de grandeur. C'est au choix de cette capitale que l'empire d'Orient a dû, malgré ses vices intérieurs, sa ferme et solide assiette. Lorsque les sultans des Turcs Ottomans s'en emparèrent plus tard, il s'en fallut de peu que Mahomet II et Soliman, selon leur expression, n'arrivassent à couvrir de leur ombre les deux mondes!

L'empire byzantin, élevé au moyen âge dans des conditions si favorables, a eu assez de vivre, et c'est merveille qu'il ait duré si longtemps. Qu'on cite un seul État de l'Europe qui ait eu à subir de tels assauts. Au quatrième siècle, les Goths; au cinquième, les Huns; nous l'avons vu. Vont venir maintenant les Slaves et les Antes au sixième; les Avares, les Bulgares, les Hongrois, du septième au dixième; les Normands, les Croisés aux onzième et douzième. Les Ottomans seuls, au quinzième, en triompheront.

Il n'a pas manqué néanmoins à cet empire accablé, d'avoir aussi ses époques où, grâce à une prospérité et à une puissance en apparence juvéniles, il joue un grand rôle. Parfois au sein de cette civilisation fatiguée apparaît une renaissance. Un Justinien ou un Héraclius, un Basile Ier, un Comnène le font revivre ; et alors, « l'Empire, cette vieille femme, apparaît comme une jeune fille parée d'or et de pierres précieuses. » Le règne célèbre de l'empereur Justinien est un de ces moments exceptionnels. Entre les jeunes nations de l'Occident qui s'élèvent et les vieux peuples de l'Orient qui finissent, l'empire d'Orient semble seul alors jouir de l'âge de la virilité. La cour et l'empire de Constantinople sont les plus brillants et les plus civilisés du monde. Les arts et les lois paraissent se donner la main pour les embellir et les moraliser. Justinien rencontre l'architecte Anthémius, qui lui élève Sainte-Sophie, et le jurisconsulte Tribonien, qui érige le monument plus durable encore du droit romain. L'empereur porte ses armes de l'Euphrate au Tibre, et de l'Atlas au Caucase ; il a Bélisaire, le seul capitaine de tout le Bas-Empire. Enfin, un historien, émule des historiens de l'antiquité, Procope, s'est plu à raconter ces splendeurs et ces gloires ; mais en même temps il a deviné l'intérêt particulier des mémoires modernes ; et, après avoir peint les grands effets dans son histoire publique, il nous analyse les petites causes dans son histoire secrète. A la fois le Voltaire et le Saint-Simon de ce grand règne, il nous permet d'en démêler, sous l'éclat apparent, les vices cachés

et la faiblesse réelle, mal voilée par une fausse grandeur. A tous ces titres, le règne de Justinien mérite d'être étudié. Constantinople, sous lui, reste le siége d'une civilisation brillante quoique vieillie, et par sa diplomatie et ses armes, elle en impose encore aux harbares maîtres de l'Occident.

L'empire byzantin ou le Bas-Empire tenait de la décadence romaine dont il n'était qu'un débris, et de l'effervescence religieuse au milieu de laquelle il s'était développé, des vices de constitution et de caractère dont les uns lui étaient communs avec l'Empire romain, et dont les autres lui étaient propres. Comme dans l'Empire romain, le pouvoir impérial n'y avait pas une base solide dans une loi fixe d'hérédité ou d'élection; la transmission de l'autorité d'un souverain à un autre était toujours un moment de crise, et l'usurpation était un fait constant. Un soldat, un clerc, un paysan, un artisan, tout le monde, à Byzance, avait l'étoffe d'un empereur. Donc nul empereur n'était en sûreté. Rarement finissaient-ils dans leur lit; plus rarement encore faisaient-ils dynastie. Ils se succédaient par des catastrophes plus fréquentes et quelquefois plus horribles qu'à Rome. Sur 109 personnages qui occupèrent le trône, du cinquième au quinzième siècle, 12 abdiquèrent; 12 moururent au couvent ou en prison; 3 périrent de faim; 18 eurent les yeux crevés, le nez ou les mains coupés, ou subirent la castration; 20 furent empoisonnés, étranglés, étouffés, poignardés ou précipités du haut d'une colonne; au total en 1058 ans, 65 révolutions de palais, de

rues, de cirque ou de caserne, et 65 usurpations ou détrônements. Seulement, le trône, autrefois, s'enlevait violemment à chaque vacance, par quelque usurpation hardie ou quelque guerre désastreuse. Aujourd'hui, il s'escamotait subrepticement au fond du palais par l'adresse des eunuques ou les intrigues des femmes, ou s'enlevait parfois dans la rue ou en plein cirque. Retirée du tumulte des camps dans le gynécée ou au théâtre, l'ambition de régner, le mal d'empire, avait perdu la hardiesse qui lui prêtait jadis une terrible grandeur.

La confusion païenne des pouvoirs politique et religieux qui avait eu lieu sous les premiers césars, que l'apothéose faisait dieux, avait pris, en se perpétuant sous les empereurs chrétiens d'Orient, un caractère bien plus dangereux. Ceux-ci n'avaient point retenu seulement sur l'organisation de l'Église et le choix des évêques un pouvoir qui s'explique; ils ne s'étaient pas contentés de réunir, de présider les conciles, de faire acte d'autorité dans les questions de dogme et de culte ; ils se croient les gardiens, les défenseurs autorisés de la religion, et à ce titre, ils font des canons, ils prêchent, convertissent, ordonnent la propagande et, le plus souvent, inventent même ou promulguent, en vertu de leur autorité, de nouvelles opinions religieuses, de nouveaux dogmes, et ainsi mêlent étroitement la religion à la politique. Dans les acclamations populaires, on répète sans cesse à l'empereur qu'il est un apôtre semblable aux apôtres, Ἰσαπόστολος : « O Maître, lui dit-on, conduisez dans le saint esprit votre peuple. » La

religiosité est un des principaux traits du caractère national, presque du patriotisme. L'État y est dans l'Église, et l'empereur y est évêque du dehors et quelquefois du dedans, plus puissant que le patriarche. Aussi, y a-t-il succession ouverte au trône? Il s'agit moins des vertus que des croyances du souverain; et il n'est pas rare de voir les patriarches de Constantinople, chefs de l'Église d'Orient, et déjà rivaux des papes, disputer quelquefois aux eunuques et aux femmes la disposition de la couronne que, seuls, ils avaient droit de mettre, au nom de Dieu, sur la tête du souverain de l'Orient.

Quelque dépourvu d'esprit politique que soit un peuple, et quelque déshabitué qu'on le suppose du souci de ses propres affaires, il est impossible cependant qu'il ne s'émeuve pas du choix ou des actes de son souverain, quand le pouvoir de celui-ci s'étend non-seulement sur les intérêts, mais sur les consciences; la religion vient alors en aide à la politique pour le secouer de sa somnolence. C'était là le nouveau danger qui menaçait la solidité du trône de chaque empereur à Byzance. Les émeutes où se mêlaient la politique et la religion étaient le fléau de l'empire byzantin. Mais comme, dans un État despotique et chez un peuple abâtardi, les émotions populaires ne peuvent ou n'osent se montrer au grand jour, et n'arrivent guère à s'échapper que par l'issue que le pouvoir leur laisse ou que le hasard leur offre, elles avaient pris en Orient une tournure particulière. A Constantinople, une seule liberté avait été respectée par les souverains parce qu'ils

n'avaient pu la comprimer : c'était une passion qu'eux-mêmes partageaient, la liberté des jeux du cirque; passion ardente, folle, qui contractait une vivacité particulière du sentiment d'émulation ou de rivalité où elle prenait son origine, et une profondeur inouïe dans les antipathies religieuses ou politiques qu'elles parvinrent souvent à couvrir.

A Constantinople, l'Hippodrome, admirablement situé, dominé par les palais impériaux et les plus belles églises, dominant le port de la Corne-d'Or rempli de navires, était tout pour le peuple byzantin : un forum, une agora, un champ de Mars, un champ de procession, aussi bien qu'un champ de courses. Là, au pied de l'obélisque ravi à l'Égypte, et de la colonne serpentine enlevée à Platée, au milieu d'un peuple de statues, on faisait et on défaisait les empereurs; c'était à la fois la roche tarpéienne et le Capitole. Combien d'empereurs y furent lapidés ou mutilés! Là, on célébrait les victoires, on amenait en triomphe les ennemis vaincus. Là, l'empereur, dans de solennelles occasions, faisait devant son peuple le signe de la croix, et le peuple, sur les gradins, lui rendait de la même façon des actions de grâce; on chantait des hymnes religieux, des psaumes, des hosannah. Le culte de Jupiter et d'Apollon n'avait-il pas été mêlé autrefois à Olympie et à Delphes aux jeux de la Grèce?

C'est par là que les factions, rivales et ennemies, des *Verts* et des *Bleus*, dont les passions semblaient s'allumer à propos de la fortune plus ou moins aléatoire du cocher qui rasait de plus près la borne,

puisèrent souvent leurs aliments, leur puissance et leur danger dans des motifs beaucoup plus sérieux ; par là, que dans l'histoire byzantine, on s'explique ce mélange bizarre de politique, de religion, de théâtre, où les usurpateurs et les souverains, les patriarches et les moines, les cochers et les actrices se coudoient dans le palais, dans l'église ou dans le cirque, pour composer la physionomie la plus étrange et la plus spéciale qu'on ait jamais vue.

De Théodose le Grand à Justinien, ces caractères sont déjà visibles. Arcadius, le fils de Théodose, mineur toute sa vie, est dominé d'abord par l'eunuque Eutrope, qui pille longtemps l'Empire au lieu de le défendre, puis par sa femme Eudoxie ; fille de Bauto, un général d'origine franque, elle tenait de sa naissance une énergie que n'avait point son impérial époux. Néanmoins Constantinople est assez heureuse sous ce règne pour n'être point victime, comme Rome, des révoltes des mercenaires goths ou des attaques des barbares. Elle n'est troublée que par les émeutes qu'excite le zèle ardent de Jean Chrysostome, devenu son patriarche, contre les mœurs du temps et pour les priviléges de son église. Pulchérie, sœur aînée de Théodose II, successeur d'Honorius, décorée du titre d'Augusta, exerce la régence pendant la minorité de son frère et la garde encore après. Ayant fait vœu de virginité, transformant la partie du palais impérial qu'elle habite en une espèce de couvent, elle donne pour épouse à son frère la fille d'un philosophe, la belle et lettrée Eudoxie, qui se convertit pour partager un trône ; mais elle

n'abdique point; elle prétend limiter le pouvoir de son frère à l'exercice de la calligraphie, dans lequel il excellait, et Eudoxie sa femme aux inoffensifs travaux des belles-lettres. Elle voit les Huns d'Attila passer plusieurs fois le Danube et arrivér jusqu'aux Balkans, exiger des tributs, infliger des humiliations à l'Empire; mais elle sait profiter des révolutions de l'Arménie pour partager ce royaume avec le roi de Perse; et à la mort de son frère, elle garde encore le pouvoir en appelant à son trône, sinon à son lit, un vieux soldat, Marcien, dont l'attitude contribue au moins à détourner de Constantinople sur l'Occident les bandes barbares d'Attila.

La famille de Théodose éteinte dans la personne de Pulchérie, sur le trône de Constantinople, Aspar, qui tenait déjà de son père le commandement de la milice orientale et y poussait encore son fils Ardabure, avait le pouvoir en main. Il n'osa point prendre le trône, moins parce qu'il était un barbare entouré de barbares, qu'un arien, un hérétique. Il jeta la pourpre sur les épaules d'un Thrace, tribun militaire et intendant de sa maison, du nom de Léon, qui avait tenu, disait-on, à Constantinople, un étal de boucher. Celui-ci commença la longue série des usurpations byzantines. Le patrice Aspar ne l'avait mis sur le trône qu'en lui faisant promettre de prendre son fils pour héritier. Léon ne fut pas plutôt maître, qu'il se défit, à l'instigation surtout de sa femme Vérine, de son protecteur et de son fils, en exploitant contre eux des haines religieuses. Mais lui-même n'en choisit pas davantage son héritier. Il

avait espéré assurer l'empire à Léon II, fils mineur de sa fille Ariane et d'un soldat isaurien qui avait pris le nom de Zénon. Mais celui-ci, en plein cirque, se fit mettre la couronne sur la tête par l'enfant Léon II, qui, peu de temps après, mourut presque subitement.

Ce Zénon voit tomber et finir entre les mains d'Odoacre l'empire d'Occident. Lui-même n'est pas bien affermi sur son trône. L'impératrice Vérine, femme ambitieuse et hardie, qui veut continuer à régner, suscite contre lui son frère Basiliscus; et comme elle ne trouve pas celui-ci plus docile pour ses intrigues, elle ramène encore son gendre Zénon à Constantinople. Non content de régner, Zénon veut trancher du théologien. L'arianisme avait à peine disparu en Orient qu'Eutychès avait été à l'autre extrême; il ne voyait en Jésus qu'une seule nature, mais la nature divine. Cette querelle agitait de nouveau tout l'Empire. Un concile réuni à Chalcédoine avait, avec l'assentiment de Rome, condamné cette doctrine. Mais l'empereur d'Orient, jaloux de Rome, maintenant qu'elle est tombée au pouvoir des barbares, veut terminer à sa manière, par un édit d'unité ou *Henoticon*, cette hérésie, et trouve là encore une nouvelle occasion de tyrannie. Il a cependant assez à faire de défendre Constantinople et les provinces contre les Ostrogoths qui, soit ennemis, soit auxiliaires, sont alors le fléau de l'Empire; et il doit s'estimer heureux de pouvoir jeter Théodoric avec cette nation remuante sur Rome et sur l'Italie.

Celui qui n'avait presque jamais vécu un jour tranquille sur le trône mourut comme possédé de ce démon de la magie qui n'avait pas disparu avec le paganisme, sans avoir réglé sa succession ; et Ariane sa veuve, en digne fille de Vérine, disposa de la couronne en faisant proclamer subitement dans l'Hippodrome le silenciaire Anastase, qui n'avait pensé encore qu'au patriarcat de Constantinople. Anastase était une manière de théologien, partisan de la doctrine d'Eutychès. Au moment où, après le départ des Ostrogoths, de nouveaux barbares, sur le Bas-Danube, Bulgares, Slaves et Antes, menaçaient Constantinople et l'Europe, il ne songeait qu'à faire triompher la doctrine d'Eutychès. Contre ces nouveaux barbares, il élève des murailles et achève entre autres celle de dix-huit lieues qui, à travers la Chersonèse de Thrace, va de la mer Noire à la Propontide. Contre les orthodoxes il multiplie les édits. Mais combien de fois sa lâcheté ou son entêtement théologique excitent le mécontentement du peuple en plein hippodrome ! il est un jour chassé à coups de pierres du Cathisma, sorte d'édifice particulier d'où l'empereur assistait aux jeux de l'Hippodrome. 3000 hommes périssent au milieu du tumulte. Lui mort, les soldats et le peuple débattaient à coups de pierres et de traits la succession à l'empire, quand ils se réunissent tout à coup en faveur d'un vieux soldat orthodoxe, arrivé aux premiers grades de la milice, le Thrace Justin Ier. C'est le prédécesseur et l'oncle du célèbre Justinien.

Neveu de ce pâtre de Thrace qui était venu, avec

un morceau de pain dans son bissac et des sabots aux pieds, chercher fortune à Constantinople, et qui y avait trouvé l'empire, Justinien dut son élévation et la préférence de l'empereur sur ses autres neveux, au soin qu'il prit de se faire bien venir du patriarche par son orthodoxie, et de la faction des *Bleus*, par ses générosités et ses flatteries. Les grandes affaires et les factions du cirque étaient en effet tellement mêlées les unes aux autres qu'un ambitieux devait savoir ne rien négliger. Doué d'un extérieur avantageux et froid, qui remplace aisément la majesté, appliqué, mais minutieux, savant dans les plus dangereuses inutilités, les obscurités de la théologie et les subtilités de la chicane, dévot et cruel, prodigue et rapace, ambitieux et lâche, despote et facile à dominer, il avait des qualités et des défauts qui, loin de s'exclure, s'engendrent quelquefois et se prêtent un mutuel appui, mais qui, en somme, faisaient de lui un souverain qui n'était point ordinaire. Son règne ne devait point être exempt des défauts des règnes précédents. Il met au contraire en relief tous les traits caractéristiques de l'empire byzantin, et en première ligne cette influence des femmes dont nous avons déjà vu tant d'exemples.

Dans cette société aux fortunes rapides et extraordinaires, l'impératrice Théodora eut peut-être la plus merveilleuse de toutes. Fille d'un gardeur d'ours de l'amphithéâtre et jetée de bonne heure sur la scène, elle avait été bien vite en possession par son intelligence du comique et les agréments faciles de

sa personne, d'encourager et d'agréer les sympathies et les poursuites publiques et particulières des habitués des théâtres où elle s'était fait une réputation piquante et scandaleuse. Traversée un instant dans sa fortune, et sollicitée par une de ces prédictions qui étaient si fréquentes en Orient, elle se retira du théâtre jeune encore, fit pénitence et dut aux manéges artificieux de sa beauté, et à la communauté de sympathie qu'elle avait avec Justinien pour la théologie orthodoxe et la faction des *Bleus*, l'amour, la main, puis le trône impérial ; car l'empereur partagea réellement le pouvoir avec elle, puisque le serment de fidélité fut prêté à la fois à Justinien et à Théodora, et les actes souvent revêtus de leur double signature[1]. Plutôt jolie que belle, dans sa complexion délicate et sa petite taille, mais avec des yeux ardents et une particulière vivacité de teint, intelligente et sensuelle, dévote et passionnée, d'humeur gaie et rancunière, molle et capable d'élans énergiques, capricieuse et dominatrice, facile et hautaine, jouant toujours bien son rôle et toujours maîtresse d'elle-même, elle semblait faite exprès pour commander à Justinien et régner sur cet empire de théâtre. Ce règne n'a pas manqué de ministres qui ont partagé la célébrité de Justinien.

Les principaux furent à l'avenant : c'étaient le préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, et le questeur, Pierre Betzamès. Le premier était un grossier montagnard qui savait quelquefois gronder haut Jus-

1. V. Nov. 8, titre 3.

tinien et donner d'utiles conseils, mais qui ne put pas conserver les bonnes grâces de l'impératrice; le second, maître du trésor, Syrien rusé, devait sa première fortune à la dextérité frauduleuse avec laquelle il soldait les piles d'or et gardait toujours quelques pièces dans sa main; ministre, il devint passé maître en fait d'impôts, de monopoles à établir et d'opérations financières qui pouvaient enrichir l'État et lui-même, aux dépens des particuliers. Le premier avait été longtemps en faveur, jusqu'à ce qu'il déplût à Théodora, qui assura toute l'influence au second. Le grand jurisconsulte Tribonien, tête encyclopédique, cœur étroit, était une véritable bibliothèque vivante de la jurisprudence ancienne et moderne ; mais il n'avait pas la conscience au niveau de l'intelligence. Enfin, Bélisaire, brave soldat, fidèle sujet, mari colère et aveugle, eut toutes les qualités d'emploi de l'honnête homme dupé et du héros inutile. Tel fut le personnel de ce gouvernement.

Il ne faut pas cependant oublier, auprès de Bélisaire, sa femme Antonine. Élevée de plus bas que Théodora à une position presque aussi haute et plus glorieuse, belle d'une beauté toute matérielle, capable presque de commander à la guerre comme son mari, et lui ayant rendu plus d'un service, elle avait une ambition débordée par les sens, et se montrait plus effrontée encore dans le vice que dans la guerre. Les rapports d'hostilité ou d'amitié de ces deux femmes, rivales naturelles ou alliées par nécessité, sont trop souvent la cause des plus graves

événements du règne. La jalousie de Théodora lui fait craindre l'ambition qu'Antonine peut inspirer à Bélisaire, et arrête plus d'une fois celui-ci en Afrique, en Italie, sur le chemin des conquêtes. Mais l'esprit l'emporte ici encore sur la matière, et la réservée Théodora, devenue impératrice, a trop d'avantage sur l'indomptable Antonine. Trahie par ses fautes, menacée par Bélisaire, celle-ci ne couvre ses honteux secrets et n'échappe à la vengeance de son époux que par l'aide et la protection onéreuse de l'impératrice ; en retour, servile, mais assouvie, trompant toujours, mais toujours maîtresse, elle mène Bélisaire en laisse au service de Justinien et de Théodora. Est-il puissant, elle partage son autorité ; disgracié, elle le garde à ses pieds ; trop heureux, celui-ci, qu'elle veuille bien le sauver plusieurs fois de l'exil, de la mort, sinon de la honte.

La fameuse sédition *Nika*, sous Justinien, est l'abrégé du règne à l'intérieur. L'empereur et l'impératrice, après s'être partagé, selon leurs goûts particuliers, le soin de l'empire, gouvernaient chacun à leur manière. Justinien, dormant peu et mangeant moins encore, toujours occupé, mais de détails, voulait tout voir, tout signer, tout expédier lui-même ; décisions théologiques, plans de campagne, nouvelles levées d'impôts, prononcés de jugements, il tranchait sur tout. Pour avoir raison, il déposait au besoin un pape ou disgraciait son meilleur général, et il s'inquiétait peu de la misère du peuple ou du droit de l'offensé, pourvu que le trésor toujours plein suffît à ses prodigalités. Théodora, la

moitié du jour au lit, au bain ou à table, s'était réservé le département des plaisirs et des faveurs; elle disposait des premières charges du clergé, de la magistrature et de l'armée, mariait à son gré plus qu'au leur les fils et filles de sénateurs ou les riches veuves, protégeait les femmes contre leurs maris, dictait le programme des fêtes du cirque. Impérieuse et cruelle, quand elle trouvait résistance, elle faisait fouetter un époux mécontent de la femme qu'elle lui avait donnée, et parfois jeter ses ennemis dans quelque oubliette cachée de son palais, ou bien elle les envoyait en exil, par lettres de cachet, dans les déserts de l'Afrique ou de l'Arabie. L'empereur et l'impératrice n'étaient peut-être pas toujours d'accord dans la direction à imprimer au gouvernement ou dans le choix des personnes. Justinien se plaignait parfois du caractère entier et atrabilaire de sa femme. Mais on soupçonnait les deux époux de feindre ces dissensions domestiques pour mieux cacher le jeu de leur tyrannie; et il est certain qu'on ne pouvait mieux s'entendre dans une politique de réaction hardie et complète contre les opinions politiques ou religieuses, les factions et les personnes du règne d'Anastase, qui avait précédé celui de Justin.

Toute la protection et les faveurs du gouvernement sous Justinien étaient en effet, au dire de Procope et d'Évagrius, pour les orthodoxes du moment, pour les partisans de la nouvelle famille impériale et pour les *Bleus* de l'amphithéâtre. Hérétiques ou dissidents de toute sorte, anciens amis d'Anastase et

Verts du cirque, semblaient au contraire mis hors la loi ; il n'y avait plus pour eux ni emplois publics, ni victoire à l'amphithéâtre, ni justice devant les tribunaux, ni même protection publique. L'empire se partageait en deux classes de sujets : l'une bien pensante, ayant le haut du pavé, privilégiée, promue aux emplois, victorieuse et pouvant tout se permettre ; l'autre suspecte, honnie, reléguée, vaincue et condamnée à tout souffrir. Si l'on songe que chacune des factions du cirque formait une sorte de corporation avec son organisation particulière, ses magistrats, ses officiers, son trésor, ses chars, ses chevaux, et que ce qui avait lieu à Constantinople se répétait dans toutes les grandes villes des provinces, on comprendra quels périls pouvait engendrer une semblable organisation. La chose en était venue au point que, depuis longtemps, les différentes factions ayant adopté différentes formes ou différentes couleurs de vêtement, les *Bleus* firent alors de l'uniforme qu'ils adoptèrent une sorte de signe de ralliement pour se prêter main-forte. La tête rasée sur le devant et les cheveux flottants, vêtus de larges manteaux et de hauts-de-chausses, enfin le poignard à la ceinture, ils portaient le costume des Huns et se conduisaient en vrais barbares ; au cirque, ils s'assuraient le monopole des applaudissements ou des huées ; dans les tribunaux, ils dictaient par la terreur les arrêts au juge ; le soir, dans les rues, ils dépouillaient les passants de leurs joyaux, insultaient les femmes ou pénétraient avec effraction dans les maisons. Le mécontentement des opprimés était au comble ; les mé-

contents de toute espèce devaient se réunir; c'était, pour les ambitieux, le moment de tenter quelque chose. Il y eut conspiration, émeute; mais, comme il convenait à l'empire byzantin, conspiration et émeute de cirque.

A l'occasion d'une fête solennelle, le peuple de Constantinople était, un jour de l'année 532, réuni dans l'amphithéâtre, pour assister au spectacle d'une course de chars. Les deux factions, rangées comme d'habitude des deux côtés de l'amphithéâtre, étaient en présence sur les gradins de marbre, l'arène était fraîchement sablée, l'éparque avait fait tendre les voiles d'abri et répandre les fleurs. L'empereur portant sa couronne et son sceptre tout brillant de pierreries, prend sa place dans son cathisma comme un soleil. L'impératrice avec sa cour d'eunuques et de matrones est dans l'église de Saint-Étienne, d'où elle doit contempler le spectacle à travers les étoffes de gaze asiatique, voyant sans être vue. Déjà, quelques courses avaient eu lieu. L'empereur avait montré ses préférences ordinaires. Tout à coup, dans un intervalle, quelques membres de la faction des *Verts*, détachés en ambassadeurs, viennent se prosterner aux pieds de l'empereur; relevés, ils implorent, au milieu des huées des *Bleus*, la protection impériale pour toute une partie de l'empire opprimée et victime de l'autre. Dans le particulier, Justinien était froid et savait se contenir; en public, il n'était pas maître de lui, et sortait ordinairement d'embarras par des éclats de colère et des torrents d'injures. C'est ce qui lui arriva cette fois; au lieu de remettre

à un autre temps l'examen des plaintes des *Verts*, il les repousse avec violence et mépris, pour mériter les applaudissements des *Bleus*, et ne trouve à jeter à la face de ses adversaires que les mots de *Juifs*, *Samaritains*, *Manichéens*, qui exprimaient en effet le mieux la sorte d'antipathie plus particulière et plus profonde qui divisait les deux factions. Les *Verts* indignés lui répondent par les épithètes aussi peu respectueuses d'*âne*, de *tyran*, de *parjure* et de *démon*. Sur un signe de l'empereur, les *Bleus* se précipitent, le poignard en main, des gradins de l'amphithéâtre, et, au lieu des courses de chars, une affreuse mêlée commence sur le sable de l'arène, tandis que l'empereur, l'impératrice et leur suite s'esquivent au plus vite.

S'il n'y avait eu déjà de violents sujets de mécontentement, ce n'eût été peut-être qu'une rixe d'amphithéâtre; mais sous main, quelques membres de la famille d'Anastase, Hypatius, Pompeius, Probus, soufflaient le feu. Aussi, du cirque, la rixe et le combat se propagent bientôt dans toute la ville. *Verts* et *Bleus*, passant enfin de l'attaque des personnes à celle des propriétés, jettent des brandons ardents par les fenêtres et les portes, et l'incendie, activé par un vent violent, dévore bientôt plusieurs églises, entre autres celle de Sainte-Sophie. Justinien, retranché dans son palais avec ses serviteurs et ses gardes, ordonne au préfet de la ville de saisir quelques assassins ou incendiaires des deux factions, pour en faire un exemple. Mais cette intervention du pouvoir entre les adversaires aux prises

produit son effet accoutumé ; *Verts* et *Bleus* se croient lésés, se réunissent tout à coup, et arrachent les coupables des mains du préfet; la flamme et le fer en main, ils marchent aux cris de *Nika* (victoire)! contre le palais impérial, qui est assiégé à son tour et menacé d'assaut et d'incendie. Les révoltés restent maîtres de la ville pendant plusieurs jours, et massacrent les soldats. Le pillage, les vengeances particulières se mettent de la partie. Justinien essaye de traiter et envoie des parlementaires qui sont repoussés; il perd la tête; Bélisaire lui-même, avec les gardes dont il disposait, ne savait que faire contre l'émeute. Déjà les révoltés avaient été chercher Hypatius, et, avec quelques sénateurs, l'avaient couronné d'un collier de perles dans le cirque. Justinien, tremblant pour sa vie, faisait charger ses trésors et ses richesses sur des vaisseaux, au port de la Corne-d'Or, quand Théodora paraît sur la scène. La familiarité du théâtre éveille quelquefois, chez ceux qui admirent ou jouent les grands personnages, des sentiments héroïques qu'ils retrouvent au besoin dans de réelles et tragiques circonstances : « Fuyez, » s'écrie la comédienne, « vos vaisseaux sont prêts; pour moi, je m'en tiens à cette parole du poëte, que le plus beau tombeau pour un roi, c'est son trône. »

Justinien confus resta ; Bélisaire, également réconforté par Antonine, tenta une sortie. Les *Bleus*, après le choix d'Hypatius fait par les *Verts*, commençaient à se détacher de ceux-ci, à reprendre contre eux leur vieille inimitié. Tandis qu'un des généraux, Mundus, fait une pointe à travers la ville, Bélisaire

pénètre par une trouée pratiquée dans les maisons jusqu'au cirque, où Hypatius commençait avec ses partisans à jouer à l'empire. Là, il s'empare de sa personne, l'envoie à Justinien qui le fait étrangler, et se rend maître bientôt de toute la ville, déjà lasse et en partie ruinée. Trente-cinq mille cadavres sont ensevelis près de la porte Nekra, dans l'hippodrome où avait commencé l'émeute. Justinien est rétabli sur son trône, mais par une comédienne, et le trône raffermi, mais, comme il lui convenait, par un coup de théâtre.

Il est trop aisé, en contrôlant l'histoire publique de Procope par son histoire secrète, et en n'accordant même à celle-ci que le degré de confiance qu'elle mérite, de surprendre sous l'apparente grandeur et le clinquant de ce règne, sa faiblesse et ses misères trop réelles. En principe, et pour expliquer l'ambition de Justinien, il faut reconnaître qu'en Orient, il était de foi que Byzance était l'héritière légitime de Rome, et les Byzantins les fils des Romains qui avaient subjugué la terre. Ces conquêtes faites par les barbares en Occident, elles étaient donc comme non avenues; contre le droit, il n'y a pas de droit. Lydus, un contemporain de Justinien, nous expose gravement que les Romains, et il entendait par là les Byzantins, possèdent de droit toute la terre et toute la mer[1]. Les guerres offensives et les conquêtes de Justinien, en Afrique, en Italie et en Espagne, faites par Bélisaire et Narsès, aux dépens des

1. Leo Diac., VIII, 3, p. 132.—Lydus, De Magistr., II, 24, p. 189.

barbares d'Occident, sont cependant une illusion presque aussi trompeuse que ces principes. Entreprises pour des motifs théologiques, autant que politiques, et pour des raisons de personnes, plus que pour des raisons d'État, ce sont des conquêtes dispendieuses et qui ne durent point; et pendant ce temps des ennemis plus proches, plus dangereux ébranlent les frontières de l'Empire et presque les murailles de la capitale.

En Afrique, le roi arien des Vandales, Gélimer, persécutait les orthodoxes; il venait de plus d'assassiner, après l'avoir détrôné, le prince Hildéric, petit-fils de Genséric et descendant de l'empereur Théodose Ier par sa mère. Sous prétexte de le venger, Justinien se résout à attaquer ce peuple énervé, et que déchiraient encore des discordes religieuses. Bélisaire fait route vers l'Afrique avec une flotte de 600 vaisseaux, qui portaient 20 000 matelots et 15 000 hommes de débarquement. La solennité du départ et les succès de Bélisaire répondent à l'importance des préparatifs. La flotte relâche en Sicile, et les Ostrogoths, au lieu de s'unir aux Vandales, pour la défense d'une cause commune à tous les barbares, lui offrent dans leurs ports une imprudente hospitalité. La conquête n'est ni longue ni difficile. Partout les peuples accueillent comme des libérateurs les soldats de Bélisaire. Trois mois après son débarquement, il gagne la bataille décisive de Tricaméron et prend possession de l'Afrique, de la Sardaigne et des îles Baléares. Gélimer, après s'être caché longtemps dans les gorges de l'Atlas, fait enfin demander à Bélisaire

du pain, parce qu'il n'en avait pas vu depuis trois mois, une éponge pour laver ses yeux malades, un luth pour chanter ses malheurs. Envoyé à Justinien, il éclate de rire devant lui et s'écrie : « Vanité des vanités. tout n'est que vanité! »

Il ne disait que trop vrai. Pendant que le roi détrôné termine tranquillement sa vie au milieu des riches domaines que lui a donnés Justinien en Galatie, l'Afrique, reconquise pour venger un prince et délivrer les orthodoxes, est bientôt livrée par un gouvernement impuissant aux déprédations des Maures et Berbers de l'Atlas. Ceux-ci achèvent de ruiner à cette époque les restes de la splendeur des cités romaines et de la prospérité du sol que les Vandales avaient encore épargnés, et les Vandales eux-mêmes, dont une partie a passé dans l'armée de Bélisaire, finissent après leurs longues pérégrinations par disparaître presque entièrement, au milieu des convulsions politiques de la terre qu'ils ont conquise et ruinée. La place est préparée pour les Arabes.

Après la mort du roi des Goths (526), Théodoric, en Italie, sa fille Amalasonthe n'avait pas cru faite pour elle la maxime barbare que la lance ne devait pas tomber en quenouille. Cette femme, belle et savante. avait, selon les conseils de son père, ménagé l'empereur d'Orient, respecté le Sénat de Rome, rendu leurs biens aux enfants de Boëce et de Symmaque et protégé les catholiques et les anciens habitants contre les violences de ses barbares compatriotes. Elle prétendait mettre le sceau à l'œuvre de

son père Théodoric en faisant instruire son fils Athalaric dans les lettres et les arts des Romains. Ce fut là justement qu'elle échoua. La reine Amalasonthe, qui avait quelque peine à plier son fils aux nécessités de l'éducation romaine, frappa un jour au visage le jeune roi; quelques seigneurs goths, mécontents de voir leur chef élevé dans les arts des Romains, l'arrachèrent à sa mère, pour en faire un véritable roi barbare, et le confièrent à des guerriers. Trois d'entre eux, plus particulièrement indisposés contre Amalasonthe, formèrent le complot de rendre toute l'autorité au jeune roi. Amalasonthe, menacée par les siens, se rapproche de l'empire d'Orient pour s'assurer à tout hasard une retraite, et fait mettre à mort les chefs goths qui conspirent contre elle. Mais la mort du jeune Athalaric, victime des excès que lui permirent ses nouveaux maîtres, complique la situation déjà tendue. Pour sortir d'embarras, la reine offre le partage de l'autorité à son cousin Théodat, disciple de Platon, barbare civilisé, qui n'avait pris des mœurs romaines que les vices. Théodat avait une épouse barbare du nom de Guduline, qui n'entendait pas laisser à une autre les honneurs du trône. A son instigation, il fait enfermer la fille de Théodoric dans une île du lac Bolséna, puis l'y étrangle (535).

C'était l'occasion qu'attendait le nouvel empereur. Justinien, décidé à arracher l'Italie aux Goths, comme il venait d'arracher l'Afrique aux Vandales, prend en mains la vengeance d'Amalasonthe, comme il avait pris celle de Hildéric, et ordonne à Bélisaire de

passer avec ses mercenaires en Sicile et en Italie. Les Goths ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Les anciens habitants voyaient approcher avec joie celui qui les délivrerait de la domination de spoliateurs barbares et hérétiques; les Siciliens mêmes se rendent dès la première sommation. A la nouvelle que Mondus entrait en Dalmatie, et que Bélisaire approchait, le disciple de Platon, si peu propre à porter une couronne, comprend que s'il convient à un empereur de reconquérir l'Italie, il ne lui convient pas, à lui philosophe, de répandre le sang, et il implore de Byzance une honnête pension et la permission de vivre en sage dans la Grèce[1]. Rome effrayée envoie le pape Agapet en ambassade à Justinien pour demander grâce. Bélisaire débarque sans peine dans l'été de 536 à Reggio, qui lui est livré par le gendre de Théodat, se dirige sur Naples, ville alors petite mais bien fortifiée, et défendue par de riches marchands et des Juifs. Les soldats arrivent, par un aqueduc, dans la ville, et s'en emparent; tout le midi de la Péninsule reconnaît leurs lois. L'heureux Bélisaire marche par la voie Appienne, encore bien conservée, nous dit Procope, sur Rome. Une partie de l'armée des Goths occupait sur cette voie, au milieu des marais pontins, la position de Regete, non loin du promontoire de Circé. Ils élèvent sur le pavois, au son des trompettes, un des leurs, Vitigès, tandis que Théodat s'enfuit et est assassiné. Mais le nouveau roi se retire devant les

1. Procope, De bell. Goth., I, 16.

Byzantins, pour aller épouser une petite-fille de Théodoric et rassembler sous les drapeaux toute la nation gothique. Pendant ce temps Bélisaire, reçu par une ambassade du Sénat, entre sans coup férir dans la ville, qui espère regagner les blés de la Sicile et de l'Afrique, et qui acclame le général d'un souverain orthodoxe. Le peuple romain voit avec étonnement, mêlée aux soldats grecs, la cavalerie bariolée des Slavons et des Huns asiatiques.

Mais Vitigès, après avoir rassemblé des garnisons les plus éloignées tous les conquérants de l'Italie, revient sur Rome par la voie Flaminienne et le pont Milvius, et la vraie guerre commence. Bélisaire, qui n'avait que 5000 hommes, avait fait d'immenses apprêts de défense, armé les habitants pauvres, réparé les fortifications, transformé pour la première fois le tombeau d'Adrien en forteresse ; et il animait tout de sa présence. Les Romains voient avec effroi un premier combat livré sous les murs de leur ville, et Bélisaire, malgré sa bravoure, repoussé. Vitigès établit les Goths au nombre de 100 000 dans sept camps fortifiés autour de Rome ; six sur la rive droite, un sur la gauche, reliés par le pont Milvius, sans pouvoir menacer toutes les portes ; Bélisaire met son quartier général entre les portes Principienne et Salarienne et se multiplie pour empêcher les surprises. Au milieu de petits combats, pendant un an, les Ostrogoths s'obstinent à l'attaque, malgré les ravages que l'air pestilentiel des environs de Rome faisait parmi eux, et Bélisaire à la défense, en dépit des Romains qui commençaient à trouver

un peu dures les souffrances de la famine. Les Goths coupent les aqueducs, ces merveilleux ouvrages qui étaient la vie de Rome. La ville n'a plus d'eau potable, ses moulins se taisent; Bélisaire établit des moulins sur le fleuve. Un assaut général est donné; les balistes, les catapultes, disposées par les Byzantins sur les remparts, déciment les barbares : ceux-ci avaient pénétré cependant jusqu'au pied du môle d'Adrien, et dressaient les échelles, quand les défenseurs brisent les statues de marbre qui décoraient encore la couronne de ce monument, et précipitent ces débris des césars, des dieux et des déesses sur la tête des assaillants. Le général de l'empereur d'Orient est obligé de redoubler de vigilance pour prévenir les trahisons. Il fait exiler le pape Silverius et nommer Virgilius à sa place. Enfin un secours de 4000 mercenaires, que la femme de Bélisaire, Antonine, alla chercher à Ostie, où la flotte l'avait amené, une révolte en faveur de l'empereur à Milan, et le passage des Alpes par des guerriers francs, découragent les Ostrogoths. Ils se mettent en retraite vers le nord, et s'enferment dans Ravenne, où Bélisaire vient les assiéger.

Justinien, las de la guerre, était prêt à abandonner aux Goths la Ligurie au delà du Pô; mais son général persiste; il met à profit les ouvertures de quelques traîtres qui offraient de le reconnaître comme roi d'Italie, fait pénétrer par l'Adriatique des vaisseaux dans le port, des soldats dans les faubourgs, et prend possession de la ville, d'abord en son propre nom, malgré le désespoir des femmes des

Goths qui crachent au visage de leurs maris, à la vue du petit nombre et de la petite taille des vainqueurs. A la nouvelle que Vitigès était captif, le reste des Goths, au nombre de 200 000, en garnison dans les différentes provinces d'Italie, fait sa soumission, croyant tout sauver en changeant seulement de roi; mais Bélisaire leur annonce alors qu'il a travaillé pour son maître et non pour lui-même; et, laissant derrière lui dix généraux grecs, dont Bessas et Jean, pour achever son œuvre, il croit pouvoir aller conduire le roi des Goths aux pieds de l'empereur Justinien et lui annoncer que la péninsule faisait de nouveau partie de l'Empire (540) : il n'en était pas encore ainsi.

Totila, neveu du dernier roi, avait été élu à Pavie par ceux des Goths qui ne voulaient point se soumettre. Celui-ci profite de la division des généraux grecs successeurs de Bélisaire, bat d'abord quelques troupes dans le Véronais, disperse 2000 ennemis près de Faenza, court au midi, reprend Naples, la Pouille, la Calabre, et, après avoir ainsi privé Rome des blés du midi de l'Italie, revient sur elle (543) et l'assiége encore une fois, essayant, tantôt par ses lettres, tantôt par ses assauts, de faire déclarer les Romains en sa faveur. Bessas, général byzantin qui commandait la garnison grecque dans la ville, les contient. Mais Bélisaire de retour ne peut, malgré ses efforts, débusquer les Goths campés entre Rome et Ostie, ni reprendre le port. Ils interceptent tous les arrivages de vivres et Rome souffre d'une horrible famine. Une seule fois, Bélisaire, à la tête d'une

flotte, prend terre à l'embouchure du Tibre et essaye de remonter le fleuve ; Totila le bat, et le 17 décembre 546, force la porte Asinaire et pénètre dans la ville ; tandis que la garnison grecque et les sénateurs s'enfuient, que les habitants fuient aux églises, le vainqueur livre au pillage les maisons des riches citoyens, et rassemble les derniers membres tremblants du Sénat, pour annoncer ses vengeances. Il voulait détruire Rome de fond en comble, en faire un désert. Un tiers de ces murailles, qui l'avaient si souvent arrêté, fut détruit, quelques palais furent incendiés. Totila n'aurait pas épargné les plus beaux monuments, sans une lettre de Bélisaire. Revenu à lui-même, il abandonna la ville d'ailleurs presque déserte, et où mendiait Rusticiane, la fille de Symmaque et la veuve de Boëce, emmena avec lui les sénateurs et les riches citoyens, qu'il dissémina dans différentes forteresses de la Campanie, et s'établit sur le mont Gargan (547).

Bélisaire, après son départ, fait relever les murailles, de manière à résister à un assaut ; mais quand il descend au midi, pour enlever la Lucanie et la Campanie à Totila, il échoue, faute de troupes suffisantes, et, tout découragé, est rappelé à Constantinople. Totila croit à une restauration complète de la puissance des Goths ; il rentre dans Rome, la fortifie, mais la trouve si déserte qu'il y rappelle le Sénat, y établit des campagnards des environs et des soldats goths. Il promet des distributions de blé et donne des jeux. Mais il n'y avait plus là que l'ombre d'une ville. Vainement voulut-il refaire

également son royaume. Beaucoup de Goths étaient morts. Du temps de Théodat, disait-il, nous avions la puissance, mais la justice nous manquait. Honorons aujourd'hui notre victoire par la vertu. Il n'eut pas le temps de tenir ses promesses. L'eunuque Narsès, qui avait fait déjà la guerre d'Italie, est chargé par Justinien du commandement des Grecs, et amène un renfort de 5000 Lombards, 3000 Hérules, 2000 Huns et 4000 Perses, qui avaient à leur tête le neveu même de leur roi. C'est par le nord qu'il pénètre en Italie. Après s'être reposé à peine quelques jours dans Ravenne, il se dirige droit sur Rome et livre bataille là où Décius s'était autrefois dévoué pour les Romains. Totila, avant l'action, fait admirer des deux armées son adresse à diriger son cheval et à manier sa lance. Plus de 6000 Goths tombent autour de lui ; il périt lui-même un des derniers, percé de la lance d'un chef gépide (552). Teias, nommé roi après lui, mit le reste du trésor des Goths en sûreté à Cumes, sous la garde de son frère Aligern. Atteint bientôt, il se défendit jusqu'au moment où il se découvrit pour changer son bouclier déjà traversé de douze flèches. Son frère Aligern lui-même fut pris dans Cumes.

Grâce à cette victoire, l'Italie redevient, mais pour une quinzaine d'années seulement, une province de l'empire d'Orient. Il est vrai que cet honneur lui coûte cher et dure peu. Outre ce qu'elle avait eu à souffrir des Goths et des Grecs, elle subit encore deux invasions de Francs et d'Alamans qui se précipitent comme un torrent du haut des Alpes, et pénè-

trent, en ravageant tout sur leur passage, jusqu'aux extrémités de l'Italie, où elles se dissipent sous les coups de Narsès et les atteintes du climat. L'empire d'Orient d'ailleurs était bien incapable de défendre la péninsule. Narsès avait eu l'imprudence de faire goûter le climat de l'Italie à des guerriers lombards qu'il avait amenés avec lui. Ceux-ci, de retour, en racontèrent les splendeurs et la fécondité à leurs compatriotes, qui n'eurent en effet qu'à se présenter, après la mort de Justinien, pour la conquérir, la garder plus longtemps et donner même leur nom, celui de Lombardie, à la plus belle partie de la péninsule.

Après l'Afrique et l'Italie, l'Espagne aussi, par ses discordes religieuses, par les usurpations sanglantes des tyrans qui la gouvernent, attire les armées de Byzance; et là encore Justinien peut espérer qu'il relèvera l'ancienne domination de l'Empire romain. Théodoric avait un instant uni dans son empire les deux branches de la nation gothique, en assumant la tutelle de son petit-fils, le jeune Amalaric, fils du vaincu de Vouglé, et sous lui la nation des Visigoths avait décidément établi en Espagne le centre de sa domination. Après la mort d'Amalaric, tué dans une guerre contre les Francs, trois usurpateurs s'étaient rapidement succédé sur le trône. Un quatrième, Athanagilde, appelle les Grecs pour l'aider à s'emparer du sceptre; et ceux-ci, avec l'appui des catholiques, profitent de leur intervention pour s'emparer de tous les postes importants de la côte orientale d'Espagne. Mais à peine Athanagilde était-il devenu roi

qu'il commençait contre les Grecs une lutte d'expulsion qui devait se continuer sous plusieurs de ses successeurs. La conquête ne devait pas être plus durable ici qu'en Italie et en Afrique.

Comment Justinien aurait-il fait des conquêtes solides? il pouvait à peine défendre ce qu'il possédait encore. Au commencement du règne de cet empereur, à l'Orient, sur la frontière de l'Euphrate, le roi des Perses, Cabadès, successeur de ces anciens ennemis de l'Empire romain, avait enlevé plusieurs villes et soumis toute l'Arménie, cet éternel objet de la convoitise des deux empires. Il avait eu aussi quelques démêlés avec Justinien, à l'occasion de la conversion des Lazes, peuplade du Caucase qui, devenue chrétienne, avait renoncé à la protection des Perses, pour se mettre sous celle de l'empereur grec. La défense des provinces d'Asie est confiée à Bélisaire, dans l'intervalle de ses expéditions en Italie. D'abord vainqueur dans deux combats, puis vaincu à Callinique, Bélisaire sauve pourtant, par ses habiles manœuvres, les provinces asiatiques de l'empire grec; et le successeur de Cabadès, Khosroès Nouschirwan, qui veut s'affermir par la paix avant d'entreprendre les vastes desseins dont sa tête est pleine, consent à traiter. Justinien paye 4000 livres d'or, et abandonne les villes Laziques (533). A ce prix, on se jure une amitié perpétuelle; elle ne dure pas huit ans.

En 540, Khosroès, inquiet des agrandissements de Justinien, envahit la Syrie qu'il ravage, met à rançon Aleppe, Apamée, et se dirige sur Antioche,

que Justinien avait fait en partie rebâtir. C'était une autre Constantinople pour la richesse et les plaisirs. Elle est prise et livrée aux flammes, à l'exception de l'église Saint-Julien ; le célèbre bois de Daphné est dévasté. Le vainqueur, après avoir sacrifié au dieu des Mages, emmène une foule de captifs qu'il établit près de sa capitale Ctésiphon. Jérusalem aurait peut-être eu le même sort, si Khosroès n'avait été arrêté par Bélisaire, rappelé en toute hâte de l'Italie. Le grand général empêche encore par sa présence de nouvelles conquêtes des Perses ; mais il ne peut ni reconquérir l'Arménie, ni rappeler sous la protection romaine les Lazes, qui avaient eu tellement à souffrir des exacteurs romains qu'ils ne voulaient plus être séparés de la Perse. En 544, une trêve est signée après le siége inutile d'Édesse par Khosroès. Dix ans plus tard, les Lazes font défection et la guerre recommence dans cette Colchide (Mingrélie), dont la population était en grande partie chrétienne et où il était si facile, à travers les roches et les défilés du Caucase, de perpétuer la guerre. Le traité de 562 assure cette province à l'Empire. Justinien obtient en même temps la liberté de conscience pour les chrétiens de la Perse, mais il consent à solder un tribut de 3000 pièces d'or. Ainsi le puissant empereur payait d'une humiliation l'honneur d'exercer une sorte de protectorat moral sur les chrétiens de l'Empire perse.

Il y avait au moins là une compensation. Quant aux barbares qui pesaient sur le Danube, il n'y avait rien à en obtenir. Dans les contrées abandonnées

par les Ostrogoths étaient arrivés les Longobards et les Gépides. Sur le bas Danube apparaissaient les Bulgares, restes des Huns, et les Antes, d'origine slave. Ces peuplades passaient déjà le fleuve, franchissaient les Balkans et se montraient jusque vers Constantinople. Les murailles qu'on élevait contre elles étaient inutiles, et les trésors qu'on leur envoyait ne faisaient que les exciter à recommencer leurs ravages. L'année même de la prise de Ravenne par Bélisaire, les barbares pénètrent jusqu'au centre de la Grèce, saisissent Potidée, et arrivent jusqu'à Corinthe. Procope assure, sans qu'on puisse y ajouter foi cependant, que leurs incursions coûtèrent à l'Empire 200 000 victimes. Il est certain que le citadin de Constantinople tremblait déjà derrière ses murailles, et n'osait guère s'aventurer dans la campagne, de peur de tomber au milieu des compagnies de ces terribles maraudeurs, qui brûlaient ou empalaient les prisonniers, quand ils ne pouvaient les mettre à rançon.

Procope consacre six livres à énumérer et à décrire les nombreux monuments de religion, de luxe ou d'utilité, que Justinien élève ou répare dans toute l'étendue de l'Empire. Il n'est presque point de ville un peu importante où il n'ait fait bâtir ou restaurer quelque église; à Constantinople seulement, Procope, outre Sainte-Sophie, en compte vingt-cinq. Il n'a point assez d'admiration pour le palais impérial, au péristyle d'airain, aux colonnes de marbre de toutes couleurs, aux belles mosaïques qui racontaient la conquête de l'Afri-

que et de l'Italie, et pour la villa d'Hérée, bâtie par Théodora au bord de la mer, sur la rive asiatique, au milieu des palmiers et des eaux mugissantes. De Belgrade aux bouches du Danube, une centaine de forts s'élèvent, reliés l'un à l'autre par des fossés; sur les rives de l'Euphrate, Dara et Nizibe opposent aux Perses leurs triples remparts séparés par de larges fossés remplis d'eau; il n'est pas même dans l'intérieur de l'Empire de passe étroite ou de défilé, dans les Balkans, aux Thermopyles, dans la Chersonèse de Thrace, à l'isthme de Corinthe, qui ne soit pourvu d'une forte muraille; et, par surcroît de précaution, des forteresses situées en arrière permettent aux soldats d'y trouver refuge.

Procope ne nous apprend pas, et il faut l'ajouter, que Justinien, à sa louange, tente de soustraire son peuple à l'impôt que payait le luxe de son empire aux Persans qui s'étaient rendus maîtres du transit des soies de la Chine; il transplante en effet dans ses provinces, grâce à deux moines persans, la culture du ver à soie, dotant ainsi ses sujets d'une nouvelle branche d'industrie. Il cherche à leur ouvrir, au détriment de ces mêmes Persans, une route nouvelle pour le commerce de l'Inde. Quels signes apparents de prospérité, de richesse et de sécurité pour l'Empire! Examinons cependant le système économique de l'empereur Justinien, l'état réel de la population au pied des églises, et des provinces derrière ces fortifications.

Justinien, pour suffire à ces fastueuses prodigalités d'architecture, augmente les impôts, frustre les

fonctionnaires civils et militaires de leurs légitimes droits de pension, multiplie ou resserre les monopoles déjà gênants et monstrueux dont l'État s'était emparé, et prive la plupart des villes de la libre disposition de leurs revenus particuliers. Seul il dispose des profits, de la légitime rémunération, de l'économie, de la libre activité de ses sujets, fonctionnaires, commerçants, industriels ou corps municipaux, pour les appliquer plus ou moins heureusement aux besoins de l'État ou à ses caprices, décourageant ainsi tous les services et tous les travaux. L'abus d'une centralisation qui s'étend jusque sur le commerce, et jusqu'aux plus minutieuses préoccupations locales, réduit tout en servitude, et appauvrit même l'État. Le fisc aux abois, craignant toujours de ne pas trouver assez de contribuables, on voit, dans les *Novelles* de Justinien, que le pouvoir cherche à conjurer la diminution des propriétaires et l'augmentation des pauvres. Il voudrait immobiliser la société; la novelle 80 ordonne au questeur d'expédier le plus vite possible les affaires des provinciaux qui viennent à Constantinople, et de les renvoyer, marchands, agriculteurs, fonctionnaires, militaires, chacun dans ses foyers et à ses occupations. Justinien, néanmoins, dissipe le trésor d'Anastase, et laissera lui-même des dettes que son successeur devra payer; il n'a bientôt plus de quoi solder les armées, et les licencie. Il fait apporter, voiturer dans les greniers de l'État les récoltes qui tombent sous la faucille, et les cocons recueillis dans les magnaneries; il livre lui-même au peuple le pain

cuit dans ses fours ou la soie travaillée dans ses ateliers; et le chômage et la disette se font dans les provinces. Les teintureries de Tyr et de Béryte tombent au moment où le ver à soie s'acclimate en Grèce; le peuple de Constantinople et d'Alexandrie se soulève plusieurs fois contre le pain impérial mêlé de poussière; et une expédition contre l'Afrique est près de manquer, parce que la manutention a livré au soldat du pain non cuit, pour bénéficier sur le poids.

C'est que, dit Procope avec trop de raison, le trésor de l'État est devenu la caisse privée des ministres et des généraux, seuls enrichis; et alors les fonctionnaires civils ou les soldats, incertains de leur avenir, peu assurés du présent, au lieu de servir, fraudent, ou volent, par manière de provision, afin de ne point mendier pendant leurs derniers jours. Le consulat cesse à Constantinople comme à Rome, en 541, faute de candidats qui puissent ou veuillent dépenser les 2000 livres d'or qu'il coûte. Aussi les municipalités n'ont plus de fonds pour entretenir leurs hôpitaux, payer leurs médecins, leur police, et éclairer, la nuit, les rues où se multiplient l'assassinat et le brigandage; enfin les peuples qui se sont vu interdire la possession et l'usage des armes, les soldats recrutés au sein de la barbarie, mais mal payés, laissent passer entre les forteresses et pardessus les murailles, devenues inutiles, les incursions perses ou bulgares; et l'on a pu dire que chacune de ces invasions, en comptant ceux qui tombaient sous le glaive, ceux qui périssaient de misère et ceux

qui étaient emmenés en captivité, coûtait 200 000 sujets à l'Empire. Ces invasions font plus trembler l'empereur dans son palais, que ses sujets affamés sur le sillon ou découragés dans leurs cités délabrées. Je me défie de ces somptueuses églises au pied desquelles les peuples misérables maudissent leurs maîtres, et je n'ai point confiance dans ces remparts derrière lesquels il ne se trouve point de cœurs nourris par l'amour légitime du pays.

La cathédrale de Sainte-Sophie élevée par Justinien et après l'achèvement de laquelle il s'écriait : « Salomon, Salomon ! je t'ai vaincu, » est l'image trop fidèle de cet éclat qui parle aux yeux et cache le vide. C'est une croix grecque inscrite dans un rectangle ; ses murailles sont de briques recouvertes de plaques de marbre de toutes couleurs ; ses colonnes, ses piliers, volés à vingt monuments anciens et modernes, ses chapiteaux, sont ornés de lamelles d'or et d'argent, et sa principale coupole de pierre ponce est flanquée de six petites coupoles. Elle brille au dedans, mais comme une vaste compilation de colonnes, de marbres, de pièces d'orfèvrerie rapportées ; elle éclate au dehors sous les rayons du soleil oriental, mais elle est pour l'observateur sévère et de goût d'un médiocre effet et d'une médiocre solidité. Elle n'a coûté que quinze ans à bâtir, mais elle a toujours été l'objet d'une perpétuelle réparation. Tout à l'heure, les peuples nouveaux de l'Église latine vont mettre deux siècles à élever leurs basiliques, mais ils travaillent pour l'avenir. On n'y voit reluire ni le marbre ni l'or, on y trouve le bois et la

pierre seulement. La cathédrale grecque de Sainte-Sophie éblouit les imaginations, mais l'église gothique et latine édifie le cœur.

Le grand jurisconsulte Tribonien, sur l'ordre de Justinien, et avec la collaboration des premiers légistes du temps, rassemble les matériaux immenses et épars de ce droit romain dont on eût pu faire, avec plus de génie, le plus magnifique monument juridique. Dans le *Code* il réunit les édits prétoriens, les lois, les rescrits, les constitutions impériales, toute l'œuvre émanée de la souveraineté législative de Rome. Dans le *Digeste* ou les *Pandectes*, il rassemble toutes les décisions des jurisconsultes romains sur les matières de droit, les *Responsa prudentum;* ses *Novelles* ou *Authentiques* commencent le recueil de la législation postérieure ; et les *Institutes* résument pour ceux qui veulent étudier ce vaste ensemble, les principes mêmes du droit des personnes et des choses. Cette œuvre considérable, toute précieuse qu'elle soit, est cependant moins, dans toutes ses parties, un véritable corps de droit qu'une compilation indigeste souvent, sans ordre, sans méthode, de centons quelquefois tronqués, falsifiés ou contradictoires, qui a exercé l'infatigable sagacité des modernes occupés à retrouver dans ce chaos la grande œuvre des jurisconsultes et des empereurs de l'âge classique du droit romain. Une chose triste à dire, c'est que cette époque de codification et non de législation fut justement celle de la vénalité la plus effrontée des charges de judicature, de l'oppression de la défense par l'abaissement du barreau, et du

trafic le plus honteux de la justice. La volonté de l'empereur ne fut proclamée la loi suprême et la raison écrite que pour varier, au gré des caprices du pouvoir, et pour être vendue à beaux deniers comptants. Tribonien lui-même, le savant, mais non pas le grand Tribonien, ne parut appliquer sa science profonde et sa funeste sagacité qu'à prouver que le droit n'est que l'art de se donner raison, et la justice celui de s'enrichir.

Il faut constater en Orient, à Constantinople, un grand écart entre ce que l'esprit conçoit et ce que le cœur exécute. L'intelligence y est grande encore, la moralité médiocre. On ne peut pas dire qu'on n'y cultive pas les Lettres. Mais l'héritage de l'antiquité païenne et chrétienne paraît bien assez vaste sans que l'esprit humain essaye encore de l'augmenter. Il succombe au contraire sous la masse des livres. De ce malaise de l'esprit byzantin sort une vaste entreprise de compilation aussi dans les Lettres. On demande que l'antiquité soit resserrée dans une centaine de livres. Aussi, en histoire, en théologie, dans les sciences, point de livres originaux. Les Byzantins deviennent seulement, sachons-leur-en gré après tout, les bibliothécaires du genre humain. L'époque de celui qui persécuta la philosophie, la science qui remonte aux principes mêmes du juste et du beau, ne pouvait être une grande époque pour les Lettres et le Droit. Justinien, par un esprit jaloux et étroit de surveillance, interdit l'enseignement du Droit ailleurs qu'à Constantinople et à Béryte; il frappe ainsi les académies d'Alexandrie, d'Antio-

-che, de Césarée, d'Athènes, par la constitution de 533. Ce qu'il voulait, c'était centraliser l'étude du Droit et des Lettres à Constantinople. Idée funeste qui ne devait plus, en effet, laisser de vie littéraire en dehors qu'aux couvents de l'Athos et de Thessalonique[1] ! C'est par un esprit plus étroit encore de sectaire que Justinien ferme à Athènes, comme des écoles de paganisme, les dernières écoles de philosophie, respectables débris d'un temps qui n'était plus. Il exile et force à chercher un refuge incertain en Perse, sous Khosroès, les derniers héritiers des Aristote et des Platon, parce qu'une honorable fidélité à de vieux souvenirs les empêchait de se joindre à la foule des adorateurs du Dieu qui les avait remplacés. Mais un de ces derniers philosophes peut au moins clore dignement l'illustre liste de ces grands hommes; et l'interprétation morale du beau livre d'Épictète, ouvrage qui élève encore aujourd'hui le cœur et l'esprit, proteste contre celui qui avait voulu codifier les applications juridiques des principes immortels du juste, en donnant l'exemple de les violer, et opprimer par l'exil ou la réglementation la liberté de la science et de la pensée.

Ce grand règne finit comme il a commencé, au milieu des attaques extérieures, des discussions théologiques, des émeutes du cirque et de basses et sales intrigues où succombe la seule vertu peut-être de l'Empire, Bélisaire. Le conquérant de l'Afrique et

1. Voir M. Rambaud : L'empire grec au dixième siècle, Constantin Porphyrogénète (Paris, Franck, 1870), où l'on trouve tant de vues et de faits nouveaux sur la civilisation byzantine.

de l'Italie, deux années avant sa mort, voit Zaberkan, le chef des Bulgares, passer la muraille d'Anastase et incendier les riches maisons de campagne des environs de Constantinople. Justinien s'apprête à fuir au delà du Bosphore, quand Bélisaire repousse l'ennemi, qui cède aux derniers efforts de son courage et aux derniers rayons de sa gloire. L'empereur orthodoxe, qui a failli compromettre son trône par son zèle persécuteur, tombe d'hérésie en hérésie, et sacrifie à ses prétentions théologiques et un pape et un patriarche. Théodora et Antonine, toujours maîtresses de l'Empire, mais revenues à leurs rivalités, sans plus avoir la jeunesse qui fait pardonner la domination, et la beauté qui explique les jalousies, se disputent d'avance la succession d'un pouvoir que la vieillesse de l'empereur met en péril. Une première fois Bélisaire est disgracié. Théodora veut enfin marier un sien neveu à la fille de Bélisaire, afin de s'assurer le riche héritage de celui-ci et de condamner à l'impuissance, en cas de mort de Justinien, le vieux guerrier. En dépit de la volonté contraire des parents, elle rend, par un piége, le mariage des deux jeunes gens nécessaire; mais elle meurt d'un cancer au sein avant d'avoir assuré son triomphe. Antonine ne permet point cette union frauduleuse; mais les partisans de Théodora et les ennemis de Bélisaire veillent encore; ils impliquent celui-ci, à tort ou à raison, dans une dernière conspiration. Condamné sans avoir été entendu, le vainqueur des Goths, des Perses et des Vandales perd la plus grande partie de ses biens, et finit, sinon

aveugle et mendiant, au moins obscur, impuissant et en disgrâce, avant son maître, qui meurt non avec les remords de la cruauté, mais avec ceux de l'ingratitude.

Justinien, de son vivant, avait cru prendre soin de sa gloire, que ses flatteurs surent lui faire croire sans doute éternelle. Il se fit dresser sur le forum de Constantinople une statue de bronze, casque en tête, la panoplie d'Achille sur la poitrine, le globe d'or surmonté de la croix dans la main gauche, et la main droite étendue vers l'Orient comme pour en conjurer les orages. La légende s'est plu à suppléer à l'ingratitude de Justinien, qui n'éleva à son général aucun monument, en s'emparant du nom et de l'histoire de Bélisaire, pour en grandir le caractère, en exagérer la gloire, la vertu et les malheurs. La postérité a rétabli l'équilibre; le monument élevé par la légende à Bélisaire a été plus durable que celui que l'empereur s'éleva à lui-même. Mahomet II, maître de Constantinople, fit faire un canon de la statue menteuse de Justinien, tandis qu'on peut admirer les traits touchants de la légende de Bélisaire, conservés par l'art moderne. Sa fidélité et sa bravoure avaient réussi à lui élever, dans le souvenir des hommes, un monument plus solide que le bronze, et contre lequel la force matérielle ne prévaut pas.

LIVRE QUATRIÈME.

—

DÉCADENCE PRÉCOCE DES NOUVEAUX ÉTATS BARBARES.

CHAPITRE XI.

CONTACT DE LA BARBARIE NOUVELLE ET DE LA CIVILISATION ANCIENNE.

L'heptarchie anglo-saxonne. — Les Lombards. L'*exarchat* en Italie. — Les Visigoths en Espagne. — Ébranlement de l'Église. — Mélange des excès de l'état sauvage et des vices d'une civilisation dépravée. — Situation précaire de la royauté barbare. — La république lombarde.

A la fin du cinquième et au commencement du sixième siècle, l'apparition de Justinien, de Théodoric, de Clovis avait pu faire croire un moment que l'Empire romain ne laissait pas après lui un irrémédiable désordre. On avait pu espérer dans la solidité de quelque État nouveau où la force de l'autorité barbare saurait s'associer avec les débris de l'autorité romaine, avec le prestige moral de

l'Église, et combiner les mœurs barbares avec l'antique civilisation. Sans doute la chute de l'Empire des Ostrogoths était une déception. Mais l'Empire byzantin conquérait encore, et l'Église chrétienne faisait acte partout de puissance, quand elle voulait favoriser l'élévation ou la chute d'un empire.

Cependant, en voyant Constantinople sous un Justin II, un Tibère, un Phocas, retomber dans le mal chronique de ses révolutions, et perdre l'Italie un instant reconquise, mais envahie de nouveau par les Lombards, ou Longobards ; en contemplant surtout dans le courant du sixième siècle ce que les rois barbares de l'Occident, successeurs de Clovis ou autres, mettent à la place de l'Empire romain, on peut craindre que toute civilisation, toute culture ne périsse entièrement sous les flots d'une barbarie sans compensation ; et il faut attendre au moins un siècle plus tard pour renaître à l'espoir et démêler l'ordre nouveau qui doit sortir de cet effroyable chaos. Laissons l'Empire byzantin à son nouvel accès de prostration, jusqu'au moment où Héraclius essaye encore de le relever au septième siècle, pour assister aux scènes barbares qui se jouent au milieu des ruines, désormais impossibles à relever, de l'Empire de Rome.

Au sixième siècle, après Théodoric et Clovis, l'ère des grandes invasions n'est pas tout à fait close dans l'Europe occidentale. Des peuples déjà arrivés dans l'Empire semblent obéir à leur premier élan et cherchent à s'étendre encore. De nouveaux peuples arri-

vent. Les flots de la barbarie se heurtent, et, au milieu de leur conflit, il n'est pas étonnant qu'on ne rencontre ni des établissements bien durables, ni des États fort réglés; ce sont des créations barbares, étranges, éphémères, et l'on n'est guère tenté de préférer ces naissances monstrueuses à l'agonie prolongée de Byzance.

Après l'établissement des Saxons dans la Grande-Bretagne, au milieu du sixième siècle (540-560), s'élancent des côtes de la mer du Nord et des îles qui avoisinent l'embouchure de l'Elbe, de nouveaux pirates germains, les Angles, frères des premiers. Ils abordent entre les bouches de l'Humber et du Forth, sous la conduite d'Ida, l'homme de feu, et fondent en Grande-Bretagne la colonie de Northumberland. Quelques-uns, qui s'établissent plus au sud, donnent au territoire qu'ils occupent le nom d'Est-Anglie. Enfin, entre ces Angles au nord et les anciens Saxons du midi, c'est-à-dire entre l'Humber et la Tamise, des hommes des deux nations se réunissent sous un chef et forment une sorte de royaume frontière ou *Marche*, du nom de *Mercie* (*Merk*). Les plus vaillants des anciens Bretons quittent la place, où les autres restent soumis, et se réfugient dans le pays de Galles et la Cornouailles, d'où quelques-uns même, prenant la mer à leur tour, vont renforcer les vieilles populations celtiques, dans cette « corne » de la Gaule qui devint depuis notre Bretagne. Ainsi des hommes de race teutonique, sous le nom de Saxons et d'Angles, formèrent au sud de la grande île qui regarde le nord de la Gaule, ces sept colonies

de pirates qui se partagèrent la Grande-Bretagne, opprimèrent les habitants et se guerroyèrent entre elles sous le nom d'*Heptarchie*, emprunté à des souvenirs de la civilisation antique. C'était comme la ruine de la vieille race celtique dans la Grande-Bretagne, qui s'appela depuis l'Angleterre. Des chroniqueurs qui venaient peu de temps après cet événement lui donnèrent le nom d'*excidium Britanniæ*, ruine de la race bretonne. Il y avait là cependant le commencement d'une nation nouvelle, mais qui devait recevoir beaucoup d'autres envahisseurs ou de nouveaux hôtes, avant de devenir la nation anglaise.

L'Italie aussi, au milieu du sixième siècle, subit une invasion nouvelle et passe en partie à d'autres barbares, après avoir appartenu déjà, depuis la chute de l'Empire, à l'Hérule Odoacre, au Goth Théodoric et au Grec Justinien. Justin II, le successeur de Justinien, la perd par son imprudence et attire ainsi un autre démenti aux prétentions de Constantinople à la domination universelle. L'eunuque Narsès, avec le titre d'exarque, avait gouverné quinze ans, non sans quelque habileté, l'Italie recouvrée, relevé quelques ruines, soulagé quelques misères, tout en excitant encore des plaintes dans un temps malheureux, quand l'impératrice Sophie, par caprice, destitua le vainqueur des Ostrogoths, et lui envoya, dit-on, une quenouille, pour le rappeler aux occupations de gynécée qui convenaient à ses pareils. L'exarque disgracié appela-t-il en Italie, pour se venger, la peuplade féroce des Longobards? ou quelques-uns de ceux-ci, qui avaient été

enrôlés dans ses armées, avaient-ils déjà excité par leurs récits les convoitises de leurs compagnons? on ne sait. C'est à coup sûr d'une cause de ce genre que vint la nouvelle invasion.

La nation des Longobards, les plus sauvages des conquérants, organisée comme une armée toujours en marche, s'était fixée, après ses longues migrations, dans la Pannonie, c'est-à-dire sur les Alpes orientales, à la suite des Ostrogoths. Depuis lors, en guerre continuelle avec les Gépides qui les avaient suivis, ils occupaient les plaines de la Theïss et n'étaient séparés d'eux que par le Danube. Alboin, le chef de ces Longobards qui effrayaient la Barbarie même, venait de vaincre dans une grande bataille le roi des Gépides, Cunimond, et il avait épousé sa fille Rosamonde, comme prix de la victoire, quand l'occasion d'entrer en Italie s'offrit à lui. Ce fut en 568. L'Italie avait beaucoup souffert dans les guerres entre les Ostrogoths et les Byzantins; Alboin lui montra ce qu'il y avait de plus terrible encore. Tout s'enfuit à son approche : le patriarche d'Aquilée, dans l'île de Grado, au milieu des Lagunes, l'archevêque de Milan jusqu'à Gênes. Alboin répand ses Longobards, mêlés de Sarmates, de Saxons et de Slaves, dans la vallée du Pô qui devient leur proie. Pavie résista longtemps. Alboin l'eût détruite, si son cheval n'avait bronché en entrant dans la ville enfin prise, et s'il n'avait trouvé dans ses murailles et ses forts une bonne place pour en faire la capitale de son royaume.

Ce conquérant nouveau n'est point, comme Théo-

doric, un imitateur des Romains, un fondateur. Il établit ses compagnons de conquête en garnison dans les villes, sous leurs *Gasindes*, et leur laisse faire main basse sur les choses et les hommes, occupant ce qu'il peut couvrir de ses hordes, et laissant le reste, sans souci d'avoir des frontières. Ses compagnons tiennent encore moins à l'unité du gouvernement. Ils se passeraient volontiers de roi, pour rester maîtres absolus des villes et domaines qu'ils ont conquis. Ils ne possèdent pas encore toute l'Italie, et déjà ils la partagent en duchés. Il y en a un dans la ville de Spolète, au centre de l'Italie, où s'aventure une bande; il y en aura bientôt un autre à Bénévent au sud. Le centre de la péninsule, Rome et ses environs, Ravenne, la province d'Émilie, n'en restent pas moins au pouvoir du nouvel exarque Longin, qui n'a pas su repousser les barbares; ce territoire forme, sous le nom d'*Exarchat*, au milieu du débordement des vainqueurs, comme un îlot oublié de l'Empire de Byzance.

Une seule contrée occidentale ne change point de maîtres et paraît alors exempte de bouleversements nouveaux, l'Espagne, depuis que les Visigoths se sont détachés, sous leurs rois particuliers, de l'Empire ostrogothique détruit. Mais il y a là aussi décadence, sous une plus grande apparence d'ordre et de stabilité. La succession des princes n'y est pas si parfaitement réglée que la translation du pouvoir ne donne lieu à des assassinats nombreux, à des révolutions de palais ou de camp qui transportent la cou-

ronne même d'une maison à une autre. La royauté y tombe d'ailleurs, dans les conciles de Tolède, sous l'influence prépondérante du clergé, qui l'affadit et l'énerve.

Le spectacle de ces dominations éphémères qui s'élèvent et tombent avec la même rapidité, de ces partages capricieux, aussitôt détruits que réalisés, est monotone et fatigant. On sent que rien de durable encore en politique ne saurait se fonder. L'Église elle-même perd beaucoup du pouvoir qu'elle avait exercé lors de la chute de l'Empire et des premières tentatives d'établissements barbares. La conquête des Lombards, ariens ou païens, des Anglo-Saxons, est inquiétante pour sa puissance et son unité. Rome, comme Ravenne, simple ville d'un exarchat de l'Empire d'Orient, a assez de se défendre contre les barbares qui font le désert autour d'elle; et le pape, sujet de l'empereur de Byzance, l'égal à peine du patriarche de Constantinople, laisse tomber le brillant héritage de Léon Ier le Grand. Tout semble un instant interrompu. Il y a cependant intérêt à voir, dans cette société singulièrement bigarrée, comment se mêlent de la plus étrange manière, par l'établissement des conquérants dans les provinces romaines, les institutions et les mœurs de la vie barbare et de la vie civilisée, les vieilles traditions du paganisme germain et l'enseignement nouveau du Christianisme. De ce heurt de la liberté sauvage et du despotisme impérial, des institutions savantes des Romains et des coutumes naïves des barbares, de la superstition et de la religion, nais-

sent, dans l'organisation de cette société nouvelle, les combinaisons politiques les plus imprévues et, dans la vie civile même, les caractères les plus étranges et les plus complexes.

Les rois barbares, les successeurs de Clovis surtout, essayent parfois de relever à leur profit les débris de l'organisation romaine ; le Christianisme se fait païen pour conquérir le barbare ; le Romain s'assauvagit, le Germain se corrompt. Tous les excès de l'état sauvage se combinent avec les vices d'une civilisation savamment dépravée. L'influence la plus considérable appartient peut-être encore aux Romains policés, mais corrompus, qui se glissent auprès des vainqueurs pour les dominer. On les trouve de moitié dans presque toutes les tentatives honorables, mais aussi dans les catastrophes et les crimes de cette époque. C'est à eux qu'appartiennent et les essais d'organisation régulière, et les raffinements de cruauté, de perfidie et de débauche, que l'on voit avec étonnement sortir de la brutalité des hommes de race germaine. Les caprices de l'état barbare et les essais d'une organisation policée, le mariage et la polygamie, les serments et le parjure, se mêlent tous les jours dans cet étrange chaos. Le Christianisme vient modifier quelquefois les idées politiques et les croyances religieuses, mais il ne change pas les mœurs. Les barbares protégent l'Église, à la condition de tyranniser les vaincus à leur aise ; ils croient se mettre en règle avec le Dieu qu'ils confessent, en faisant don à lui ou à ses églises de quelques-uns des domaines dont ils ont spolié les

vaincus. L'Église elle-même se voit quelquefois envahie et comme sur le point d'être submergée par cette lie de barbarie et de corruption qui remonte à la surface de la société. Il y a entre les institutions et les hommes un échange de défauts et de qualités, d'où naît un tableau qui mériterait un grand peintre d'histoire. Grégoire de Tours nous en a laissé, surtout pour la Gaule, les matériaux précieux.

On sait quel était, avant l'invasion, le caractère de la royauté barbare. Sa puissance était très-limitée. Une tradition d'origine divine, que la conversion au Christianisme affaiblit, une certaine habitude d'hérédité, livrée à tous les caprices de la violence et du hasard, laissait encore à l'intervention de la nation une large part. Le roi était le chef de la bande et le chef de la race ; la conquête qu'il fait d'un territoire et d'une population habitués de longue date à un gouvernement plus régulier et à une obéissance souvent servile, les conseils des évêques qui acceptent l'invasion et croient que toute puissance vient de Dieu, quand le roi surtout est orthodoxe, tendent à transformer ce commandement en une autorité mieux constituée. Pour les populations romaines, les rois barbares deviennent plus ou moins les successeurs des empereurs romains. Pour les évêques, ils sont un instrument dont on peut s'emparer pour agir sur tous. Malgré le vague instinct politique qui pousse les conquérants dans cette voie, ils sont loin cependant d'atteindre le but, et l'on n'a, au sixième et au septième siècle, que des essais informes de royautés demi-barbares et demi-romaines.

La puissance des rois est contrariée d'abord par les anciennes coutumes de la liberté barbare. Sur le sol de la conquête, où son chef l'a conduite, la nation n'a pas abdiqué ses droits. Quand il s'agit d'un intérêt grave et général, les grands, les fidèles, les simples hommes libres même se rassemblent encore pour délibérer en commun. Les Francs ont leur champ de Mars; les Lombards leur diète de Pavie; les Visigoths, leur assemblée de Tolède; les Anglo-Saxons leur assemblée des Sages ou Wittenagemot. Il n'y a là rien de régulier, maintenant que les barbares sont dispersés sur le sol de la conquête; c'est cependant une coutume avec laquelle il faut compter. Les évêques, tout-puissants dans les cités, favoriseraient volontiers l'agrandissement de la puissance des rois, mais pour soumettre la royauté à leur influence. Les Leudes ont reçu des terres pour soutenir les princes, mais ils visent bientôt à l'indépendance.

Il ne peut être de longtemps question d'une royauté régulièrement constituée chez les Lombards. On sait le sort de leur premier roi, le conquérant Alboin, l'époux de Rosamonde, fille de Cunimond, roi des Gépides. Dans un banquet, il avait forcé cette malheureuse à boire à la coupe qu'il s'était faite du crâne de son père. La fille du Gépide se donne à un porte-bouclier du roi, Helmilchis, et fait assassiner par lui l'homme qui l'avait prise et outragée. Elle croit pouvoir trouver refuge à Ravenne auprès de l'exarque Longin, auquel elle apporte sa main et des trésors. Mais, au moment où elle vient

d'empoisonner son complice Helmilchis, celui-ci sent déjà le breuvage, et la force, le poignard sur la gorge, à mourir avec lui et comme lui. Les Lombards, après ce drame barbare, choisissent pour roi le plus vaillant d'entre eux, Kleph, sous lequel ils achèvent de parcourir et de piller l'Italie, jusqu'à ce qu'il meure tué par un de ses *fidèles*. Alors ces conquérants s'emparent des domaines royaux, et, se passant de roi, forment, avec leurs 36 ducs ou tyrans des villes où ils se sont cantonnés, une véritable république de spoliateurs. S'ils relèvent la royauté plus tard, dans un moment de danger, ce n'est pas pour la respecter beaucoup plus. Sur une vingtaine de rois lombards, dix au moins devaient mourir de mort violente, et la loi lombarde prévoit et punit le cas de régicide.

La royauté anglo-saxonne a longtemps aussi le même caractère. Ces roitelets sauvages se font les uns aux autres d'abominables guerres, quand ils peuvent à peine chez eux défendre leur vie. Pour établir au milieu d'eux quelque paix, ils ont, il est vrai, l'idée de reconnaître au-dessus de tous un roi des rois, ou chef de la Bretagne, Bretwalda. Nouvelle occasion de discorde! Angles et Saxons se disputent cette dignité au milieu de guerres sanglantes racontées avec effroi, un peu plus tard, par le vénérable Bède, dans son cloître de Saint-Paul. Les Northumbriens étaient les plus redoutables de ces barbares. Ils eurent 14 rois; 7 furent tués, 6 détrônés. L'histoire des autres royaumes est à l'avenant.

CHAPITRE XII.

LA ROYAUTÉ FRANQUE ET LES FILS DE CLOVIS.

(511-561.)

Thierry Ier, Clodomir, Childebert Ier et Clotaire Ier. — Partage de la royauté. — Guerres de Thierry et de ses fils au delà du Rhin et en Italie; des fils de Clotilde en Burgondie et en Espagne. — Mort de Clodomir; meurtre de ses fils. — Crimes des fils de Clovis. — Clotaire Ier, seul roi; cruauté, incontinence, faiblesse.

C'est en Gaule et chez les Francs surtout qu'il faut étudier ce que deviennent la royauté barbare et la société romaine. La Gaule, par son étendue, par le nombre de ses grandes villes, le caractère de ses habitants, avait déjà joué un rôle considérable dans le dernier siècle de l'Empire romain. Il avait effacé souvent celui de l'Italie. Les Francs étaient une des races les plus nombreuses et les plus guerrières de la Germanie. Maîtres de la Gaule, ils communiquaient d'ailleurs sans cesse avec la patrie par le Rhin, leur fleuve aimé, se renouvelaient et se fortifiaient sans cesse. Enfin, il y avait longtemps que les Francs et les Gaulois du nord, que leur origine ne séparait pas beaucoup, se connaissaient, se pénétraient les uns les autres. C'est par là que le mélange des Francs avec les Gallo-Romains est si ra-

pide et si intéressant, et que les conquérants armés de la frankisque ont fait jouer à la Gaule, dont ils changèrent le nom, un rôle plus considérable encore qu'auparavant, pendant près de trois siècles.

A la mort de Clovis, en l'année 511, ses fils, selon la vieille coutume germaine, se partagent la royauté comme un héritage, une propriété de famille, c'est-à-dire, outre le trésor royal, les domaines royaux, le territoire conquis, les guerriers francs et les sujets romains. Theudéric (ou Thierry Ier), fils d'une première femme païenne, commande aux Francs des bords du Rhin et prend sa résidence à Metz. Des trois fils de Clotilde, Clotaire siége à Soissons et commande aux anciens Saliens et aux pays gaulois qui vont de l'Oise à la basse Meuse. Childebert séjourne à Paris et étend de là son autorité dans un pays plus romain, jusqu'à la Manche et à la Bretagne. Enfin Clodomir d'Orléans commande les deux rives du cours inférieur de la Loire. La Gaule du nord étant seule vraiment occupée, possédée par les Francs, les fils de Clovis se partagent plus au hasard, au delà de la Loire, les provinces et les villes, dans l'Aquitaine récemment conquise sur les Visigoths, et encore presque toute romaine. L'intérêt de la domination et de la défense unit d'ailleurs les fils du conquérant. Ils ne songent qu'à conserver ou à poursuivre la conquête paternelle. On aperçoit cependant une certaine divergence entre la direction du fils de la païenne, Thierry, et celle des trois fils de Clotilde.

Thierry, le roi des Francs Ripuaires, échange des

coups de hache avec les Frisons et les Saxons, vieux ennemis des Francs, et étend sa domination au delà du Rhin dans la forêt germaine. Les fils de la chrétienne continuent en Gaule l'œuvre de leur père. C'est Clotilde elle-même qui les y pousse : « Faites, mes enfants, » leur dit-elle, en leur montrant le pays des Burgondes, « que je ne me repente pas de vous avoir donné le jour; vengez le meurtre de mes parents. » C'était le devoir barbare de la vengeance survivant au paganisme. Le fils de Sigismond, fils de Gondebaud, régnait sur les Burgondes, et, pour plaire aux évêques de son pays, il avait même embrassé la foi catholique, quoiqu'il n'osât pas la professer publiquement, de crainte de ses sujets. Cela ne le sauva pas. Assailli dans son pays par les trois frères, battu, il s'enfuit jusqu'au monastère d'Agaune en Valais, puis est fait prisonnier avec ses enfants. Le royaume burgonde ne périt pas du coup. Gondomar, frère de Sigismond, recueille son héritage. A cette nouvelle, Clodomir, le plus féroce des trois fils de Clotilde, fait jeter dans un puits le Burgonde prisonnier et ses fils, « pour ne point laisser d'ennemis derrière lui. » Mais, battu lui-même à Veséronce par Gondomar, il est tué dans la déroute des siens. Les vainqueurs promènent sa tête sur une pique; et la Burgondie échappe encore une fois.

La mort de Clodomir donnait de l'occupation à ses frères. La conquête franque, l'héritage de Clovis était un tout, un empire à défendre. Clodomir mort, ses fils en bas âge pouvaient-ils hériter, c'est-à-dire conserver et protéger? Point de loi de succession éta-

blie encore. La violence ...eurtre, telles étaient les manières d'acquérir, d'accroître son domaine. Clovis n'avait-il pas fait ainsi? Il a laissé une postérité de criminels, d'où ne peut sortir que le crime. Il semble que le sang des princes francs versé par Clovis crie vers le ciel et pousse les uns contre les autres, par une réversibilité fatale, les fils du meurtrier.

Il serait trop long de raconter tous les attentats commis par les frères contre les frères, par les parents contre les parents; toute l'histoire mérovingienne en est pleine. Clodomir laissait trois enfants, que Clotilde, leur aïeule, élevait. Childebert et Clotaire, leurs oncles, dépêchent un jour des messagers à la reine : « Rends-nous les enfants de Clodomir, lui font-ils dire, afin que nous les élevions sur le trône. » Remplie de joie, Clotilde envoie les jeunes enfants en disant : « Je croirai n'avoir point perdu mon fils, si je vous vois succéder à son royaume. » Les enfants, aussitôt arrivés, sont pris et séparés de leurs serviteurs. Arcadius, un Romain, est alors chargé de porter à la reine des ciseaux et une épée nue. « Tes fils, » dit le messager, « attendent que tu leur fasses savoir ce qu'il faut faire de leurs neveux. » Consternée à cette vue, la reine s'écrie avec imprudence : « J'aime mieux les voir morts que tondus. » — « Vous pouvez continuer, » rapporte Arcadius aux fils de Clotilde. Aussitôt Clotaire prend par le bras l'aîné des enfants, le jette à terre et lui enfonce son couteau dans l'aisselle. L'autre enfant effrayé se jette aux pieds de Childe-

bert. « Au secours! » s'écrie-t-il. — « Accorde-moi la vie de celui-ci, » dit Childebert, un instant touché. — « Quoi! repart l'autre; tu m'as excité à ce meurtre et tu es si prompt à violer ta foi? Repousse-le, ou tu mourras à sa place. » Childebert repousse alors l'enfant, qui tombe également sous le poignard de Clotaire.

Thierry, le roi de Metz et des bords du Rhin, était aussi un vrai fils de Clovis. Laissant la part de Clodomir aux autres fils de Clotilde, il fait la guerre, dans le plus épais de la forêt hercynienne, à Hermanfroy, nouveau duc des Thuringiens, qui était arrivé à la tête des siens en tuant ses frères. Ces barbares n'avaient-ils pas récemment coupé le sein à des femmes franques et pendu les hommes par le nerf de la cuisse? Il soumet les Thuringiens au tribut, et ramène prisonnier Hermanfroy. Le vainqueur et le vaincu, sur les bords du Rhin, considéraient le pays du haut d'une tour, quand Hermanfroy tomba, poussé on ne sait par qui, et se tua.

Le même Thierry veut un jour se débarrasser de son frère Clotaire qui l'avait aidé contre les Thuringiens. Il fait tendre une tapisserie d'un mur à l'autre, dans la tente où il logeait, aposte des hommes armés et demande son frère pour un entretien secret. Celui-ci arrive; mais, apercevant sous le rideau des pieds d'hommes, il se met en garde et entre bien accompagné. Thierry voit que sa ruse est découverte, invente quelque prétexte d'entretien, et, ne sachant comment couvrir sa perfidie, fait présent à son frère d'un plat d'argent que celui-ci emporte.

A peine Clotaire est-il parti, qu'il se repent d'avoir perdu son présent pour rien. « Va, » dit-il à son fils, « va trouver ton oncle et prie-le de te gratifier du présent que je lui ai donné. » — « Thierry, ajoute Grégoire de Tours, était fertile en de semblables ruses. »

Cependant Childebert, qui ne valait pas mieux que ses frères, essayait de s'emparer de l'Arvernie, comprise dans la part de Thierry. Le retour de celui-ci, qu'il avait cru mort, arrêta Childebert. Il reprit alors avec Clotaire l'œuvre de la conquête burgondienne, qui promettait du butin. Ce fut une occasion de mécontentement parmi les guerriers du Rhin, que Thierry ne conduisait que chez des tribus où il y avait plus de blessures à recevoir que de butin à faire. « Soyez tranquilles, » leur dit celui-ci; « je vous mènerai dans un pays d'où vous reviendrez tous riches. » Il les conduit en effet en Arvernie, province qui n'avait pas été depuis longtemps parcourue ni ravagée, et qu'on lui avait dite « belle et riante à voir, » et ils y firent si bien leur main, que Grégoire de Tours nous dit qu'ils emportèrent tout, sauf la terre qu'ils ne pouvaient mettre sur leurs chariots.

Les Francs du Rhin et ceux du centre de la Gaule vont alors chacun de leur côté, répandant une égale terreur et travaillant à la domination et à la gloire communes. La mort de Thierry Ier, en 533, n'arrête pas cette fortune par des parricides et des querelles intestines. Ses deux frères, les assassins des fils de Clodomir, auraient bien voulu, on le devine, s'emparer de son héritage. Mais son fils, Théodebert,

av[illegible] eint l'âge d'homme et la force de se défendre [illegible] uissait de l'affection des guerriers de son pèr[illegible] ut vigoureusement ses oncles qui trouvèrer[illegible] onsoler dans la Gaule.

[illegible] e et Childebert conquièrent alors définitivement la Burgondie, en 534, sur Gondomar, c'est-à-dire qu'ils se font prêter serment par les grands, les évêques et les cités, et obtiennent même de Justinien, l'empereur d'Orient, en guerre alors contre les Ostrogoths, la Provence avec les villes d'Arles et de Marseille. Un peu plus tard, ils vont encore, en vrais fils de Clovis, poursuivre les Visigoths au delà des Pyrénées. Un des successeurs d'Alaric II, vaincu et tué à Vouglé par Clovis, Athanagilde, avait demandé et obtenu en mariage une fille de Clotilde; mais, en sa qualité d'arien, il l'avait persécutée, maltraitée, pour la forcer à abandonner l'orthodoxie. Ses deux frères, à qui la malheureuse envoie, dit-on, un mouchoir teint de son sang, s'emparèrent de Pampelune dans une expédition aventureuse et arrivèrent jusqu'à Saragosse; mais ils ne rapportèrent de cette expédition que du butin et les reliques de saint Vincent, pour lesquels ils commencèrent à Paris l'abbaye achevée plus tard par saint Germain des Prés.

Le roi des Francs Ripuaires, Théodebert, lui, pousse l'esprit d'aventure jusqu'à tomber à la tête des siens, dans la péninsule italique, où se disputaient alors Vitigès et Bélisaire, les Ostrogoths et les Byzantins. C'était un type nouveau déjà que ce Théodebert, le premier de la seconde génération des fils de Clovis. La

culture et la barbarie semblaient se disputer en lui. Il avait sauvé la vie au fils d'un de ses parents, que son père avait tué, et le combla plus tard de biens. Grégoire de Tours nous assure que devenu roi, « il se montra grand et remarquable en toute sorte de vertus, honorant les prêtres, enrichissant les églises, bienfaisant pour les pauvres. » Jeune, il vivait cependant en adultère avec une Romaine, Deutérie, ulle d'un sénateur romain du midi de la Gaule. C'était une femme passionnée, mais belle et élégante. Jalouse de la fille qu'elle avait eue de son mari, et qui était âgée de seize ans, elle la fit monter un jour dans une basterne attelée de buffles sauvages, avec ordre au conducteur de la mener sur une grossière passerelle de bois jetée sur la Meuse, afin que la malheureuse fût précipitée dans le courant. Néanmoins, l'habile Romaine tenait dans ses chaînes le jeune barbare. Il ne l'abandonna que devant les réclamations des guerriers qui lui reprochaient de n'avoir pas encore épousé Wisigarde, à laquelle il était fiancé depuis six ans. Passé, à la tête d'une immense horde des siens, en Italie, il se conduisit, selon Procope, avec une duplicité toute barbare, entre les Ostrogoths et les Byzantins. Il traita séparément avec ces deux adversaires pour les battre successivement, et fit le désert dans la vallée du Pô, jusqu'à ce que le climat vengeât sur ces ravageurs les villes et les habitants, et renvoyât même Théodebert mourir sur les bords du Rhin.

Son fils Théodebald, jeune encore, vit partir pour l'Italie, sous la conduite de deux vaillants chefs de

guerre, Leuthar et Bucelin, 60000 barbares qui furent aussi décimés par la peste et l'épée du nouvel exarque Narsès. Mais sa mort arrête l'élan de la conquête franque, en mettant les rois ses parents aux prises. Il ne laissait pas d'enfants. Clotaire Ier se présenta à ses guerriers, se fit élire roi par eux, et prit pour femme la veuve de Théodebald, afin d'avoir ses trésors. Son frère, Childebert, voulut aussitôt avoir sa part de territoire et de butin, et, pour la lui arracher, excita contre lui son propre fils Chramm, qui gouvernait l'Arvernie. Il s'ensuivit une guerre civile assez longue, au milieu de laquelle Childebert périt; Chramm lui-même fut brûlé avec ses enfants, par ordre de son père, dans une chaumière de Bretagne; ainsi Clotaire Ier resta seul roi des Francs et seul maître de la Gaule par la mort de tous ses parents (558).

Il le fut trois ans durant. C'était alors, comme Clovis, un prince puissant. Il avait beaucoup de domaines particuliers, produits de ses guerres ou de ses confiscations, et pouvait ainsi attacher à sa personne, faire entrer dans sa clientèle, dans sa *truste*, un grand nombre de guerriers, en leur conférant des terres à titre de *bénéfices*, de *fiefs*, en échange d'une scrupuleuse fidélité et d'un service militaire prêt à toute occasion. Il était le chef de toute la race conquérante établie dans ses lots sur le sol conquis. Il la conduisait à la bataille, dans les guerres de nation à nation; il la jugeait en temps de paix[1]. Mais il

1. Greg. Tur., III, 23, 24, 25, 26.

n'était pas pour les Francs un maître absolu. C'était dans des *malls* ou *placites*, assisté de nobles hommes, qu'il rendait la justice, quand il n'ordonnait pas de punir sans jugement; dans le champ de Mars qu'il décidait de la paix et de la guerre, quoique cette assemblée ne fût souvent pour tous qu'une revue militaire; et parfois il se heurtait contre d'énergiques volontés. Un jour les Saxons, anciens voisins des Francs, restés païens dans la Germanie, refusent le tribut qu'ils avaient accoutumé de payer tous les ans. Clotaire marche sur la frontière avec une armée. Les Saxons effrayés viennent deux fois lui offrir leur soumission. Le roi veut qu'on l'accepte; mais les Francs demandent le combat. Clotaire résiste, et il leur dit : « Renoncez à votre projet, car le droit n'est pas de votre côté; ne vous obstinez pas à un combat où vous serez vaincus. Mais si vous y allez de votre propre volonté, sachez que je ne vous suivrai pas. » Irrités, les guerriers se jettent sur le roi Clotaire, déchirent sa tente, l'accablent d'injures, et, l'entraînant par la force, veulent le tuer s'il ne consent à aller avec eux. Clotaire y va donc malgré lui; il est battu.

En revanche, le pouvoir de Clotaire est presque sans limites sur ses sujets romains. Il nomme des comtes dans toutes les villes romaines pour y exercer son autorité. Par un édit, il assure aux Romains la jouissance de leurs anciennes lois et la réforme de quelques abus, mais il maintient autant qu'il le peut tous les impôts, triste héritage de l'Empire romain. Il voudrait bien imposer aussi le clergé propriétaire,

auquel il fait d'ailleurs, en bon chrétien, de grandes donations. Un évêque l'arrête en le menaçant de la colère de Dieu.

Il n'est tel que ce roi pour faire connaître l'incontinence des fils et des petits-fils de Clovis; elle dépasse leur férocité. Clotaire Ier avait épousé une certaine Ingonde et lui prodiguait maintes marques de tendresse : « Mon seigneur, » lui dit un jour celle-ci, « a fait de sa servante ce qu'il lui a plu; il m'a appelée à son lit. Que mon seigneur daigne compléter ce bienfait et accorde un mari puissant et riche à ma sœur, votre servante comme moi, afin que rien ne m'humilie. » Clotaire fait donc venir la jeune Aregonde, la regarde, la trouve à son goût, l'épouse, et quand il revoit Ingonde : « J'ai songé, dit-il, à t'accorder la grâce que tu m'as demandée, et n'ai point trouvé de mari plus riche et plus puissant que moi pour ta sœur. — Qu'il soit fait, repartit Ingonde, comme il plaît à mon seigneur, pourvu que je conserve ses grâces. » C'était la troisième femme de Clotaire, sans compter les nombreuses concubines qu'il recrutait parmi les filles serves des gynécées royaux. La veuve de Clodomir, dont il avait fait tuer les enfants, fut la quatrième. Ce ne fut point la dernière. Il prit pour cinquième femme une jeune fille du nom de Radegonde, qu'il avait amenée enfant, au milieu du butin, des forêts de Thuringe, et il en fit, bien malgré lui, une sainte. Il avait ordonné de l'instruire dans les Lettres et dans les Arts des Romains; mais celle-ci avait été

surtout docile aux leçons chrétiennes qui lui avaient inspiré de l'horreur pour la personne et la cour de Clotaire, d'ailleurs ennemi de sa race et meurtrier de ses parents. Elle ne résiste point à la dernière douleur que lui inflige son mari en faisant mettre à mort, sur d'injustes soupçons, le seul frère qui lui restât. Elle s'enfuit de Soissons et court se réfugier dans la basilique de cette ville, pour s'y faire consacrer à Dieu. Menacé par les guerriers francs envoyés à la poursuite de la fugitive, saint Médard ne savait que résoudre : « Si tu crains les hommes plus que Dieu, » lui dit Radegonde, « souviens-toi que tu auras un jour à répondre, devant le pasteur, de l'âme de sa brebis. » Consacrée, elle erre de basilique en basilique jusqu'à ce que Clotaire, qui avait toujours trouvé d'ailleurs en elle une nonne plutôt qu'une reine, lui permette de fonder à Poitiers un couvent dont elle refuse d'être abbesse; elle y trouve quelque consolation dans le commerce lettré d'un dernier poëte romain, Fortunat, évêque de Poitiers, et devient une sainte.

Les femmes, chez les barbares, qui reconnaissent en elles quelque chose de divin, ne peuvent cependant toujours être jouets ou victimes. N'avaient-elles pas déjà dans la Germanie une situation que les mœurs de la Grèce et de Rome dans l'antiquité ne leur avaient point accordée? Il est à remarquer que c'est dans l'enfance et dans la décadence des sociétés, que les femmes jouent les personnages les plus importants. S'il y a Théodora et Antonine dans l'histoire de la décadence byzantine, où finit une

société, il y aura bientôt Brunehaut et Frédégonde en Gaule, où une autre commence; celles-ci deviendront comme les deux types des étranges mœurs de ce temps. Clotaire Ier n'en est pas encore à se laisser dominer par les femmes. A son lit de mort, pour pénitence, il se contente de se dépouiller d'une partie de ses biens, en faveur des plus considérables basiliques de France, surtout de celles qu'il a bâties, Sainte-Croix de Poitiers et Saint-Médard de Soissons; et tout étonné, il dit aux siens avant de mourir : « Vah! que pensez-vous de ce roi du ciel qui fait mourir un si grand roi de la terre? » Ce barbare, sanguinaire et incontinent, se croyait déjà tout près de Dieu.

CHAPITRE XIII.

LES FILS DE CLOTAIRE Ier. — L'ARISTOCRATIE DES ÉVÊQUES ET DES LEUDES.

Caribert, Gonthran, Sigebert et Chilpéric. — Brunehaut et Frédégonde. — L'Ostrasie et la Neustrie. — Les grands, antrustions et évêques francs et romains.

On voit bien encore à la mort de Clotaire Ier, en 560, que la royauté est une propriété toute barbare. L'un de ses fils, Chilpéric, court à la métairie de Braine, où était le roi mort, pour s'emparer de son trésor, puis revient à Paris où s'était fixé autrefois Clovis, dans l'espoir de gagner les Leudes ou fidèles de son père à sa cause. Mais les frères de Chilpéric arrivent et le forcent à partager avec eux. Chilpéric ne garde que Soissons et le Nord, la part que Clotaire Ier avait eue autrefois, et qu'on commençait à appeler le pays de Neustrie; Sigebert a la ville de Metz et la Francie orientale ou Ostrasie; Caribert, Paris et les côtes de la Manche; Gonthran, Orléans et l'ancien royaume de Burgondie. Le Midi fut, comme la première fois, assez arbitrairement partagé par villes et par provinces.

Cette seconde génération des fils de Clovis est plus instruite, plus corrompue aussi que la première; non moins criminelle, elle apporte seulement dans

le crime plus de raffinement. Entourés de Romains qui ont présidé souvent à leur éducation ou à leur perversion, ces rois tentent de communiquer à leur puissance quelque chose du caractère romain, mais ils ne parviennent guère à dépouiller leur barbarie native.

Caribert, qui mourut bientôt, au lieu de l'air rude et guerrier de ses ancêtres, affecte de prendre la contenance calme et un peu lourde des magistrats qui, dans les villes gauloises, rendent la justice selon les lois romaines; il a même la prétention d'être savant en jurisprudence, et rend la justice, à Paris, selon le droit romain. Ménager pour les vaincus, il promet par serment aux habitants de Tours de ne pas changer leurs lois, de ne pas les charger de nouveaux impôts. Il n'en brave pas moins longtemps l'Église, qui voulait l'excommunier pour avoir pris en même temps les deux sœurs comme femmes.

Gonthran, devenu, dans le partage, roi de Burgondie, a l'humeur douce, pacifique, et la bonhomie de cette nation, quoiqu'il ne se fasse pas faute non plus de commettre des actes d'une férocité toute barbare. Il s'entoure de Romains : Celsus, prompt en paroles et en actions, versé dans la connaissance du droit, et plus avisé encore dans ses jugements, Éonius Mummolus, un véritable homme de guerre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a comparé Chilpéric à Néron. C'est en effet une sorte de Néron byzantin, avec un reste de cruauté sauvage de plus. Il aime singulièrement à se parer de la pourpre ro-

maine; il construit des cirques et célèbre des jeux; il se pique de composer des vers latins et aime à les faire admirer, tout boiteux qu'ils sont; il fait sur la Trinité un petit traité, qu'il lit avec complaisance aux évêques, et qu'il voudrait faire convertir en article de foi. Il fallut toute l'autorité de Grégoire de Tours pour l'obliger à y renoncer. Le barbare pédant prend sa revanche en introduisant trois nouvelles lettres dans l'alphabet latin, pour y représenter les aspirations germaines. Des choses romaines, ce que ce Germain cherche surtout à imiter, c'est la fiscalité : il fait dresser de nouveau les registres du fisc, et les garde avec soin dans son palais, comme une partie de sa comptabilité domestique.

Sigebert, roi d'Ostrasie, bien que dans le pays le plus sauvage, avait le cœur mieux placé et les mœurs plus douces que ses frères. Il conserve à sa cour un Romain du nom de Parthénius, qui sous Théodebert y avait été déjà puissant. Il fait volontiers sa compagnie d'un autre Romain du nom de Lupus, à la fois jurisconsulte et général, qu'il fait comte de Champagne, et on trouve à côté de lui un Ostrasien policé, du nom de Gog, qui marche, pour l'esprit, de pair avec ces Romains. On sent par là qu'il ne faut pas voir une trop grande différence de mœurs entre les Francs de l'Est et ceux de l'Ouest, les Ostrasiens et les Neustriens

La cause première de leurs luttes futures est le choix que fit Sigebert de sa femme Brunehaut. Il avait honte des mariages inférieurs que faisaient ses frères. C'est pourquoi il demanda la fille du roi des Visigoths, Leovigilde, qui était, dit Grégoire

le crime plus de raffinement. Entourés de Romains qui ont présidé souvent à leur éducation ou à leur perversion, ces rois tentent de communiquer à leur puissance quelque chose du caractère romain, mais ils ne parviennent guère à dépouiller leur barbarie native.

Caribert, qui mourut bientôt, au lieu de l'air rude et guerrier de ses ancêtres, affecte de prendre la contenance calme et un peu lourde des magistrats qui, dans les villes gauloises, rendent la justice selon les lois romaines; il a même la prétention d'être savant en jurisprudence, et rend la justice, à Paris, selon le droit romain. Ménager pour les vaincus, il promet par serment aux habitants de Tours de ne pas changer leurs lois, de ne pas les charger de nouveaux impôts. Il n'en brave pas moins longtemps l'Église, qui voulait l'excommunier pour avoir pris en même temps les deux sœurs comme femmes.

Gonthran, devenu, dans le partage, roi de Burgondie, a l'humeur douce, pacifique, et la bonhomie de cette nation, quoiqu'il ne se fasse pas faute non plus de commettre des actes d'une férocité toute barbare. Il s'entoure de Romains : Celsus, prompt en paroles et en actions, versé dans la connaissance du droit, et plus avisé encore dans ses jugements, Éonius Mummolus, un véritable homme de guerre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a comparé Chilpéric à Néron. C'est en effet une sorte de Néron byzantin, avec un reste de cruauté sauvage de plus. Il aime singulièrement à se parer de la pourpre ro-

maine; il construit des cirques et célèbre des jeux; il se pique de composer des vers latins et aime à les faire admirer, tout boiteux qu'ils sont; il fait sur la Trinité un petit traité, qu'il lit avec complaisance aux évêques, et qu'il voudrait faire convertir en article de foi. Il fallut toute l'autorité de Grégoire de Tours pour l'obliger à y renoncer. Le barbare pédant prend sa revanche en introduisant trois nouvelles lettres dans l'alphabet latin, pour y représenter les aspirations germaines. Des choses romaines, ce que ce Germain cherche surtout à imiter, c'est la fiscalité : il fait dresser de nouveau les registres du fisc, et les garde avec soin dans son palais, comme une partie de sa comptabilité domestique.

Sigebert, roi d'Ostrasie, bien que dans le pays le plus sauvage, avait le cœur mieux placé et les mœurs plus douces que ses frères. Il conserve à sa cour un Romain du nom de Parthénius, qui sous Théodebert y avait été déjà puissant. Il fait volontiers sa compagnie d'un autre Romain du nom de Lupus, à la fois jurisconsulte et général, qu'il fait comte de Champagne, et on trouve à côté de lui un Ostrasien policé, du nom de Gog, qui marche, pour l'esprit, de pair avec ces Romains. On sent par là qu'il ne faut pas voir une trop grande différence de mœurs entre les Francs de l'Est et ceux de l'Ouest, les Ostrasiens et les Neustriens

La cause première de leurs luttes futures est le choix que fit Sigebert de sa femme Brunehaut. Il avait honte des mariages inférieurs que faisaient ses frères. C'est pourquoi il demanda la fille du roi des Visigoths, Leovigilde, qui était, dit Grégoire

le crime plus de raffinement. Entourés de Romains qui ont présidé souvent à leur éducation ou à leur perversion, ces rois tentent de communiquer à leur puissance quelque chose du caractère romain, mais ils ne parviennent guère à dépouiller leur barbarie native.

Caribert, qui mourut bientôt, au lieu de l'air rude et guerrier de ses ancêtres, affecte de prendre la contenance calme et un peu lourde des magistrats qui, dans les villes gauloises, rendent la justice selon les lois romaines; il a même la prétention d'être savant en jurisprudence, et rend la justice, à Paris, selon le droit romain. Ménager pour les vaincus, il promet par serment aux habitants de Tours de ne pas changer leurs lois, de ne pas les charger de nouveaux impôts. Il n'en brave pas moins longtemps l'Église, qui voulait l'excommunier pour avoir pris en même temps les deux sœurs comme femmes.

Gonthran, devenu, dans le partage, roi de Burgondie, a l'humeur douce, pacifique, et la bonhomie de cette nation, quoiqu'il ne se fasse pas faute non plus de commettre des actes d'une férocité toute barbare. Il s'entoure de Romains : Celsus, prompt en paroles et en actions, versé dans la connaissance du droit, et plus avisé encore dans ses jugements, Éonius Mummolus, un véritable homme de guerre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a comparé Chilpéric à Néron. C'est en effet une sorte de Néron byzantin, avec un reste de cruauté sauvage de plus. Il aime singulièrement à se parer de la pourpre ro-

maine; il construit des cirques et célèbre des jeux; il se pique de composer des vers latins et aime à les faire admirer, tout boiteux qu'ils sont; il fait sur la Trinité un petit traité, qu'il lit avec complaisance aux évêques, et qu'il voudrait faire convertir en article de foi. Il fallut toute l'autorité de Grégoire de Tours pour l'obliger à y renoncer. Le barbare pédant prend sa revanche en introduisant trois nouvelles lettres dans l'alphabet latin, pour y représenter les aspirations germaines. Des choses romaines, ce que ce Germain cherche surtout à imiter, c'est la fiscalité : il fait dresser de nouveau les registres du fisc, et les garde avec soin dans son palais, comme une partie de sa comptabilité domestique.

Sigebert, roi d'Ostrasie, bien que dans le pays le plus sauvage, avait le cœur mieux placé et les mœurs plus douces que ses frères. Il conserve à sa cour un Romain du nom de Parthénius, qui sous Théodebert y avait été déjà puissant. Il fait volontiers sa compagnie d'un autre Romain du nom de Lupus, à la fois jurisconsulte et général, qu'il fait comte de Champagne, et on trouve à côté de lui un Ostrasien policé, du nom de Gog, qui marche, pour l'esprit, de pair avec ces Romains. On sent par là qu'il ne faut pas voir une trop grande différence de mœurs entre les Francs de l'Est et ceux de l'Ouest, les Ostrasiens et les Neustriens

La cause première de leurs luttes futures est le choix que fit Sigebert de sa femme Brunehaut. Il avait honte des mariages inférieurs que faisaient ses frères. C'est pourquoi il demanda la fille du roi des Visigoths, Leovigilde, qui était, dit Grégoire

le crime plus de raffinement. Entourés de Romains qui ont présidé souvent à leur éducation ou à leur perversion, ces rois tentent de communiquer à leur puissance quelque chose du caractère romain, mais ils ne parviennent guère à dépouiller leur barbarie native.

Caribert, qui mourut bientôt, au lieu de l'air rude et guerrier de ses ancêtres, affecte de prendre la contenance calme et un peu lourde des magistrats qui, dans les villes gauloises, rendent la justice selon les lois romaines; il a même la prétention d'être savant en jurisprudence, et rend la justice, à Paris, selon le droit romain. Ménager pour les vaincus, il promet par serment aux habitants de Tours de ne pas changer leurs lois, de ne pas les charger de nouveaux impôts. Il n'en brave pas moins longtemps l'Église, qui voulait l'excommunier pour avoir pris en même temps les deux sœurs comme femmes.

Gonthran, devenu, dans le partage, roi de Burgondie, a l'humeur douce, pacifique, et la bonhomie de cette nation, quoiqu'il ne se fasse pas faute non plus de commettre des actes d'une férocité toute barbare. Il s'entoure de Romains : Celsus, prompt en paroles et en actions, versé dans la connaissance du droit, et plus avisé encore dans ses jugements, Éonius Mummolus, un véritable homme de guerre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a comparé Chilpéric à Néron. C'est en effet une sorte de Néron byzantin, avec un reste de cruauté sauvage de plus. Il aime singulièrement à se parer de la pourpre ro-

maine; il construit des cirques et célèbre des jeux; il se pique de composer des vers latins et aime à les faire admirer, tout boiteux qu'ils sont; il fait sur la Trinité un petit traité, qu'il lit avec complaisance aux évêques, et qu'il voudrait faire convertir en article de foi. Il fallut toute l'autorité de Grégoire de Tours pour l'obliger à y renoncer. Le barbare pédant prend sa revanche en introduisant trois nouvelles lettres dans l'alphabet latin, pour y représenter les aspirations germaines. Des choses romaines, ce que ce Germain cherche surtout à imiter, c'est la fiscalité : il fait dresser de nouveau les registres du fisc, et les garde avec soin dans son palais, comme une partie de sa comptabilité domestique.

Sigebert, roi d'Ostrasie, bien que dans le pays le plus sauvage, avait le cœur mieux placé et les mœurs plus douces que ses frères. Il conserve à sa cour un Romain du nom de Parthénius, qui sous Théodebert y avait été déjà puissant. Il fait volontiers sa compagnie d'un autre Romain du nom de Lupus, à la fois jurisconsulte et général, qu'il fait comte de Champagne, et on trouve à côté de lui un Ostrasien policé, du nom de Gog, qui marche, pour l'esprit, de pair avec ces Romains. On sent par là qu'il ne faut pas voir une trop grande différence de mœurs entre les Francs de l'Est et ceux de l'Ouest, les Ostrasiens et les Neustriens

La cause première de leurs luttes futures est le choix que fit Sigebert de sa femme Brunehaut. Il avait honte des mariages inférieurs que faisaient ses frères. C'est pourquoi il demanda la fille du roi des Visigoths, Leovigilde, qui était, dit Grégoire

de Tours, « gracieuse dans ses manières, d'une beauté ravissante, honnête et bienséante dans ses mœurs, avisée dans le conseil, charmante dans la conversation. » Gagnée à la civilisation romaine, louée par le poëte Fortunat, elle vient fortifier les résolutions de son mari ; et l'honorable exemple de Sigebert entraîne bientôt son frère de Neustrie, Chilpéric, mais pour le malheur de l'un et de l'autre.

Frédégonde, la fille d'un lite franc, était à la cour de Chilpéric une sorte d'esclave; sans autre éducation que celle qu'elle pouvait avoir dans une aussi humble et rude condition, sans autre avantage qu'une robuste beauté et un caractère plein de résolution et d'astuce, elle devient la maîtresse du roi et s'élève, par la ruse et le crime, jusqu'à son trône. Habile à tourner la religion à son profit, elle avait séparé déjà le roi franc de sa première femme Audowère, en lui faisant tenir sur les fonts de baptême un des enfants qu'il avait eus de cette femme, pour mettre une loi de l'Église entre elle et son mari : « Avec qui mon seigneur, » dit-elle alors, « dormira-t-il ce soir ? » Chilpéric la laissa cependant encore de côté pour demander à l'Espagne une fille de sang royal, Galeswinthe, sœur de Brunehaut, qui quitta avec moins de joie son pays. Après la ruse, le crime ! Frédégonde fait étouffer sa rivale, étrangère, abandonnée bientôt à la cour de son mari, et se rend maîtresse alors, moitié par l'astuce, moitié par la terreur, de Chilpéric. Si avenante et civilisée qu'elle fût, Brunehaut, la femme de Sigebert, regarda comme un de voir de venger sa sœur Galeswinthe,

victime de Frédégonde; et c'est ce qui mit aux prises, avec ces deux femmes, les deux frères et les deux rameaux de la race franque, établis sur la Seine et sur le Rhin. Il y eut cependant encore d'autres raisons qui enflammèrent, firent durer cette lutte et qui exercèrent une influence puissante sur ses différentes péripéties.

Quand les barbares germains arrivent, ceux-ci dans la Gaule, ceux-là en Italie, d'autres en Espagne, ils s'éprennent bientôt pour les champs cultivés et couverts de moissons, pour les coteaux chargés de vignes ou d'orangers. Leur amour pour les clairières incultes de leur pays natal, pour leurs froides grèves des bords de la Baltique, ne tient pas contre ces tableaux d'opulence agricole. Ce n'est plus seulement l'argent monnayé, les vases sacrés des églises qu'ils songent à se partager. Ces terres, qui pouvaient alimenter leur oisiveté guerrière, avaient aussi leur valeur; ils s'établissent donc, aux dépens des plus riches propriétaires, dans les villas qu'ils leur arrachent, ou dans de grandes métairies qu'ils bâtissent. Chacun se fait sa part : les chefs de truste beaucoup plus grande que celle des simples guerriers, les rois plus grande que celle de tous les autres ; mais à la condition d'être toujours prêts à courir à la défense de la commune conquête. Nulle autre obligation; les impôts ne doivent peser que sur les vaincus. Voilà donc les Francs ou les Saxons, ces fils de pirates et de bandits, ces rôdeurs infatigables, tour à tour écumeurs de mer ou brûleurs de villes, voilà les Lon-

gues-Barbes, ces sauvages velus comme des ours, devenus propriétaires. Le simple homme libre est établi avec sa famille sur sa petite terre, son petit *alleu;* le prince puissant, avec ses nombreux antrustions, sur son vaste domaine.

Il ne faut pas croire cependant que les conquérants accaparent dès l'abord toute la grande propriété. Les riches propriétaires romains, qui ont vu venir les barbares, qui les ont appelés quelquefois, conservent une partie de leurs terres. Dans certaines parties de la Gaule, les Burgondes et les Visigoths ne leur en avaient pris que les deux tiers et leur avaient laissé le reste. Les Francs ne changèrent presque rien à ce qui avait été fait. Ces Romains d'ailleurs, intelligents, avisés, ayant prise par leur culture même sur ces grossiers sauvages, se font bien venir en leur rendant des services et en les initiant aux recherches, aux plaisirs d'une civilisation plus avancée. Ils entrent dans leur clientèle, comme convives, et prennent place, quoique à un degré inférieur, dans cette hiérarchie de propriétaires dominateurs, en attendant qu'ils disparaissent ou se fondent avec elle. L'aristocratie religieuse des évêques romains, que nous trouvons à la fin de l'Empire, est plus heureuse encore. Elle profite du respect de ces envahisseurs, qu'elle convertit, non-seulement pour garder son pouvoir, sa juridiction, ses propriétés, mais encore pour les augmenter. Ces rudes conquérants, couverts de crimes, sont plus accessibles encore aux craintes de la mort. Ils donnent toujours, quitte à convoiter plus tard leur donation. Le barbare, d'ail-

leurs, entre bientôt aussi dans l'Église, échange sa cuirasse contre l'étole, et le casque de guerre contre la mitre d'évêque, au risque de porter dans le sanctuaire sa grossièreté et ses vices; et ainsi se trouvent unies ces deux aristocraties si diverses de caractère et d'origine.

Cette aristocratie a cependant un chef, c'est le roi, sous la conduite duquel la conquête s'est opérée. C'est lui qui a la clientèle la plus considérable de barbares et de Romains, et c'est celui que révèrent le plus les évêques. Ce personnage cherche de tous ces éléments bien divers à fonder un gouvernement.

Rois francs, Ostrogoths ou Lombards en Gaule et en Italie, Visigoths en Espagne, Anglo-Saxons en Angleterre, retrouvent presque dans leur intégrité les cadres de l'administration romaine. Dans chaque *pagus* ou *cité*, un *comte;* dans chaque province, un *duc;* à côté du comte, à côté du duc, d'autres officiers, suivant les degrés analogues de la hiérarchie, administraient les finances, la justice, etc. Les barbares, trouvant cela trop compliqué, simplifient tout. Ils conservent le duc, le comte; au-dessous du comte, les vicomtes, centeniers, dizainiers, et autres officiers inférieurs; mais duc, comte, vicomte administrent, commandent, lèvent des impôts et jugent avec leurs assesseurs, pour la plupart choisis parmi leurs fidèles. Ils maintiennent la paix publique, surveillent l'administration des villes, font parvenir dans les coffres du roi les tributs des Romains, président les tribunaux et mènent au combat les hommes libres de leur circonscription, les milices urbaines des

cités. Comme les barbares n'étaient pas toujours très-aptes à ces fonctions nouvelles et compliquées, beaucoup de comtes et de ducs romains sont maintenus d'abord par les barbares. Le roi se contente de les faire entrer dans son *arhimanie*. On voit des comtes romains conduire à l'ennemi les guerriers de la nation conquérante, de même que des comtes barbares présider le conseil municipal des cités romaines. Mais comme le gouvernement devient barbare ainsi que tout le reste, le vainqueur est bientôt en état de joindre les soins de l'administrateur à ceux du patron et du propriétaire. Ces fidèles, investis de pouvoirs inconnus dans la Germanie, unissant les droits politiques aux droits du patronage, se trouvent ainsi supérieurs en puissance à tous les chefs de trustes non officiers du roi, et deviennent les plus importants personnages de tout le royaume.

C'est de ces officiers que les rois se serviraient volontiers pour faire renaître la fiscalité, tombée, on l'espérait du moins, avec l'Empire, et même pour l'étendre sur les guerriers francs investis de leurs bénéfices ou libres propriétaires. Chilpéric, Gonthran, Sigebert en sont entourés. Mais quelles difficultés surgissent immédiatement ! le guerrier ne prétend pas payer plus sur le sol de la conquête que dans la forêt de la Germanie ; il ne consent qu'à s'acquitter envers son roi de dons volontaires. L'évêque menace le roi de la colère de Dieu s'il touche à ses biens. On voit là l'origine des priviléges que conserveront plus tard la noblesse et le clergé. Pour les populations romaines, qui souffrent de toutes les

violences de la conquête et de toutes les misères d'un désordre irrémédiable, c'est mettre le comble à leur malheur que de relever une fiscalité maintenant sans compensation. Elles élèvent leurs réclamations par l'intermédiaire des évêques, jusqu'aux oreilles royales. Frédégonde elle-même se laisse quelquefois arrêter par des craintes superstitieuses qui révèlent encore une vertu chez celle que Grégoire de Tours appelle l'ennemie des dieux et des hommes. Un jour, ayant perdu coup sur coup plusieurs de ses enfants et se sentant prise de tristesse, elle dit à son mari Chilpéric : « Nous thésaurisons, nos greniers et nos celliers sont pleins. Pour qui ? Dieu nous enlève nos enfants, en punition des malédictions qui s'élèvent contre nous ; si tu m'en crois, jetons au feu ces odieux registres qui amassent les malédictions sur nous et sur les nôtres. » Ils les jettent en effet au feu, mais pour les faire bientôt dresser de nouveau.

Dans un pays où la civilisation romaine s'était moins conservée, dans la France orientale, qu'on appelle *Ostrasie*, par opposition à la *Neustrie* ou France occidentale, le frère de Chilpéric, Sigebert, fait d'abord, avec des formes plus heureuses, la même tentative. Brunehaut, sa femme, qui représente surtout la culture romaine, ouvre des voies de communication, fait jeter des ponts sur les rivières et réussit enfin, malgré la sauvage résistance qu'elle rencontre, à relever dans la germaine Ostrasie quelques débris de la civilisation. Lupus essaye aussi de soumettre les guerriers francs à un impôt et de modifier la coutume barbare par la loi romaine. A

vrai dire, c'était là un essai qui pouvait être plus funeste qu'utile aux royaumes barbares. L'histoire du royaume des Ostrogoths, après le grand Théodoric, semble le prouver. De toutes les monarchies barbares, celles qui se modèlent de plus près sur l'autorité romaine, comme chez les Burgondes et les Visigoths, succombent bien avant celle des Francs mérovingiens, qui reste toujours plus barbare et plus puissante. Il est certain qu'alors cette tentative ne contribua pas peu à engendrer et à entretenir les guerres civiles qui éclatèrent entre les rois francs, et dans chaque royaume.

L'histoire de l'époque mérovingienne particulièrement nous montre bien des exemples de résistances opposées à la royauté par les deux aristocraties qui se forment dès cette époque à la surface de la société : celle des Leudes ou fidèles, qui ont obtenu du roi des domaines assez considérables en don, et auxquels se recommandent bientôt les hommes libres ou propriétaires ; et celle des évêques, enrichis aussi des donations faites par les rois ou les puissants au lit de mort, et autour desquels se groupe la population romaine et servile, pour jouir de quelque protection. Si l'institution des champs de Mars était parvenue à se régulariser, le pouvoir du roi et celui des grands auraient pu s'y équilibrer paisiblement au profit de la société. Si l'action des conciles, ou réunions d'évêques, avait été bien déterminée, on aurait également pu y trouver une garantie. Mais tout se trouve livré au hasard des volontés particulières ; il n'y a dans ces institutions

rien de régulier. Ces assemblées n'ont lieu quelquefois que sous l'empire de circonstances impérieuses, comme à la veille d'une guerre; elles montrent trop souvent leur impuissance. Au milieu de ces temps désordonnés, on voit quelquefois se réunir en congrès ou en tribunal, pour un cas particulier, un certain nombre de guerriers et d'évêques, dans des assemblées qui tiennent à la fois du champ de Mars et du concile, afin de juger une cause d'État ou de délibérer sur des intérêts qui sont communs à tous. Mais, en général, en l'absence complète d'un gouvernement ou d'une constitution digne de ce nom, la ruse ou la force sont la plus sûre garantie de chacun, les seules conditions du succès; et la puissance des rois dépend surtout soit de leurs Leudes ou compagnons devenus de puissants propriétaires qui dominent dans la campagne, soit des évêques, maîtres des villes. Ils sont heureux dans leurs entreprises, selon que les Leudes et les évêques passent de l'un à l'autre. Ils sont bien près de tomber quand ils en sont abandonnés.

Un fait remarquable, c'est que la puissance des Francs semble s'arrêter en même temps que se consolide l'aristocratie sur le sol de la Gaule. Sigebert, le roi d'Ostrasie, arrête avec les Germains, de nouveaux barbares, les Ouigours, qui, chassés de la Caspienne, voulaient prendre sur le Danube la grande route des invasions. Gonthran, roi de Bourgogne, repousse deux fois, par les mains de son patrice, Éonius Mummolus, aux journées d'Estoublons et d'Embrun

(473-475), les Longobards qui, de l'Italie récemment conquise, voulaient passer en Gaule; et il leur ferme décidément les Alpes. Mais les fils de Clotaire ne peuvent enlever la Septimanie aux Visigoths et les chasser ainsi tout à fait de la Gaule. L'Armorique même reprend son indépendance, et les peuples indigènes de la Novempopulanie, entre la Garonne et les Pyrénées, en font autant. Les querelles des fils de Clotaire et les révoltes des grands contre eux en sont la cause.

La mort du roi de Paris, Caribert, avait failli mettre pour la première fois aux prises les frères qu'il laissait après lui. Cependant, on parvint à s'entendre. La ville de Paris, qui était le plus convoitée, fut déclarée neutre et indivise, comme un symbole de l'indivisibilité de la conquête, de la domination franque, toujours une, quoique partagée et souvent disputée entre les fils de Clovis. A l'état barbare, les peuples ont un instinct géographique d'une singulière perspicacité. Les Francs devinaient-ils déjà, au centre du bassin de la Seine, qui est lui-même le plus central et le plus accessible de la vieille Gaule, la future capitale de la France? Le reste de l'héritage de Caribert, c'est-à-dire l'Aquitaine et la Provence, fut partagé assez arbitrairement; et il devenait déjà, avec ses riches villes et ses campagnes fertiles, un objet de rivalité, quand la mort de Galeswinthe, femme de Chilpéric, attribuée à Frédégonde, commença la grande et longue lutte entre les Francs du Rhin et ceux de la Seine.

Le roi de Bourgogne, Gonthran, était le plus pacifique des fils de Clotaire. La veuve de Caribert,

après la mort de son mari, avait voulu lui apporter sa main, avec le trésor du défunt. Gonthran laissa la femme et prit le trésor, mais pour en faire part à ses frères. Aussi fut-il écouté quand il tenta d'en appeler à la loi pour conjurer une effroyable guerre civile. Il parvient d'abord à réunir, à Paris, dans un *mall* ou *plaid*, pour former un tribunal, les principaux chefs et propriétaires des royaumes francs. Le procès est instruit ; Sigebert se porte accusateur, Chilpéric est reconnu coupable. Le roi Gonthran, après avoir pris l'avis des grands, prononce son arrêt et condamne Chilpéric à remettre comme compensation ou *whergeld*, ainsi que cela s'appelait, à Brunehaut, sœur de Galeswinthe et épouse de Sigebert, les cinq grandes villes que Chilpéric avait données à sa femme en présent du lendemain, et dont les trois principales étaient Bordeaux, Limoges et Cahors. Mais Chilpéric n'exécute pas le jugement de bonne foi; il envoie, au contraire, deux de ses fils d'un premier lit, Théodebert et Clovis, pour reprendre les villes d'Aquitaine, et, à la suite des ravages qu'ils y exercent, une guerre terrible éclate entre les deux frères. Les guerriers qui leur obéissent, Francs de l'Est et Francs de l'Ouest, y prennent part. Il faut que Sigebert ou Chilpéric périsse. Il y a un cadavre entre les deux frères.

Sigebert, pour venir à bout des Neustriens, avait été chercher jusqu'au fond de la Germanie des païens sauvages, en leur promettant des terres. Il arrive avec ces recrues féroces, qui n'épargnent même pas les églises, jusqu'à Paris, s'en empare et menace

Rouen. Effrayés, les Leudes de Chilpéric le croient perdu et traitent avec le vainqueur. Ils lui prêteront serment de fidélité, s'il veut les conserver dans leurs bénéfices et leurs offices de gouvernement. Le pacte est accepté; mais au moment où ils élèvent Sigebert sur le pavois, celui-ci est frappé de deux couteaux empoisonnés par deux sicaires que Frédégonde a fascinés avec ses paroles et ses breuvages; et les Leudes neustriens retournent aussitôt à Chilpéric, comme s'ils ne l'avaient point trahi. Frappée par le coup qui lui enlève son mari et la fait prisonnière, Brunehaut sauve son fils Childebert, et le confie à un Leude, qui le ramène dans son royaume, pendant que Chilpéric ne songe qu'à s'emparer de l'Aquitaine. Pour se sauver ensuite elle-même, elle consent à se laisser aimer par un autre fils d'une première femme de Chilpéric, Mérovée, éperdument épris d'elle. Chargé de conquérir l'Aquitaine, celui-ci était venu à Rouen mettre à ses pieds son amour et son épée. L'évêque de Rouen, Prétextatus, parrain de Mérovée, les unit et les protége quelque temps dans son asile. Brunehaut profite de cet amour et de cette protection pour s'échapper de Neustrie et gagner le royaume de son fils. Seul, Mérovée en butte à la colère de son père Chilpéric et de sa belle-mère Frédégonde, est dégradé, jeté dans un cloître; il s'échappe et se réfugie dans la basilique de Tours. Le malheureux jeune homme, après avoir traversé bien des périls, croyait enfin trouver le bonheur et un refuge à Metz, auprès de celle qu'il avait épousée captive et qu'il retrouvait reine, quand les grands,

craignant l'influence d'un homme, exigèrent son départ. La fille des rois goths, ambitieuse surtout du pouvoir, et désireuse de garder le trône à son fils, laissa partir celui qui l'avait consolée dans le malheur. Mérovée, après la vie la plus agitée, se désespéra et se fit tuer par un de ses serviteurs; et Chilpéric pendant ce temps chargea son autre fils Clovis de s'emparer de l'Aquitaine.

La terre, le pouvoir, voilà ce que les rois, les reines et les grands, laïcs ou ecclésiastiques, se disputaient. On connaît les rois de ce temps. Il n'est pas inutile de savoir quels sont ces évêques que les habitants des villes invoquent, dans la décadence des institutions municipales, ou que leur propre ambition pousse à se dresser contre l'autorité royale, et ces grands qui, fiers des domaines qu'ils ont reçus des rois, se révoltent bientôt contre eux.

Entre Médard de Soissons, le protecteur de Radegonde, et Germain des Prés, qui forçait Caribert de Paris à se séparer des deux sœurs qu'il avait en même temps épousées, Grégoire de Tours est le type des bons et fermes évêques de ce temps, qui restent les protecteurs de leur ville, et savent lutter contre les rois et les puissants. Il était d'une noble famille romaine. Le suffrage des habitants de Tours l'appelle à l'épiscopat à trente-deux ans. Là, il sait faire respecter par Chilpéric lui-même l'asile de saint Martin, où s'était réfugié son fils Mérovée, poursuivi par l'inimitié de Frédégonde. Il lutte longtemps contre le comte de Tours, Leudaste, Ro-

main de basse extraction, arrivé à ce poste par l'intrigue, le fait destituer à cause de ses rapines et de ses crimes, et pose ainsi les bases d'une entente tacite entre les rois et les évêques pour la nomination des comtes dans les cités. Accusé auprès de Chilpéric, par ce scélérat, d'avoir conspiré contre le roi et mal parlé de la reine, il doit se défendre devant un concile convoqué à Braine, une des métairies royales. Tout le monde y faisait des vœux pour lui. « O Dieu, disait-on dans la foule, viens en aide à ton serviteur! » Grégoire est contraint de prêter serment, sur trois autels différents, qu'il n'était point coupable; et Chilpéric, menacé d'excommunication comme calomniateur, s'humilie et demande grâce. Le saint évêque, mêlé à tous les événements du temps, sans qu'il s'en laisse souiller, consacre ses derniers jours à en faire, sinon pour la composition, au moins pour la vivacité des couleurs, un vivant tableau.

L'évêque de Rouen, Prétextatus, a la bonté, mais non la fermeté de Grégoire. Il protége aussi le malheureux fils de Chilpéric, Mérovée, qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux, et pousse l'affection pour lui jusqu'à se compromettre, vis-à-vis du roi, en bénissant son union avec Brunehaut. Accusé pour ce fait, par-devant une réunion d'évêques à Paris, il ne peut être convaincu de conspiration contre Chilpéric; quelques guerriers francs furieux veulent enfoncer les portes de la basilique où il est réfugié. Chilpéric lui fait alors conseiller par quelques-uns de ses serviteurs de s'humilier et de s'a-

vouer coupable pour obtenir sa grâce : « Il est vrai, » dit-il, vaincu par cette ruse, « je cherchais partout des amis à Mérovée sur la terre, et, si cela eût été en mon pouvoir, je lui en aurais cherché parmi les anges du ciel, car il était mon fils spirituel par le baptême. » Il est aussitôt saisi et traîné en exil dans l'île de Jersey, et il ne revient à Rouen que pour tomber sous les coups de l'implacable Frédégonde. Celle-ci se rend en effet à Rouen avec ses sicaires, conspire contre lui avec un archidiacre de son Église et un Romain du nom de Mélantius. Un serf l'assassine; et la reine va jouir des derniers moments du malheureux et faible évêque.

Le type des évêques dépravés de ce temps, il faut le chercher dans Berthram, évêque de Bordeaux, et dans Raghenemode, l'évêque de Paris; presque tous les évêques barbares leur ressemblent. Il ne faut point s'étonner de voir des barbares revêtus de la dignité épiscopale : la puissance politique et les vastes domaines attachés déjà à ce rang dans l'Église en font un objet d'ambition pour les guerriers qui troquent volontiers la frankisque contre la crosse, à la condition de ne point changer leurs mœurs. Il est vrai, l'évêque Berthram, proche parent des rois mérovingiens, affecte la politesse et l'élégance des mœurs romaines, et se pique même de composer des épigrammes latines dont il offre les incorrections à l'admiration des connaisseurs. Mais il se plaît encore plus à se pavaner dans un char à quatre chevaux, escorté de jeunes clercs de son église, comme d'une clientèle, et il ne se fait point faute

d'imiter dans leurs mœurs les rois ses parents ; car, non content d'abuser de ses servantes, il ne respecte point la femme de son prochain. On accuse l'évêque Raghenemode d'avoir entretenu des familiarités avec la reine Frédégonde. Toujours est-il qu'il épouse toutes ses haines, que, de concert avec l'archevêque de Bordeaux, son émule, il met tout en œuvre pour lui plaire en perdant l'évêque romain Prétextatus. Les évêques d'origine barbare n'étaient pas seuls cependant de mauvais pasteurs. Grégoire de Tours nous parle d'un évêque de Gap et d'un évêque d'Embrun, Sagittaire et Salone, tous deux Romains, « qui, dit-il, s'armaient, non de la croix céleste, mais du casque et de la cuirasse du siècle, et versaient de leurs propres mains le sang des hommes. »

Il y avait entre les laïques gaulois et francs, qui jouent un rôle dans les événements de ce temps, un échange plus grand des qualités ou des vices de la barbarie et de la civilisation. Nous trouvons parmi les serviteurs ou officiers de Chilpéric et de Gonthran, comme auprès de Sigebert, des hommes de race gauloise qui joignent à l'habileté romaine la bravoure, mais aussi l'inconstance et la fougue ambitieuse du barbare. Désidérius était l'un d'eux : de haute naissance gauloise, possesseur de grands biens aux environs d'Alby, il était turbulent et ambitieux, mais passable administrateur, et savait combiner un plan de conquête. En aidant le roi Chilpéric à s'emparer de l'Aquitaine, il devient comte de Toulouse, et, d'Agen à Poitiers, et d'Alby à Limoges, il

exerce longtemps une sorte de royauté. Éonius Mummolus, Gallo-Romain aussi, est encore plus célèbre. Il avait commencé sa fortune en supplantant son beau-père dans le comté d'Auxerre. Décoré d'un titre tout romain, sous le bon roi Gonthran, dont il était patrice, lui seul dans ce royaume peut arrêter en Gaule l'invasion des féroces Lombards. Ambitieux et fier, il faisait payer cher ses services ; et, quand il n'était point satisfait, il se retirait avec sa nombreuse clientèle dans la ville forte d'Avignon, où il bravait la puissance des rois.

Les guerriers francs dépouillaient plus difficilement le barbare pour se faire Romains. Nous avons signalé l'Ostrasien Gog parmi les Germains civilisés. Bertefried et Raukhing étaient deux grands d'Ostrasie, sur le cœur desquels la civilisation n'avait aucune prise ; mais ils avaient un égal en barbarie dans leur compagnon gaulois Ursio, l'ours. Eux trois menacent une fois la reine Brunehaut, qui les avait assez longtemps gouvernés du vivant de son mari, de la broyer sous les pieds de leurs chevaux, parce qu'elle veut défendre le Romain Lupus, comte de Champagne, qui la soutenait contre eux. Un des jeux favoris de Raukhing, quand il soupait, éclairé par un esclave qui tenait à la main une torche de bois résineux, était de forcer le malheureux à éteindre son flambeau entre ses jambes nues, puis à le rallumer et à l'éteindre plusieurs fois de la même manière. Ursio fait enterrer vifs dans la même fosse un jeune homme et une jeune fille, de ses colons, qui s'étaient mariés sans son

aveu, parce qu'il avait juré entre les mains d'un prêtre de ne les point séparer.

C'étaient les leçons de ruse et d'habileté, fruits du raffinement de la civilisation romaine, dont les barbares profitaient davantage. Gonthran Bose ou le Méchant, qui fut mêlé à toutes les aventures et à tous les événements de cette époque, est un maître en ce genre. A la mauvaise foi tudesque, il joint l'esprit d'intrigue le plus délié. Sa vie n'est qu'une suite de trahisons. « Il ne prêtait jamais un serment à un de ses amis, dit Grégoire de Tours, qu'il ne le violât aussitôt. » Pour plaire à Frédégonde, il tue l'aîné des fils que Chilpéric avait eus d'une première femme, Théodebert, envoyé en Aquitaine. Forcé, pour ce crime, de se réfugier dans l'asile de Saint-Martin de Tours, il se fait pardonner par le roi ce premier meurtre, en trahissant le second de ses fils, Mérovée, que poursuivait cette fois la vengeance paternelle. Il n'est pas une détestable action de ce temps où ce mauvais génie barbare, servi par une ruse toute romaine, ne se trouve mêlé.

Il n'est pas moins curieux de trouver, au milieu de cette société demi-romaine et demi-barbare, le poëte Fortunatus, à la cour des rois, dans la société des évêques et dans les couvents. Né à Trévise, vivant en Gaule, accueilli, fêté par les hommes riches et de haut rang qui se piquent encore de politesse, il va de Bordeaux à Mayence, et de Cologne à Toulouse, visitant sur son passage les rois et les reines, les évêques, les ducs et les comtes, soit francs, soit ro-

mains, qui se montrent toujours ses hôtes empressés. Le poëte bel-esprit a pour tous des panégyriques, des élégies et des épithalames. Il vante la franchise, la bonhomie, l'hospitalité des seigneurs francs, la finesse, la science des nobles gallo-romains, l'ardeur des évêques à bâtir et à consacrer de nouvelles églises. Après avoir célébré le mariage de Sigebert avec Brunehaut, il fait le panégyrique de Chilpéric. Il loue ce seigneur franc d'avoir élevé un prétoire, un portique; cet autre d'avoir détourné le cours d'une rivière et creusé des canaux; un troisième, d'avoir bâti une citadelle fortifiée de bonnes tours et de puissantes machines de guerre. Chrétien facile, il finit par se soumettre à la règle de Saint-Césaire et se fixe comme évêque à Poitiers, non loin de Sainte-Radegonde. Jouissant, malgré la règle, d'une grande liberté, il rend de petits services extérieurs à la communauté, fait des visites à la reine recluse, et reste avec elle en commerce de petits vers et de causeries délicates qui les consolent des tristes spectacles de ce temps.

Au milieu de tous les désordres auxquels échappent à peine ceux qui se réfugient dans les cloîtres, le roi Gonthran est le seul qui cherche à maintenir une paix que les passions rendent si difficile. Pour conjurer la guerre qui menaçait de nouveau entre les Ostrasiens et les Neustriens, après le retour de Brunehaut à Metz, il vient au pont de pierre de Mouzon (580), adopte son neveu Childebert II, fils de Sigebert, lui remet la lance et le déclare son

successeur. Il espérait que l'alliance de ces deux royaumes contiendrait le troisième. Mais Chilpéric, qui n'était jamais à bout de ruses, n'ayant pas alors d'enfants, offre à son tour d'adopter Childebert II. Les grands d'Ostrasie se divisent, l'archevêque de Reims, Ægidius, plus occupé d'ambition que de piété, les ducs Raukhing, Bertefried et Ursio se déclarent pour Chilpéric. Brunehaut et le comte de Champagne Lupus tiennent pour Gonthran. Lupus est obligé de s'enfuir, ses adhérents sont proscrits. Chilpéric, vainqueur de Childebert, veut alors accabler Gonthran, et pousse le comte de Toulouse, Désidérius, dans le Berry, tandis qu'il va lui-même assiéger Melun. Tous deux échouent. Les partisans de Chilpéric se tournent alors, après la fortune, contre lui. Chilpéric est réduit à demander la paix, et une assemblée des grands le condamne à payer comme agresseur une composition pécuniaire à Gonthran. L'année suivante (484), Chilpéric mourait assassiné. Il tombait victime, disent les uns, d'un Leude nommé Éberulf, auquel il avait repris son bénéfice; d'autres disent de Landri, officier du palais, qu'il avait entendu tutoyer par sa femme. « Personne ne l'aimait, dit Grégoire de Tours, et personne ne le regretta. » Ce singulier prince construisit deux cirques, l'un à Paris, l'autre à Soissons; il faisait baptiser de force les Juifs quand ils résistaient à ses arguments, et prétendait présider les conciles de l'Église, véritable empereur de Byzance égaré dans la France neustrienne.

Gonthran, seul survivant des fils de Clotaire Ier,

s'efforça alors de protéger Frédégonde et un fils de quatre mois, Clotaire II, qui lui restait. Il parut y réussir à Paris, où il arriva en 585. En sa présence on prêta serment au jeune fils de Chilpéric. Pour lui faire des partisans, il fit restituer aux particuliers, aux églises et aux Leudes les biens ou bénéfices qui leur avaient été enlevés. Il sentait lui-même combien la tâche était difficile. Un dimanche, dans l'église, à Paris, quand le diacre eut fait faire silence, il prit la parole : « Je vous en conjure, dit-il, hommes et femmes ici présents, gardez-moi la fidélité et ne me tuez pas comme vous avez tué mes frères. Que je puisse au moins pendant quelques années élever mes deux neveux d'Ostrasie et de Neustrie, Childebert et Clotaire, de peur qu'après ma mort vous ne périssiez avec ces deux enfants, car il ne resterait plus de notre race aucun homme fort pour vous défendre. » Un guerrier ne lui disait-il pas un jour en face qu'il savait où était la hache qui avait tranché la tête à ses frères? L'historien Grégoire de Tours, témoin de tous ces faits, avait le même pressentiment. Il voyait un jour en songe un ange qui planait au-dessus de sa basilique, et il l'entendait crier : « Hélas! hélas! Dieu a frappé les enfants de Clovis et condamné tous ses petits-fils; pas un d'eux ne survivra pour posséder son royaume. »

On rencontre tous les personnages, Romains et Germains, les plus célèbres de l'aristocratie du temps, dans une conspiration formée contre le roi Gonthran, resté seul, après la mort de ses frères, tuteur de ses neveux qui régnaient en Ostrasie et en

Neustrie, sous leurs mères, Brunehaut et Frédégonde. Les grands de Bourgogne et d'Aquitaine cherchent à favoriser l'avénement d'un usurpateur, un certain Gondebald, qui puisse leur permettre de régner en maîtres dans la Gaule. C'est Gonthran Bose, déjà mêlé à tant d'intrigues, qui a été chercher ce Gondebald, un faux Mérovingien, dans une ambassade à Constantinople. Le patrice Mummolus, jusqu'alors fidèle à Gonthran, le comte de Toulouse, Désidérius, l'ancien ami de Chilpéric, sont de la partie; de nombreux évêques du Midi et du Nord se trouvent mêlés à l'intrigue. Ce Gondebald est le jouet de tous ces hommes remuants. Proclamé par les Aquitains, il fait un moment le roi, et se voit abandonné par Désidérius, à l'arrivée de l'armée du roi Gonthran. Il croit pouvoir se défendre avec ceux qui lui restent fidèles à Comminges, dans les Pyrénées; mais le patrice Mummolus, gagné à son tour, lui persuade de sortir de la ville pour demander grâce au roi mérovingien; et le malheureux n'a pas encore dépassé la porte de la ville que Gonthran Bose, pour se faire pardonner aussi sa rébellion, le renverse et lui brise la tête d'un coup de pierre. Le roi Gonthran n'était cependant pas si simple qu'il ne sût se venger. Le patrice Mummolus se vit bientôt attaqué à son tour. Cerné dans sa tente, il se défendit longtemps avec la rage du désespoir, et, se voyant perdu, se jeta au-devant des assaillants et tomba percé de coups.

Cet exemple ne décourage pas les grands d'Ostrasie : l'évêque de Reims, Ægidius, les guerriers

Raukhing, Bertefried et le Gaulois Ursio conspirent encore la mort du roi Gonthran et de son neveu Childebert, le fils de Brunehaut. Raukhing se charge de tuer Childebert; il pénètre jusque dans sa chambre à coucher, mais ne trouve point l'occasion propice de faire son coup. Au sortir de là, des gens apostés le renversent, se ruent sur lui et lui taillent le crâne à coups d'épée. Gonthran, le roi, déjoue ainsi le complot et échappe aux assassins. Les coupables Bertefried et Ursio se réfugient dans une basilique construite sous l'invocation de saint Martin, sur une hauteur du pays de Vaivre. Ils y sont poursuivis. Ursio, voyant l'ennemi, se jette tête baissée dehors et tombe percé de mille coups. Bertefried attend, croyant qu'on respecterait l'asile; mais on monte sur le toit, on en arrache les tuiles, et de là on l'accable de pierres. Le danger avait réuni les deux rois, Gonthran et Childebert. Ils profitent aussi du moment pour se débarrasser du plus dangereux de ces guerriers remuants, Gonthran Bose. Condamné dans un plaid, celui-ci se réfugie dans une maison de l'évêque de Verdun. On y met le feu ; il sort l'épée à la main; mais il est salué d'une telle volée de pierres et de dards qu'il reste le corps cloué à la muraille et debout, tout mort qu'il est. L'évêque Ægidius échappe encore; mais impliqué, deux ans après, dans une autre intrigue, il est traduit, à Verdun, devant un concile d'évêques, dégradé, dépouillé de ses biens et relégué à Strasbourg. Telles étaient les luttes politiques de ce temps.

C'est à la suite de ces agitations stériles que le roi

Gonthran, la reine Brunehaut et son fils Childebert s'abouchent à Andelot (587), près de Langres, dans un véritable congrès, avec les grands de leur royaume, pour aviser à faire une bonne paix. Il y avait là des guerriers et des évêques. Les rois y conviennent qu'ils ne se débaucheront plus leurs Leudes et que les transfuges retourneront dans leurs pays. Mais ils confirment aux Leudes présents leurs bénéfices, et aux évêques leurs donations. Les parties jurent le traité par le nom du Dieu tout-puissant, par l'indivisible Trinité et par le redoutable jour du jugement. Le roi Gonthran gouverne alors en paix avec Childebert II la Bourgogne et l'Ostrasie, et protége Frédégonde, restée maîtresse avec son fils du royaume neustrien. Mais sa mort, en 593, rejette toute la Gaule, pour plusieurs années, dans la plus effroyable anarchie.

Il faut voir alors les deux reines rivales, régentes de la Neustrie et de l'Ostrasie et tutrices de leurs enfants, livrées à leurs passions sauvages. Ce n'est pas seulement l'amour maternel, mais l'ambition insatiable, le désir sauvage de la vengeance qui semblent tenir le plus au cœur de ces deux femmes, de Frédégonde surtout. On a accusé celle-ci de relations coupables avec le maire du palais Landri, avec l'évêque de Paris Raghenemode; rien n'est moins prouvé. C'est pour assurer à ses propres enfants l'héritage de son mari qu'elle a fait d'abord charger l'aîné des fils de celui-ci, Théodebert, de missions périlleuses, jusqu'à ce qu'il y périsse; pour le même résultat, elle a poursuivi de sa colère, Mérovée, le

second, jusqu'à ce qu'il se débarrasse de la vie. Cependant les enfants de Frédégonde meurent l'un après l'autre ; c'est la seule punition de ses crimes qu'elle redoute. Pour conserver ses fils, elle fait des dons aux autels; elle brûle les registres du cens. La maladie lui enlève le second ; furieuse, elle accuse le dernier des fils de la première femme de Chilpéric, Clovis. Elle croit ou feint de croire que son enfant a succombé aux maléfices de la mère d'une maîtresse, que Clovis avait parmi les servantes du palais. Aussitôt la jeune fille est enfermée dans un tronc d'arbre qu'on entr'ouvre et que l'on referme ensuite pour l'écraser; sa mère est mise à la torture. Quant à Clovis, il est chargé de chaînes comme pour être conduit en prison, et massacré en route par un sicaire de la reine. Frédégonde est une bête sauvage qui se venge comme elle peut de la perte de ses petits.

Brunehaut paraît longtemps fidèle aux vertus de sa première jeunesse, vantées par Grégoire de Tours. C'est pour sauver l'autorité du fils de son premier mari qu'elle a abandonné le second, Mérovée, moins amante que mère. Elle a risqué sa vie contre les plus sauvages guerriers pour défendre encore sa jeune autorité. Elle a élevé, du reste, Childebert II dans ses pensées. Elle lui fait rendre un décret qui changeait une partie de la législation des Francs, prononçait la peine de mort contre les assassins et les voleurs, afin de remplacer les vengeances privées et les compositions pécuniaires, et déclarait le canton responsable des crimes commis

sur son territoire. Il y avait là de bonnes promesses d'avenir.

Mais le pacifique roi Gonthran n'était plus là pour prévenir ou empêcher la guerre. L'assassinat est la ressource ordinaire de Frédégonde, qui arme par deux fois ses partisans fanatiques contre sa rivale ou contre son fils. Enfin elle envoie son fils à la tête des Neustriens, malgré sa jeunesse, en Champagne. Childebert II veut défendre son territoire et les Ostrasiens contre sa rivale et son jeune fils Clotaire. Mais Frédégonde était fertile en ruse. Dans une de ces rencontres, à Droissy sur la Lette, près de Laon, elle ordonne à ses cavaliers de marcher de nuit, en portant de grands rameaux d'arbres, et de s'avancer lentement au crépuscule du matin contre l'ennemi, jusqu'à ce qu'ils soient à portée de se précipiter sur lui. Les sentinelles de Brunehaut découvrent avec étonnement un bois où ils avaient vu la veille une plaine, et laissent surprendre leur armée, qui est battue et dispersée. Frédégonde, après cette victoire, voit (596) avec joie mourir Childebert, empoisonné par sa femme Faileube ou par les Leudes, et croit pouvoir dépouiller les deux fils qu'il laisse, Théodebert II et Thierry II, de l'Ostrasie et de la Bourgogne. Elle bat en effet, encore leurs partisans à Latofao près de Sens et s'empare de Paris, mais elle meurt alors (598), « pleine de jours et de crimes, » laissant elle-même un fils encore jeune, Clotaire II.

Brunehaut pouvait espérer maintenant rendre au fils de sa rivale guerre pour guerre. Mais elle

n'est plus maîtresse chez elle, le pouvoir va lui échapper; elle devient criminelle à son tour. Elle fait tuer un duc de Champagne, Wintrio, qui lui porte ombrage. Les grands d'Ostrasie, qu'elle veut dominer, forcent leur roi Théodebert II à l'exiler, et se chargent seuls de vaincre à Dormeille, Clotaire II, réduit à un petit royaume entre la Seine, l'Oise et l'Escaut; elle se réfugie chez l'autre, Thierry II, et, pour le garder toujours sous sa loi, elle l'énerve par de précoces plaisirs. L'ardeur et l'exaspération de la lutte, l'expérience désenchanteresse de la vie auraient alors, selon Frédégaire, altéré, dans le déclin de l'âge, la noblesse et la pureté de son caractère. Elle serait descendue peut-être à de faciles complaisances, qui ne s'expliquent guère, pour s'assurer l'appui du Romain Protadius, qui avait juré d'abaisser tous les grands, « afin qu'il n'en restât pas un pour essayer de monter au rang qu'il occupait. » Les hommes d'église lui reprochent les désordres qu'elle permet à son fils. Elle fait peut-être tuer dans son église saint Didier, qui l'a menacée de la colère de Dieu, et elle ne peut plus reprocher à Frédégonde le meurtre de Prétextat; elle chasse et exile un missionnaire irlandais, saint Colomban; la voilà maintenant qui jette le fils qu'elle domine contre celui qui l'a chassée, Thierry II contre Théodebert II, bat celui-ci dans deux rencontres, à Toul et à Tolbiac, et cause sa mort, qui la rend maîtresse de son royaume. C'étaient d'atroces guerres que celles qui se faisaient alors entre guerriers francs, à Droissy, à Latofao, à Dormeille, à Tolbiac. Dans cette

dernière bataille Frédégaire nous assure qu'il y avait tant de morts que, pressés les uns contre les autres, ils ne pouvaient tomber. Au moment où, maîtresse de l'Ostrasie et de la Bourgogne, elle va précipiter toutes ses forces contre le fils odieux de sa rivale, Brunehaut ne se laisse point décourager par la mort subite de son second petit-fils; elle proclame, reine bisaïeule, l'un de ses arrière-petits-fils et elle veut lutter encore. Mais, au moment de vaincre, elle se voit, vieille et redoutée, trahie de toute part par les Francs des trois royaumes, las de s'entre-tuer pour ces querelles de femmes; elle s'enfuit presque seule à travers les gorges du Jura, est atteinte et livrée par un traître au fils de Frédégonde. Clotaire II la fait juger dans un plaid, condamner comme coupable de tous les crimes du temps, et attacher aux pieds d'un cheval fougueux qui la déchire en lambeaux sur les pierres et les broussailles du chemin (613). Ce nouveau roi devait alors seulement tirer la Gaule de cette anarchie, en la réunissant tout entière sous sa loi, comme avant lui Clovis et Clotaire Ier l'avaient déjà fait.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

ORIGINES DU MOYEN AGE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE DEUXIÈME.

CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN. — INVASIONS BARBARES.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

LIVRE TROISIÈME.

NOUVEAUX ET ANCIENS ÉTATS, TROIS EMPIRES, TROIS CONQUÉRANTS.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE III.

LIVRE DEUXIÈME.

CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN. — INVASIONS BARBARES.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

LIVRE TROISIÈME.

NOUVEAUX ET ANCIENS ÉTATS, TROIS EMPIRES, TROIS CONQUÉRANTS.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

LIVRE QUATRIÈME.

DÉCADENCE DES PREMIERS ÉTATS BARBARES.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

FIN DE LA TABLE.

10408. — Paris. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9.

Paris. — Impr. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

